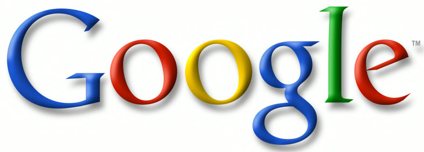




WILLIAM COBBETT



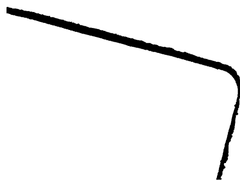
AVIS

AUX JEUNES GENS

ET

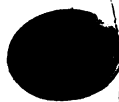
AUX JEUNES FEMMES











AVIS
AUX JEUNES GENS
ET AUX JEUNES FEMMES
DE TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ

OUVRAGES DU MÊME TRADUCTEUR

Promenade au Château de la Pénissière, Vendée, en 1832, broché in-8°, *épuisée.*

L'Abbaye des Vignerons, par un témoin des quatre fêtes de ce siècle. Un vol. in-8°, avec beaucoup de gravures. Troisième édition. — Prix 2 fr.

Causeries d'un Octogénaire genevois, 1809 à 1826. Un vol. in-8°. — Prix 3 fr.



AVIS
AUX JEUNES GENS
ET AUX JEUNES FEMMES
DE TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ

PAR

WILLIAM COBBETT

TRADUIT DE L'ANGLAIS ET PRÉCÉDÉ D'UNE VIE DE L'AUTEUR

PAR

F. VERNES-PRESCOTT

*Seconde édition corrigée et augmentée d'un Compte-rendu d'*ALEXANDRE VINET *et d'un document nouveau.*



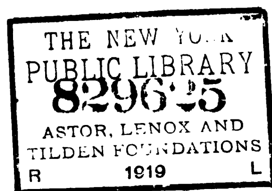
PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

SOCIÉTÉ ANONYME

33, RUE DE SEINE, 33

1889



STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Je publie une seconde édition des *Avis de Cobbett*, quarante-quatre ans après la première qui avait été épuisée en quelques semaines. Des considérations toutes personnelles m'ont fait attendre jusqu'à ce moment. Je viens en demander pardon au public, et lui signaler les avantages qu'il trouvera dans cette nouvelle édition.

Il pourra lire l'examen des *Avis de Cobbett*, par Alexandre Vinet, morceau vraiment admirable, comme tout ce qui est sorti de la plume du grand écrivain. Je voudrais seulement répondre de suite à une lacune qu'il me reproche en ces termes : « Nous aurions souhaité de trouver dans la notice sur Cobbett plus de détails sur sa carrière politique et sur l'influence exercée par ses pamphlets. Mais peut-être que tout cela est plus généralement connu que nous ne le supposons. »

J'avoue que je croyais avoir donné bien des indications à ce sujet. Toutefois, je suis heureux d'offrir dans la présente édition une communication qui satisfait au désir de M. Vinet d'une manière piquante et originale. Il s'agit d'une visite à Farnham, séjour de Cobbett, faite par un littérateur distingué, trente-trois ans après la mienne, et lorsque la postérité a depuis longtemps commencé pour notre moraliste.

Je termine en disant que je me suis permis une seule suppression sans importance dans le texte des *Avis*, suppression qui m'a été demandée par d'excellents juges.

Mornex, août 1888.

COMPTE-RENDU DE A. VINET

Il y a des lectures pleines d'un parfum suave et malsain qui vous prend au cœur et vous fait défaillir. On peut croire que si je voulais citer des exemples, je ne les chercherais ni bien longtemps, ni bien loin. Je serais plus embarrassé à trouver dans la littérature contemporaine un exemple de quelqu'un de ces livres d'où s'exhale je ne sais quoi de semblable à la senteur salubre et fortifiante des pins ou des mélèzes dans les forêts de mon pays. Mais à coup sûr ce livre de Cobbett répondrait à cette image, car il me l'a suggérée. Arbre à l'écorce rude, aux rameaux vigoureux, à la sève résineuse et fortement aromatique, il ne tire de la terre que des sucs généreux. Aucune violence n'a courbé son tronc, aucun ver ne ronge sa moelle; des racines aux rameaux, du tronc jusqu'aux feuilles, qui sont des épines, tout est robuste, tout est sain. Seulement, pour que la comparaison fût exacte de tout point, il faudrait que ce roi de la forêt tirât toute sa vie de la terre et ne dût rien au ciel.

Tel est, ce me semble, Cobbett. Sa sagesse, humaine dans le bon et mauvais sens du mot, n'emprunte rien, sciemment du moins, à la sagesse inspirée.

Il lui arrive comme à tant d'autres : sans la religion chrétienne, il ne serait pas ce qu'il est, il ne penserait pas ce qu'il pense; mais il ignore sa propre généalogie; il est chrétien dans le sens et dans la mesure où tout le monde, actuellement, est chrétien; nul peut-être n'est plus chrétien que lui parmi les gens qui sont chrétiens sans le vouloir ou en dépit d'eux-mêmes; mais d'intention, de choix, de volonté; assurément il ne l'est pas : il est même, à certains égards, tout le contraire d'un chrétien.

S'ensuit-il qu'il ne soit pas bon à lire? Nullement, Ses avis, en général, sont excellents. Cobbett a une religion, un objet de culte : c'est la famille. Il a compris, autant qu'on le peut sans être chrétien, la sainteté, le charme, la divinité de la famille. Il en parle avec autant de sagesse que d'enthousiasme. Il enseigne l'art de vivre en famille. Il signale tous les préjugés, il dénonce toutes les habitudes qui enlèvent à cette institution sa pureté et son charme. Il ne craint pas de heurter de front les opinions les plus accréditées. Ni les mots ni les bienséances imaginaires ne lui imposent. Rude, mais secourable, il vous remet brusquement dans la voie du bon sens; et sous son regard vigilant vous n'oseriez pas ne pas marcher droit. Je n'avais pas rencontré depuis longtemps, une parole si pleine d'autorité ni un style aussi direct. Je n'ai plus besoin de lire l'Annual Register pour m'expliquer la puissance démagogique

de Cobbett. Était-il violent dans sa polémique? Je l'ignore, je sais seulement que la violence ne lui était pas nécessaire : on n'a pas besoin de violence quand on articule *de la sorte. C'est, je crois, le vrai mot; et l'on pourrait, dans un certain sens, adresser à la plupart des écrivains, ces mots de la Bruyère; «vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre». Rien ne sert de crier à moins qu'on n'articule.*

Une des originalités du livre, c'est le contraste (en France du moins c'en est un) entre le rôle politique de Cobbett et son caractère d'homme privé. Les démagogues ne sont pas, à l'ordinaire, d'excellents pères de famille; le radicalisme ne s'acoquine pas au foyer domestique; et les révolutionnaires ne sont pas avides et amoureux des joies conjugales et paternelles. Que Cobbett fut un patriote, je le veux; mais c'était un homme de parti : son opposition fut systématique, ses haines calculées, ses volte-faces très brusques. Cet homme de bien», comme l'appelle son traducteur, faisait plus ou moins un métier de la politique; il laboura l'opinion comme on laboure des guérets; mais suivez-le, lorsque, inondé de sueur et couvert de poussière, il regagne à pas pressés le toit qui l'abrite après son labeur, c'est dans un sanctuaire que vous pénétrez avec lui, et lui-même, vous ne tardez pas à vous en convaincre, est digne de l'habiter.

*Sous le titre un peu froid d'*Avis, *ce livre a tout l'intérêt d'une biographie; les mémoires les plus piquants ne sauraient l'être davantage. Cobbett en personne reparaît partout, sous toutes les formes, sous tous les pré-*

textes. Il s'atteste lui-même, il s'allègue, il se loue; et je ne prétends pas qu'il ne prenne dans son ouvrage, une trop grande et une trop belle place; à tous les bons exemples qu'il nous donne, que ne joint-il, pensera-t-on, celui de la modestie? Mais Cobbett, modeste, ce n'est plus Cobbett; c'est mieux assurément, mais c'est autre chose. Cobbett pensait si favorablement de lui-même, et se croyait si bien en droit de dire de lui ce qu'il en pensait, que s'il s'était fait modeste dans son livre nous serions obligés de l'en estimer moins. Prenons-le donc tel qu'il est, sauf évaluation. Du reste, de quelque nom qu'on appelle ce défaut très réel de modestie, on ne l'appellera pas vanité. Cobbett s'estime trop pour être vain. Ajoutons qu'il s'accuse, sinon aussi volontiers, du moins aussi franchement qu'il se loue.

Ces Avis *à un adolescent, à un jeune homme, à un mari, à un père, rappellent, à certains égards,* la Science du bonhomme Richard*; mais cela est sentencieux et plus élevé. Ce n'est pas que Cobbett aussi ne donne assez souvent, mais presque sans s'en douter dans l'utilitarisme; ce n'est pas qu'il ne reste quelquefois au-dessous de la morale philosophique et au-dessous de lui-même, par exemple, lorsqu'il dit sérieusement à son adolescent : « Persuadez-vous bien que vous n'avez pas « le moindre droit de vivre sans rien faire, à moins « que vous ne possédiez une fortune suffisante pour « vivre sans contracter des dettes. »*

Mais il ne faut pas juger du livre par ce trait et par quelques autres : Cobbett vaut mieux, beaucoup

mieux que Franklin. La religion, je l'avoue, ne prend aucune place, ou, pour mieux dire, n'a aucun rôle, aucune fonction dans la doctrine de Cobbett; elle est admise, je ne saurais dire à quel titre; elle est supposée comme un fait; en cas de besoin, on cite un passage des Écritures. Celui-ci, par exemple : « Ne soyez redevables « de rien à personne, sinon de vous aimer les uns les « autres[1] », *est allégué pour preuve qu'il ne faut pas faire de dettes. Franklin n'aurait pas mieux cité l'Écriture. Il faut le dire, la lacune est complète et difficile à concevoir; mais, après tout, Cobbett est spiritualiste; ses paradoxes mêmes ont plutôt ce caractère que tout autre; si certains systèmes, certaines opinions, vraies peut-être, et notoirement professées par des spiritualistes, encourent sa réprobation, c'est à cause de l'apparence matérialiste qu'elles ont à ses yeux. C'est en lui tenant compte de ses motifs que les économistes lui pardonneront, je l'espère, des passages plus qu'irrévérencieux sur le compte de M. Malthus (paragraphes 83 et 99; ce dernier est malheureusement fort joli), et cette appréciation du bon vieux temps, qui, pour le radical Cobbett, est en toute vérité, non seulement* vieux, *mais bon.*

« *Nous avons l'habitude de parler avec peu de céré- « monie de nos* rudes *ancêtres, de leurs usages grossiers, « de leur peu de délicatesse dans leur manière de s'ex- « primer. Cependant personne ne me fera croire que « des hommes qui ont pu achever tant de magnifiques « cathédrales, fussent grossiers dans leurs habitudes,*

[1] Épître aux Romains, XIII, 3.

« dans leur manière de penser et dans leur langage. On « ne me fera pas croire qu'ils fussent si grossiers et si « mesquins, puisque je trouve un édit rendu sous le « règne d'Édouard IV, qui règle l'habillement des « différentes classes du peuple, et qui défend aux ouvriers « de porter des habits de drap qui aient coûté plus de « deux francs et demi l'aune, et qui défend à leurs « femmes et à leurs filles de porter des ceintures brodées « en argent ou en or. Personne ne me fera croire que « ce fut une race grossière et misérable que celle-là, sur- « tout si nous la comparons avec celle qui se glisse « aujourd'hui affamée et grelottante dans nos rues, et qui « est à peine couverte de sarraux de toile grossière et de « coton pourri. Des milliers de faits se présentent pour « me convaincre, au contraire, qu'à l'intérieur comme à « l'extérieur, et sous le rapport de son indépendance « comme de son bonheur et de son influence sur les « destinées du monde, l'Angleterre a été à son zénith « sous le règne d'Édouard III. Sa glorieuse révolution *« l'a rendue ce que nous voyons aujourd'hui, c'est-à-dire « rongée au dedans par la misère du peuple, et sans « influence au dehors, et pliant sous le poids de son « énorme dette et des impôts, malgré un faste apparent « de brillants palais, de routes et de canaux. »*

J'ai dit ce qui manque aux Avis *de Cobbett; la lacune est extrêmement grave, surtout dans un livre populaire : néanmoins je crois pouvoir souhaiter que ce livre se répande et soit beaucoup lu; et j'aurais du plaisir à y contribuer. L'esprit en est aussi bon que peut l'être l'esprit d'un livre qui n'est pas chrétien; les avis sont*

pour la plupart judicieux, souvent même excellents, l'enseignement clair et complet. Littérairement parlant, c'est un livre très remarquable. Les femmes, et peut-être les jeunes hommes dont M. de Balzac a perverti le goût, n'en conviendront pas peut-être; il faut les en prévenir : Cobbett est bourgeois, très bourgeois; et quoiqu'il joigne à un bon sens hardi beaucoup de finesse et de tact et la plus fraîche poésie d'expression; quoiqu'il soit infiniment moins vulgaire que la plupart de nos auteurs à la mode, il n'échappera pas au reproche de vulgarité; j'ose pourtant soutenir que les plus raffinés pourraient prendre chez lui des leçons de délicatesse et de goût. Je n'ai pas même assez mauvaise opinion de ces raffinés pour croire que cette lecture ne les amusera pas : une causerie aussi franchement originale a de l'attrait pour tout le monde. M. Vernes a traduit son auteur avec amour, on le sent; et c'est bien ainsi qu'il fallait le traduire. Quelques légères incorrections, qu'il ne vaut pas la peine de relever ne diminuent en rien le plaisir de cette lecture. Le traducteur a placé en tête de l'ouvrage une notice sur Cobbett, écrite avec beaucoup de naturel et d'agrément. Nous aurions souhaité d'y trouver plus de détails sur la carrière politique de Cobbett et sur l'influence exercée par ses pamphlets. Mais peut-être tout cela est plus généralement connu que nous ne le supposons.

Il nous paraît difficile que les Avis de Cobbett ne mettent pas leur lecteur en goût d'être honnête homme, qu'ils n'inspirent pas quelque mépris pour les faux plaisirs, qu'ils ne rendent pas les saints devoirs du

foyer respectables et doux. Ce ne sera qu'une impression, si l'on veut, et, pour plusieurs, une impression bien fugitive. Soit, ne laissons pas, si nous le pouvons, de multiplier ces impressions-là. Tout se tient dans le bien comme dans le mal; et si la foi seule peut rendre un homme solidement vertueux, la vue de la vertu, le besoin de la vertu peuvent lui faire souhaiter la foi, qui est la vertu de la vertu même[1].

[1] L'éducation, la famille et la société, par A. Vinet, 1 vol. in-8, p. 202.

VIE DE COBBETT

En 1835, je me trouvais à Warwick, capitale du comté de ce nom, et l'une des plus jolies villes de l'Angleterre. Sans, pour ainsi dire, s'éloigner de ses murs, l'on peut admirer deux monuments qui parlent vivement au cœur et à l'imagination : l'un est le château de Warwick, encore habité par les descendants des fameux comtes de ce nom, et l'autre le château de Kenilworth, presque détruit par les soldats de Cromwell et les efforts du temps, mais auquel la baguette magique de Walter Scott vient d'assurer une célébrité impérissable. A quelques lieues de Warwick on va visiter le bourg de Stratford-sur-Avon, en traversant une suite continuelle de jardins, de vergers fleuris, de parcs superbes, au milieu desquels passe l'Avon aux flots purs et tranquilles, et l'on entre dans l'église pour y saluer le tombeau de Shakespeare, de cet admirable historien du cœur, le seul peut-être auquel on n'ait jamais essayé d'opposer un rival.

Je rentrais dans mon hôtel au moment où la soirée devenait froide et pluvieuse. Assis dans un petit salon confortable comme tous ceux des auberges si élégantes et si propres de la Grande-Bretagne, je regrettais de ne pas avoir la conversation d'un ami pour charmer les heures du soir, lorsque mes yeux tombèrent sur les vastes feuilles du journal du Comté. Les innombrables annonces dont elles sont ordinairement recouvertes étaient remplacées par des détails sur la mort de Cobbett, par l'expression des regrets que cet événe-

ment avait inspirés à l'Angleterre, et par de longs récits de la carrière si agitée de ce grand publiciste. Jusqu'alors je n'avais entendu parler de Cobbett que comme d'un charlatan politique qui, après avoir fait beaucoup de bruit par ses publications d'un radicalisme effréné, était allé s'éclipser et s'anéantir dans les rangs du parlement. A en croire la plupart des journaux anglais, Cobbett était aussi médiocre écrivain que pauvre orateur. J'avais été plus d'une fois surpris de la violence, de la brutalité avec laquelle toute la presse l'attaquait. Aujourd'hui, quelle différence! Le journal de Warwick rapportait les jugements des journaux de tous les partis, de toutes les opinions, et c'était à qui prodiguerait à Cobbett les éloges les plus empressés et l'expression de l'admiration la plus sincère. Hélas! c'est que depuis quelques heures l'homme avait cessé de vivre, ses cendres venaient d'être honorées de funérailles publiques, et l'esprit de parti désarmé ne pouvait plus que s'incliner devant un tombeau.

« Nous avons à annoncer, disait le *Standard* du 19 juin 1835, la mort de l'un des hommes les plus remarquables que l'Angleterre, ce pays si fertile en célébrités, ait jamais produits. Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons souvent dit pendant sa vie, c'est que Cobbett a été sans comparaison le premier écrivain politique de son siècle. Personne n'a autant écrit sur les affaires publiques, et personne n'a écrit aussi bien. Depuis les jours de Swift, on n'avait jamais eu l'occasion d'admirer un style aussi correct, aussi simple, aussi clair et aussi vigoureux. C'est dans la collection immense des innombrables écrits de Cobbett qu'il faut aller puiser pour trouver des exemples de la plus haute éloquence que notre langue puisse offrir. La malice la plus envieuse ne découvrirait pas dans ce vaste répertoire un seul paragraphe ennuyeux ou médiocre. Et que l'on veuille bien se rappeler qu'il n'y a pas une seule ligne qui n'ait été écrite d'inspiration, et que, durant quarante années, pas un jour, pas une heure n'a été consacrée à préparer ou à revoir ces admirables improvisations. Un grand homme était seul capable d'accomplir une pareille tâche, et Cobbett est ce grand homme. »

Après être entré dans des développements très intéressants, et d'autant plus remarquables de la part d'un journal qui a toujours été en politique un fougueux adversaire de Cobbett,

le *Standard* termine ainsi : « Nous finirons en répétant ce que nous avons dit en commençant : C'est que Cobbett est l'un des plus grands hommes que l'Angleterre ait jamais produits, et que ses écrits offrent deux grands exemples : celui d'une persévérance à laquelle on ne peut rien comparer, et celui d'un génie à la hauteur duquel il est bien difficile d'atteindre. »

Les réflexions des autres journaux sur Cobbett, comme écrivain politique, n'étant que l'écho fidèle de celles qu'on vient de lire, il est inutile de les citer, d'autant plus que mon but n'est pas de faire connaître cet auteur comme publiciste, mais bien comme moraliste. C'est particulièrement sous ce rapport que les fragments sur la vie de Cobbett donnés par les Journaux et Revues anglaises sont d'un intérêt et d'une originalité remarquables. On les retrouvera presque tous dans celui de ses ouvrages dont j'offre aujourd'hui la traduction. Si Cobbett est, de l'aveu même de ses plus violents antagonistes politiques, « un des plus grands hommes que l'Angleterre ait produits, » il suffira d'un coup d'œil jeté sur les lettres qu'on va lire, pour le reconnaître comme l'un des plus grands moralistes qui aient paru; et si un juge habile déclare qu'il n'a pas écrit « un seul paragraphe ennuyeux ou médiocre, » Cobbett fera une rare exception parmi les Moralistes.

Chacun des fragments de la vie de Cobbett qu'on avait été emprunter à ses « *Avis aux jeunes gens* » forme un tableau complet tracé avec une énergie, une vigueur et une simplicité qu'on chercherait en vain à surpasser. Chez lui, l'exemple est toujours à côté du précepte : jamais préceptes ne furent plus sages, plus vrais, plus logiques, et en même temps plus clairs et plus faciles à saisir; jamais exemples ne furent empreints d'une éloquence plus émouvante, d'un charme plus attendrissant. « Je n'ai jamais enseigné que ce que j'ai moi-même mis en pratique. » Cette réflexion de Cobbett est à elle seule une garantie de la puissante influence que ses conseils doivent exercer, et de la supériorité qu'il doit obtenir comme Moraliste.

Avant de me livrer à d'autres considérations sur Cobbett, et d'ajouter quelques détails à ceux qu'il a lui-même donnés, nous allons l'entendre raconter la première et la plus intéres-

sante partie de sa vie. Il en publia le récit en 1797, et pendant un de ses séjours en Amérique. Ce récit formait une brochure qui a été réimprimée en 1816, par William Hone. C'est une curiosité littéraire qui est devenue très rare.

« En dépit des principes révolutionnaires de nos jours (1797), je dirai qu'il n'y a rien que de fort honorable à avoir d'illustres ancêtres. Je n'ai point cet honneur, et tout ce dont je puis me vanter, c'est d'être né dans la vieille Angleterre, cette patrie de Penn et de tant d'autres hommes auxquels l'Amérique doit une reconnaissance éternelle.

«En parlant de mes ancêtres, je ne puis pas remonter plus haut qu'à mon grand-père, et cela par une bonne raison, c'est que c'est le seul dont j'aie entendu parler. C'était un journalier qui fut pendant quarante ans, depuis son mariage jusqu'à sa mort, au service d'un fermier. Il mourut avant ma naissance, mais je suis allé bien souvent jouer sous le même toit qui l'avait abrité, et où sa veuve, qui lui survécut bien des années, continuait à demeurer. C'était une petite chaumière avec un jardin devant la porte. Un prunier et un noisetier protégeaient de leur ombrage les deux seules fenêtres de la chaumière. A Noël et à la Pentecôte, nous allions, mes frères et moi, y passer une semaine ou deux, et tourmenter la pauvre bonne vieille par notre tapage et nos larcins. Elle nous donnait à déjeuner du pain et du lait; à notre dîner, un pouding aux pommes; et à notre souper, du pain et du fromage. Elle ne brûlait que de la tourbe; et, le soir, un morceau de bois de sapin trempé dans de la graisse éclairait son foyer.

« Lorsque je vins au monde, mon père était fermier. La pauvreté de ses parents ne leur avait pas permis de lui faire donner de l'éducation, mais il n'en était pas moins instruit, surtout pour un homme de sa condition. Dans son enfance, il conduisait la charrue à raison de deux sous par jour, et il les consacrait à payer son entrée à une école du soir. Il avait appris tout ce qu'on peut apprendre d'un magister de village. Grâce à ses propres efforts, il avait fait des progrès dans les mathématiques; il connaissait bien l'arpentage, et on venait souvent le prier de dresser des plans. En un mot, on lui accordait une réputation d'habileté et d'intelligence qui ne manque jamais, surtout au village, d'attirer à un homme la

considération de ses voisins. Comme il était honnête, économe et actif, ses affaires prospéraient, et il avait trouvé le bonheur dans une compagne de la même condition que lui, et dans l'estime et l'affection de tous. Mais c'est assez parler de mes ancêtres. S'ils ne m'ont pas laissé un grand nom, ils ne m'ont légué que d'honorables souvenirs.

« J'ai eu trois frères : l'aîné était marchand, le second, agriculteur, et le troisième était au service de la compagnie des Indes. Je suis né le 9 mars 1766.

« Je n'ai pas besoin de dire que notre père ne nous laissa pas manger le pain de paresse. J'étais encore enfant que je gagnais déjà ma vie : je ne me rappelle pas, en consultant mes souvenirs, d'avoir passé un seul jour sans travailler. Ma première tâche fut d'empêcher les petits oiseaux de manger le blé. Lorsque je montai pour la première fois la garde dans un champ avec mon petit sac sur l'épaule et une petite bouteille de bois, j'eus toutes les peines du monde à passer pardessus les haies et les barrières; et c'était avec beaucoup de peine qu'à la fin de la journée je parvenais à regagner la maison paternelle. On me chargea, plus tard, d'arracher les mauvaises herbes, et de herser un champ semé d'orge. Enfin, l'on me fit l'honneur de m'admettre dans les rangs des moissonneurs, de me laisser conduire un attelage, et suivre la charrue. Nous étions tous actifs et vigoureux; aussi mon père avait-il coutume de se vanter d'avoir quatre fils dont l'aîné ne comptait pas quinze ans, et qui faisaient autant de besogne que trois hommes de la paroisse de Farnham. Noble orgueil! heureux temps !

« J'ai quelque idée vague d'avoir été à l'école chez une vieille femme qui eut beaucoup de peine à me faire épeler. Dans les longues soirées d'hiver, mon père nous apprenait à lire, à écrire et un peu à calculer. Nous essayâmes inutilement d'apprendre la grammaire, parce que mon père ne la savait pas. Il eut beau nous faire apprendre par cœur les règles, nous ne pûmes jamais parvenir à savoir la grammaire par principes.

« Nous professions la religion anglicane. Je lui suis resté fidèle avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle porte le nom de mon pays.

« A onze ans j'avais déjà un goût décidé pour la lecture.

Ayant été employé dans un parc de Farnham à émonder les haies et à sarcler les allées, le jardinier, qui revenait de Kew, me fit une pompeuse description de cette ville. L'envie me prit aussitôt d'aller voir Kew. Le lendemain matin, avec treize sous dans ma poche, et sans autres vêtements que ceux que j'avais sur moi, je me mis en marche. Je savais que Richmond était sur ma route, cela me suffisait. Je demandais de temps en temps le chemin, et, par une belle soirée de juin, je fis mon entrée à Richmond. J'avais dépensé six sous, et j'en avais perdu un ; il m'en restait six. Chargé de ce trésor, vêtu de ma petite blouse bleue, les jarretières rouges nouées au-dessous du genou, je traversais Richmond, et j'avais le nez en l'air, occupé à tout regarder, lorsque j'aperçus à l'étalage d'un libraire un petit livre avec ce titre: *Conte du Tonneau.* Prix : *Cinq sous.*

« Ce singulier titre piqua ma curiosité; mais si j'achetais le volume, adieu mon souper. Je n'hésitai pas; j'entrai chez le bouquiniste, je pris le petit livre, et je m'en allai dans un champ voisin m'asseoir au pied d'une meule de foin. Le livre ne ressemblait à rien de ce que j'avais lu jusqu'à ce moment. C'était pour mon esprit quelque chose de si nouveau, que, sans en comprendre la moitié, j'éprouvais la jouissance la plus vive; l'effet de cette lecture fut tel, que j'ai toujours daté de cette époque le premier éveil de mon esprit. Je lus jusqu'à la nuit sans penser à souper ni à me coucher. Quand le sommeil s'empara de moi, je tombai sur la meule de foin, et je dormis jusqu'au moment où les oiseaux des jardins de Kew m'éveillèrent. Je me remis en route, toujours lisant mon ouvrage bien-aimé [1].

« Ainsi que la plupart des paysans, nous nous mêlions fort peu de politique. La nouvelle d'une victoire ou celle d'une

[1] Lorsque notre jeune lecteur rentrait à Farnham, enchanté de cette production de Swift, il ne se doutait guère de la lire sous ces mêmes arbres séculaires où l'auteur l'avait composée quelque soixante ans auparavant. En effet, Swift venait fréquemment à Farnham visiter son ami sir William Temple, et se livrer avec ardeur à la composition. N'est-il pas remarquable aussi que le premier ouvrage auquel Cobbett nous apprend qu'il a dû « l'éveil de son esprit » soit précisément de l'écrivain dont il a su le mieux rappeler la verve, la malice et la causticité?
(Note du Traducteur.)

défaite venait troubler de temps en temps notre tranquillité. Mais je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu une gazette à la maison, et bien certainement nous n'en étions pas moins heureux ou moins actifs pour cela.

« Cependant, lorsque la guerre d'Amérique vint à se prolonger, et que ses causes et ses effets eurent été compris, ou plutôt pas du tout compris par les dernières classes du peuple, nous prîmes plus d'intérêt à la politique. On peut dire, en parlant de cette guerre, qu'il y avait autant d'opinions différentes que d'individus, et que chacun lui prédisait une issue conforme à son opinion. Mon père était admirateur passionné des Américains, et il avait de fréquentes disputes à ce sujet avec le jardinier d'un noble lord, notre voisin. Leur bonne humeur ne les abandonnait pas dans ces discussions qu'ils avaient coutume d'arroser d'une bouteille de notre meilleure bière. Mais ils s'échauffaient quelquefois si vivement, que nous ne pouvions nous empêcher de les écouter. Mon père avait certainement le dessous, parce que son antagoniste était un vieil Écossais de beaucoup de sens, très malin, et qui entendait bien mieux que lui les affaires politiques; mais mon père plaidait devant un auditoire très partial, car nous étions persuadés qu'il n'y avait qu'un sage dans le monde, et que ce sage était notre père. D'ailleurs, le défenseur des Américains avait de grands avantages : pour gagner sa cause, il n'avait besoin que de déclamer contre cette armée royale chargée d'aller égorger un peuple de parents et d'amis, un peuple qui n'avait d'autre tort que de résister à l'oppression. Lorsqu'on parle à des ignorants, on est toujours sûr de réussir, si on fait appel à leur sensibilité.

« Une fois qu'un honnête homme a adopté une opinion, il ne la change pas. Je ne sais si ce fut cette raison, ou bien la faiblesse des arguments de M. Martin qui l'empêcha de convertir mon père. Celui-ci demeura plus Américain que jamais, et ce fut au point qu'il n'eût pas permis, chez lui, à son meilleur ami, de porter la santé du roi. Il faut que je cite un fait qui prouvera jusqu'à quel point chacun, à cette époque, défendait son opinion.

« Mon père avait l'habitude de mener, chaque année, l'un de nous à la foire aux houblons à Weyhill. Elle se tenait à la Saint-Michel. Nous regardions ce voyage comme la plus

belle récompense de celui qui avait le mieux travaillé pendant l'été. Ce fut mon tour d'accompagner mon père l'année même où les Anglais s'emparèrent de Long-Island. Une société très nombreuse de marchands et de fermiers allait s'asseoir pour souper quand une gazette extraordinaire apporta la nouvelle de cette victoire. Un marchand de Londres prit la gazette, monta sur une table, et voulut en donner lecture à haute voix. Il y eut une vive opposition : une dispute s'éleva, et mon père me prit par la main et alla souper dans une autre chambre avec une douzaine de personnes qui partageaient ses opinions. On but à plusieurs reprises à la santé de Washington et aux succès des Américains. Ce fut la première fois que j'entendis prononcer le nom du général. Je me doutais peu alors que j'aurais l'honneur de le rencontrer, et surtout que j'entendrais bon nombre de ses compatriotes le calomnier et l'injurier.

« Il ne faut pas qu'on s'imagine que je tire vanité de ces opinions politiques de mon père. Ce n'est pas la peine d'examiner à présent s'il avait tort ou raison. Pour moi, je n'avais pas d'opinion, et si mon père avait été d'un parti diamétralement opposé à celui qu'il lui avait plu d'adopter, j'en aurais été aussi, et j'eusse regardé le parti dont nous étions comme composé de mécontents et de rebelles. Je n'ai parlé de cela que pour prouver que je n'ai pas été élevé dans des principes aristocratiques, et que je n'ai pas formé mes opinions à l'école des admirateurs de l'absolutisme. Si l'on pouvait reprocher quelque chose à mon père, ce n'était pas d'admirer l'obéissance passive, et je crains bien de n'être moi-même pas plus à blâmer que lui sous ce rapport.

« Je ne fatiguerai pas davantage le lecteur du récit des travaux et des jeux d'un petit paysan. Je ne le mènerai pas avec moi aux foires, aux jeux de boule ou à la chasse. Je préfère parler tout de suite des circonstances qui ont changé complètement mon existence, et qui m'ont amené aux États-Unis.

« Pendant l'automne de 1782, j'allai passer quelque temps chez un de mes parents qui demeurait près de Portsmouth. Je contemplai pour la première fois la mer des hauteurs de Portsdown, et je l'eus à peine aperçue que je fus saisi d'un vif désir de me faire marin. Je n'ai jamais pu et je ne puis encore m'expliquer la ca[illegible] [illegible]oulsion si soudaine. Presque

tous les petits Anglais éprouvent le même désir. Obéiraient-ils au même instinct qui pousse les petits canards à s'élancer sur les eaux ?

« Ce ne fut pas seulement la vue de la mer qui captiva toute mon attention : ce fut aussi le spectacle de la grande flotte alors à l'ancre à Spithead. J'avais souvent entendu parler des remparts flottants de la vieille Angleterre, et j'avais pris plaisir à me représenter ce que ce devait être qu'un vaisseau et une flotte; mais ce que je voyais en ce moment surpassait tellement tout ce que j'avais rêvé que je demeurai confondu d'étonnement et d'admiration. Que de fois il m'était arrivé d'entendre citer les exploits éclatants de nos amiraux et de nos marins : l'histoire de la fameuse Armada espagnole, et celle de tant de mémorables combats qu'un bon Anglais ne manque pas de raconter cent fois par an à ses enfants. Les victoires de notre brave Rodney sur nos ennemis les Français et les Espagnols étaient un sujet intarissable de conversation et formaient le refrain de toutes nos chansons. La vue de notre flotte réveilla tout à coup ces souvenirs d'une manière quelque peu confuse, il est vrai, mais avec une irrésistible puissance. Un orgueil patriotique s'empara de mon cœur. Ces marins étaient mes compatriotes; cette flotte était celle de mon pays. N'avais-je pas, moi aussi, ma part de cette flotte, ma part de la gloire de nos marins ? Je me fis une sorte de reproche de posséder tant de choses sans les avoir méritées, et, pour y avoir de justes droits, je résolus d'aller partager immédiatement les périls et les fatigues du marin.

« Le soir, je rentrai fort tard chez mon oncle, la tête remplie de mes projets de marin. Il me fut impossible de goûter un moment de sommeil quoique je fusse accablé de fatigue, ayant fait plus de trente milles dans la journée. Il était à peine jour que déjà je me promenais à Spithead, sur les bords de la mer, près du vieux château. Moyennant six pence on me permit de monter sur le parapet, d'où j'avais une vue bien plus distincte de la flotte; aussi je ne pus pas maîtriser plus longtemps mon impatience d'être à bord. Je courus à Portsmouth; je me jetai dans un canot, et, quelques minutes après, j'étais à bord du vaisseau *le Pégase*.

« Le capitaine avait plus de sensibilité que n'en ont, en général, les marins. Il me fit un tableau pathétique des fatigues

qui m'attendaient et des punitions que m'attirerait la moindre désobéissance ou la plus petite négligence. Il m'engagea beaucoup à retourner chez moi, et me dit, en finissant, qu'il valait encore mieux être mené à l'église, la corde au cou, pour y être marié contre son gré, plutôt que d'être *lié* au grand mât d'un vaisseau. Pendant que le capitaine me donnait de si sages conseils, il me vint à l'esprit qu'il me prenait pour un enfant trouvé échappé de l'hôpital. Je rougis jusqu'au blanc des yeux et je mis en jeu toute mon éloquence pour tâcher de le convaincre que c'était par pure inclination que je voulais me faire marin. Pour toute réponse il me renvoya à terre. Toutefois je ne sortis de Portsmouth qu'après avoir écrit à l'amiral Evans qu'il eût la bonté de m'inscrire au nombre des volontaires qui demandaient à servir dans la marine; mais quand il apprit ce qui s'était passé à bord du *Pégase*, il rejeta ma demande. C'est ainsi que, fort heureusement pour moi, mais non sans regret, j'ai échappé à la plus dangereuse et à la plus fatigante de toutes les professions.

« Je retournai à la charrue, mais complètement dégoûté de la vie des champs. Avant mon équipée de Portsmouth, je ne connaissais d'autre ambition que celle de surpasser mes frères dans les travaux de la ferme. Maintenant tout était changé : je ne pensais plus qu'à courir le monde, et je me trouvais singulièrement à l'étroit dans la petite île de la Grande-Bretagne. Tout ce qui me plaisait le plus autrefois me dégoûtait aujourd'hui : le chant des oiseaux me semblait insipide; et je restais insensible à ces aboiements répétés des chiens de chasse, qui tant de fois m'avaient fait quitter l'ouvrage pour m'élancer à travers champs et me jeter dans les buissons et dans les taillis. Cependant je restai encore chez mon père jusqu'au printemps suivant.

« Ce fut le 6 mai 1783 que je partis, comme don Quichotte, pour courir les aventures. J'avais mis mes habits de dimanche pour accompagner deux ou trois jeunes filles à la foire de Guilford. Elles m'attendaient dans une maison à trois milles de la nôtre. Malheureusement, je devais traverser la grande route de Londres. La diligence venait d'arriver sur une hauteur, et je l'entendais s'approcher à grands pas. L'idée d'aller à Londres ne m'était jamais venue à l'esprit, et pourtant ma résolution fut arrêtée avant même que la diligence m'eût

rejoint. J'y pris place, et le même jour, à neuf heures du soir, j'étais à Londres.

« Ce fut par le plus grand hasard du monde que j'eus de quoi payer la dépense du jour. Étant parti le matin pour aller à la foire, j'avais pris une quinzaine de francs que, très certainement, je ne comptais pas dépenser. Ces quinze francs, que j'avais mis des années entières à amasser, fondirent, comme un flocon de neige au soleil, entre les doigts des aubergistes et de leurs garçons. Bref, quand j'eus mis pied à terre dans l'une des grandes rues de Londres, et que j'eus soldé le prix de ma place, il me resta pour tout bien à peu près trois francs.

« Par suite de ce hasard heureux qui m'a protégé dans toutes les circonstances de ma vie, j'avais fait une rencontre qui me sauva de ma ruine. A dîner, l'un des voyageurs était entré en conversation avec moi, et il avait deviné, dès le premier mot, que je ne savais pas où j'allais ni dans quel but. C'était un bon marchand de houblon établi dans un des quartiers les plus populeux de Londres, et qui se rappela avoir eu des rapports avec mon père, à Weyhill. Il se représenta tous les dangers qui m'attendaient, et comme il était père, il se mit à la place de mes parents. Il me prit chez lui; il écrivit à mon père et il fit tout au monde pour m'engager à obéir à ses ordres, c'est-à-dire à aller le rejoindre. J'ai honte d'avouer que je désobéis à mon père. Ce fut ma première désobéissance, et je n'ai pas cessé de m'en repentir. Je serais volontiers retourné chez mon père si un sot orgueil ne m'eût pas retenu. Mais l'idée d'avoir à supporter à mon retour les railleries de nos voisins m'effrayait plus que celle des malheurs dont j'étais menacé en persévérant dans ma désobéissance.

« Mon généreux bienfaiteur, voyant qu'il lui était impossible de vaincre mon entêtement, s'occupa de me trouver quelque emploi. Il allait mettre un avertissement dans le journal, lorsqu'il reçut la visite d'un avoué de ses amis. Il parla de moi à M. Holland, et comme celui-ci avait justement besoin d'un copiste en sous-ordre, il me fit l'honneur de me prendre à son service, et dès le lendemain, de grand matin, j'étais perché sur un tabouret fort élevé, dans une chambre très sombre du quartier des hommes de loi, et ayant mille peines à déchiffrer les pattes de mouche de mon digne patron.

« J'avais une bonne écriture, mais je crus qu'il me serait impossible de lire le griffonnage de M. Holland. Je fus plus d'un mois avant de pouvoir copier sans être aidé à chaque instant de ses lumières ; et même au bout de ce temps je ne lui fus guère plus utile, parce que non seulement j'écrivais avec la lenteur d'un limaçon, mais encore parce que, ne sachant pas l'orthographe, je commettais les plus étranges bévues. Les deux premiers mois de mon apprentissage parurent bien longs à M. Holland. Mais, avec le temps, je lui devins très utile, et il prenait plaisir à me dire qu'il était content de moi, au moment même où je commençais à être très mécontent de lui.

« Je n'ai jamais été véritablement à plaindre que pendant les huit ou neuf mois que j'ai passés chez M. Holland. Le bureau ou plutôt le cachot dans lequel j'écrivais était si sombre que, lorsque le temps n'était pas très clair, il fallait allumer des chandelles. Je travaillais comme un galérien depuis cinq heures du matin jusqu'à huit ou neuf heures du soir, et quelquefois toute la nuit. Que de procès j'ai contribué à nourrir et à perpétuer entre une foule de malheureux plaideurs ! Que de fois (et que le ciel me le pardonne !) je leur ai mis le fusil, l'épée, la canne ou la fourche à la main, pour être traînés plus tard devant les tribunaux afin d'y rendre compte de leurs méfaits ! Lorsque je pense à tous les *considérant que* et à tous les *à la requête de* que j'ai barbouillés, ainsi qu'aux feuilles de soixante-douze mots et aux lignes séparées par deux pouces d'intervalle que j'ai expédiées, en vérité, la tête me tourne. Dieu miséricordieux, si je suis destiné à souffrir encore, enterrez-moi dans les neiges de l'Islande et ne me donnez pour toute nourriture que de l'huile de baleine ; — condamnez-moi au soleil des tropiques et refusez-moi toute rosée rafraîchissante ; mais, je vous en conjure, préservez-moi du bureau d'un avoué !

« M. Holland était fort peu chez lui. Il allait toujours dîner dehors, et il m'abandonnait aux soins de sa gouvernante, ou plutôt de sa *blanchisseuse*, car c'est ainsi que les avoués de Londres ont l'habitude, et je ne sais pas pourquoi, d'appeler leur femme de ménage. La nôtre était, à coup sûr, la plus laide et la plus vieille de toute la communauté. Ce serait insulter la sorcière d'Endor que de lui comparer cette mégère,

qui était la seule créature qui daignât m'adresser la parole. Sauf le nom, ma cage était une prison, dont cette vieille sorcière était la geôlière. Notre bureau me rappelait la caverne souterraine du pauvre Gil Blas, et le portrait de dame Léonarde s'appliquait exactement à ma gouvernante.

« C'était seulement le dimanche que je quittais ce repaire obscur pour aller me promener dans le parc de Saint-James, et y rafraîchir mes pauvres yeux par le spectacle des arbres, du gazon et des eaux. Ce fut dans une de ces courses que j'aperçus une large affiche par laquelle on invitait tous les braves jeunes gens jaloux de parvenir à la gloire et aux richesses, à venir à un rendez-vous que l'on indiquait, pour prendre du service dans la marine de Sa Majesté, et pour jouir de l'inestimable bonheur d'être enrôlé dans la division de Chatham. Je ne fus point dupe de ce ridicule pathos de recruteur; mais comme je ne demandais qu'à changer de position, et que mon désir d'être marin avait plutôt augmenté que diminué pendant mon séjour à Londres, je résolus d'aller m'enrôler comme marin; et pour ôter à mes amis tout moyen de retrouver mes traces, je partis à l'instant pour Chatham. J'étais persuadé avoir pris du service dans la marine, lorsqu'à ma grande surprise je me trouvai face à face avec le capitaine d'un régiment de ligne. Il n'y avait pas moyen de reculer, car j'avais déjà reçu un petit à-compte pour boire à la santé de Sa Majesté, qui avait déjà tout fait préparer pour ma réception.

« Lorsque je fis part de mon étonnement au capitaine (qui était Irlandais, et qui a toujours été pour moi un véritable ami), il s'écria : « Dieu du ciel! mon garçon, à quel malheur vous avez échappé ! » Il ajouta que le régiment dans lequel j'avais été assez heureux pour m'engager était l'un des plus anciens et des plus braves de toute l'armée, et qu'il touchait au moment d'être envoyé dans ce beau, ravissant et riche pays de la Nouvelle-Écosse! Il s'étendit avec beaucoup de complaisance sur les merveilles innombrables de ce paradis terrestre, et je me retirai on ne peut plus enchanté d'avoir en perspective un si charmant voyage.

« Je m'étais engagé au commencement de l'année 1784; la paix venait d'être signée, aussi on ne se pressait pas d'envoyer les recrues à leurs régiments respectifs. Je restai plus

d'une année à Chatham, à apprendre l'exercice et à remplir les autres devoirs du soldat. Au lieu de passer mes heures de loisir dans l'oisiveté et dans la dissipation d'une vie de garnison, je les consacrais entièrement à l'étude et à la lecture. J'appris plus de choses pendant le cours d'une année que pendant toutes celles qui l'avaient précédée. Je m'abonnai à un cabinet de lecture à Brompton, et je lus et relus la plus grande partie des ouvrages qui s'y trouvaient. Il est vrai qu'il était assez pauvre et que je n'avais pas un goût bien difficile à contenter. Romans, pièces de théâtre, voyages, poésies, je dévorais tout avec la même avidité.

« Je ne pouvais pas recueillir beaucoup de fruit de lectures faites d'une manière aussi superficielle. Mais je vins à bout d'apprendre à fond la plus essentielle de toutes les sciences : la grammaire de ma langue maternelle. J'avais vu chez M. Holland tout ce que l'ignorance de la grammaire peut causer d'embarras et d'ennuis. Malgré tout mon zèle, il est probable que je ne serais jamais venu à bout d'accomplir cette tâche sans la bienveillance d'un homme qui écouta autre chose que son propre intérêt. Le général Debeig, commandant de place, m'avait fait l'honneur de me prendre pour secrétaire. Ce fut moi qui copiai toute sa correspondance avec le duc de Richmond. Elle a eu pour résultat de priver le brave et digne commandant de la récompense que lui avaient méritée de nombreux et loyaux services.

« Ne sachant pas un seul mot de la grammaire, je fis beaucoup de bévues en copiant, car il est impossible de copier lettre par lettre, et même mot par mot. Le général s'aperçut de mon ignorance, et non seulement il m'encouragea beaucoup à travailler, mais encore il m'en donna en quelque sorte l'ordre positif, me promettant une récompense en cas de succès.

« J'achetai une grammaire de Lowth, et je l'étudiai de toutes mes forces. Il se passa bien du temps avant que je parvinsse à la comprendre d'un bout à l'autre ; mais je mis une telle assiduité à cette étude, que je finis par écrire assez correctement. On ne peut se faire aucune idée de tout le mal que je me donnais. Je copiai deux ou trois fois toute la grammaire; je l'appris par cœur, je la récitais matin et soir, et quand j'étais de servi[illegible] posais la tâche de la répéter pen-

dant le temps que durait ma faction. C'est à cet exercice continuel que j'attribue la facilité avec laquelle j'ai toujours tout retenu, et c'est au succès qui vint couronner tant de persévérance que j'attribue encore le peu que je sais.

« Cette étude me fut encore singulièrement précieuse en ce qu'elle me préserva de toute dissipation. J'étais toujours sobre, et exact à remplir mes devoirs ; et comme j'étais un garçon intelligent et adroit, je n'encourais aucun de ces reproches qui dégoûtent du service tant de jeunes gens.

« Si le mérite est sûr d'obtenir une récompense quelque part, c'est très certainement dans une armée bien disciplinée. Les chefs sont bien forcés de le reconnaître et de le récompenser dans leur propre intérêt. Au bout de quelques semaines on me nomma caporal, grade que bien des gens regarderont avec un air de mépris, mais qui n'en augmenta pas moins ma paye, et qui me valut d'honorables galons.

« Cette promotion ne fit qu'ajouter à l'impatience que j'éprouvais déjà de rejoindre mon régiment. Il me tardait d'aller m'y réchauffer aux rayons de la faveur royale. Enfin, l'heureux jour du départ arriva; nous mîmes à la voile à Gravesend, et après une courte et agréable traversée, nous arrivâmes à Halifax, dans la Nouvelle-Écosse. Au moment où j'aperçus les rochers pelés, pour ne pas dire repoussants, qui environnent le port, je crus que le pilote avait fait fausse route, car je ne découvrais pas la plus petite apparence de cette fertilité dont mon brave capitaine recruteur avait eu tant de plaisir à me parler.

« La Nouvelle-Écosse ne m'offrit pas d'autres charmes que celui de la nouveauté. En effet, marécages, rochers, forêts à moitié défrichées, mousquites, grenouilles mugissantes, tout était nouveau pour moi; sans excepter des milliers de colonels et de capitaines sans soldats, et grand nombre de gentilshommes sans bas ni souliers. Jamais je n'aurais osé en Angleterre m'approcher de l'un de ces nobles personnages, sans le saluer respectueusement; mais dans ce nouveau monde, et quoique je ne fusse qu'un pauvre caporal, j'ai ordonné souvent à plus d'un de ces seigneurs de se dépêcher de m'apporter un verre d'eau-de-vie, et de faire attention à mon havre-sac.

« Nous ne passâmes que quelques semaines à la Nouvelle-

Écosse. On reçut l'ordre de nous envoyer à Saint-John, dans le Nouveau-Brunswick. Nous restâmes dans cette province jusqu'au mois de septembre 1791, époque à laquelle le régiment fut remplacé et retourna en Angleterre.

« Nous jetâmes l'ancre à Portsmouth le 3 novembre, et le 19 du même mois j'obtins mon congé, après huit années de service. Entré comme simple soldat, j'étais parvenu au grade de sergent-major, sans avoir encouru une mauvaise note, un emprisonnement, ou même la plus petite réprimande.

« Voici le certificat qu'on me délivra en me libérant du service :

« Lord *Edward Fitzgerald*, commandant le 54e régiment « fait savoir, par les présentes, que *William Cobbett*, sergent-« major dans ledit régiment, a servi honorablement et fidèle-« ment pendant huit années. Et comme il a demandé avec « instance son congé, nous le lui accordons en considération « de son excellente conduite, et des services qu'il a rendus au « régiment.

Donné à Portsmouth, le 29 décembre 1791.

« EDWARD FITZGERALD. »

« Je dois encore ajouter ici l'ordre du jour qu'avait publié, à cette occasion, le général Frédérick :

« Portsmouth, 19 décembre 1791.

« Le sergent-major Cobbett ayant demandé, de la manière « la plus pressante, sa libération de l'armée, le général Frédé-« rick la lui a accordée, en ordonnant au major lord Edward « Fitzgerald d'adresser ses remerciements au sergent-major « pour sa belle conduite pendant tout le temps qu'il a été au « régiment. Le major lord Edward Fitzgerald s'empresse de « joindre ses remerciements les plus sincères à ceux du gé-« néral. »

« Trois mois après, en mars 1792, je partis pour la France, où je restai jusqu'au mois de septembre suivant. Ces six mois furent les plus heureux de ma vie, et je serais bien ingrat si je parlais mal des Français en général. J'étais arrivé chez eux la tête remplie de tous ces préjugés qu'un Anglais ne manque pas de sucer avec le lait contre les Français et leur religion. Quelques semaines suffirent pour les effacer complètement. Je fus reçu partout avec une politesse et même une hospitalité telles que jamais je n'eusse pu m'en faire l'idée. Toutes

les personnes avec lesquelles je fus en rapport, et qui n'avaient pas encore été atteintes par les principes corrupteurs de la révolution, étaient singulièrement honnêtes, religieuses et sensibles.

« On aura beau dire tout ce qu'on voudra de la misère des paysans français sous l'ancien régime, pour moi qui ai causé avec des milliers d'entre eux, je déclare hautement que je n'en ai pas rencontré dix qui ne regrettassent pas beaucoup l'ancien ordre de choses. Ce n'est pas ici le lieu d'établir une enquête sur les causes qui décidèrent toute une nation à plier sous le joug d'une poignée des plus détestables tyrans qui aient jamais effrayé le monde; mais je ne crois pas me tromper en disant que tôt ou tard elle reviendra à l'ancienne forme de gouvernement sous lequel elle a été heureuse, et sous lequel elle peut l'être encore.

« Ma résolution d'aller m'établir aux États-Unis était prise avant même que j'eusse quitté l'armée, et que j'eusse fait ma promenade en France. Le désir de voir un pays qui avait été si longtemps le théâtre d'une guerre dont on avait tant parlé, et sur laquelle on avait tant écrit; les tableaux si flatteurs que Raynal avait donnés de l'Amérique, et, par-dessus tout, le besoin de courir le monde, me firent prendre ce parti. Que l'on ne m'accuse pas de vanité si je dis que j'ai toujours été républicain, et que j'ai eu l'ambition de devenir citoyen d'un état libre. Je m'étais imaginé que l'on jouissait de bien plus de liberté aux États-Unis qu'en Angleterre, et, si ce n'est pas ce motif seul qui m'y a conduit, je puis dire au moins que c'est un de ceux qui ont eu le plus d'influence sur ma décision.

« Je m'étais proposé de rester en France jusqu'au printemps de 1793, afin de mieux apprendre le français et de passer un hiver à Paris. Mais j'aperçus les nuages qui s'amoncelaient à l'horizon; je vis qu'une guerre avec l'Angleterre était inévitable, et il ne fallait pas beaucoup de perspicacité pour se douter du sort qu'on réservait aux Anglais dans un pays dont les chefs avaient mis de côté toute apparence de justice et de pitié. Cependant j'avais un vif désir de voir Paris; j'avais pris une voiture pour m'y conduire, et j'étais déjà arrivé jusqu'à Abbeville, lorsque j'appris que le roi avait été détrôné et ses gardes massacrés. Je rebroussai chemin sans tarder d'une

minute, et j'allai au Havre, d'où je fis voile pour l'Amérique.

«Peu de temps après mon arrivée aux États-Unis, j'envoyai à M. Jefferson, alors secrétaire d'État, une lettre de recommandation qui m'avait été donnée par l'ambassadeur américain à La Haye. Il m'adressa la réponse suivante :

« Philadelphie, 5 novembre 1795.

« MONSIEUR,

« J'aurais bien désiré, en vous accusant réception de votre « lettre du 2 de ce mois, être à même de vous annoncer que je « pouvais vous être bon à quelque chose. La manière si flatteuse « dont M. Shoert parle de vos talents suffirait pour m'y engager. « Mais, dans notre pays, le gouvernement a si peu de places à « donner dans ses bureaux, et elles sont si mal payées, qu'elles « ne peuvent avoir aucun attrait pour les hommes de talent. « Lorsque vous aurez passé quelque temps ici, vous pourrez « mieux juger de ce qui pourrait vous convenir, et, si je puis « vous être utile, j'en saisirai l'occasion avec empressement.

« Je suis, Monsieur, votre humble serviteur,

« TH. JEFFERSON. »

« N'ayant pas eu besoin de recourir à l'obligeance de M. Jefferson pour mon propre compte, je ne lui écrivis que quelques mois plus tard en faveur d'un homme digne de pitié, lui disant que je regarderais les services qu'il pourrait lui rendre comme rendus à moi-même. Il accueillit d'autant mieux ma requête que mon recommandé était fort à plaindre et qu'il était Français. »

Ici se termine cette « Vie de Cobbett écrite par lui-même. » On lira, dans la « Lettre au mari », des détails pleins d'intérêt sur la manière dont il parvint à gagner sa vie à Philadelphie, en donnant des leçons de langue. Mais la plus grande partie de son séjour aux États-Unis se passa en querelles sans cesse renaissantes avec les journalistes, les auteurs et les libraires. L'orgueil de bourse, cet orgueil insolent qui trône sur des écus, et qui devait plus tard exciter en Angleterre la colère de Cobbett, le poursuivait déjà en Amérique. Sa colère éclata avec d'autant plus de force que le parti français s'était joint au parti américain pour lancer les injures et les accusations les plus violentes contre l'Angleterre. Il était tout naturel que notre auteur défendît son pays, et il le fit avec d'autant plus d'énergie que le spectacle de la démocratie américaine l'avait

rendu ardent royaliste, de même que plus tard, à son retour en Angleterre, l'insolence du parti de la cour et sa grossièreté à son égard le décidèrent à se jeter dans les rangs des radicaux.

Ce fut aux États-Unis que, sous le nom emprunté de *Pierre Porc-Épic*, il publia une suite de pamphlets écrits avec une verve et une éloquence inimitables. La plupart ont été réimprimés en Angleterre. Ce fut sous le même titre, qu'à son retour dans ce pays, en 1801, il publia un journal du matin, dans lequel il soutenait vigoureusement le ministère Pitt. Cette publication n'ayant pas réussi, il commença le fameux *Register*, qui paraissait une fois par semaine, qu'il n'a pas cessé de rédiger, à lui tout seul, pendant trente-cinq années, et qui a joui d'une vogue à laquelle on ne peut rien comparer. Une mauvaise petite gravure en bois, placée à la tête du journal, était censée représenter un registre entr'ouvert, mais elle représentait bien plus fidèlement un gril. De là vint le nom de *Gril de Cobbett*, que l'on n'a pas cessé de donner à ce journal. Ce nom était d'autant mieux choisi qu'il serait impossible d'imaginer la violence avec laquelle Cobbett s'élançait sur ses ennemis, les entraînait sur son gril et leur faisait des blessures dont ils ne guérissaient plus. On ne pouvait se débarrasser d'un sobriquet appliqué par l'admirable publiciste. Il était aussi heureux dans l'invention et le choix de ses noms de guerre qu'Aristophane et Beaumarchais. La flèche, une fois lancée, restait à jamais enfoncée dans le flanc de la victime. Le célèbre grand-juge Erskine a obtenu un genre de célébrité sur lequel il ne comptait pas, grâce au soin qu'avait Cobbett de ne jamais le désigner que par son second titre de baron de *Clakmannan;* M. Robinson, membre du parlement, qui n'a jamais tant parlé de la haute position financière de l'Angleterre qu'au moment où elle allait faire banqueroute, fut appelé M. *Robinson-Prospérité;* sir Francis Burdett, qui de violent radical est devenu royaliste, et qui avait sans cesse à la bouche les mots de valeur, victoire et lauriers, reçut le nom de *Vieux-la-Gloire*, et lord Brougham fut décoré de celui de *moitié laudanum moitié eau-de-vie.*

Un fait très remarquable, c'est que ce grand écrivain politique, une fois hors de son *Registre*, et lorsqu'il fallait continuer la même guerre, n'avait plus de force, plus d'inspiration.

Il se chargea successivement de la rédaction de divers journaux, tels que *l'Homme d'État, le Soleil*, et ne contribua qu'à leur ruine. Et c'était pourtant en parlant de lui que le grand chancelier Thurlow répétait souvent que, « de toûs les écrivains politiques, Cobbett était le seul qui sût raisonner. » Il n'en est pas moins vrai que tout le monde convenait que, hors de son *Registre*, Cobbett n'existait plus.

Il avait commencé sa carrière politique en Angleterre sous les plus heureux auspices. Partisan de M. Pitt, il était en grande faveur auprès de plusieurs des ministres. L'un d'eux, M. Wyndham, aussi remarquable par ses aimables qualités que par ses grands talents, faisait les plus vifs éloges de Cobbett. Il alla jusqu'à dire en plein Parlement qu'on devrait lui élever une statue d'or. A cette époque, les Conservateurs ou le parti de la Cour ne donnaient pas un seul dîner sans porter avec transport la santé de Cobbett; ce fut à cette époque qu'il publia ses célèbres lettres sur la paix d'Amiens, qui produisirent dans toute l'Europe la plus grande sensation. Chaque fois que l'illustre Jean de Muller parlait de cette production, il disait qu'on n'avait rien vu d'aussi remarquable depuis les jours de Démosthènes.

Mais la faveur dont il jouissait auprès des ministres ne paraissait pas avoir été bien productive pour lui. Aucune récompense ne lui avait été accordée depuis son retour d'Amérique jusqu'au moment où il abandonna M. Pitt, et l'on paraît, s'être généralement étonné de l'ingratitude dont on payait le zèle et le dévouement de Cobbett. Une circonstance sur laquelle tous les partis semblent à présent d'accord vint le déterminer à abandonner les hommes qui reconnaissaient si mal ses services. M. Wyndham, qui, nous l'avons déjà dit, s'intéressait particulièrement à lui, fit part à M. Pitt de l'importance qu'il attacherait à obtenir l'honneur de lui être présenté. Ce grand homme, n'écoutant que la morgue et la fierté qui faisaient tort à ses immenses talents, rejeta dédaigneusement la demande de Cobbett. Si M. Pitt, en faisant une telle insulte, n'écouta que l'orgueil aristocratique, il eut doublement tort, car M. Wyndham, qui s'était déclaré le protecteur du publiciste et qui s'était chargé de le présenter au premier ministre, était d'une famille bien plus ancienne que celle de M. Pitt. Ensuite, combien n'était-il pas impolitique de sa part de faire une pareille

injure à l'homme qui, en défendant la constitution de l'Angleterre, avait rendu des services encore plus éclatants que le célèbre Burke! et même qui, au dire d'admirateurs passionnés de M. Pitt, avait rendu des services plus réels que ce grand ministre lui-même !

Une fois que Cobbett eut pris la résolution de passer dans le parti opposé, il n'était pas homme à faire les choses à demi. Il semble que ce soit pour lui que les Anglais ont inventé l'épithète expressive de *bon haïsseur.* Lorsqu'on vit paraître ce portrait de l'Anglais tracé par cette main si ferme et si vigoureuse, il n'y eut qu'une voix pour dire qu'involontairement Cobbett s'était peint d'après nature :

« Une voix forte et bruyante; un poignet qui vous serre la main jusqu'à la briser; un assentiment ou un dissentiment témoigné avec rudesse; une joie qui éclate en cris forcenés; une désolation qui se révèle par des sanglots amers; une amitié ardente; une inimitié que rien ne peut vaincre; des amours qui mènent au suicide; des haines qui conduisent au meurtre; voilà l'Anglais. »

Dans son terrible ressentiment il attaqua avec une impitoyable rigueur tous les systèmes industriels, commerciaux et financiers de l'empire, et tous ceux qui y avaient quelque intérêt, en même temps qu'il ne cessa de poursuivre avec la même ardeur cette aristocratie de l'argent, cet *orgueil de bourse* qui, déjà en Amérique, avait excité sa colère.

Il faut lui entendre raconter dans sa lettre comment, en 1810, au moment où, heureux père de sa famille, il se reposait à Botley, dans le comté de Hampshire, en faisant l'éducation de ses enfants, à l'ombre de ses arbres fruitiers, un orage destructeur vint fondre sur lui. A la nouvelle que quelques soldats anglais révoltés avaient été battus de verges par des soldats hanovriens, son âme si anglaise se révolta, et, dans un premier instant de fureur, il écrivit un article qui, déféré au jury, lui attira un emprisonnement de deux ans et une amende de mille louis.

Cette condamnation ne fit qu'ajouter à la vivacité de ses attaques. De 1810 à 1817 le parlement rendit plusieurs ordonnances qui avaient évidemment pour but d'entraver et même d'arrêter la vente de ses écrits politiques. En apprenant qu'on venait de suspendre l'*habeas corpus*, ou loi protectrice de la

liberté individuelle, il passa en Amérique: et en dépit des poursuites et des amendes qui avaient porté plus d'un coup fatal à sa fortune, il parvint, à force d'industrie et de persévérance, à pouvoir acheter une bonne ferme, en même temps qu'il ouvrait à New-York un grand magasin de graines. Il ne cessa point pour cela de publier le *Registre* avec la plus grande régularité et de l'expédier en Angleterre à ses abonnés. Il commença encore à cette époque, en 1818, *une Année de résidence en Amérique*, livre plein de génie et d'originalité, et qui a fait dire au célèbre *William Hazlitt :* « Qu'elles sont belles les descriptions si parfaitement exactes que Cobbett nous envoie depuis l'Amérique! Quelle saveur transatlantique ; quel coloris primitif dans ses tableaux! Quel intérêt dans le récit de ses moindres actions quand il met le pied sur le rivage américain et qu'il y fait son premier déjeuner! Nous admirons avec lui l'or, l'écarlate et le rubis qui étincellent sur le plumage des oiseaux d'Amérique, dont l'aspect ne sert qu'à lui faire regretter plus vivement les oiseaux de son pays. Les arbres magnifiques qui jonchent la terre, après avoir cédé aux coups répétés du bûcheron, se parent sous sa plume d'un nouveau feuillage; et il n'est pas jusqu'au plantes potagères les plus vulgaires qui ne lui doivent quelque chose de gracieux et qui repose la vue. Et si, passant à d'autres sujets, il nous peint l'agonie de cette pauvre brebis qui succombe à un mal contagieux, comment ne pas s'attendrir! C'est une peinture qui, pour l'énergie, le naturel et le sentiment, peut rivaliser avec celle de nos plus grands naturalistes. Aussi quels délices n'éprouve-t-on pas à ouvrir une production nouvelle de Cobbett! Comme on se frotte joyeusement les mains en approchant bien vite son grand fauteuil près du foyer, et en se disant en toute sûreté de conscience : « Nous allons avoir enfin quelque chose de neuf, de bon, d'honnête et de naturel, et Cobbett pourra nous parler pendant des heures entières de lui-même sans nous ennuyer un seul instant. »

J'ouvre au hasard le journal d'*une Année de résidence en Amérique*, et je trouve le morceau suivant que j'ai d'autant plus de plaisir à citer qu'il s'adresse aux émotions les plus vives du cœur, et achève de nous faire connaître le caractère de Cobbett :

« Philadelphie, 15 janvier 1818.

« Tout le monde me demande avec beaucoup de curiosité, à Philadelphie, « si je ne trouve pas que la ville ait *beaucoup gagné?* » Il me paraît qu'on prend l'*agrandissement* de la ville pour le *progrès*. J'ai trouvé la ville fort belle dès le jour où j'y suis entré pour la première fois, et depuis lors elle s'est beaucoup agrandie. Je suis sûr que depuis 1799 le nombre des maisons a doublé. Mais une fois que l'on a habité Londres, toutes les autres villes paraissent si petites! Quand on a demeuré à une petite distance de Westminster et de son pont, lorsqu'on a eu des fenêtres qui donnaient sur les vieux arbres de Saint-James, tous les autres monuments, tous les autres endroits ne sont plus que très-ordinaires et insignifiants. J'ai été voir aujourd'hui la maison que j'ai habitée pendant mon premier séjour à Philadelphie : qu'elle est petite! Voilà ce qui nous arrive toujours! C'est vraiment quelque chose d'inconcevable que l'idée que nous nous faisons de ces mots *grand* et *petit*, nous les conservons très-bien dans notre mémoire, et pourtant nous oublions en même temps les *véritables dimensions* des objets auxquels nous les avions appliqués. L'idée, *une fois fixée dans notre cervelle*, n'en sort plus, quelque longue que soit notre absence. Lorsque je retournai en Angleterre en 1800, après avoir été seize ans sans revoir la campagne, les arbres, les haies, et même les parcs et les bois, me parurent *extraordinairement petits!* Je ne pouvais pas m'empêcher de rire en entendant appeler *rivières* de petits ruisseaux que j'aurais pu enjamber. La Tamise me fit l'effet d'une anse. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque, un mois après mon arrivée à Londres, je me rendis à Farnham, ma ville natale. Tout était devenu si mesquinement *petit!* Après avoir traversé l'interminable et sèche bruyère de Bagshot, il me restait à gravir la colline de Hungry, du haut de laquelle j'allais pouvoir enfin embrasser d'un coup d'œil ma belle et petite vallée de Farnham. Mon cœur bondissait d'impatience en même temps que j'éprouvais une sorte de frayeur à l'idée de revoir tous les lieux où mon enfance s'était écoulée, et de n'y plus retrouver mon père et ma mère dont j'avais appris la mort. Il y a non loin de la ville une colline qu'on appelle Crooksbury; elle s'élève en forme de cône, et

elle est recouverte de sapins; c'est là que j'avais coutume d'aller prendre les œufs des pies et des corneilles, et d'emporter leurs petits quand j'en trouvais. Cette colline à toujours passé pour l'une des curiosités du pays, et lorsque l'on disait: «*C'est grand comme la colline de Crooksbury*,» l'on croyait avoir donné l'idée de tout ce qu'il y avait de plus grand dans le monde entier; aussi cette colline fut-elle le premier objet vers lequel se dirigèrent mes regards..... Je ne pouvais en croire mes yeux. Pendant un moment, je ne pus, à la lettre, m'empêcher de penser que la colline avait déménagé, et qu'on était venu mettre à la place un petit monticule, car je venais de voir dans le Nouveau-Brunswick un seul rocher dix fois plus grand et quatre ou cinq fois plus élevé que la fameuse colline! Au bout de quelques minutes, je descendis à l'hôtel du Buisson, du jardin duquel j'aperçus *l'énorme colline de sable* où, petit enfant, j'avais commencé mes travaux de jardinage: Quelle misère! Tout à coup, une foule de souvenirs s'emparèrent de mon âme: mon charmant petit jardin, mon joli petit fourreau bleu, mes souliers garnis de clous, mes jolis pigeons qui venaient manger dans ma main, les paroles pleines de tendresse et les larmes de ma mère si douce, si sensible et si dévouée..... Je rentrai précipitamment dans la chambre. Si j'étais resté un instant de plus dehors, je m'évanouissais. Lorsque je fus assez calme pour pouvoir réfléchir, je m'écriai : *Quel changement!* Je regardai mes habits, et je me dis pour la seconde fois: Quel changement! Que de choses s'étaient passées depuis! Combien ma situation était changée! J'avais dîné la veille avec les ministres d'état, dans la compagnie des premiers seigneurs du royaume, et j'avais été servi par une armée de laquais aux livrées éclatantes. Je n'avais jamais eu personne pour m'aider à faire mon chemin dans le monde; je n'avais eu aucun maître quelconque. Si j'étais sorti du droit chemin, personne ne m'eût tendu une main amie pour m'engager à y rentrer, et me donner quelque bon conseil. J'éprouvais un sentiment d'orgueil. Les distinctions de rang, de naissance, de richesse, m'apparurent dans tout leur néant, et, dès ce moment, je résolus de ne jamais m'humilier devant elles.»

Cobbett se hâta de revenir en Angleterre aussitôt qu'il apprit que la loi qui protégeait la liberté individuelle avait été remise

en vigueur. Cependant il repartit encore pour les États-Unis à l'occasion d'une rêverie sentimentale qui eût suffi à le couvrir de ridicule, si, comme on l'a très bien dit, «le ridicule pouvait atteindre un homme comme Cobbett.»

«Cobbett, dit Hazlitt, s'avisa d'être romantique une seule fois dans sa vie. Il se met un beau jour dans la tête de traverser les mers pour aller en Amérique chercher les os de Thomas Paine, et revenir les promener dans les districts soulevés de l'Angleterre. A peine débarqué à Liverpool, son enthousiasme s'éteint, et il plante là les os du grand homme, les laissant se tirer d'affaire comme ils pourront; puis il accourt en poste à Londres, et y prononce un long discours dans lequel il désavoue formellement toute participation aux croyances politiques et théologiques de son ancienne idole, ajoutant qu'il n'estime Paine que comme financier.....»

Hazlitt avait déclaré que Cobbett n'était pas capable d'écrire un traité de politique ou d'économie élémentaire, et qu'un ouvrage de ce genre serait étranger à son génie. Cobbett lui a donné un éclatant démenti par la publication d'un ouvrage extrêmement populaire et sur lequel nous reviendrons : l'*Économie de la Chaumière*. Parlons auparavant d'une production non moins célèbre à laquelle il commenca à travailler en 1819, à son retour d'Amérique; elle est intitulée: *Promenades à cheval dans différentes parties de l'Angleterre*. Au lieu de suivre les grandes routes, Cobbett marche à travers champs et va frapper à la porte de la ferme et de la chaumière. Son extérieur d'honnête homme, sa figure pleine de franchise et de bonhomie, inspire tout de suite la confiance et lui vaut la plus cordiale réception. On se met à parler à cœur ouvert de politique, de géographie, de statistique et d'agriculture.

«Les *Promenades à cheval*, dit l'un des critiques les plus distingués d'Édimbourg, forment un ouvrage singulier, à la fois descriptif, satirique et moral. La diction en est aussi simple que brillante. On pourrait le comparer aux *Promenades solitaires* de Rousseau. En effet, Cobbett a plus d'un rapport avec Jean-Jacques. Tous deux, au milieu d'une aristocratie puissante et souvent dépravée, ils ont fait briller d'un vif éclat les vertus de l'habitant des campagnes et les scènes champêtres. Il y a tel épisode des *Promenades en Angleterre* qui se rapproche beaucoup des scènes délicieuses des jeunes

filles de *Chambéry* et de la promenade au château de *Thoune* en Savoie. Cobbett passe, avec une admirable facilité, d'un sujet à l'autre; et, mêlant la raillerie à l'éloge, et la sensibilité à la satire, il combine sans efforts et sans disparate les couleurs les plus discordantes. »

Lorsqu'il traça le tableau qu'on va lire pour donner une idée du changement survenu dans les mœurs et les habitudes des classes agricoles en Angleterre, ne reconnaît-on pas, au parfait bon sens de ses réflexions, le même sentiment qui a dicté la *Lettre au jeune homme*, et l'amertume avec laquelle il y déplore cette rage de sortir de sa condition qui, à l'époque où nous vivons, s'est emparée de toutes les têtes, et exerce de si grands ravages dans la société?

« Récemment, dit-il, j'ai assisté à la vente forcée des propriétés d'un fermier obligé d'abandonner sa ferme. Autrefois, tout dans ce domaine témoignait d'une vie simple et heureuse. De grands meubles de chêne ornaient l'intérieur. Je crois voir encore les vastes coffres, les tables gigantesques, les lits qui ressemblaient à des maisons, les salles dont on admirait les solives sculptées, enfin toute la magnificence des vieux temps. Au milieu de ces débris antiques, on avait fabriqué un petit salon à la moderne, orné de mauvais acajou, de petites chaises qui n'avaient que le souffle, et de petits miroirs qui n'auraient point déshonoré l'arrière-boutique d'une lingère de Londres. Ce beau changement était l'œuvre du fermier Charington, lequel, au lieu de se contenter, comme son père, du titre modeste de *maître Charington*, se faisait appeler sans doute *monsieur le chevalier de Charington*. Tous ces braves laboureurs, qui auraient vécu si heureux si le ciel les eût fait naître cinquante ans plutôt, se trouvaient transformés en gentillâtres.

« Autrefois les fermiers logeaient et nourrissaient tout leur monde; aujourd'hui l'ouvrier laboureur reçoit un peu d'argent, et va vivre où il veut. C'est ainsi que le fermier et l'ouvrier s'appauvrissent tous les deux.

« Il serait si facile d'employer cette grande table de chêne, cette vaste armoire de chêne, cette belle et immense cuisine, si facile d'y réunir une foule de travailleurs heureux et contents, de faire une prière comme autrefois avant le festin, et de leur distribuer un peu de bière. Voilà comment vivait

jadis la population agricole. Aujourd'hui l'ouvrier laboureur emporte une faible somme dans sa cabane, ou plutôt dans sa tanière, pendant que le fermier devenu gentilhomme a ses carafes de cristal, ses fourchettes à manches d'ébène, ses couteaux à manches d'ivoire, et ses assiettes de porcelaine.....

«Ah! me disai-je, si cette grande vieille table de chêne eût conservé ses anciennes attributions, que de livres de pain bis, que de tranches de lard et de bœuf salé eussent satisfait l'appétit des travailleurs! Que va-t-on faire de la vieille table? Quelque agioteur enrichi la dépecera pour construire un pont chinois sur une rivière artificielle! Non, non, je l'achèterai; je veux l'acheter comme une relique, la vieille table du fermier; je veux la conserver avec respect, en souvenir du bien qu'elle a fait au monde!

«Pénétrez dans les fermes modernes, ces coquilles peintes offriront à vos regards une dame en toilette, trois ou quatre petits messieurs, ses enfants, un mauvais sofa, cinq ou six chaises élégantes, une demi-douzaine de gravures dans des cadres dorés, des tapis sur lesquels le roulier n'oserait pas appuyer son soulier garni de gros clous, enfin l'affectation d'un luxe qui ne repose sur rien, d'une élégance imitée, d'une richesse aristocratique maladroitement copiée. Que feront les enfants? ils travailleront à la terre? Fi donc! ils en auraient honte. Les voilà commis, clercs d'huissier, garçons de boutique, corrompus sans éducation, vicieux sans élégance, perdus dans la masse des hommes inutiles et mécontents. Quelle misère! Et comment cette masse d'éléments destructeurs n'amènerait-elle pas, en définitive, la ruine de notre société, de ce système d'agiotage et de mensonge?»

Après l'adoption de la loi sur la réforme électorale, ce grand triomphe que le peuple anglais remporta en faveur de ses libertés, et que Cobbett avait prédit trente ans d'avance avec autant d'assurance que s'il n'avait dépendu que de lui d'accorder cette réforme, il obtint ce qu'il avait le plus ardemment désiré : un siège au parlement. Les années qui se sont écoulées depuis son dernier retour d'Amérique, jusqu'au moment où il devint membre du parlement, paraissent avoir été pour lui heureuses et tranquilles. Son infatigable activité ne s'était pas ralentie un seul instant. Il n'avait pas cessé de publier de

nouveaux ouvrages, ou de préparer de nouvelles éditions de ceux qu'il avait publiés précédemment. Passer en revue celles de ses productions qui ont obtenu un succès vraiment populaire, serait une tâche singulièrement attrayante, puisqu'il suffirait de placer sous les yeux du lecteur des morceaux qui ne le cèdent en rien à ceux que nous avons cités. Sous le titre de «*Bibliothèque de Cobbett*,» il a publié un catalogue complet et parfaitement bien raisonné de tous les ouvrages qui sont sortis de sa plume.[1] Il en parle avec un noble orgueil, qu'il faut bien se garder de prendre pour une vanité déplacée. Comment s'étonner de ce juste orgueil lorsqu'on voit dix ou douze éditions de chacun de ses ouvrages pouvoir à peine suffire à l'empressement du public.

C'est avec la même satisfaction d'amour-propre paternel qu'il a joint à la liste de ses productions celle des ouvrages de ses fils et de ses filles, tous gens de cœur et de talent, et qui se sont montrés dignes d'un tel père. Lorsque la lecture des *Avis aux jeunes gens* aura fait connaître ce modèle des pères de famille, on ne s'étonnera pas plus qu'il ait eu des enfants distingués que l'on ne s'étonnerait d'entendre assurer que tout jeune garçon qui se sera pénétré de fort bonne heure des *Avis de Cobbett* deviendra un homme supérieur.

C'est en 1822 que parut l'un des ouvrages de Cobbett qui a le plus contribué à sa célébrité, et qui a rendu de grands services à plusieurs classes de la société. Je veux parler de son petit traité qui a pour titre: «*L'Économie de la Chaumière.*» La *Revue d'Édimbourg,* qui avait souvent montré jusqu'à de l'animosité envers Cobbett, donna une longue analyse de cette production. Les premières lignes suffiront pour donner une idée de l'ouvrage auquel cette revue si estimée accordait de grands éloges :

« Voilà un excellent petit livre écrit non seulement avec une admirable clarté et un parfait bon sens, mais encore de manière à plaire et à intéresser. Il abonde à la fois en sentiments tendres et généreux, et en avis des plus précieux. Nous ne nous sommes jamais fait scrupule de blâmer très franchement la conduite et les écrits de M. Cobbett lorsque nous pensions

[1] On trouvera, à la fin du volume, un catalogue où l'on verra le titre de ses ouvrages les plus remarquables.

qu'il avait tort : aussi on ne nous accusera pas de partialité si nous venons lui témoigner hautement notre reconnaissance, et si, en donnant autant que nous le pouvons de la publicité à son ouvrage, nous secondons ses efforts en faveur de la classe la plus nombreuse et la plus intéressante de la société, la classe ouvrière. C'est à elle que son ouvrage est adressé. Nous tâcherons surtout, dans l'examen que nous allons en faire, de persuader aux riches que c'est pour eux un devoir sacré que d'encourager parmi leurs subordonnés la circulation et l'étude de publications aussi utiles que celle dont nous parlons.

« Rien de plus vrai que le principe qui a inspiré tout l'ouvrage : c'est qu'il faut commencer par améliorer la condition du pauvre si vous voulez améliorer son caractère et sa conduite. Fournissez-lui les moyens de vivre plus confortablement, et il apprendra bientôt à se respecter davantage et à se faire une idée plus juste des devoirs qu'il a à remplir envers la société. Il est inutile de dire qu'en demandant pour lui une existence confortable, nous nous bornons à demander une nourriture suffisante, des habillements chauds et un logement sain. Tout objet de luxe est hors de la question; et même il ne doit obtenir le strict nécessaire qu'au prix de la plus sévère économie et d'un travail soutenu. Lorsqu'on a véritablement à cœur d'aider les pauvres, il faudrait viser à rendre leur travail plus profitable, et ce qui est encore plus important, à rendre profitables tous leurs moments de loisir. On devrait les engager à faire de petites économies même sur leurs dépenses les plus indispensables, et l'on finirait par leur procurer par degrés une manière de vivre plus douce et plus favorable à la santé. Agir de cette manière, ce serait rendre un immense service à la société ; ce serait, pour ainsi dire, non seulement pourvoir à ses besoins physiques, mais encore relever le caractère moral et intellectuel de la plus grande partie de ses membres. »

Hazlitt, dans les admirables portraits qu'il nous a laissés des « *Beaux Esprits de son âge* », a consacré plusieurs pages à Cobbett. Il termine cette étude par les détails suivants qui font revivre Cobbett à nos yeux.

« M. Cobbett parle presque aussi bien qu'il écrit. Dès le premier moment où j'eus le plaisir de le rencontrer, je fus frappé

de ses manières aimables, de son abord facile, de son air de douceur et de simplicité. Hardi, clair et aisé dans sa manière de s'énoncer, il n'emploie cependant pas toujours les expressions les plus choisies. Il est d'une taille élevée, et son maintien est plein de dignité. Sa figure, qui respire la bonté et l'intelligence, est un peu trop pleine. Au-dessous d'un front très large et très élevé brillent de petits yeux gris pleins de feu et d'expression. Son teint est fortement coloré; ses cheveux sont gris. Il porte ordinairement un gilet d'un rouge écarlate, et qui descend fort bas, suivant la mode des fermiers opulents du siècle dernier. Il y a peu d'hommes dont l'extérieur prévienne davantage en leur faveur. »

Empruntons encore à l'un des auteurs les plus spirituels de l'époque, à Théodore Hook, quelques souvenirs du même genre qui compléteront le portrait de Cobbett:

« Ne passez jamais devant la petite maison rouge de Cobbett sans saluer la demeure de l'un des hommes les mieux doués de l'Angleterre. Il avait sans doute bien des préjugés, mais que de talent! mais que de raison! Combien de fois l'ai-je vu s'acheminer à pied, vêtu de son habit gris aux larges basques, de son pantalon de casimir jaunâtre, et les mains dans les poches. Pourquoi a-t-il quitté ses occupations rurales et sa ferme bien-aimée? La Chambre des communes, qui n'a point servi à sa réputation, a détruit sa santé et hâté sa mort. »

Ces dernières paroles sont l'opinion fidèle des amis de Cobbett sur le rôle qu'il joua au Parlement. Ils avaient prévu ce qui arriva. Il se trouva gêné, mal à l'aise sur les bancs de la Chambre élective. Il ne prenait la parole qu'à de rares intervalles, et on ne l'écoutait pas avec faveur. La violence de ses écrits politiques, son radicalisme outré, avaient rangé contre lui une grande partie de l'assemblée, et ses ennemis étaient charmés d'étouffer, par le bruit de leurs conversations et de leurs sarcasmes, jusqu'aux bonnes raisons et aux utiles vérités qu'il proclama plus d'une fois sous les voûtes du Parlement.

Sa santé déjà altérée se dérangea d'une manière alarmante en juin 1835, et le 19 de ce même mois le public apprit par cette lettre d'un de ses fils que le grand écrivain venait de mourir.

« Je remplis le plus douloureux des devoirs en annonçant que la main qui durant trente-trois ans a dirigé ce recueil

est glacée pour jamais. Les abonnés du *Register* ouvriront ce numéro avec le désir d'y trouver de longs détails sur la mort de mon pauvre père; mais je suis sûr qu'ils me pardonneront de n'en dire aujourd'hui que quelques mots. Mon père se plaignait depuis plusieurs années d'une inflammation à la gorge, et à mesure qu'il avançait en âge elle l'affaiblissait toujours plus. Il souffrit beaucoup, pendant le printemps dernier, d'une inflammation de ce genre. Malgré son état de souffrance il voulut absolument se rendre à la Chambre le 25 mai dernier, parce que le marquis de Chandos devait y défendre sa proposition en faveur des agriculteurs. Mon père se fit beaucoup de mal en s'efforçant de se faire entendre, et en veillant trop tard pour donner son vote. Le lendemain matin il revint à sa ferme, bien décidé à prendre un repos complet et à se guérir de son enrouement et de son inflammation. Jeudi soir il se crut parfaitement rétabli et il commit une grande imprudence en prenant le thé en plein air. Néanmoins il se coucha avec un mieux sensible, du moins en apparence; mais peu de moments après il se sentit très mal, et le médecin trouva son état très grave le vendredi et le samedi. Le dimanche il fut mieux, et la journée de lundi nous fit espérer qu'il ne tarderait pas à se rétablir. Sa voix était très faible; mais il nous parla, avec beaucoup de suite et d'entrain, de politique et d'agriculture, et il demanda de la pluie pour ses blés. Le mercredi, il ne put pas résister à l'envie de voir ses champs, et il pria qu'on l'aidât à en faire le tour. Pendant cette promenade, il critiqua les travaux qu'on avait faits en son absence, et il fit observer, avec cette vivacité qui était si remarquable chez lui, en quoi on n'avait pas suivi ses ordres. Le mercredi soir, il devint toujours plus faible, et nous ne vîmes que trop bien qu'il était près de sa fin; mais il répondait à toutes nos questions avec la plus parfaite clarté. Pendant la dernière demi-heure, sa vue s'obscurcit, et à une heure dix minutes du matin il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, ferma les yeux comme pour dormir, et expira sans pousser un soupir. Il était âgé de soixante-treize ans, étant né le 9 mars 1762, et non le 9 mars 1766, ainsi qu'il le croyait par erreur.

« JOHN M. COBBETT. »

La nouvelle de cette mort excita des regrets universels, et chacun, en perdant Cobbett, crut avoir perdu un ami. Il n'y eut qu'une voix pour demander que ses funérailles fussent remises au dimanche, afin de permettre à la classe ouvrière d'y assister, et afin de donner aux personnes éloignées le temps d'arriver. On déféra au vœu public, et une foule immense accompagna le cercueil de l'homme de bien.

Depuis la mort de Cobbett, une nombreuse société se réunit chaque année dans l'un des principaux hôtels de Londres, pour y célébrer l'anniversaire de sa naissance. Suivant les usages anglais, la personne choisie pour présider se lève, ainsi que toute l'assemblée, et porte d'une voix émue un toast à la mémoire du grand écrivain. L'on se rassied, et l'on passe le reste de la soirée à écouter des discours à sa louange et à parler de ses vertus.

Tels furent les regrets, tels sont les sentiments vifs et durables qu'a laissés l'auteur de l'ouvrage que j'ai essayé de traduire. Je ne me suis pas dissimulé les difficultés de cette tâche. Ainsi que tous les grands écrivains, Cobbett a un style qui n'appartient qu'à lui. Il serait inutile de s'obstiner à vouloir rendre textuellement en français ses tournures si originales, ses sentences si justes, si vraies, et de vouloir donner une idée de cette remarquable concision qui n'exclut jamais la plus parfaite clarté. Cette clarté, à la vérité, vient au secours du traducteur : il ne peut y avoir un instant de doute sur la pensée de l'auteur; mais il lui reste une grande difficulté, celle de la revêtir de formes qui choquent le moins une oreille française.

Après tout, en fait de traductions, il faut toujours finir par adopter la comparaison spirituelle de M. d'Israéli : c'est qu'il y a la même différence entre un ouvrage original et une traduction, qu'entre un joli arbuste chargé de fleurs et ce même arbuste dépouillé de son écorce et dont on a fait un bâton. J'engage donc toutes les personnes auxquelles l'anglais est familier à se procurer le plaisir de lire dans l'original les *Avis aux jeunes gens*, et à étudier le style si énergique et si éloquent de Cobbett [1].

[1] On trouve tous les ouvrages de Cobbett à la librairie anglaise de Galignani et Cie, rue Vivienne. Les amateurs de littérature anglaise doivent de la reconnais-

Quant aux personnes qui ne savent pas cette langue, je ne saurais trop les engager à l'apprendre et à se créer les ressources précieuses dont parle d'une manière si remarquable Madame Necker de Saussure, dans l'*Éducation progressive:* «Sous le rapport de l'utilité *pratique* et *journalière*, la connaissance de l'anglais est si précieuse, que nous regarderions comme un grand bonheur de l'avoir acquise de routine dès la tendre enfance. Là s'offre une littérature immense, noble, chaste, animée d'un esprit ferme et vivifiant; là, le danger des romans eux-mêmes est atténué par l'idée élevée de la dignité de femme qu'on y peut puiser. Là se trouvent des ouvrages religieux où la plus pure doctrine s'unit inséparablement avec la morale; là encore les livres à l'usage de l'enfance se trouvent naturels, exempts de prétention, naïfs, instructifs à tous les degrés; enfin il n'est aucun âge où la possession de cette langue ne procure des ressources infinies pour l'âme et pour l'esprit.»

Lorsqu'on songe qu'une étude assidue de six mois suffira pour mettre à même de comprendre les auteurs anglais, pourrait-on hésiter de se donner, à ce prix, une si grande somme de jouissance et de variété?...

Que l'on prenne le tableau si concis et si éloquent qu'Allan Cunningham a tracé en 1834 de la *Littérature anglaise depuis cinquante ans*, et en parcourant la liste des admirables productions que le lecteur verra se dérouler devant lui, il se sentira saisi d'un désir encore plus vif de devenir maître d'une des plus belles langues qui existent, et de connaître une des plus riches de toutes les littératures. Allan Cunningham rend compte dans son *Précis de la littérature anglaise depuis cinquante ans* (et que cet espace est court!) des ouvrages de quarante-deux poètes, de trente romanciers, de dix historiens, de douze biographes, de douze auteurs dramatiques et de douze critiques qui jouissent tous d'une grande célébrité, et dont il est à regretter que l'on possède si peu de traductions en français.

Quel tableau magnifique un docteur Johnson ou un Walter Scott n'aurait-il pas pu présenter des trésors de cette littéra-

sance à ces libraires éclairés, ainsi qu'à M. Baudry, pour leurs belles éditions, à très-bas prix, des meilleurs auteurs anglais.

ture, à partir du règne de Shakespeare jusqu'à l'époque à laquelle Allan Cunningham présente le Précis dont nous venons de parler!

Dans une lettre fort intéressante que M. Michel Chevalier a écrite sur l'Angleterre, il presse de tous ses vœux l'achèvement du chemin de fer de Paris à Londres, afin que les ouvriers puissent facilement se rendre dans ce pays pour y étudier les merveilles de l'industrie anglaise.

Le vœu que forme le savant professeur en faveur de l'industrie, je le forme en faveur de la morale. Je voudrais que tout jeune homme doué d'un sens droit et d'un bon jugement se rendît en Angleterre pour en étudier les mœurs, les usages, les coutumes, les lois, la littérature. Sans parler des jouissances si vives qu'il éprouverait en parcourant tant de provinces si belles, si riches et si florissantes; en voyant l'immense capitale, et cette ville d'Oxford qui ne renferme que des palais, des chapelles et des universités; ces gigantesques ateliers de Manchester et de Birmingham; Glascow, la ville aux manufactures et aux universités; cette cité d'Édimbourg, la plus belle du monde, et où chaque génération qui s'élève le dispute en savoir, en talents et en vertus à celles qui l'ont précédée: que d'utiles leçons ne prendrait pas notre jeune observateur! que de grands exemples ne recevrait-il pas! Il s'affligerait sans doute à la vue de bien des imperfections; mais nulle part il ne pourrait observer aussi bien qu'en Angleterre un respect sincère pour les institutions gouvernementales, et une égale vénération pour la personne sacrée du souverain; un culte plus touchant des liens et des affections de famille; beaucoup de bonne foi en affaires; une admiration sincère du passé en tout ce que ce passé a de grand et de noble; une piété véritable, et une aristocratie qui consacre une très grande partie de ses revenus à soulager l'infortune et à fonder des hôpitaux.

Il serait impossible qu'un spectacle si grand et si consolant pour le cœur de l'homme ne produisît pas sur le jeune voyageur des impressions salutaires et durables.

Ces impressions ne paraîtront peut-être pas déplacées à la fin de cette notice. Je la termine en espérant que les *Avis de William Cobbett* rencontreront à l'étranger le même accueil qu'ils ont reçu en Angleterre, et cela malgré toutes les imper-

fections de cette traduction ; qu'ils contribueront au perfectionnement moral de plus d'un jeune lecteur, et que tous les âges, comme toutes les classes de la société, aimeront à se pénétrer de la sagesse de Cobbett. Ainsi se trouverait réalisé le vœu si touchant de l'auteur, qui espérait que, « longtemps « après sa mort, son petit ouvrage porterait encore quelques « bons fruits ».

UNE VISITE A FARNHAM

(BERCEAU DE COBBETT)

TRENTE-TROIS ANS APRÈS CELLE DU TRADUCTEUR

La façade de la maison où est né Cobbett, à Farnham [1], n'a pas subi de changement; mais on a ajouté une série de pièces par derrière. La salle à manger, une chambre basse avec une poutre qui traverse tout le plafond, contient une gravure représentant William Cobbett, Esquire, M. P. (membre du Parlement).

En 1790, il fit voile pour l'Amérique. En 1794, à Philadelphie, il gagna sa vie en donnant des leçons d'anglais à des émigrés français. M. de Talleyrand fut un de ses élèves.

Quant à la poésie et à la philosophie, Cobbett les

[1] Farnham, patrie de William Cobbett, comté de Surrey, est à 51 kilomètres de Londres, sur la Wey, et contient sept mille habitants. Cette ville renommée pour ses houblons et pour ses marchés est bien bâtie et renferme quelques édifices remarquables, notamment l'église où l'on voit un magnifique maître-autel, et quelques beaux mausolées, et le château qui contient une riche bibliothèque et une collection de tableaux.

méprisa cordialement et sincèrement. Son ignorance de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la littérature était prodigieuse, et il en était très fier. Cet homme, large d'épaules, aux sourcils épais, rusé, infatigable, gonflé de lui-même, batailleur, obstiné, ignorant, sans imagination, criblé de préjugés, avait les sympathies et les antipathies les plus étranges, considérant ce qu'il appelait *son sens commun* pratique, comme souverain régulateur de toutes choses, sur la terre et dans les cieux.

Une petite anecdote se rapporte au temps du séjour de Cobbett à Botley. Un de mes amis se rendait à Londres dans l'intérieur de la diligence de Southampton. Cobbett, dont le nom se trouvait dans toutes les bouches, devint le sujet de la conversation, et il était sévèrement traité par trois voyageurs, des tories probablement. « J'ai entendu dire, » se mit à raconter l'un d'eux que c'est un tyran domestique et qu'il bat sa femme. » Sur quoi, une dame, qui jusque-là s'était tenue silencieuse dans un coin, dit : « Pardon, messieurs, il n'y a jamais eu de meilleur époux ni de meilleur père ; j'en puis parler savamment, car je suis sa femme. »

Cobbett, dans ses écrits politiques, nous entretient constamment de ses vertus domestiques. La question n'est pas de savoir si cela ajoute beaucoup de poids à ses dissertations sur le papier-monnaie et les bourgs pourris ; ce qu'il y a de certain, c'est que ses écrits y puisaient une vivacité qui piquait vivement la curiosité du lecteur.

Cobbett ne tarissait pas en invectives contre les trafiquants de bourgs pourris, et les «mangeurs de taxes» qu'il qualifiait de vermine et de démons. Il se prononçait contre les armées permanentes, le papier-monnaie, la dette nationale, contre le nouveau commerce et la nouvelle locomotion; contre la nouvelle Londres et les autres centres trop peuplés; il abhorrait les juifs, les méthodistes, les quakers, les évêques et les Malthusiens. Ses opinions avaient ordinairement une base rationnelle, mais elles arrivaient le plus souvent à des conclusions qui en faisaient une conclusion grotesque et peu solide. Voici un spécimen de son fameux *Register*.

«Il y a un «comité d'immigration» institué pour chercher les moyens de nous débarrasser, non des fainéants, des pensionnés, des sinécuristes, des prébendiers (pour l'entretien desquels nous avons vu les pauvres laboureurs taxés jusqu'à la somme d'un million et demi), non des soldats, mais pour chercher les moyens de faire disparaître le peuple des travailleurs, auquel on arrache jusqu'au misérable morceau de pain qu'il gagne. Ces hommes qui s'instituent eux-mêmes gentilhommes campagnards sont quelque chose de superlativement vil. Ce sont, j'en suis convaincu, les créatures les plus cruelles, les plus brutales, les plus insolentes, les plus lâches qui ont jamais déshonoré la figure humaine. Les misérables savent très bien que les taxes s'élèvent à plus de *soixante millions* sterling par an, que la taxe des pauvres atteint environ *sept millions*, et cependant, bien que ces reptiles ne pro-

noncent jamais une parole contre les autres taxes, ils ne cessent pas un moment de crier contre celle des pauvres, quoiqu'ils sachent parfaitement bien que ce sont les taxes qui engendrent le paupérisme. »

Il existe de cet homme si rude un portrait vivant, tracé par le crayon si ferme de Hazlitt :

« William Cobbett parle presque aussi bien qu'il écrit. La seule fois que je l'aie vu, il me parut être un homme agréable, d'un abord facile, affable, simple et doux dans ses manières, ferme et précis dans ses paroles, bien que toutes ses expressions ne fussent pas parfaitement correctes. Sa tournure avait une certaine majesté.

« Je me rappelle ses petits yeux gris, son large front carré, son teint vermeil, ses cheveux poudrés ; il portait une large houpelande écarlate, à la manière des gentlemen-fermiers du dernier siècle, ou, comme nous en voyons dans les portraits des Membres du Parlement sous George 1er. Ma visite ne le fit pas baisser dans mon estime, je puis bien l'affirmer. »

Cobbett arrivait à Farnham dans une voiture qui semblait avoir servi de perchoir à toute la basse-cour, traînée par deux chevaux de ferme. Mr Nichols, autrefois directeur de la poste, possède quelques lettres de Cobbett à lui adressées et les montre aux curieux. Cobbett étant peu satisfait de la manière dont la poste lui faisait parvenir ses lettres, insista avec sa véhémence habituelle pour qu'un changement de directeur eût lieu ; mais reconnaissant bien vite ses torts à l'égard de Mr Ni[illegible] des excuses et prit l'habitude

de lui faire de fréquents cadeaux de fruits et de végétaux de sa ferme.

Les funérailles de Cobbett eurent lieu le 27 juin 1835, entre deux et trois heures de l'après-midi. Daniel O'Connel y assistait. Le grand agitateur irlandais ne suivit pas le cercueil dans l'église, mais il était pendant ce temps-là dans le cimetière, au milieu d'un cercle de curieux auxquels il adressait des questions sur la terre, les houblons, les salaisons etc., etc. O'Connel et Cobbett se ressemblaient beaucoup : véhéments et bruyants, sachant se faire entendre au loin, infatigables, on a pu dire des deux : « Personne n'a été plus actif sous le soleil; et la plus grande partie de ce qu'ils ont fait, il eut mieux valu qu'ils ne l'eussent pas fait. »

Chacun d'eux aimait les plaisirs de la campagne et plus encore les excitations turbulentes des luttes politiques. Chacun d'eux était puissant pour l'injure, habile à infliger des sobriquets, plein d'*humour* à la façon populaire, sans pitié dans la bataille, sans scrupule dans l'invective, et, chose curieuse, ils avaient souvent exercé leurs talents à leur détriment réciproque, chacun d'eux était aimé et respecté dans son intérieur. En public ils ressemblaient à des boxeurs.

L'église est une construction faite avec des moellons bruts. Elle est en mauvais état. Les seuls débris remarquables sont les fenêtres d'une tour haute, carrée et massive. Près du porche nord, fermée par une barrière de fer, s'élève un bloc informe, la tombe de Cobbett. Les actes principaux de son existence sont

reproduits dans une inscription sur un des côtés; l'autre côté rappelle le souvenir de sa femme, Anne Cobbett, née à Woolwich en 1775, morte à Londres en 1848. Le sculpteur a si mal fait sa besogne, que les inscriptions sont déjà presque illisibles. Une pierre, placée près de la grille, porte le nom de George Cobbett, mort en 1762; c'était le vieux grand-père, le fermier-laboureur.

Ebenezer Elliot a chanté Cobbett de la manière suivante: « Anglais, honorez le nom de Cobbett, bien qu'il ait trop souvent parlé avec aigreur; personne ne peut mépriser ni blâmer ce cœur de chêne etc., etc. »

William Cobbett exerça une influence sérieuse sur l'opinion publique: On peut dire que plus que personne, il a poussé l'Angleterre, grâce à ses robustes épaules, dans ce que nous appelons la *Réforme*. L'Angleterre est encore aujourd'hui poussée en avant, les uns disent qu'elle marche à la démocratie, d'autres à l'anarchie. Notre nouveau Parlement fera-t-il de nous un peuple heureux? Il peut écarter quelques obstacles, il peut faire quelque chose pour les églises pauvres, *il doit* placer l'éducation populaire sur une nouvelle et plus large base. La question d'une armée citoyenne viendra à son tour. En attendant, restons bien convaincus que la seule réforme raisonnable est la *réforme personnelle* [1].

Cette esquisse ne serait pas complète si nous lais-

[1] La réforme des habitudes n'est rien sans la réforme du cœur. Alexandre Vinet.

sions de côté le jugement de Sir Henry Bulwer sur Cobbett. Nous l'empruntons au second volume de ses *Portraits Historiques* publié récemment.

«La mort de Cobbett frappa la population de surprise, car peu de personnes pouvaient se rappeler les débuts du célèbre polémiste. Il laissait dans l'esprit public un vide difficile, pour ne pas dire inépuisable à remplir : ce n'était pas simplement la perte d'un homme, mais bien celle d'une habitude, d'un breuvage énergique, épicé, que nous absorbions depuis de longues années, quelques-uns depuis le commencement de leur existence. Le regret fut universel. Les hommes de tous les caractères et de toutes les opinions se précipitaient sur le *Registre*, le jour de sa publication, chacun le lisait avec plaisir, obéissant en grande partie au sentiment si bien analysé par La Rochefoucauld, à savoir, le plaisir de voir maltraiter ses propres amis.

«Chose étrange! Cobbett s'attaquait rarement aux vaincus, mais bien plutôt aux victorieux..... Dans la chaleur de la lutte contre les catholiques, que Pitt cherchait à émanciper, il appela la Réformation une dévastation et soutint que la religion protestante a été établie par le gibet et par la roue. Pendant que toute la ville de Londres s'affublait de chapeaux et de bottes à la Wellington, Cobbett affirmait que «la célèbre bataille de Waterloo avait entraîné pour l'Angleterre plus de honte, plus de malheurs, plus de dettes, plus de détresse parmi les classes moyennes, plus de misère parmi les classes ouvrières, plus de dommages de tou-

tes sortes que n'en eussent pu produire cent défaites par terre et par mer. » Il éprouvait une sorte de prurit qui le poussait à rabaisser tout ce qui était populaire et à exalter tout ce qui était odieux au public. Marie Tudor était pour lui « la miséricordieuse reine Marie; Élisabeth, la reine sanglante; notre marine, la marine fanfaronne; Napoléon, un badaud français; Brougham, un avocat bavard; Canning, un impudent champion de toutes les corruptions. » Le portrait suivant ressemble à une caricature d'Hogarth; il est extrait d'un *Résumé des séances du Congrès*, novembre 1794.

« Jamais farce plus curieuse. Madison est un petit homme aux jambes arquées, tout à la fois raide et menu. Sa contenance a cet aspect morose et concentré auquel l'orgueil donnerait facilement une expression de dédain s'il n'avait pas affaire à un visage trop décharné et trop étroit pour cela. Son air chétif et transparent, pour ainsi dire, la netteté de ses habits, indique cette sorte de propreté économique qui est en contestation perpétuelle soit avec le cordonnier, soit avec la blanchisseuse, qui a peur de l'eau et qui se vante de porter une chemise trois jours sans en froisser le jabot. En somme, Madison a tout-à-fait la tournure d'un artisan prétentieux, et eut-il été introduit dans votre salon, vous seriez tout surpris de le voir sans une règle et un compas. Tel est le mortel orné d'une âme qui déshonorerait toute autre habitation que celle qui la contient; qui se lève sur ses jambes grêles pour prédire avec assurance la ruine de la monarchie britannique, et se prépare avec plaisir à

nourrir avec de l'avoine les plus illustres gentils-hommes. »

La manière d'écrire de Cobbett avait souvent une tournure bizarre et incorrecte. Représentez-vous l'effet qu'auraient produit les paroles suivantes débitées sur les *hustings* avec les gestes et le ton convenables : « L'union commerciale qui existe entre l'Amérique et la Grande-Bretagne est aussi nécessaire que celle qui existe entre le boulanger et le meunier; tandis que l'union entre l'Amérique et la France peut être comparée à celle qui existe entre le boulanger et la modiste ou le fabricant de jouets. La France peut nous fournir des miroirs, mais sans le secours de la Grande-Bretagne nous serions honteux de nous y regarder, à moins que les *Sans culottes* ne parviennent à nous persuader que les haillons constituent la beauté. La France peut couvrir la tête de nos femmes et de nos enfants (chose qui n'arrive pas chez moi), de rubans, de gaze et de poudre; leurs oreilles de pendeloques ; leurs joues de fard, et leurs talons de soie; mais la Grande-Bretagne est seule capable de réchauffer leurs membres et de couvrir leurs corps. Lorsque la pluie tombe et lave la couleur qui salit les visages, lorsque le vent du Nord souffle à travers la gaze, c'est alors que nous connaissons nos amis. »

C'était un homme gouverné par ses instincts. Son inclination le portait à la lutte; il passa sa vie dans la lutte. Son tempérament se révèle dans tout ce qu'il écrit; mais en même temps sa carrière prouve que les plus grands talents ne serviront guère un homme si

ces talents ne sont pas gouvernés par des principes arrêtés ou ne sont pas dirigés vers un noble but. Cobbett ne connaissait pas de bannière ; et l'on peut dire, en considérant la variété des nombreuses doctrines qu'il a tour-à-tour défendues et attaquées, qu'il n'a jamais épousé aucune cause. Il ne se regardait pas, non plus, comme lié par ses nœuds privés de l'amitié ou de la politique. Néanmoins, une idée relie toutes ses publications et en forme un tout, pour ainsi dire : c'est une haine profonde pour la tyrannie. Ajoutons qu'il fut toujours un véritable Anglais par le cœur. Il peut varier dans ses opinions sur les doctrines et sur les hommes, mais il aspire toujours à faire l'Angleterre grande et prospère, le peuple anglais sain, brave et libre.

Somme toute, un esprit du changement, de critique, de *combattivité*, est le véritable esprit du journalisme; Cobbett était cet esprit-là incarné.

N'oublions pas, lorsque nous jugeons Cobbett, l'aveugle intolérance avec laquelle le pouvoir se mit en lutte contre l'opinion, depuis 1809 jusqu'en 1822. Pendant cette période des écrivains furent transportés, emprisonnés, condamnés à l'amende, sans mesure ni conscience, et lorsque l'autorité devint plus douce à l'égard des journaux, elle choisit ce moment même pour engager un nouveau conflit avec ceux qui n'étaient pas timbrés. C'était une question de vie ou de mort. Au milieu du bruit de la bataille dominant toutes les rumeurs confuses, on entendait la voix de Cobbett, amère, courageuse, méprisante, encourageant le petit

mais énergique bataillon qui défiait la tyrannie sans recourir à la force. L'échec de la première poursuite contre le *Registre* fut l'échec général de toutes les poursuites contre la presse.

Cobbett, en dépit de ses fautes, doit être considéré par tout Anglais qui aime notre littérature ou étudie notre histoire, comme une des illustrations des plus remarquables de son temps.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

I

C'est le devoir et ce devrait être un plaisir pour la vieillesse que d'instruire la jeunesse, et de lui donner les leçons de l'expérience. Lorsque des navigateurs ont découvert des bas-fonds ou des brisants auxquels ils ont eu le bonheur d'échapper, ils doivent, à moins de passer pour des pirates ou des barbares, indiquer les places où il faudra mettre des indicateurs et des phares, pour que d'autres évitent le danger. Quel est l'homme qui serait assez insensible pour ne pas signaler le bourbier ou l'abîme dans lequel il aurait failli de tomber?

2

L'observateur le plus vulgaire a pu remarquer l'influence prodigieuse qu'exercent sur toute la vie de saines opinions et de sages principes inculqués dès le berceau. Quel est celui d'entre nous qui, arrivé à l'âge de quarante ans, ne se repent pas, ou, disons mieux, ne s'est pas souvent repenti d'avoir négligé

l'étude de ces préceptes, de ces principes qui ont sur nous un effet immédiat et desquels dépendent le bonheur et l'union des familles ?

3

C'est pour signaler cette étude que j'écris cet ouvrage. Elle a des rapports intimes avec l'éducation, avec une foule de sciences, avec le commerce, l'agriculture, l'horticulture, la loi, le gouvernement, la religion ; mais, ce que je voudrais surtout communiquer à la jeunesse, ce sont les connaissances que l'on n'acquiert qu'avec l'âge, et trop tard pour en profiter.

4

J'ai toujours fait mes délices de communiquer à mes semblables le peu que j'ai appris ; et je crois que ceux qui savent comment j'ai fait mon chemin conviendront que je puis donner de bons avis. J'ai parlé tout à l'heure de fondrières, de brisants, de bourbiers : hé bien ! je demande quel est l'homme qui leur a plus souvent échappé que moi ! Jeté, fort jeune, et cela par ma propre volonté, sur l'océan du monde, sans argent pour vivre, sans ami pour me conseiller, et dépourvu même du secours que donne la lecture, ne gagnant pendant quelques années mon pain qu'à la sueur de mon front ; — menant pendant huit ans la dure existence d'un pauvre soldat ; — renonçant à cette carrière après y avoir obtenu un grade élevé, et fait des économies considérables ; — me mariant de très bonne heure,

allant en France pour apprendre la langue, et de là faisant voile pour l'Amérique ; — y passant huit ans à être libraire ou auteur, et prenant une part prépondérante aux discussions qui signalèrent la période de 1793 à 1799, tandis que le parti français et le parti anglais étaient aux prises ; jouant un rôle très actif, et obtenant toujours l'approbation du gouvernement du pays ; — retournant en Angleterre en 1800, y recommençant mes travaux et supportant pendant ces vingt-neuf dernières années deux années de prison, d'écrasantes amendes, trois années de bannissement volontaire de l'autre côté de l'Atlantique, et tellement pauvre que je ne savais où trouver un lit; — et durant ces vingt-neuf années d'épreuves et de tourments composant et publiant toutes les semaines (à l'exception de neuf semaines seulement), dans l'exil ou non, une feuille périodique consacrée aux objets les plus dignes de l'attention de la nation; — composant et publiant durant ces mêmes vingt-neuf années une Grammaire anglaise et une Grammaire française, un Traité sur l'Économie domestique, un Traité sur les Bois et Forêts, un Traité d'Horticulture, un Traité d'une nouvelle espèce de blé, une Histoire de la Réformation, ouvrages qui ont eu, le dernier surtout, un débit considérable et non interrompu ; — ayant toujours, pendant ces mêmes vingt-neuf années de misères et de tourments de toute espèce, introduit en Angleterre une nouvelle branche de fabrication de paille à chapeau, apporté plusieurs espèces d'arbres très utiles; ayant fait connaître la culture d'une nouvelle espèce de blé si évidemment précieuse comme

nourriture ; — ayant, durant la même période (et que je fusse en exil ou pas), surveillé la direction d'un grand établissement à Londres ; — n'ayant jamais cessé d'employer moins de dix personnes, sans parler des imprimeurs, des relieurs, et autres ouvriers intéressés dans la fabrication des livres et journaux ; — enfin ayant, durant ces vingt-neuf années de gênes, de prison, d'amendes et de bannissements, élevé une famille de sept enfants que j'ai eu le bonheur de voir grandir et faire leur chemin dans le monde.

5

Si, après avoir vécu pour accomplir tout cela, je ne suis pas fait pour donner des conseils, personne ne le sera. Dira-t-on que la nature m'avait accordé du *génie?* alors je répondrai qu'avec *du génie seulement* et beaucoup plus de génie je n'aurais point échappé à tant de périls. J'ai eu pour ennemi pendant vingt-neuf ans un gouvernement qui perçoit et distribue soixante millions de louis par an ; et avec lui toutes les sangsues qui prennent part à la distribution. Il y a peu de temps encore que la Presse tout entière me portait une haine mortelle; et cependant je défie que l'on me montre un homme qui ait autant d'amis dévoués que moi. Les ministres et les grands n'ont jamais eu des amis de leur *pouvoir* et de leur *grandeur ;* l'amitié de ces amis n'a jamais été bien vive que pour ces *impôts* dont ils s'efforcent d'accrocher une part. Mais l'amitié que l'on me porte est [illegible] désintéressée. Elle ne repose pas

sur l'espoir qu'elle pourra rapporter quelque *bénéfice;* non, elle a pour base la reconnaissance pour le bien que *j'ai fait;* et cette sorte d'amitié, cette amitié si cordiale, personne n'en inspire autant que moi.

6

Le génie ne suffit pas pour faire naître une semblable amitié; il faut autre chose encore. Il faut de l'activité, de la persévérance. Il faut donner au pays des preuves étonnantes d'énergie, et que chacun puisse dire: « Comme cet homme a su employer son temps! combien il a su être rangé et économe! » C'est à ces qualités, et non point à du *génie* que je dois d'avoir réussi. Si je ne me flatte pas de voir *tous les jeunes gens* qui me liront accomplir des travaux comme les miens, je crois pouvoir déclarer que tout jeune homme qui suivra mes avis pourra accomplir, quelle que soit sa position, bien plus de travaux que le commun des hommes; et cela avec bien plus de facilité et de contentement qu'il ne s'acquitterait de travaux bien moins grands.

7

Beaucoup de gens, jeunes et vieux, m'ont écrit pour me remercier des avantages qu'ils avaient retirés de mes efforts. Les uns me remerciaient de mes grammaires; d'autres de mon Traité d'Économie domestique; d'autres de mes Traités sur les Forêts et l'Horticulture. En un mot, chacun de mes écrits m'a valu les lettres

les plus flatteuses. On m'écrivait que si l'on avait connu mes ouvrages quelques années plus tôt, on en eût retiré de grands avantages, tant sous le rapport de l'emploi du temps que sous bien d'autres encore. Presque tous mes correspondants me disaient, qu'après avoir perdu au collège beaucoup de temps et d'argent à apprendre la grammaire, ils avaient en peu de temps bien plus appris avec la mienne que pendant de longues années avec leurs maîtres. Que de gens qui m'ont remercié avec effusion de mes Traités sur les Forêts et l'Horticulture, remarquant (comme Bacon le faisait à son époque) qu'avant l'apparition de mes ouvrages ils n'en avaient pas trouvé un seul auquel ils comprissent quelque chose. Mais rien ne m'a donné autant de bonheur que la visite d'un homme riche que je n'avais jamais vu, et qui vint me remercier en personne de ce que son fils s'était radicalement corrigé après avoir lu mes sermons sur l'*ivrognerie* et sur le *jeu*.

8

J'ai déjà rendu de grands services dans ce genre, mais je crois qu'on a encore besoin des *avis* que je vais donner, et que je diviserai ainsi qu'il suit:

Avis à un adolescent;
Avis à un jeune homme;
Avis à un amant;
Avis à un mari;
Avis à un père.

9

Je vois d'ici quelques personnes sourire à la vue de „Cobbett donnant des conseils en *amour...*" Mais j'ai été jeune, et je dis avec un poète :

Quoique vieux, et peu propre aux amours,
Du pouvoir des beaux yeux il me souvient toujours.

J'ai oublié le nom du poète comme celui de mes belles ; mais je n'en apprécie pas moins l'influence des femmes sur l'existence entière, et cela d'autant mieux que j'ai passé ma vie à l'étudier. Pour peu que l'on considère jusqu'à quel point le bonheur de la vie dépend du tact et du jugement que l'on apporte dans le choix d'une compagne, l'on conviendra que le moment où l'on fait ce choix est le plus important de la vie.

10

Dans ma lettre au mari, je me trouverai tout naturellement appelé à parler des importants devoirs des *maîtres* envers les *domestiques ;* devoirs d'une grande importance pour le bien-être des familles comme pour celui de la société. Ce serait trop demander que de vouloir poser des règles particulières et applicables à chaque profession, à chaque condition de la vie ; mais je crois ne pas me tromper en assurant que tous trouveront dans chacune de mes lettres des conseils qui leur seront d'une incontestable utilité.

II

Je crois avoir suffisamment indiqué la nature de mon petit ouvrage. Qu'il me soit permis d'exprimer une espérance : c'est qu'il portera encore quelques bons fruits longtemps après que son auteur ne sera plus.

LETTRE PREMIÈRE

A UN ADOLESCENT

12

Nous voici parvenu à l'âge où la loi regarde votre serment comme valable. Je suppose que vous avez de quatorze à vingt ans. Je vous parlerai plus tard de vos devoirs envers vos parents. Écoutez d'abord mes conseils sur les moyens les plus propres à vous rendre heureux, à vous rendre utile à la société, et à faire honneur au nom que vous portez.

13

Persuadez-vous bien, je vous en conjure, qu'étant doué d'une bonne santé et d'un jugement sain, vous n'avez pas le droit, pas le moindre droit, de vivre sans rien faire, à moins que vous ne possédiez une fortune suffisante pour vivre sans contracter des dettes, et même, dans ce cas, vous n'avez pas le droit de donner le jour à des enfants exposés à vivre aux dépens

d'autrui. Je vous le répète, que cette conviction soit profondément empreinte dans votre esprit. Ne pas s'inquiéter de vivre aux dépens des autres, c'est non seulement être fou, mais encore c'est méditer une fraude, et, dans beaucoup de cas, c'est méditer un vol.

14

Je suppose que vous êtes né dans une des classes moyennes de la société. Le bonheur doit être le but de votre ambition, et le bonheur ne se trouve que dans l'*indépendance*. Pour réussir, ne comptez jamais sur la faveur, sur l'injustice, sur l'amitié ou sur l'*intérêt*. Mettez-vous bien dans la tête que vous ne voulez rien devoir qu'à votre mérite et à vos efforts. N'enviez jamais ces places où de riches habits et des titres pompeux ne déguisent que mal, aux yeux de l'homme sensé, les mortifications et les crève-cœur de l'esclavage. Et ne venez pas me dire „*qu'il faut bien* que ces fonctions soient remplies par *quelqu'un;*" car, si je devais vous en croire, ce que je ne fais point, il vous resterait à me prouver qu'elles donnent le bonheur, et une longue carrière passée à observer m'a démontré le contraire.

15

La raison nous indique qu'il en doit être ainsi; car ce qu'on doit à la faveur ou à la partialité peut être enlevé d'un moment à l'autre par la faveur ou la partialité. Tout homme qui gagne sa vie autrement que

par ses propres mains est sans cesse entouré de rivaux. Ses ressources se réduisent à un servilisme dans lequel, d'un moment à l'autre, il peut être dépassé. A chaque minute il court le risque d'être congédié : son pain dépend d'un caprice, et il passe sa vie dans l'incertitude et la crainte. Il ne mène pas la vie du chien „*famine* et paresse", c'est bien pire : c'est paresse et *esclavage*, l'esclavage étant la juste récompense de la paresse. L'esclave est ordinairement bien *nourri* et bien *vêtu*, mais l'esclave n'ose pas *parler*. Il ne voudrait pas même qu'on le soupçonnât d'avoir une autre opinion que celle de son maître. Que ce maître soit un tyran, un ivrogne, un fou, il est condamné à se taire et à faire semblant d'approuver. Quoique mille fois plus instruit que son tyran, l'esclave doit paraître émerveillé de la supériorité de ses connaissances. Quelques services qu'il puisse rendre à son maître, il ne doit jamais en attendre la moindre gratitude. Combien j'aime à supposer que tout jeune garçon qui lira ces lignes aimerait mieux périr que de se soumettre à un esclavage aussi avilissant..... Une semblable position ne convient qu'aux êtres abandonnés du ciel, aux boiteux, aux borgnes, à tous ceux que la nature a maltraités.

16

Comment se fait-il, cependant, que nous voyions tant de jeunes gens habiles et vigoureux venant avec plaisir se charger d'un pareil joug, et, bien plus, se

disputer ce joug qu'ils devraient trouver insupportable? La véritable cause provient de cette mode funeste de se créer mille besoins imaginaires; de cette mode qui a éveillé chez les jeunes gens la rage de sortir de la condition que le sort leur avait assignée, et qui leur fait regarder avec dédain cette condition dans laquelle ils auraient vécu *libres* et *heureux*, tandis qu'ils ne sont que de *riches esclaves*.

17

La véritable base de l'indépendance repose dans ces trois mots français que j'ai toujours beaucoup admirés: „Vivre de peu.“ *Vivre de peu*, voilà le meilleur préservatif contre l'esclavage; et ce précepte se rapporte à la parure, à la nourriture, à la boisson et à bien d'autres choses encore . . . .
. . . .

20

Il faut que les jeunes gens évitent de trop dépenser pour la *toilette*, les *théâtres* et les *chevaux*. Des dépenses extravagantes pour la *toilette* ne proviennent que de la vanité, et d'une vanité du genre le plus méprisable. Elle part de l'idée que tous les gens qui vous verront passer dans la rue vous *considéreront* avec admiration aussitôt que vous paraîtrez, et qu'ils vous estimeront plus ou moins d'après le plus ou moins de beauté de votre habit. Jamais erreur plus complète. Les gens sensés que vous trouverez sur la route ne

vous regarderont pas: ceux qui ont la même vanité que vous croiront que vous voulez les éclipser, et ne vous en mépriseront que davantage. Les gens riches vous mettront de côté, et vous serez haï et envié par tous ceux qui auront votre vanité sans avoir les moyens de la satisfaire. Ayez des habits conformes à votre rang et à votre état. Il serait absurde qu'un chirurgien ou un médecin s'habillât comme un charpentier, mais pour quelle raison un boutiquier ou son commis mettrait-il *trop* d'argent à sa toilette? C'est une grande erreur que d'imaginer qu'ils en retireront quelque bénéfice. On juge *un homme* d'après ses moyens et son désir de se rendre utile; et si quelques femmes vaines et légères jugent quelquefois les hommes d'après l'élégance de leur toilette, la plus grande partie d'entre elles ont beaucoup trop de pénétration pour former leur jugement d'après la coupe de leur habit. Elles examinent avec plus de soin et basent leur opinion sur des preuves plus solides. Et, après tout, si vos beaux habits vous font obtenir la main d'une femme, vous feront-ils trouver chez cette femme de la *sagesse*, du *bon sens*, et cette sorte d'affection qui doit durer toujours? Une belle figure est tout autre chose. Elle exerce et elle exercera toujours une grande influence sur les hommes et surtout sur les femmes; mais il n'est point nécessaire de la rehausser par une toilette coûteuse. Les femmes ont dans ce cas des yeux de lynx. Sous une longue barbe, sous des haillons, elles savent découvrir la beauté, et souvenez-vous de ce secret comme valant son pesant

d'or : c'est que toute femme, quelque vanité personnelle qu'elle puisse avoir, *méprisera toujours la vanité qu'un homme aura de sa personne.*

21

Que vos habits, loin d'annoncer la *misère,* soient toujours aussi bon marché que possible. Inquiétez-vous davantage de la blancheur de votre chemise que du lustre de votre frac; soyez toujours aussi propre que vos occupations vous le permettront, et souvenez-vous à chaque instant que tout être doué d'un peu de cervelle ne vous en aimera pas davantage parce que vous porterez de beaux et coûteux habits. Un des grands malheurs de notre temps, c'est que chacun s'estime fort au-dessus *de la position que le sort lui a assignée.* Chacun s'imagine avoir un droit, sinon à un titre et à un palais, du moins *à vivre sans travailler.* Avec l'augmentation de la dette publique et des impôts s'est élevée une innombrable population de soumissionnaires, de loups-cerviers et d'agents de change, et de là ces *jeux de bourse,* au moyen desquels les uns font fortune en un jour, tandis que d'autres sont, en quelques heures, réduits à la mendicité. On oublie les joueurs malheureux, tandis que leurs collègues plus fortunés deviennent les amis des grands seigneurs, et parfois de grands seigneurs eux-mêmes. Dans ces derniers temps combien n'a-t-on pas vu de ces joueurs gagner un demi-million et être traités „de très honorables gentilshommes", tandis qu'au vu et au su de

tout le monde ce n'étaient que de vils et méprisables drôles. Dans un tel état de choses où trouver un homme qui soit disposé à attendre, d'un long travail, de veilles laborieuses, de soins assidus et d'une sage économie, cette indépendance honorable que chacun désire? Il y a peu de temps que l'apprenti d'un de nos premiers négociants quitta sa place pour jouer à la Bourse. Deux ans après, il trônait dans *une voiture à quatre chevaux,* il avait maison à la ville et maison à la campagne, et il était en visite *avec les sommités de la pairie.* Un des anciens collègues de ce fortuné joueur, qui, d'apprenti, était devenu un bon négociant, ne voyant aucune raison qui l'empêchât, lui aussi, d'avoir sa voiture à quatre chevaux, abandonna son commerce pour le tapis vert de la Bourse; mais, hélas! au bout de quelques mois, au lieu de figurer dans un équipage à quatre chevaux, il figurait dans la *Gazette*, à l'article des Banqueroutes.

22

C'est un exemple pris sur des centaines de mille, non pas tous du même genre, mais provenant tous de la même cause. Aux mots *jouer* et *jeu,* on a substitué ceux-ci: spéculer et spéculation. On a ainsi voilé tout ce que ces mots *jouer* et *jeu* ont d'odieux.

23

Si ce fléau provient du désir universel de sortir de sa véritable condition, et s'il détourne tant de jeunes

gens de la résolution de se livrer à de longues études et à un travail assidu, c'est une raison de plus *pour que je vous tienne en garde* contre cette *épidémie universelle.* Malgré tout ce qu'on essayera pour éviter de travailler, il n'y aura jamais assez de pensions ou de sinécures pour tout le monde. Beaucoup d'entre nous doivent se résigner à raccommoder des habits et à réparer des maisons, à se livrer au commerce et à l'industrie, et, en dépit de tous les efforts possibles, il faut que la plus grande partie d'entre nous travaille *à quelque chose;* car, à moins d'avoir une pension ou des rentes, nous retombons sous la sentence de l'Écriture: „Quiconque ne travaillera pas ne mangera pas.“ Et, cependant, telle est la rage de sortir de sa propre condition que même, chez les descendants de peuples autrefois travailleurs, modestes, désireux de n'arriver à la fortune qu'à force de patience, d'exactitude et de probité, telle est cette rage de vite arriver à la fortune et aux honneurs que des milliers de jeunes gens meurent de faim à l'heure qu'il est, non point tant parce qu'ils sont trop *paresseux* pour gagner leur pain, que parce qu'ils sont trop fiers pour travailler. Quelles sont les conséquences d'un tel état de choses? C'est qu'un jeune homme devient un fardeau pour les parents dont il devrait être la consolation, sinon le soutien. Aspirant toujours à une situation plus élevée que celle qui lui est assignée, sa vie n'est qu'une suite de désappointements et de honte. Se marie-t-il? C'est un malheur pour les autres comme pour lui! Il est mille fois plus à plaindre que le dernier des manœuvres.

Dix-neuf fois sur vingt il tombe victime d'une mort prématurée. Il arrive trop souvent que cette mort est des plus misérables, pour ne pas dire des plus ignominieuses! *Une fierté stupide* est un symptôme de folie. Des deux fous qui figurent dans *Don Quichotte* l'un se croit Neptune et l'autre Jupiter. Shakespeare est du même avis que Cervantes: Dans *le Roi Lear*, lorsqu'on demande à Tom qui il est, il répond: „Je suis un pauvre *tailleur* que l'*orgueil* a rendu fou." Que de lunatiques qui se croient les parents de seigneurs et de rois, sans compter ceux qui s'imaginent être fils de Dieu! J'en appelle à nos journaux, à nos maisons de fous, au dire de chacun, pour vérifier cette observation de ma part: c'est que jamais la folie n'avait éprouvé, comme à présent, un accroissement aussi effrayant, aussi hideux! Que de jeunes gens qui auraient joui d'une longue et heureuse carrière s'ils n'avaient pas été pervertis par les détestables principes de notre époque. Ils avaient des talents, des agréments personnels, l'amour de leurs parents, l'estime de beaucoup; ils possédaient, en un mot, tout ce qui rend l'existence précieuse; mais, en proie aux douleurs d'un orgueil déçu parce qu'il était basé sur de fausses prétentions, ils se sont ôté la vie de leur propre main.

24

L'*ivrognerie* et la *gloutonnerie* sont des vices si repoussants, et qui tiennent tellement de la brute, que je regarde toute personne qui s'y livre comme parfai-

tement indigne de mes avis; et si un jeune homme adonné à ces vices vient à lire ces pages, je le renvoie au commandement que Moïse transmit aux Israélites, de la part de Dieu; *Deutéronome*, chapitre XXI: „Le père et la mère saisiront le mauvais fils, et le conduiront devant les anciens de la ville, puis ils diront aux anciens: Celui-ci est notre fils qui n'a pas voulu nous écouter; c'est un *glouton* et un *ivrogne*. Et tous les hommes de la ville le lapideront jusqu'à ce que mort s'ensuive.“ Voilà ce qui regarde les ivrognes et les gloutons incorrigibles; mais je dirai de plus que le moindre penchant de ce genre doit être sévèrement blâmé, et avec d'autant plus de vigueur qu'on le tient beaucoup trop souvent pour excusable. Il y a même des gens qui *se vantent* de la délicatesse de leur palais en ce qui concerne le boire et le manger. Ils sont bien loin de rougir de s'occuper de pareils sujets[1]. Saint Grégoire nous dit: „Ce n'est pas la *quantité* ou la *qualité* de ce que nous mangeons qui est condamnable, mais la passion qu'elle nous inspire,“ c'est-à-dire l'avidité avec laquelle nous mangeons plus qu'il n'est nécessaire, et notre empressement à négliger nos devoirs pour sacrifier au plaisir de la table.

25

Si cette passion de ce que nous appelons „la bonne

[1] « Il y a des gens, dit Goldsmith, qui ne se lèvent le matin « que pour débattre longuement, avec le cuisinier, le menu de « leur dîner. » (*N. du T.*)

chère et le bon vin" est déplaisante chez des hommes faits, elle est vraiment hideuse chez un adolescent, et pour peu qu'il cède à ce penchant, il est déjà à moitié perdu. Je ne suis pas chargé de venir vous engager à ne pas commettre des actes de fraude ou de vol. C'est l'affaire de ceux qui font la loi et qui l'exécutent. Je ne vous parle point des crimes qui sont du ressort du geôlier ou du bourreau, ni de ces actions que les hommes sont unanimes à condamner; mais je vous signale ces penchants que le commun des hommes regarde non seulement comme excusables, mais comme méritoires, et que l'observation d'une longue vie m'a appris à envisager comme destructifs de toute félicité; et contre lesquels chacun doit se tenir en garde dès les premiers jours de la vie. J'ai beaucoup observé, et je puis dire en conscience, que parmi les hommes passionnés pour „la bonne chère et la bouteille" (et je n'en ai que trop rencontré), je n'en ai pas connu un seul qui fût digne d'estime.

26

De semblables penchants sont, en premier lieu, fort coûteux. Les comestibles sont très chers, et leur apprêt plus cher encore. Quelle chose monstrueuse que de voir une ou deux personnes *se mettre à l'œuvre chaque jour* pour satisfaire l'estomac d'un individu! Que de bois, que d'ustensiles culinaires, quelle vaste cuisine, et tout cela pour chatouiller le palais de quatre ou cinq mangeurs, et de mangeurs qui ont à peine de

quoi payer! Ensuite, il y a *perte de temps.* Du temps dépensé pour flatter le palais! c'est quelque chose d'horrible que de voir des gens qui devraient travailler se mettre à table trois fois par jour, trois fois pendant quatorze heures qu'ils ne passent pas dans leur lit. Un jeune homme élevé de cette manière ne sera jamais bon à rien. Il ne renoncera point à ses jouissances de table sous quelque prétexte que ce soit. Son manger et son boire, voilà tout ce qui l'inquiète. A-t-il des affaires? les affaires ne viendront qu'après. Il y a quelques années qu'un jeune homme vint se proposer pour être mon secrétaire. Il me parut très propre à remplir cette place. Nous nous entendîmes tout de suite, et comme j'avais beaucoup de besogne à expédier, je le priai de s'asseoir et de commencer. Tout à coup il regarde par une fenêtre d'où l'on apercevait le cadran d'une horloge, et il s'écrie: „Je ne puis rester à présent, il faut que j'aille dîner.“ — „En vérité, lui dis-je, *il faut* que vous alliez dîner! Pauvre ami! Allez vite dîner, et ne revenez pas... Nous ne pourrions jamais nous entendre.“ Le même personnage venait de m'assurer que faute d'emploi, il était réduit à la plus grande misère, et c'est au moment où je lui proposais de l'en tirer qu'il en faisait fi pour aller vite boire et manger. Un tel homme ne peut être envoyé en courses qu'à des heures réglées. Il faut qu'il soit dans le voisinage d'une cuisine trois fois par jour. S'il est retenu au loin plus de trois ou quatre heures, voilà mon homme tout à fait à plaindre. Jamais un jeune homme aussi gâté ne pourra se rendre utile.

Vous aurez des *amis* et des *connaissances* qui ne vous *sermonneront* pas comme moi: ils vous inviteront à leur table; mais plus vous apporterez d'empressement et un goût *difficile* à contenter, moins ils vous aimeront. Outre la dépense que vous leur occasionnerez, vous les effrayerez en venant mettre en doute la bonté de leurs plats et de leurs vins. On *se moque* généralement des *buveurs d'eau.* Pour moi, je les ai toujours trouvés les plus aimables des convives, et leurs amphitryons m'ont dit la même chose. Ce qui est positif, c'est qu'ils ne donnent point *d'embarras,* qu'on n'est jamais en peine de leur plaire, qu'on est sûr qu'ils ne resteront pas à table toute la soirée, et, ce qui vaut encore mieux, c'est que leur exemple est une leçon de sobriété pour tout le monde. On ne peut, au contraire, inviter vos grands amateurs de bonne chère qu'après de *longues* et *solennelles* réflexions. C'est une grande affaire que de recevoir un de ces messieurs, et comme les gens ne se mettent pas volontiers des affaires sur les bras, on laisse généralement ces célèbres connaisseurs se livrer à leur goût dans la solitude et à leurs propres dépens.

28

Mais toutes autres considérations à part, la santé, le plus précieux des biens, celui sans lequel tous les autres ne sont rien, la santé nous invite non seulement à fuir tout excès de table, mais encore à ne pas même nous accorder ce qui est permis. Il n'est pas un jeune homme, pas un enfant, qui ne doive lire une fois par

semaine ces paroles de l'Ecclésiaste : « Mange modes-
« tement ce qu'on te sert, et ne dévore pas, de peur de « te rendre haïssable. Quand tu t'assieds en compa- « gnie, ne sois jamais le premier à avancer la main. « Peu de chose suffit à l'homme bien élevé ! Un appétit « modéré procure *un bienfaisant sommeil.* L'homme « sobre se lèvera de bonne heure, et sera toujours « *en paix avec lui-même.* Ne te nourris pas trop de « viandes ; en manger avec excès engendre bien des « maux ; et les fièvres bilieuses naissent surtout de la « gloutonnerie. Beaucoup ont péri par suite de ces « excès, mais celui *qui a été sobre a prolongé sa vie.* Ne « mets pas ton courage à boire, car *le vin en a tué beau-* « *coup.* Un peu de vin amène le contentement et la « gaîté d'esprit ; mais les excès de boisson produisent « les colères, les querelles et les disputes. » Que ces paroles sont vraies ! Combien elles sont dignes d'être toujours sous nos yeux ! Et cependant que de mal on se donne pour excuser une vie contraire à ces préceptes ! Grand Dieu ! quelle punition serait assez grande, quelle marque d'infamie assez forte pour signaler les misérables qui ont consacré leur talent à écrire des chansons d'orgie, des chansons qui séduisent et engagent à se livrer à l'un des vices les plus repoussants et les plus destructifs qui puissent figurer dans le livre rouge de la dépravation humaine !

29

Je vous conjure de lire et de vous rappeler sans cesse chaque mot du verset de l'Ecclésiaste que je

viens de citer. Combien ma propre expérience m'en a démontré la parfaite vérité! et combien je l'éprouve encore! Il m'a fallu toujours si peu de nourriture! Aussi, que mon sommeil est tranquille! Avec quelle facilité je me lève de bonne heure, et *toujours en paix avec moi-même!* Je n'aurais jamais obtenu de si grandes bénédictions sans mon empressement d'enseigner à mes voisins comment je les avais obtenues; et j'ai toujours aimé à en faire part. C'est une affaire extraordinaire que *de recevoir du monde à dîner.* Les gens sensés pensent que ce n'est pas seulement pour boire et pour manger. Un homme est méprisable, et un jeune homme encore plus lorsqu'ils sacrifient leur temps ou leur argent pour s'assurer un dîner différent de celui qu'ils auraient eu sans ce sacrifice. Où est l'homme qui ait travaillé plus que moi? Hé bien! c'est à mon dédain pour la table que je dois l'accomplissement de tant de travaux. Pendant les deux années que j'ai passées dans la prison de Newgate, sous le poids d'une amende de mille louis pour avoir exprimé mon indignation à la vue de soldats anglais flagellés sous la protection de baïonnettes hanovriennes, mon repas de chaque jour, durant une année entière, se composait d'une côtelette de mouton. Pendant un séjour de plusieurs semaines à Londres, avec un de mes fils, alors enfant, et un commis, nous ne prenions que du gigot de mouton: du gigot *rôti* le premier jour, du gigot *froid* le second, du gigot *en hachis* le troisième, et ensuite nous recommencions. J'ai toujours agi de même quand j'étais seul. Je demandais *chaque jour* la

même chose, ou alternativement, comme on vient de le voir; et chaque jour à la même heure pour ne pas *revenir* sur le même sujet. Je suis sûr que chaque jour de ma vie, et tous les repas compris, je ne suis pas resté plus de *trente-cinq minutes à table.* Je tiens à avoir des mets bons et proprement servis. Ma nourriture est-elle saine et simple, cela me suffit. Si je la trouve trop grossière pour mon *estomac,* je la mets de côté, et j'attends que mon appétit soit moins regardant. Le meilleur moyen d'avoir toujours un bon appétit, c'est de manger peu, et de ne rien boire qui enivre. Celui qui mange jusqu'à ce qu'il soit *plein* ne vaut guère mieux qu'une brute, et celui qui boit au point de devenir ivre est tout à fait une brute.

30

Avant de quiter le chapitre du boire et du manger, permettez-moi de vous supplier d'abandonner l'usage du *café* et du *thé,* si, malheureusement, vous en avez pris l'habitude. J'ai appris, par expérience, que ces lavages sont *très nuisibles à la santé.* Malgré ma sobriété et mes habitudes matinales, je n'ai pas joui d'une santé parfaite jusqu'à l'âge de vingt-six ans, époque à laquelle je renonçai à ces drogues. Je ne me donne pas pour un *docteur,* mais j'affirme que rien n'est aussi funeste à la santé que d'avaler régulièrement, chaque jour, une pinte ou deux de *boisson chaude,* que ce soit du thé, du café, du grog ou toute autre chose de ce genre. Il me reste à vous démontrer com-

bien l'usage de ces boissons, dans quelque position que vous soyez, peut nuire à votre désir d'être utile et d'arriver à la fortune. Je vous suppose animé de l'ambition de devenir un homme utile et habile, un homme, sinon admiré et applaudi, au moins estimé. Pour être estimé plus que le commun des hommes, il vous faut accomplir plus de choses qu'eux; et je vais vous prouver quel mal, sous ce point de vue, pourra vous faire l'usage des liquides.

31

Si quelque ménagère vient à s'écrier : « Quelle absurdité ! croyez-moi, prenez cette tasse... » acceptez-la, mais n'en écoutez pas moins mes observations. L'on a répondu, lorsque j'ai remarqué que l'usage des boissons faisait *perdre du temps*, que, quelle que soit la nourriture que l'on prend, il faut toujours *le temps* de la prendre. Il n'en faut pourtant pas *autant* pour manger un morceau de fromage, de viande ou de beurre. On peut le manger sans avoir besoin de feu, et cela dans une boutique, dans un atelier, dans une fabrique, en voiture ou à pied. Mais les boissons exigent impérieusement du *feu* et d'*autres mains*, de sorte que, fussiez-vous commerçant, fermier, chasseur, voyageur, vous ne pouvez sortir avant que le déjeuner soit servi, à moins que vous ne partiez sans avoir déjeuné, et, en ce cas, votre estomac souffre, parce que vous avez pris l'habitude de boire quelque chose de chaud. Si l'usage de ces liquides était de mode chez les laboureurs et les charretiers, nous mourrions tous de faim, car jamais

l'on n'aurait de provisions. C'est à ces boissons que la moitié de nos ouvriers doivent leur ruine. Ces boissons ont épuisé à la fois et leur bourse et leur santé. Et d'ailleurs. N'est-ce rien que *ce qu'elles coûtent?* Dans les pensions le *thé* se paye à part. Je suppose que vous soyez un commis, habitant une chambre garnie et allant au bureau au coup de neuf heures; peut-être dînez-vous dans le voisinage de votre bureau, mais comment ferez-vous pour déjeuner sans *domestique?* Vous auriez pu avoir un logement très convenable dans une maison où il n'y a point de domestique à vos ordres, mais comme il vous en faut absolument un pour préparer votre thé ou votre café, vous allez prendre un logement très cher dans une autre maison, parce qu'il s'y trouve un domestique qui tiendra votre déjeuner *bien chaud,* et qui vous évitera la cruelle nécessité d'ouvrir le buffet pour y prendre un morceau de viande, de fromage et de pain. Ce fidèle domestique aura soin de vous apprêter aussi des rôtis, de vous envelopper jusqu'au nez en hiver, et de ne vous ouvrir la porte qu'après vous avoir bien emmailloté. Mazette que vous êtes! vous ne serez jamais homme! Vous êtes délicat, très délicat, vous êtes *bilieux*... Mais, mon pauvre ami, ce sont les boissons chaudes qui vous rendent *bilieux* et *délicat,* en même temps qu'elles appauvrissent votre bourse.

32

Voilà pour ce qui concerne les excès de table, de boisson et de toilette. Maintenant parlons des *amuse-*

ments. Sur vingt-quatre heures le grand Alfred en consacrait huit au *travail*, huit au *repos*, et huit à des *récréations*. Il faut que l'on ait des heures pour se délasser et je ne trouve pas que huit heures soient de trop. Seulement il importe que les récréations soient toujours honnêtes et favorables à la santé. Les plaisirs des champs sont les meilleurs de tous parce qu'ils conviennent à la santé, parce qu'on en jouit *à la lumière du jour*, et parce qu'ils engagent à se lever matin: que les autres amusements soient autant que possible du même genre. La vie des cités à laquelle tant de gens sont condamnés par leurs occupations, les empêche de prendre part aux plaisirs des champs, et les jeunes gens qui habitent la ville sont obligés de choisir entre la *lecture*, le *jeu* et le *théâtre*. La *danse* est à la fois un plaisir de bon goût et propre à la santé. Elle fortifie beaucoup. Il est très naturel que la jeunesse l'aime. Il en a toujours été ainsi depuis les jours de Moïse. On prend cette récréation dans les sociétés les plus nombreuses. On s'y amuse et on amuse les autres. La danse ne fait naître aucune pensée dont on ait à rougir. Elle n'a jamais été blâmée que par une tyrannie méprisable et par un fanatisme stupide. Il est seulement à regretter que la mauvaise habitude de s'y livrer fort *avant dans la nuit* ait fait tort à un amusement si salutaire et si aimable. Ces veilles prolongées sont fatales à la santé, à la régularité et au travail. Dans plusieurs pays on ne danse *que de jour*. Nous n'en sommes pas encore là; aussi faut-il nous soumettre aux usages reçus, tout en tâchant de nous retirer d'aussi bonne heure que possible.

34

Le *jeu* est toujours criminel, soit par lui-même, soit par sa tendance. Il repose sur la soif de l'or, sur le désir de prendre aux autres quelque chose, en ayant bien soin de ne se rien laisser prendre. Jamais un joueur n'a goûté un moment de bonheur, et il en est peu ou point qui n'aient pas été fort à plaindre. Et faites bien attention que *jouer pour rien* c'est toujours jouer, et que cela mène tout naturellement à jouer pour quelque chose. C'est perdre le temps, et le perdre dans le but le plus méprisable. J'ai tenu maison pendant quarante ans, j'ai élevé une nombreuse famille, j'ai eu beaucoup de monde chez moi, mais jamais l'on n'y a aperçu une carte, un dé, un jeu d'échecs ou tout autre jeu. Les heures que les jeunes gens consacrent au jeu sont des heures *maudites,* des heures qu'ils devraient employer à lire, à écrire ou à prendre un repos qui leur est nécessaire pour le jour qui va suivre. Tout en ne partageant pas l'avis des personnes qui assurent que l'armée est *la meilleure des écoles* pour former des *hommes d'État*, je crois néanmoins que c'est une école où l'expérience donne d'excellentes leçons, et c'est à cette école que j'ai appris que les joueurs sont presque toujours, ou plutôt sont toujours indignes de confiance. J'ai vu des hommes fort habiles perdre tout espoir d'avancement, parce qu'on avait su qu'ils jouaient. Les militaires ne risquent pas de se ruiner au jeu, puisque qui n'a rien à perdre ne peut rien perdre, mais on regarde leur

penchant pour le jeu comme un signe certain des plus vicieuses inclinations. Ce vice ne prend racine qu'avec une extrême lenteur, et tout à coup il devient une passion impossible à maîtriser et qui anéantit tout sentiment noble et généreux. *Le Joueur,* de Regnard, est un admirable exemple du mépris et de la honte auxquels peut descendre un joueur. S'il existe un jeune homme lancé sur cette fatale route, et qui n'ait pas encore atteint les bords de l'abîme, qu'il aille contempler le tableau d'Hogarth. Ce tableau représente un joueur dans l'instant même où il vient de jeter le dé fatal, et où le désespoir le prive de ses sens... Après un tel spectacle, si le jeune homme persévère, il est voué à un éternel déshonneur.

35

Le théâtre peut devenir une source d'amusement et d'instruction à la fois [1].

[1] Il est à regretter que Cobbett n'ait pas apporté plus de développement à un sujet aussi important que celui-ci. Pour y suppléer, je vais donner l'opinion judicieuse et sensée de M. J. B. Say sur le théâtre: « Le plaisir du spectacle, quand « on s'en fait une habitude, accoutume trop les jeunes gens « à se laisser amuser, c'est-à-dire à s'amuser difficilement.

« Le spectateur n'y met rien du sien: l'auteur et les acteurs « en font seuls les frais. Quant à l'influence morale, je laisse « J. J. Rousseau et les dévots invectiver à leur aise. Quant à « moi, j'estime qu'une représentation des actions, bonnes ou « blâmables, donne aux unes et aux autres un relief qui est « plus favorable aux premières qu'aux secondes. Les repré- « sentations dramatiques sont pour beaucoup de gens les « seules leçons d'histoire et de littérature qu'ils recevront

36

« Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. » Il ne saurait en être autrement; cela est, cela doit être, parce que chacun recherche la société des gens qui pensent et se conduisent selon ses goûts. L'homme sobre ne fréquentera pas les ivrognes; l'homme économe ne s'associera pas avec celui qui jette l'argent par les fenêtres, et l'homme d'une conduite régulière et sévère fuira le tapageur et le débauché. Il n'y a qu'un homme vulgaire qui puisse frayer avec des chanteurs et des fumeurs. Mais il y a des gens encore plus à blâmer, ce sont ces coureurs de tavernes, ces bons vivants qui ne se réunissent que pour jaser, et qui tiennent tant à bavarder qu'ils ne sortent de chez eux que pour entrer au café ou à la taverne. Leur conversation est non seulement sans aucune utilité, mais elle est très dangereuse. Je trouve naturel que, jeune comme vous l'êtes, vous recherchiez la société des personnes de votre âge; mais vous devez apporter

« jamais. On y prend une connaissance des hommes et des « affaires auxquelles il n'est pas bon de rester étranger; et « d'autres distractions ont de plus graves inconvénients. »

Il est inutile d'observer que, lorsque le moraliste parle de l'utilité et de l'instruction qu'on pourrait retirer d'une représentation dramatique, il n'est pas question de ces pièces qui, depuis quelques années, sont venues salir la scène, et n'ont pas peu contribué à faire abandonner le théâtre. Les seules leçons qu'on puisse prendre, en voyant ces productions dont les auteurs devraient rougir, sont des leçons de licence et d'immoralité. *(N. du T.)*

la plus grande attention dans le choix de vos connaissances[1]. Posez-vous une règle dont vous ne vous départirez jamais : c'est que l'homme qui prend goût aux *causeries indécentes,* et qui fréquente la *société des prostituées* sera indigne de votre amitié. A l'un ou à l'autre de ces penchants vous reconnaîtrez des goûts dépravés, et même un cœur dépravé, une absence de tout principe et de toute dignité. J'ai observé toute ma vie que les jeunes gens qui se livraient à ces goûts possédaient en vain les plus grands talents ; ils ne réussissaient jamais. Des mères, des pères indul-

[1] C'est la gloire de l'Angleterre d'avoir produit, dans toutes les professions, des hommes aussi célèbres par leur moralité et leur parfaite intégrité que par leurs talents. Dans ses belles pages de *Servitude et Grandeur militaires,* M. de Vigny a cité quelques fragments des lettres de l'amiral Collingwood. Je trouve dans la *Correspondance* de ce grand et vertueux capitaine les avis suivants qu'il adressait à un très jeune officier de marine, et qui se trouvent en si parfaite harmonie avec ce que Cobbett dit ici du choix des connaissances, que je m'empresse de les rapporter : « C'est dans les sociétés qu'ils « fréquentent que les jeunes gens prennent ordinairement des « habitudes d'intempérance. Évitez avec le plus grand soin la « compagnie des hommes vulgaires et dissipés, et prenez pour « maxime qu'il vaut beaucoup mieux rester seul que de se « trouver en mauvaise compagnie. Choisissez vos amis parmi « vos supérieurs ou vos égaux, parce qu'on jugera toujours « votre mérite d'après celui des gens que vous fréquentez. « Il serait tout aussi étonnant de voir un honnête homme se « lier avec des mauvais sujets, que de voir des pigeons « rechercher la société des faucons, ou des agneaux celle des « loups. Lisez, et lisez surtout les ouvrages qui traitent de « votre profession ou qui apprennent l'histoire. Lorsque vous « serez occupé de cette manière, vous serez toujours en bonne « compagnie. » (*N. du T.*)

gents ne sont que trop portés à fermer les yeux sur de pareils travers. Aussi longtemps que durent et jeunesse et fortune la punition semble différée, mais elle arrive enfin, elle arrive infailliblement, et le jeune libertin n'est plus qu'un homme désespéré et avili [1]. L'homme dont la jeunesse aura été répréhensible sera *indigne* d'être uni à une femme vertueuse, et s'il lui reste quelque pudeur, comment osera-t-il condamner chez ses enfants les inclinations coupables qui l'ont séduit si longtemps? On a l'habitude d'excuser ces folies de jeunesse; on dit « qu'il faut bien que jeunesse se passe [2], » que « les poulains les plus vicieux « font les meilleurs chevaux, » etc., etc. Cette *jeunesse passera*, mais les vices qu'elle aura contractés ne passeront point. Et ce sont de pareils sophismes que des parents sans énergie ont sans cesse à la bouche, au terrible détriment de la génération naissante! Quoi

[1] « On peut définir le vice, le sacrifice de l'avenir au présent. » J. B. SAY. (*N. du T.*)

[2] « Ce sont les sots qui disent que l'âge de la jeunesse est « fait pour qu'on s'amuse. Le jeune âge est fait pour qu'on « y prenne de bonnes habitudes qui puissent être utiles pen- « dant tout le reste de la vie. C'est à cela qu'il convient de « songer avant tout, d'autant plus que le bonheur n'est point « incompatible avec le bon emploi de la jeunesse; bien au « contraire: les jeunes gens dont la vie est un mélange d'occu- « pations et de plaisirs simples, ont en somme plus de jouis- « sances que les jeunes gens les plus dissipés. C'est la vie « simple, ce sont les occupations utiles qui font goûter les « moindres délassements, tandis que les divertissements ne « sont autre chose qu'une broderie sur un fond d'ennui. »
J. B. SAY (*N. du T.*)

de plus aimable qu'un jeune garçon bien élevé, et qui inspire la confiance? encore enfant, il est *déjà utile*. On n'a pas besoin de le surveiller, tandis que le « *petit bijou* », comme les pauvres parents appellent le jeune vaurien, est pire qu'inutile, puisqu'il faut toujours quelqu'un pour voir s'il ne fait pas de mal. Lorsque vous ferez un choix, que ce soit parmi des personnes de votre condition. Évitez de choisir celles qui sont au-dessus. On ne prend que trop vite l'habitude de faire des courbettes. Quand on la prend jeune, il est rare que l'on s'élève plus tard jusqu'à la dignité de l'homme. Chez les jésuites on ne reconnaît qu'un seul rang; l'enfant qui entre chez eux laisse à la porte toute prétention nobiliaire; le mérite seul obtient la préférence, et les maîtres sont tellement scrupuleux que tous les élèves, riches comme pauvres, n'ont jamais dans leur poche que la même somme d'argent. Ces précepteurs judicieux connaissent à fond les maux qu'engendre l'inégalité des fortunes. Ils savent combien l'émulation y perdrait si l'on voyait l'écolier habile s'humilier devant la sottise, et ils réunissent tous leurs efforts pour prévenir de tels abus.

37

Ne soyez dans *vos manières* ni brusque ni grossier, et cependant je préférerais que vous fussiez l'un et l'autre, plutôt que de vous voir obséquieux et chien couchant. Soyez toujours polis, jamais *serviles*. Soyez *obéissants* où l'obéissance est due, car il n'y a rien de

vil à obéir promptement à qui de droit. Sous ce rapport, l'Angleterre a été et sera toujours un exemple pour le monde entier. C'est à cette ferme volonté d'exiger la plus prompte obéissance de tous ses subordonnés qu'elle doit ses habiles négociants, ses grands industriels, ses excellents ouvriers, son admirable marine et ses soldats. Il n'y a rien de honteux à obéir gaîment à des ordres justes et légitimes. Rien d'aussi impertinent et d'aussi désobéissant qu'un esclave. L'histoire vous apprendra que les peuples qui ont été libres sont ceux qui ont respecté le plus les lois. Mais il y a une immense différence entre cette obéissance qui est due aux lois et ce servilisme d'un peuple qui va déposer des pétitions „aux pieds de son roi“. Qui ne se représente pas aussitôt des suppliants, se traînant sur le ventre? Cette expression a quelque chose de si abject que j'espère que tout jeune homme qui me lira méprisera de pareils reptiles. Chez d'autres nations, l'individu le plus humble va remettre sa pétition entre les mains du chef de l'État, qu'il soit empereur ou roi. Espérons qu'avec le temps nous suivrons un si bon exemple.

38

Jusqu'ici j'ai beaucoup parlé de ce qu'il faut *éviter*. Parlons un peu de ce qu'il *faut faire;* et avant tout parlons de *l'emploi du temps*. On ne vous estimera qu'en raison de ce que vous serez capable *d'achever*. Avec de l'or vous achèterez de l'estime, mais cette espèce d'estime ne vaut pas la dépense qu'elle occa-

sionne. Pour acquérir une estime vraiment digne d'envie, vous devez, comme je l'ai déjà remarqué, accomplir bien plus de travaux que le vulgaire. Pour réussir, il faut savoir bien employer le *temps*, et pour le bien employer, il faut travailler aussi longtemps *de jour* et aussi peu *de nuit* qu'il vous sera possible. Quand on a pris l'habitude de s'asseoir *uniquement pour causer*, on ne s'en corrige pas facilement, et lorsqu'on ne va pas au lit de bonne heure, on ne peut pas se lever matin. Les jeunes gens ont besoin de plus de sommeil que les grandes personnes. *Huit* heures de sommeil sont nécessaires; plus de huit heures en hiver n'en vaudrait que mieux. En effet, il vaut bien mieux passer une heure de plus au lit que de consumer du bois et de la chandelle pour se livrer au plaisir de bavarder. On ne devrait jamais s'asseoir pour causer, avant de savoir de quoi on causera. Les paysans disent qu'une heure de sommeil avant minuit fait plus de bien que deux heures après. C'est un fait; mais il est parfaitement inutile de se mettre au lit de bonne heure, et même de se lever de grand matin, si c'est pour mal employer le temps. Généralement on perd la moitié de la matinée parce qu'on reste à demi-vêtu. On est hors du lit, et cependant c'est comme si l'on y était encore. L'inventeur des robes de chambre et des pantoufles n'avait pas beaucoup à faire. Ces délicatesses conviennent aux gens pour qui les autres travaillent, ou à ceux qui n'ont rien à faire; mais celui qui veut gagner son pain et conquérir l'estime par son travail n'a rien de commun avec une robe de chambre

et des pantoufles. Quelles que puissent être vos affaires ou votre vocation, *habillez-vous une fois pour toutes,* et apprenez à le faire aussi vite que possible. Un miroir est un luxe parfaitement inutile. Vous regarder dans la glace ne changera ni vos traits ni votre teint. Il n'y a pas de moments plus sottement perdus que ceux que l'on passe à se mirer dans une glace. Rien de ce que nous sommes appelés à faire *tous les jours de notre vie* n'est pour nous de médiocre importance. Si nous ne nous *rasions* qu'une fois par an ou qu'une fois par mois, ce ne serait pas la peine d'en parler. Mais comme c'est un ouvrage de chaque jour, qu'il peut être achevé en cinq minutes comme en cinquante, et que seulement quinze minutes sont déjà la cinquante-huitième partie des heures du jour, cet objet acquiert une importance très réelle. J'entendais un jour sir John Sinclair demander à M. Cochrane Johnstone s'il voulait que son fils, alors fort jeune, apprît le latin: „Non, répondit M. Johnstone, je veux qu'il „apprenne quelque chose de plus important.“ — „Quoi donc?“ répliqua sir John? — „Je veux qu'il apprenne „à se raser avec de l'eau froide et sans miroir.“ L'enfant a appris cela, et je suis sûr que plus d'une fois il en aura remercié son père. Veuillez réfléchir un instant aux inconvénients qui accompagnent l'usage le plus répandu: il faut de l'eau chaude, il faut du feu et un domestique pour l'allumer. Privé de tout cela, il vous arrive de remettre cette opération à une heure plus tardive. Vous recommencez donc une nouvelle toilette; mais bien souvent la paresse vous prend, et vous

passez toute la journée dans un négligé malpropre. Si le lendemain la même paresse a encore le dessus, adieu pour toujours la propreté. Allez-vous en voyage? vous voilà condamné à ne pas vous habiller, et à ne pas partir avant que cela convienne aux garçons de l'hôtel; le moment le plus agréable pour voyager s'écoule, et au lieu d'arriver de bonne heure au terme du voyage, la nuit vous surprend, et avec elle tous les désagréments que les retards entraînent; et tout cela pour une chose bien futile, celle de se faire la barbe. Que d'importantes affaires qui ont échoué par suite d'un retard d'une minute! et que de retards proviennent de cette misérable occupation: se raser!... „*Toujours prêt!*" telle était la devise d'un fameux général français. Je vous en prie, qu'elle soit aussi la vôtre: soyez toujours prêt, et ne vous mettez jamais dans le cas de répondre: „*Je ne puis pas sortir avant d'être rasé et habillé.*" Habillez-vous une fois pour toutes, et que la journée ne soit plus interrompue par ces indispensables devoirs de toilette. Prenez de bonne heure cette habitude, et une fois que vous aurez reconnu la supériorité qu'elle vous donnera sur les autres, vous ne vous en départirez jamais. Tant que vous ne serez pas rasé et habillé pour toute la journée, vous ne pourrez vous mettre sérieusement à l'ouvrage, vous saurez qu'il faudra l'interrompre pour vous occuper de toilette, vous le quitterez, un temps précieux se consumera, et avant que vous vous soyez remis au travail, le moment le plus favorable sera passé.

39

La question que nous traitons paraît futile, et cependant elle est de la plus haute importance. Je puis dire, en toute vérité, que, si j'ai accompli de grands travaux, je le dois bien plus à ma stricte fidélité aux règles que je viens d'établir qu'à mes talents. Ces talents, secondés par beaucoup de sagesse et de régularité, ne m'auraient servi de rien sans l'habitude bénie de bien employer mon temps. C'est à elle, plus qu'à toute autre chose, que je dois mon avancement extraordinaire à l'armée. *J'étais toujours prêt.* Me commandait-on pour dix heures, j'étais prêt à *neuf*. Jamais affaire, jamais homme n'a eu à attendre pour moi. Ayant vingt ans à peine, lorsque je fus élevé du grade de caporal à celui de sergent-major, et obtenant la préférence sur plus de trente sergents, je ne pouvais qu'exciter la haine et l'envie; mais ma fidèle adhésion aux préceptes dont je vous parle les fit taire tout à coup. Chacun se disait qu'il était incapable de travailler, d'agir comme moi. Avant ma promotion, il fallait absolument un commis pour rédiger chaque jour le rapport du régiment. Je rendis cette place inutile. J'avais achevé mon rapport longtemps avant qu'un seul homme fût prêt à marcher, et lorsque le temps était favorable, je me promenais sur le terrain une heure avant la parade. Voici quelle était mon habitude de chaque jour : en été je me levais à l'aube, et en hiver à quatre heures. Ma barbe était faite, et ma

toilette était achevée au point que j'avais déjà attaché le fourreau de mon épée, afin de n'avoir plus qu'à la mettre en place, et, en attendant, elle reposait sur la table. Je mangeais un morceau de pain avec du fromage ou du salé. Puis je commençais mon rapport, qui était terminé à mesure que chaque compagnie m'apportait son état. Il me restait encore une heure ou deux pour lire avant de quitter la caserne, à moins que le régiment ne partît pour l'exercice. Le cas échéant, j'étais sur le terrain au moment où les premiers feux du soleil doraient les baïonnettes, spectacle qui me ravissait, auquel je pense bien souvent, mais que j'essayerais vainement de décrire. Lorsque les *officiers* commandaient la manœuvre, on commençait à huit ou dix heures. Les hommes étaient accablés de chaleur, toutes leurs habitudes étaient rompues, ils n'avaient pas le temps d'apprêter leur dîner, et ils étaient d'une humeur de chien. Lorsque je commandais, les soldats avaient à eux une longue journée de repos. Ils allaient se promener à la ville ou dans les bois. Ils allaient cueillir des fraises, attraper des oiseaux, pêcher, ou se livrer à toute récréation de leur goût. Et c'est ainsi que plusieurs centaines d'hommes étaient redevables aux habitudes matinales d'un garçon de vingt ans, de bien des journées heureuses et douces.

40

On dit que l'*or* est une *puissance;* cela peut être vrai dans certains cas. On peut en dire autant de la

science ; mais une grande *régularité de conduite, l'amour du travail, l'activité,* voilà une puissance bien autrement sûre. Sans elle, la science ne vaut pas grand'chose, et quant à la puissance que donne l'*or,* c'est celle de la *force brutale*, c'est celle d'une presse corrompue, c'est celle du bâton et de la baïonnette. Une grande régularité de conduite, l'amour du travail, l'activité, lors même qu'elle n'est accompagnée que de peu de savoir, commande le respect, parce qu'elle exerce une grande et visible influence. L'ivrogne, le fainéant et l'indolent sont humiliés en face de l'homme actif. Tous ceux qui ont des intérêts en jeu vont s'adresser aux hommes dont les travaux produisent le plus et le mieux. L'intérêt n'est jamais partial ; il ne va pas demander qui est l'homme qui sait le mieux ce qu'il faut faire, mais quel est celui qui fera le mieux. Nous ne pouvons nous empêcher quelquefois de rendre hommage aux talents de gens indolents et de mœurs suspectes ; mais, à coup sûr, nous n'irons jamais leur confier le soin de nos intérêts. Si donc vous voulez mériter le respect et exercer de l'influence sur ceux au milieu desquels vous vivez, soyez plus rangé, plus laborieux et plus actif qu'eux tous.

41

. . . .

. . . . . Il ne faut pas qualifier du titre d'*ignorant* l'homme qui ne sait pas comme un autre faire avec une plume tel ou tel signe sur le papier, ou qui ne

comprend pas ceux qu'un autre a tracés. Un laboureur peut *connaître très bien sa partie* sans savoir ce que signifient les lettres l. a. b. o. u. r. e. u. r. Le premier renseignement à demander sur quelqu'un, c'est de savoir s'il connaît bien son genre de *commerce* ou sa *profession*. Quelle que soit la vôtre, apprenez à connaître parfaitement tout ce qui s'y rattache. Un propriétaire, qui verra tomber la maison qu'on lui a bâtie hier, ne se consolera pas plus en apprenant que son architecte est un grand astronome, qu'une nation appauvrie ne se console en songeant qu'elle doit sa misère aux plus grands orateurs et aux premiers hommes d'État que le monde ait jamais produits.

42

Les connaissances que l'on peut acquérir dans les livres ne sont point à dédaigner. Ce sont, au contraire, des connaissances dont on doit se rendre maître dans tous les états. Dans beaucoup de professions elles sont nécessaires, et une absence totale de ces connaissances devient honteuse chez les classes intermédiaires de la société. Cependant il existe un écueil que vous devez éviter avec le plus grand soin, c'est-à-dire que vous ne devez point vous bercer de l'idée que votre génie ou vos études littéraires vous permettent de mépriser la profession qui vous donne du pain. Les parents ont besoin de beaucoup de bon sens pour se défendre de toute partialité en pareille occasion. En général, les amis sont très partials, et ceux qui ne sont

pas partials vous les regardez comme des ennemis. Attachez-vous de toutes vos forces à votre *grand-livre*, ne comptez que sur votre commerce ou sur votre fabrique; essayez, si cela vous plaît, vos forces en littérature, mais n'attendez rien que de votre profession. Si le pauvre cordonnier Bloomfield, auteur d'un charmant poème, *le Garçon de ferme*, ne s'était pas *fié* aux muses inconstantes, ses malheureux enfants n'auraient pas été réduits à implorer la charité publique. Je me rappelle le temps où cet honnête ouvrier était porté aux nues, et où il était reçu à la table des grands (augure de mauvais présage, et qui aurait dû lui ouvrir les yeux). Bannissez, je vous en conjure, de semblables chimères. Éloignez-les de votre pensée comme les ennemies les plus funestes de votre indépendance et de votre repos.

43

Instruit du danger qu'il faut éviter, on pourra étudier dans les livres et y puiser des connaissances qui seront des plus importantes. Plusieurs sont indispensables dans toutes les professions. Ainsi il faut savoir très bien lire, avoir une écriture bien nette et bien régulière, et connaître l'*arithmétique*. On apprend, pour ainsi dire en jouant, à lire et à écrire, mais l'arithmétique ne s'apprend pas aussi facilement, et cependant elle est tellement indispensable qu'il faut l'étudier même avant d'apprendre la grammaire. On apprend l'arithmétique sans avoir pour cela grand talent, elle ne fatigue pas la mémoire et n'embarrasse point l'es-

prit, et elle est d'une utilité *de tous les moments*. Je ne vous dis pas d'étudier les chiffres comme si vous deviez être arpenteur ou teneur de livres, mais je veux que vous sachiez faire avec la plus grande rapidité les comptes et les calculs les plus journaliers. Vous n'avez pas besoin de maître pour apprendre l'arithmétique. En ne lui consacrant, pendant six mois, que le temps que la plupart des jeunes gens emploient à prendre du thé ou telle autre drogue et à jaser, vous l'aurez apprise. Je vous recommanderai particulièrement de connaître les changes, et de pouvoir en quelques moments établir en monnaie de votre pays la valeur de telle ou telle somme exprimée en monnaie étrangère. Il faut que vous sachiez indiquer ce que vaut en francs la piastre espagnole, le dollar américain, le ducat de Naples, etc. Il serait bon que vous connussiez encore les poids et mesures des différentes contrées de l'Europe.

44

La première chose qui vient ensuite, c'est l'étude de votre propre langue. Si vous n'en devenez pas complètement maître, vous ne serez jamais bon qu'à tenir une échoppe ou à mener la charrue. Vous me direz, et vous aurez raison, que l'on voit une foule de gens riches, titrés, et revêtus de hautes fonctions qui sont dans l'impossibilité d'écrire dix lignes sans faire des fautes. Mais, en ce cas, réfléchissez que le *mérite* n'entra pour rien dans leur avancement. Ils ne doivent cet avancement qu'à leur dévouement au pouvoir, et à

l'indifférence du peuple qui se laisse gouverner par des ignorants. Ne pensez pas que vous aurez le même bonheur que ces gens-là, et n'espérez pas que votre ignorance vous vaudra des honneurs et des récompenses. Pour avancer, ne comptez jamais que sur votre propre mérite. Si vous ne savez pas la grammaire, il vous est impossible d'écrire sans fautes, et même c'est un pur hasard si vous vous exprimez correctement. Souvenez-vous, je vous en prie, que (faute d'autres moyens de juger) on juge un homme d'après sa manière de parler et d'écrire. L'étude de la grammaire n'est point une bagatelle. Ce n'est pas comme l'arithmétique, une science dont vous ne pouvez apprendre que ce qui vous convient. C'est un tout dont il ne faut pas négliger une seule portion, autrement il vaudrait mieux ne pas s'en occuper. Oui, cette étude est difficile. Elle demande beaucoup de réflexion et de patience; mais, quand une fois on la possède, c'est pour toute la vie; et chaque jour on en recueille de nouveaux fruits. Et, d'ailleurs, ne nous laissons point effrayer par le travail que l'étude de la grammaire exige: il ne demande point d'efforts corporels; il ne nous expose ni au froid ni à la faim, ni à d'autres souffrances de ce genre. Il ne vous dérange pas dans vos affaires, et il ne vous enlève pas les heures que vous devez consacrer à prendre un exercice salutaire. Le temps que l'on perd pendant une année seulement à boire du thé, des liqueurs, et à des conversations oiseuses, est plus que suffisant pour apprendre à écrire et à parler très correctement. Il ne faut pour cela ni

chambre ni école. Vous n'avez rien à dépenser, rien qui contrarie vos goûts. J'ai appris la grammaire lorsque j'étais un pauvre soldat à douze sous par jour. Le bord de mon lit ou le bord de celui du corps de garde me servait de siège; mon havresac contenait toute ma bibliothèque, un morceau de planche posé sur mon genou formait ma table à écrire. En moins d'un an j'avais terminé cette étude. Je n'avais pas même de quoi acheter un bout de chandelle ou de l'huile; au milieu de l'hiver je n'avais d'autre lumière que celle du *feu*, et encore lorsque c'était *mon tour* de m'approcher du foyer. Si, en face de pareils obstacles, sans parent, sans ami pour me donner un conseil ou un mot d'encouragement, j'ai accompli cette tâche, je demande s'il existe un jeune homme qui oserait trouver une excuse pour s'en dispenser. Quelque affamé que je fusse, il me fallait sacrifier une portion de ma nourriture pour acheter une plume ou une feuille de papier. Je n'avais pas un seul instant à moi, et c'était au milieu des bavardages, des rires, des chants et des cris de dix à douze soldats que j'étais condamné à lire, à écrire et à étudier! Ne vous moquez pas du *sou* qu'il me fallait économiser de temps en temps pour acheter de l'encre, des plumes ou du papier. Hélas! quelle somme énorme c'était pour moi! J'étais aussi grand qu'à présent, je me portais fort bien, et je prenais beaucoup d'exercice. Toute dépense payée, il me restait *deux sous* au bout de la semaine. Je me rappelle, et il y a de quoi, qu'un soir j'étais possesseur d'un demi-sou que j'avais destiné pour le lendemain à l'achat

d'un hareng rouge; en ôtant mes habits et en me sentant talonné par la faim, au point de tomber en défaillance, je m'aperçus que j'avais perdu mon *demi-sou!* Je cachai ma tête sous la couverture et je pleurai comme un enfant. Je le répète, si j'ai pu accomplir cette tâche en proie à tant de misères et de difficultés, quel est le jeune homme qui osera reculer devant elle? Quel est le jeune homme qui ne serait pas honteux de chercher des excuses pour se dispenser de cette étude, la plus nécessaire de toutes?

45

Si j'insiste avec tant de force sur une connaissance parfaite de la grammaire, c'est parce qu'elle est la base de toute littérature; et parce que pour l'homme privé de cette connaissance les occasions d'écrire et de parler ne servent qu'à démontrer qu'il ne sait ni écrire ni parler. Que de faux savants j'ai démasqués! et à quelle honte je les ai exposés grâce à ma seule étude de la grammaire! Que de sots titrés, insolents et tout-puissants j'ai abattus et rendus méprisables! Et avec quelle facilité n'ai-je pas répandu la lumière et la clarté sur des sujets de la plus haute importance pour la génération actuelle et pour celles à venir... Le meilleur moyen d'acquérir cette connaissance indispensable consiste à lire la grammaire d'un bout à l'autre avec la plus grande attention, à la copier tout entière avec autant d'exactitude que de netteté, puis à en étudier successivement chaque chapitre. Quel

sacrifice vous demande-t-on ? Un sacrifice de trois mois à prendre sur le temps consacré à d'inutiles bavardages au café, ou autour d'une table à thé. Ma grammaire renferme trois cents pages. Il ne vous faudra que trois mois pour l'apprendre à raison de quatre petites pages par jour. Deux heures par jour seront suffisantes, et je suis sûr de ne pas me tromper en disant que vous pourrez les prendre sur cette partie de la matinée que l'on perd en restant trop tard au lit. Je n'aime pas le travail à la chandelle. Il fatigue bien plus la vue que le travail du matin, travail auquel on se livre avec une vigueur et une fraîcheur d'esprit complètes. Mais, d'ailleurs, il y a encore bien d'autres heures dans la journée qui sont propres à l'étude, et que l'on gaspille en bavardant, en fainéantant, ou en les employant d'une manière qui n'apporte ni plaisir, ni utilité. La politesse sied à tout le monde, et particulièrement aux jeunes gens; mais ce qui déplaît chez les jeunes comme chez les vieux c'est un sourire continuel, et un corps qui se plie en révérences perpétuelles. Que de jeunes gens qui se seraient fait un nom s'ils avaient consacré à l'étude de la grammaire la dixième partie du temps qu'ils ont employé à se rendre ridicules par leur prétendue gentillesse!

46

La *persévérance* est en toutes choses une qualité des plus précieuses, mais particulièrement dans les études. C'est à votre âge que l'on acquiert le plus facilement

cette inestimable qualité. Les hommes échouent bien plus souvent par un manque de persévérance que faute de talent et de bonne volonté. De même que le lièvre perdit le prix que remporta la tortue, de même dans les études le succès couronnera non pas celui qui ira le plus vite, mais celui qui ira d'un pas lent et assuré. Il faut attribuer la rareté des bons auteurs moins à un manque de goût ou d'heureuses dispositions qu'à un manque de persévérance. La grammaire comme toutes les autres études d'une haute importance est difficile à apprendre. Si l'on perd de vue ses *précieux résultats*, et la grande récompense promise à des efforts soutenus, l'indifférence arrive, l'ennui approche et le dégoût et le désespoir ferment le livre. Pour éviter ce malheur, *ne vouz pressez pas;* cramponnez-vous de toutes vos forces à l'entreprise, et dès que vous verrez venir l'ennui, redoublez de courage, et souvenez-vous que si vous reculez, tout ce que vous avez déjà fait aura été fait en vain. C'est un point du plus grand intérêt; car sur dix personnes qui tentent la conquête, on peut dire qu'il y en a neuf qui succombent, et cela faute de persévérance pour surmonter les premières difficultés. Le moyen le plus efficace de s'épargner un résultat si mortifiant serait de se faire une loi d'écrire ou de lire *chaque jour* une portion fixée d'avance. L'attention n'est pas toujours aussi bien disposée, elle n'a pas à chaque instant la même vigueur; aujourd'hui nous entreprenons avec la plus noble ardeur une tâche devant laquelle nous reculerons demain. Tous les hommes sont sujets à ces hautes

et basses marées de l'esprit; mais si la raison se fait entendre et vous engage à surmonter *les premiers accès de lassitude*, et à continuer la tâche, le cœur plein d'espérance, vous sentirez votre courage renaître, vous vous féliciterez de n'avoir pas abandonné l'entreprise, et vous marcherez avec plus de vigueur que jamais. Cinq ou six triomphes remportés sur l'indolence ou le dégoût vous assureront le succès, et ce qui est bien plus important, ils vous donneront l'habitude de *persévérer*.

47

Si je me suis arrêté longtemps sur ce sujet, c'est que l'expérience et mes observations m'ont appris qu'il avait bien plus d'importance que toutes les autres études à la fois. Lorsque vous posséderez à fond la connaissance de votre propre langue, vous aurez une supériorité incontestable sur la plupart des hommes. J'ai éprouvé la vérité de ce que je vous dis fort longtemps avant que je fusse *auteur*. L'adjudant sous lequel je servais comme sergent-major était, comme le sont presque tous les officiers, ou, si l'on veut, comme *ils l'étaient*, un homme fort ignorant. Lorsqu'il eut observé que tout ce qui sortait de ma plume était aussi correct et aussi lisible qu'un *livre*, le pauvre homme fut tout honteux de me laisser entrevoir ce qu'il *écrivait*. Il en advint que la rédaction des *ordres*, rapports et autres pièces, tomba sur moi de tout son poids, et si cette corvée n'ajouta point à ma paye, elle me valut, du moins, une influence aussi visible que si j'eusse obtenu

un nouveau grade. Enfin, c'est à une connaissance parfaite de la grammaire que je dois d'avoir accompli des travaux tels que peu d'hommes en ont achevé, et je lui dois encore la puissante influence que j'exerce sur les affaires du pays[1]. Une connaissance approfondie de cette science vous élève à vos propres yeux, vous donne une juste confiance en vous-même, et vous assure l'indépendance. Grâce à elle, vous apprendrez que les richesses et les honneurs ne font pas toujours le mérite, vous les estimerez ce qu'ils valent, et l'insolence de ceux qui les possèdent ne pourra rien sur vous.

48

J'espère que j'en ai dit assez pour vous décider à apprendre la grammaire et l'arithmétique. D'autres études occuperont encore vos heures de loisir. Vous étudierez, avant tout, les livres qui traitent de votre état, de votre profession; car le grand intérêt de votre vie, celui auquel tous les autres se rapportent, c'est de vous assurer une honnête aisance, une position convenable. Exceller dans la profession que vous aurez choisie sera le but constant de vos désirs. Ce point une fois bien établi, vous pourrez acquérir des *con-*

[1] Cette influence était si grande que le parlement rendit, en diverses occasions, des ordonnances contre la presse, qui avaient pour but d'empêcher la vente des brochures à très bas prix, que Cobbett publiait avec un succès prodigieux chaque fois qu'une grande question d'intérêt public venait éveiller l'attention.

naissances générales : je place à leur tête une connaissance parfaite de *votre propre pays*. N'est-il pas vraiment burlesque de voir un jeune garçon apprendre avec le plus grand soin les usages des Chinois ou des Hindous, tandis qu'il ne connaît pas ceux de son pays ? Croit-on qu'il soit beaucoup plus important pour lui de connaître quelles étaient les divisions du territoire des Grecs et des Romains, que de savoir comment son propre pays est divisé?

49

La *géographie* vient après la grammaire. Vous commencerez par apprendre sur le bout du doigt la géographie de votre pays avant de vous aventurer dans les autres parties du monde. Une légère connaissance de la position et des usages des contrées étrangères est suffisante; mais il serait honteux de ne pas être bien au fait de tout ce qui regarde notre propre pays. Et pourtant combien d'hommes qui s'imaginent être instruits et bien élevés, et qui ne connaissent pas le plus petit mot de la division territoriale, de l'origine des lois, et des usages de leur patrie! Tant que l'on n'aura pas acquis une complète connaissance de la géographie de son pays, il sera tout à fait inutile de lire son histoire.

50

Je vous répéterai, en vous recommandant l'étude de l'*histoire*, ce que je vous ai dit au sujet de la géo-

graphie : Commencez par apprendre l'*histoire de votre propre pays*[1].

[1] « Nous lisons aussi l'histoire de France depuis le roi Jean ; « je veux la débrouiller dans ma tête, au moins autant que « l'histoire romaine, où je n'ai ni parents, ni amis ; encore « trouve-t-on ici des noms de connaissance. »

Mme DE SÉVIGNÉ. (*N. du T.*)

LETTRE II

A UN JEUNE HOMME

53

Dans ma précédente lettre, j'ai adressé mes conseils à un jeune garçon. Aujourd'hui je m'adresse à vous, et j'aime à croire que vous avez grandi en vous conduisant d'après les conseils que renfermait ma lettre à un adolescent, et que, par conséquent, vous êtes devenu un jeune homme rangé, actif et instruit. Dans les lettres suivantes, qui seront adressées à l'amant, à l'époux et au père, j'aurai l'occasion de parler de vos devoirs comme *maître*, ou comme *employé* au service d'un autre. C'est pourquoi dans la présente lettre je me bornerai à traiter des devoirs du jeune homme en ce qui se rapporte à l'administration de ses biens et de son argent.

54

Quelque position que soit la vôtre, ce serait pour vous un grand malheur que de négliger un point de

cette importance. On a vu, et l'on voit tous les jours que, faute d'attention aux affaires pécuniaires, non seulement une foule innombrable de jeunes gens ont été réduits à la mendicité, mais encore il est arrivé fréquemment et presque généralement que la négligence dans les affaires pécuniaires a arrêté les progrès de la science, et enchaîné les élans du génie. Ce serait un miracle que de voir un homme accablé de dettes se livrer tranquillement à des travaux intellectuels ; sans parler des tentations que suggère un état de gêne et qui pourront le porter à abandonner de bons principes, à taire des faits et des opinions utiles, et, enfin, à devenir une disgrâce pour sa famille et un fléau pour son pays, tandis qu'il aurait pu être l'orgueil de l'une et une bénédiction pour l'autre. Être pauvre et indépendant est à peu près impossible.

55

Burke a remarqué, et avec beaucoup de vérité, que l'ouvrier qui gagne de quoi vivre et de quoi entretenir honorablement sa famille, ne doit pas être appelé ***un homme pauvre,*** par la raison que s'il ne possède rien, surtout si vous le comparez à un grand propriétaire, il n'est pas pour cela dans un état de pauvreté. C'est pourquoi, lorsque je dis que la pauvreté décourage, rend paresseux et avilit des écrivains de talent, je dois ajouter qu'elle ne provient que de leur propre faute, parce qu'ils se sont créé des besoins imaginaires, parce qu'ils se sont accordé un

luxe inutile, et parce qu'enfin ils se sont placés dans un état de pauvreté qui n'aurait jamais été leur partage s'ils avaient su mettre de la modération dans leurs jouissances.

56

Puisqu'il peut vous arriver (comme cela a été le cas avec moi) de vivre de vos talents littéraires, je dois dire, avant d'aborder des sujets plus applicables aux autres professions, qu'il m'est impossible d'imaginer un mortel plus à plaindre qu'un homme d'un vrai talent forcé de mettre son génie au service de personnes qu'il sait être fort au-dessous de lui pour le talent, et qu'il ne peut s'empêcher de mépriser de toute son âme.

57

La pauvreté, lorsqu'il n'y a pas privation absolue de nourriture et de vêtement, est donc bien plus imaginaire que réelle. *La honte de la pauvreté*, la crainte de passer pour pauvre est une fatale et grande faiblesse d'esprit, mais qui n'est que trop générale. Si pour être un *honnête homme* il ne fallait qu'être *riche*, on comprendrait pourquoi tant de gens s'efforcent de passer pour plus riches qu'ils ne le sont réellement. Dans un temps où la richesse ne trouve que des flatteurs, dans un temps où l'on est aux genoux de personnes qui, si elles n'avaient pas des millions seraient universellement méprisées, faut-il s'étonner de voir tant de gens frémir à l'idée de

passer pour pauvres ? De tous les dangers qui se présentent à l'entrée de la vie, celui-ci est l'un des plus grands. Il a causé la ruine, et la ruine jusqu'à *leur dernier sou,* d'une foule de jeunes gens. Ce que j'ai trouvé de plus aimable dans le caractère des Américains, c'est qu'ils ne se vantent jamais de leur richesse, et qu'ils ne déguisent jamais leur pauvreté. Ils parlent de l'une ou de l'autre comme de sujets de conversation publique. Personne ne s'éloigne d'un homme parce qu'il est pauvre. On ne préfère pas tel ou tel parce qu'il est plus riche que tel ou tel autre. On voit tous les jours en Amérique des individus qui ne possèdent pas un liard être choisis par le peuple, et l'on voit ce peuple leur confier la défense de ses droits et de ses intérêts, de préférence à des hommes qui ont chevaux et voiture.

58

Non seulement la honte de passer pour pauvre a quelque chose de déshonorant en elle-même, et de très fâcheux pour les hommes de talent, mais encore elle devient une cause de ruine pour les fermiers, les négociants, et même pour beaucoup de propriétaires. Elle conduit à des efforts toujours renaissants pour *déguiser la pauvreté:* il faut avoir un équipage, des domestiques, du vin (oh ! ce maudit vin), des liqueurs, des flacons, des verres, un service de table, de riches habits, des chevaux, des dîners, des soirées, et cela, non point tant par le plaisir qu'on y trouve que par

l'idée que, si l'on ne déployait pas tout ce luxe, on serait soupçonné de ne pas *avoir les moyens* de le montrer ; et c'est ainsi que chaque année des milliers et des milliers de personnes se trouvent réduites à une pauvreté trop réelle, uniquement parce qu'*elles ont eu trop de peur de passer pour pauvres.* Regardez autour de vous, observez bien, et dites si je n'ai pas raison. Que de fois n'a-t-on pas vu les familles les plus estimables et même les plus actives être entraînées à leur ruine par ce seul motif. Prenez la ferme résolution de ne jamais céder à cette fausse honte, et vous serez sûr de jouir pendant toute votre vie d'une tranquillité d'esprit que rien ne pourra troubler. A l'heure ou j'écris, il y a des milliers de familles qui luttent de toutes leurs forces pour conserver les apparences de la richesse. Les fermiers se plient aux circonstances bien plus aisément que les négociants et les personnes vouées à d'autres professions. Ils demeurent à une plus grande distance de leurs voisins ; ils peuvent changer leur manière de vivre sans qu'on s'en aperçoive, ils peuvent bannir la bouteille, substituer à plusieurs plats un morceau de salé, se contenter d'une tranche de lard grillée et de quelques œufs ; mais le négociant, le médecin, l'avoué, le boutiquier ne peuvent pas, sans qu'on s'en aperçoive, changer aussi facilement leur manière de vivre. Ce maudit vin, d'après lequel, pour ainsi dire, on juge du chiffre de votre fortune, comme on juge du ton d'un morceau de musique d'après la clé, ce maudit vin est la première chose superflue à laquelle

il faudra renoncer, parce qu'on aura plus de facilité à se débarrasser ensuite des autres. Des flacons maudits veulent impérieusement des valets, des femmes de chambre, des sonnettes, des tapis. Aussi lorsqu'on me dit: « Hé! mon Dieu, pourquoi faire tant de bruit pour si peu de chose? est-ce donc une si grande affaire qu'un verre de vin?» je réponds que dans ce pays [1], plus que dans tout autre, c'est l'article principal, c'est celui qui mène la bande, et qui entraîne à toutes les autres dépenses inutiles; il est très nuisible à la santé, et il l'est d'autant plus que chaque bouteille de vin renferme une grande quantité d'alcool, sans compter d'autres drogues encore plus délétères: aussi je regarde le vin comme l'ami le plus dévoué des médecins. Et ce qui ajoute encore à la folie, ou plutôt, disons mieux, ce qui ajoute encore au véritable vice de boire du vin, c'est qu'il arrive neuf fois sur dix que ceux qui en prennent ne l'aiment pas, ne s'en soucient pas, et ne l'ont sur leur table que par pure vanité, et parce qu'ils seraient tout honteux de ne pas prendre de vin devant leurs domestiques. Je suis sûr que dans ce moment il y a à Londres comme dans les environs des milliers de familles qui ont tous les jours du vin sur leur table, et qui n'en *prennent* que pour que leurs propres domestiques ne les soupçonnent pas d'êtres pauvres, et de ne pas savoir vivre comme des gens de bon ton; et c'est ainsi que

[5] On sait qu'en Angleterre tous les vins sont frappés d'un droit d'entrée considérable, et se vendent à des prix très élevés.

des milliers de familles sont ruinées uniquement parce qu'elles ont honte de passer pour pauvres.

59

Il n'y a point de honte à être pauvre, lorsque, comme c'est souvent le cas, les gens sont pauvres pour avoir voulu rester vertueux. C'est un cas rare, je l'avoue, et la pauvreté ne provient que trop souvent de la folie et de l'inconduite; mais, enfin, le premier cas se présente, et puisque l'Écriture nous recommande „de ne pas mépriser les pauvres seulement parce qu'ils sont pauvres", nous ne sommes point obligés d'honorer le riche parce qu'il est riche. La manière d'agir la plus sûre, c'est de ne juger d'un homme qu'après avoir observé sa conduite, et de le respecter ou de le mépriser selon le résultat de cet examen. On ne voit pas de pays où il y ait autant de suicides que chez nous. Dans neuf cas sur dix, tous proviennent de la même cause: les victimes sont presque toutes privées de raison; mais c'est la crainte de la pauvreté qui presque toujours a causé leur folie, non point la crainte de ne pas avoir de quoi vivre, et même de ne pas avoir de quoi vivre d'une manière décente, mais l'effroi de passer pour pauvre, et la crainte de ce qu'on appelle d'être déchu dans l'opinion publique, et nulle part cette crainte n'exerce plus de ravage que chez nous. Considérée sous son véritable jour, que découvrons-nous dans la pauvreté qui puisse déterminer un homme à attenter à sa vie? Il

est le même homme qu'auparavant, il possède les mêmes organes et les mêmes facultés. S'il est obligé de changer quelque chose à sa toilette ou à sa nourriture, faut-il qu'il se tue pour cela? Ces choses sont-elles si précieuses qu'on ne doive vivre que pour elles? Cependant cela n'arrive que trop souvent, et il est impossible de se faire illusion sur les maux innombrables qu'occasionne la crainte de passer pour pauvre.

60

Il faut donc apporter le plus grand soin à l'administration de sa fortune, et à ne jamais dépenser plus que ses revenus[1]. Un des meilleurs moyens de parvenir à ce but, c'est de ne jamais acheter qu'argent comptant. *Saint Paul* nous recommande „*de ne jamais rien devoir*", et de ces nombreux préceptes, celui-ci n'est pas le moins digne d'attention. Le *crédit* a été porté jusqu'aux nues. Parler contre le *crédit*, c'était ranger tout le monde contre soi. Je me souviens que, dans un numéro du *Spectateur*, on représentait le *crédit public* sous la forme d'une *déesse* trônant dans un

[1] Notre auteur aurait dû exiger ici que non seulement *on ne dépensât jamais au-delà de ses revenus*, mais encore qu'*on ne dépensât pas tous ses revenus*. Il était trop raisonnable et trop sensé pour approuver l'homme qui ne met jamais rien de côté pour parer aux pertes qui peuvent atteindre la fortune la mieux assurée. Cobbett eût sans doute répété ce sage proverbe hollandais : « *Celui qui dépense tous ses revenus est à moitié fou,* « *et celui qui dépense au-delà de ses revenus l'est tout à fait.* »

(*N. du T.*)

temple que lui avaient élevé ses adorateurs, auxquels elle distribuait des bénédictions de toute espèce. Plus tard nous avons entendu M. Pitt dire en plein Parlement qu'il espérait „que l'on inscrirait son nom sur le *monument* que l'on élèverait au *crédit public*". Le temps m'a appris que le *crédit public* n'est pas autre chose que l'art de contracter des dettes que l'on ne payera jamais, et j'ai vécu assez longtemps pour voir cette fameuse *déesse* attirer sur ma patrie des maux que Satan lui-même eût à peine imaginés. C'est la plus séduisante des déesses, mais son influence est aussi funeste sur les affaires de l'État que sur celles des particuliers. Cette influence est si générale que la plus petite comme la plus grande affaire ne se traite qu'à crédit. C'est à tel point qu'il y a à Londres un commerce connu sous le nom de „*commerce de la taille*", qui consiste à vendre à crédit, meubles, charbon, toilerie, en un mot toute espèce de provisions : le vendeur prend un petit bâton et y fait une entaille au fur et à mesure qu'il reçoit les à-comptes, et de cette manière les acheteurs anticipent toujours sur leurs petites épargnes ou sur leur gain, qui sont dissipés longtemps avant d'être reçus ou gagnés. Il est inutile d'ajouter que les acheteurs perdent beaucoup à ce jeu; les vendeurs à crédit vendant plus cher qu'ailleurs.

61

Je ne vous crois pas capable de descendre aussi bas que cela; mais, en supposant que vous soyez avoué,

médecin, prêtre ou négociant, dès que vous achetez à crédit, vous en venez au même résultat, et à un résultat souvent plus déplorable encore. Outre que vous payez plus cher, vous courez le risque de céder à la tentation d'acheter des choses dont vous n'avez pas besoin. La dépense que vous ne devez payer qu'au bout d'un certain temps ne semble qu'une bagatelle. On a remarqué, et avec beaucoup de justesse, que des personnes qui auraient reculé devant l'idée de dépenser un louis en or, jetaient avec la plus grande indifférence un billet de banque de la même valeur, tant il est vrai que la valeur intrinsèque et visible d'une pièce d'or porte plus à l'économie que la valeur de cette même pièce représentée par un morceau de papier. La vue et le toucher de l'or portent davantage à réfléchir, et l'on jette le billet de banque d'un louis, tandis que l'on aurait gardé précieusement le louis en or. La remarque est encore plus frappante si on l'applique à ce qu'on achète à crédit ou au comptant. Il y a une foule de choses que l'on achèterait à crédit, mais qu'on laisse de côté parce qu'il faut les payer comptant. Il est beaucoup plus facile de *demander* une chose que de la *payer*. Dans le moment où l'on achète, l'on ne pense point que le jour du paiement ne manquera pas d'arriver; mais s'il fallait tirer la bourse et payer à l'instant même, on se dirait: „*Est-ce que je ne puis pas me passer de cela?*" Cette chose m'est-elle vraiment indispensable? Suis-je forcé de l'acheter? Est-ce que la dépense qu'elle entraînera ne me sera pas plus funeste que sa privation si je me

l'impose? Si l'on se posait ces questions toutes les fois que l'on fait un achat, on entendrait bien moins parler de ces suicides qui sont la honte de notre pays [1].

62

On me dira, et avec raison, que les grandes opérations de nos négociants, que les achats d'immeubles, et beaucoup d'autres transactions considérables, ne peuvent pas se traiter au comptant; mais ce ne sont là que de rares exceptions à la règle, et même dans de semblables cas on pourrait émettre moins de bons et de billets à terme, et éviter bien des retards; mais dans ces petits marchés qui reviennent chaque jour de la vie, dans ces affaires avec le boulanger, le boucher, le tailleur, le cordonnier, quelle excuse oserait-on trouver pour ne pas les payer immédiatement? Oserait-on citer l'exemple du négociant qui expédie au loin des navires, et procède par échanges? Il y a peu de temps que je fus charmé d'entendre citer la réponse d'un jeune homme auquel on conseillait *de tenir un petit compte* de ses recettes et de ses dépenses. Il dit : „qu'il n'avait rien à faire avec des livres de compte; qu'il était sûr de ne jamais se tromper en ce

1 Cobbett recommande l'économie à son jeune lecteur, avec la même sollicitude que Mme de Sévigné la recommande à sa fille, la suppliant d'être toujours *calculante*, *comptante*, *supputante*, et de bien prendre garde aux petites pertes fréquentes qu'elle compare à « ces petites pluies qui gâtent bien les chemins. » (*N. du T.*)

qui regardait son revenu; et que, quant à la dépense, le petit sac qui contenait son argent était un guide infaillible, attendu qu'il n'achetait jamais le plus petit objet sans le payer sur-le-champ[1]."

63

Je crois que tout le monde conviendra que, parlant en général, on paye tout objet qu'on achète à crédit un quart de plus que si on l'avait acheté au comptant. Supposons alors, que vous ne payiez au boucher, au boulanger, au tailleur et au cordonnier, que cent louis par an, additionnez le tout, multipliez vingt-cinq par vingt, et vous trouverez qu'au bout de vingt ans vous aurez gagné cinq cents louis, sans compter les intérêts, et les intérêts des intérêts. Les anciens pères de l'Église et même des ordonnances ecclésiastiques

[1] Il faut avouer que ce jeune homme eût encore beaucoup mieux fait d'avoir des livres de compte bien tenus. Walter Scott, dans une de ses lettres à son fils aîné, lettres qui ne sont pas un des moindres attraits de la biographie de ce grand homme, par Lockhart, s'exprime ainsi à ce sujet: « Je vous prie « de tenir un compte bien exact de vos recettes et de vos dé« penses. Achetez un de ces livres rayés exprès et qui renfer« ment des colonnes pour les livres, sous et deniers. Vous trou« verez toujours la balance au fond de votre bourse si votre « livre est régulièrement tenu. Inscrivez les dépenses les plus « minimes. Seulement évitez-vous la peine de les énumérer « longuement, et mettez : *Pour divers*. Au premier moment « c'est une chose passablement ennuyeuse que de tenir un petit « compte par livres, sous et deniers; mais je vous assure que « cela est absolument indispensable, et que c'est le seul moyen « de savoir comment l'argent s'en va. » (*N. du T.*)

défendaient de vendre plus cher à crédit qu'au comptant; ce qui équivalait à une défense positive de vendre à *crédit*. Oui, telle était l'intention évidente de ces hommes à la fois pieux et sages, car ils s'entendaient aussi bien en législation et en moralité de mœurs qu'en religion. Mais il y a longtemps que la doctrine de ces pères, et que ces ordonnances sont tombées en désuétude, même dans les contrées où règne leur religion. La déesse d'*Addison* a prévalu, et non seulement les hommes établissent une différence quand on paye au comptant ou à terme, mais encore il serait absurde de vouloir qu'il en fût autrement. Il faut d'abord que le vendeur compte quelque chose de plus pour un argent *qu'on ne lui donne pas*, et, ensuite, il faut qu'il prenne quelque chose de plus pour le *risque* qu'il court de n'être jamais payé: ce dernier cas n'arrive que trop souvent, et il a presque toujours pour cause les malheurs de ceux auxquels il avait vendu à crédit. C'est pourquoi l'homme qui achète à crédit non seulement paye très cher ce crédit, mais il paye encore sa quote-part des pertes que le négociant subit en vendant à crédit, et, après tout, on est bien loin de le considérer comme une aussi bonne pratique que l'homme qui achète à bon marché et qui paye comptant, car son nom figure sans doute sur les livres du marchand, mais ce n'est pas avec ce nom que le négociant ira s'approvisionner de nouvelles marchandises [1].

[1] C'est bien persuadé de cette vérité qu'agissait Nicolas Grosso, que Laurent-le-Magnifique avait surnommé Nicolas des Arrhes,

64

On n'en finirait pas si l'on voulait donner la liste de toutes les sortes de pertes qui résultent de cette manière de compter. Les domestiques vont souvent demander des choses inutiles; d'autres fois, s'ils demandent des choses indispensables ils en prennent plus qu'il n'est nécessaire; et enfin ils les paient plus cher qu'il ne le faudrait, et pourtant l'on remédierait à tout cela en payant argent comptant. Que l'argent vienne à passer entre les mains du maître ou du domestique, il y a un compte à rendre; il y a quelqu'un pour *voir* la chose achetée et pour s'assurer qu'elle a été *payée*. Le maître de maison qui remet à sa femme de charge ou à son maître d'hôtel un sac d'argent à la fois s'assure de son contenu, se souvient de sa valeur, et tient la main à ce qu'on lui rende compte de la manière dont il a été employé.

65

D'où vient que les fermiers sont si exacts et si disposés à retrancher sur les gages de leurs ouvriers,

nom qui lui resta, parce qu'il ne voulait rien faire qu'il n'eût reçu *des arrhes,* ni rien livrer qu'il n'eût touché la totalité du paiement. Nicolas *des Arrhes* avait fait peindre une enseigne qu'il avait mise au devant de sa boutique, et qui représentait des livres de compte au milieu des flammes. Chaque fois qu'on lui demandait crédit, ne fût-ce que pour une heure, il conduisait l'indiscrète pratique sur le pas de sa porte, lui montrait son enseigne et lui disait : « Vous voyez bien que je ne puis « vous faire crédit, mes registres brûlent. » (*N. du T.*)

lorsqu'en même temps ils paraissent si indifférents à l'égard des sommes qu'ils paient en impôts sur la drêche, sur le vin, le sucre, le thé, le savon, la chandelle, le tabac et tant d'autres articles? Ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que l'on parvient à leur faire comprendre jusqu'à quel point ces taxes les affectent. La véritable raison, c'est qu'ils *voient* et palpent chaque samedi soir l'argent qu'ils donnent à leurs ouvriers, mais qu'ils ne voient point celui qu'ils déboursent en impôts sur les articles que je viens de mentionner. Pourquoi poussent-ils de telles clameurs au sujet des six ou sept millions de louis de taxes qu'ils ont à payer chaque année pour l'entretien des pauvres, tandis qu'ils ne soufflent pas le mot au sujet des soixante millions de louis qui sont prélevés pour d'autres impôts? C'est toujours pour la même raison, c'est-à-dire parce qu'on vient leur demander le droit pour l'entretien des pauvres en *argent*, qu'ils *voient* cet *argent* passer de leur poche dans celle du collecteur, et voilà pourquoi ils demandent à cor et à cri que l'on diminue l'impôt pour l'entretien des pauvres, et qu'ils s'efforcent de le restreindre dans des limites aussi modérées que possible.

66

Il en serait absolument de même avec l'homme qui n'achèterait jamais que l'argent à la main. Il viserait sans cesse à proportionner sa dépense à ses moyens: ce soin, cette économie ajouteraient à ses revenus, et à la fin de sa vie il pourrait dépenser davantage et

être aussi riche, parce qu'il n'aurait jamais acheté à crédit. Toute sa vie se serait écoulée dans la plus parfaite tranquillité d'esprit; il n'aurait jamais eu ces monceaux de paperasses, d'écritures, de reçus, de billets, et il n'aurait connu que de nom ces disputes et ces procès que la manie d'acheter à crédit ne manque jamais de produire. Et ne prenez pas ces conseils pour une leçon *d'avarice,* ils ne tendent en aucune façon à vous donner le goût d'entasser écu sur écu, puisqu'il est évident que l'habitude de ne rien acheter que l'argent à la main vous donnera les moyens de dépenser davantage, et que vous pourrez vous accorder en plus grande quantité et avec plus de variété bien des jouissances. Je vous ferai même remarquer que si vous tenez à avoir plusieurs domestiques et des chevaux, vous pourrez, grâce à ma méthode, économiser de quoi vous donner un domestique ou un cheval de plus. Si vous habitez la ville, ma méthode vous fera perdre beaucoup moins de temps dans les rues. Lorsque vous éprouverez quelque tentation à la vue de nos beaux magasins vous tâterez votre bourse, et vous vous direz sur-le-champ : « De bonne foi, ai-je besoin de cela? » Pour faire naître subitement une pareille question il n'y a rien de tel que de sentir son argent sous ses doigts.

67

Même en admettant que vous possédez une fortune qui suffit bien au-delà de vos besoins, est-ce que l'argent que je viens de prouver qu'il ne tenait qu'à vous

d'économiser ne serait pas admirablement bien placé en le consacrant à des actes de bienfaisance?[1] Pouvez-vous faire deux pas dans la rue, ou vous promener pendant un quart d'heure dans la campagne, pouvez-vous visiter une demi-douzaine de chaumières, en un mot, pouvez-vous ouvrir les yeux sans apercevoir l'un de vos semblables, l'un de vos compatriotes, et qui, à ce seul titre, possède des droits à votre bienveillance et à votre charité? pouvez-vous ouvrir les yeux sans rencontrer quelque être souffrant auquel la plus petite portion de vos épargnes d'une année apporterait la joie et le contentement? C'est à votre cœur de répondre. Lors même que vous n'auriez pas d'autre motif que celui-là pour suivre mes conseils, je n'aurais pas besoin d'ajouter un mot de plus.

68

Un mal très grave, qui provient de ce désir de passer pour riche, ou plutôt de ne pas être soupçonné d'être pauvre, c'est ce vice destructeur que l'on a honoré du nom de «*spéculation,*» et qu'il faut appeler tout bonnement par son nom: le jeu. C'est une transaction qui consiste à acheter tout objet dont vous n'avez besoin ni pour vous, ni pour votre famille, ni pour votre commerce, sur lequel vous courez de

[1] «Quand on a de cette crasse qu'on appelle or, comment «peut-on ne pas se hâter de la placer chez un malheureux pour «qu'elle vaille quelque chose!»

VERNES DE LUZE. (*N. du T.*)

grandes chances, et de la vente duquel vous attendez un beau profit. Lorsqu'on paye argent comptant des achats de cette espèce, ils ne paraissent pas aussi absurdes, et ne sont pas suivis d'aussi grands risques; mais quand on est obligé d'*emprunter* pour les payer, ils ne deviennent ni plus ni moins que des affaires de jeu, et ils ont été de tout temps une cause de ruine, de suicide et de malheurs qu'on essaierait en vain de décrire. Je vous supplie de ne jamais vous livrer à ces affaires de jeu, et je vous supplie, si vous vous en occupez, d'y renoncer aussitôt que possible. Pendant tout le temps que vous consacrez à de pareilles affaires, vous menez la vie d'un joueur, c'est-à-dire une vie assiégée de mille craintes toujours renaissantes, d'inquiétudes perpétuelles, et de désirs immodérés de tromper; c'est une vie couverte de sombres nuages que viennent à peine dissiper, de temps en temps, un éclair d'espérance et un succès. Ce succès même vous engage à courir de nouvelles chances, et il arrivera mille fois pour une que vous ne justifierez que trop l'application du proverbe : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. »

69

La grande tentation qu'offrent ces affaires de jeu, c'est comme dans tous les autres jeux du monde, le *succès de quelques joueurs*. Voyez les jeunes gens qui se pressent dans les rangs de l'armée avides de grades et de renommée; jamais ils ne regardent la redoute

où viennent de tomber leurs infortunés camarades. Ils n'ont des yeux que pour le général en chef, à la place duquel ils se voient déjà parvenus, faisant d'un mot de leur bouche ou d'un signe de la main, marcher les bataillons ou l'armée entière... Hé bien! il en est absolument de même de l'armée des «spéculateurs.» Ils ne voient que les belles propriétés échues à des gens qui, la veille encore offraient dans la rue des crayons ou des oranges à vendre; ils ne voient que la position récente d'individus que la nature avait destinés à cirer les souliers, à ramoner, à balayer les rues, et qui roulent dans de somptueux équipages, siégent dans des salons, ont à leurs ordres une armée de laquais aux livrées éclatantes; et les pauvres gens ne peuvent pas concevoir pour quelle raison il ne leur arriverait pas absolument la même chose. Ils oublient les milliers et les milliers de malheureux qui ont couru la même carrière dans laquelle ils se jettent, et qui se sont vus réduits à un état de misère tel, qu'avant leur chute ils n'auraient jamais pu en rêver toute l'horreur.

70

Dans toutes les positions de la vie, évitez *les filets de la chicane.* Il faudra que la nature de l'homme change pour que l'on ne voie plus de procès; et ce serait presque demander l'impossible que d'espérer qu'ils deviendront moins fréquents; mais si personne ne peut répondre de n'avoir jamais de procès, du moins il est au pouvoir de tous de les éviter. Une

excellente habitude à prendre c'est d'avoir aussi peu de rapports que possible avec les gens qui ont la manie des procès, et qui parlent, à la moindre occasion, de recourir aux tribunaux. Par suite de leurs nombreux différends, des gens de cette espèce prennent l'habitude de ne se servir que de phrases judiciaires, ils en tirent vanité, et leur compagnie devient singulièrement repoussante pour des personnes sensées. Pour ces gens-là un procès est une jouissance, au lieu d'être, comme pour tout le monde, en général, une source d'inquiétudes et un véritable fléau. Les amateurs de procès ont toujours un caractère querelleur; et ils profitent de toutes les occasions qui se présentent de faire du tort à leurs voisins. La plupart du temps les hommes ne s'adressent aux tribunaux que pour satisfaire un mouvement de colère. Les Allemands sont renommés pour leur habitude de porter les uns contre les autres *des actions de dépit,* et pour harasser les plus pauvres d'entre leurs voisins par un simple désir de vengeance. Ils ont porté avec eux en Amérique cette fâcheuse disposition; aussi personne n'aime-t-il dans ce pays à vivre dans le voisinage d'un Allemand.

71

Avant de prendre le parti de recourir à la loi, réfléchissez bien à ce que cela vous coûtera; car si vous gagnez votre procès et qu'ensuite vous vous trouviez plus pauvre qu'auparavant qu'aurez-vous obtenu? Votre haine contre votre adversaire redouble, vous

lui dites des injures, mais vous ne faites du tort qu'à vous-même. Ne vaut-il pas bien mieux perdre un louis que d'en perdre deux, sans compter la perte de temps, toutes les peines, les angoisses et les crève-cœur que donne un procès? Procurer de la besogne à un avoué dans le but de fatiguer et de tourmenter un autre homme, est une fort méchante action; c'est donner de l'inquiétude à lui et à toute sa famille, pendant que vous restez bien tranquille chez vous. Si quelqu'un vous doit une somme qu'il est dans l'impossibilité de payer, pourquoi ajouter à sa détresse, sans aucune chance d'en recueillir quelque avantage? Des milliers de gens se sont fait le plus grand tort en s'adressant aux tribunaux, et il y a fort peu de personnes qui aient amélioré leur position par un procès, à moins qu'il n'y eût aucun moyen de l'éviter.

72

Rien ne peut faire plus de tort que l'habitude de ce que l'on appelle *surfaire*. On dit que les Turcs ne savent pas du tout ce que c'est que d'avoir *deux prix* pour le même article, et que c'est insulter le plus humble de leurs boutiquiers que de lui demander un rabais. Les chrétiens feraient bien, sous ce rapport, d'imiter les musulmans. Demander un prix et en accepter un autre, ou offrir un prix, et finir par en donner un autre, fait très peu d'honneur aux deux parties, sans compter que cela leur occasionne une perte de temps, particulièrement quand tout ce tripo-

tage est accompagné de protestations solennelles [1]. C'est, dans le fait, une espèce de mensonge, et il n'est pas plus profitable au vendeur qu'à l'acheteur. J'espère que mon jeune lecteur se fera une loi de ne jamais marchander et de ne jamais mentir en affaires. Il y a une circonstance qui parle beaucoup en faveur du commerce de la librairie, c'est que chaque ouvrage a son prix fixé d'avance, et que personne ne songe à demander un rabais. Si le même usage était en vigueur dans les autres branches du commerce, que de temps d'épargné, et que d'immoralité de moins!

73

Quant à ce qui regarde l'emploi de votre temps, vous le consacrerez tout entier à vos affaires ou à votre profession, de préférence à toute autre chose. A moins de *l'employer ainsi*, on ne pourra trouver de véritable plaisir dans quelque autre occupation que ce soit. Il faut, sans doute, s'accorder des moments de loisir, et se reposer un peu des affaires, et c'est de la manière dont vous charmerez ces loisirs que dépendra, en grande partie, votre bonheur. On peut se procurer les plus aimables distractions, quand on a à sa portée des champs et des jardins. Quant à celles

[1] « Il n'est rien que je haïsse comme à marchander: c'est un « pur commerce de trichoterie et d'impudence; après une « heure de débat et de barguignage, l'un et l'autre abandonne « sa parole et ses serments pour cinq sous d'amendement. » — MONTAIGNE. (*N. du T.*)

que l'on trouve en société, j'en ai dit assez dans ma première lettre pour détourner un jeune homme de la compagnie des ivrognes et des tapageurs; mais il y a une autre société tout aussi funeste. Je veux parler de celle des paisibles amis „*de la pipe et de la bouteille.*“ Il est impossible de concevoir quelque chose de plus sot, de plus stupide, de plus contraire à tout amusement convenable et sensé, que de s'asseoir, que de gargoter autour des verres et des pots, en remplissant l'air de tourbillons de fumée, et en articulant de temps en temps quelque bêtise sur toutes sortes de sujets. Un homme de sens préférerait travailler pendant sept ans comme un esclave, plutôt que de subir une pareille société pendant sept mois. Mais, telle est la force de l'habitude, que le jeune homme qui prendra goût à de semblables réunions ne pourra plus s'en passer. On a pourtant besoin de compagnons, et tout homme rangé en trouvera dans les maisons particulières, chez des familles au milieu desquelles s'établissent des rapports convenables entre les deux sexes. Un homme qui ne peut passer une soirée sans boire est un véritable sot. A-t-on besoin de boire pour causer? Les femmes savent parfaitement bien causer sans boire, et j'ai admiré cent fois la patience avec laquelle elles s'asseyaient, et prenaient leur ouvrage dans la même chambre où leurs maris, entourés de verres et de bouteilles, ne s'occupaient nullement d'économie, et ne songeaient pas à la honte qu'une conduite si différente attirait sur leurs têtes. Nous avons bien des grâces à rendre aux femmes, mais surtout

pour leur sobriété. De peur de suivre leur bon exemple, les hommes les renvoient de table, en ayant l'air de dire „Maintenant vous avez assez, contentez-vous „d'avoir mangé; pour nous, nous allons nous appliquer „à bien boire et à tenir des propos que vous ne sauriez „entendre." Quand les dames quittent la table, les hommes se lèvent comme pour leur rendre hommage; mais ils se gardent bien de suivre l'excellent exemple qu'elles leur donnent. Ce qu'on ne peut pas dire devant des dames, ne peut pas se dire du tout; et c'est presque un appel à l'ivrognerie et à l'indécence que de renvoyer de table les dames aussitôt qu'elles ont fini de manger. On a attribué cet usage au désir de les laisser quelques instants causer entre elles; mais où est la nécessité de les laisser ainsi seules? Leur conversation est toujours aussi aimable que leur aspect est séduisant. Aussi, disons toute la vérité c'est le penchant à la boisson et à d'indécentes causeries qui porte à bannir les dames de la table, et j'ai toujours eu cet usage en horreur. J'aime à voir surtout les jeunes gens les suivre hors de la chambre, et je préfère leur société à celle des sots qui restent derrière [1].

[1] J'ai d'autant moins hésité à rapporter cette particularité des mœurs anglaises qu'elle signale un mal, c'est-à-dire le penchant à fuir la société des dames qui se reproduit dans tous les autres pays, mais seulement sous des formes différentes: ainsi, en France et ailleurs, les messieurs ne prient pas les dames de rentrer au salon pour les laisser encore à table boire et causer; mais après y être rentrés avec elles, ils se hâtent de les quitter pour courir au club, au cercle ou au café. (*N. du T.*)

74

La lecture est encore un moyen de charmer nos moments de loisir. Des compagnons raisonnables et studieux peuvent instruire mieux que des livres, mais les livres n'ennuient jamais; ils coûtent peu, et on les a toujours sous la main, prêts à répondre au premier appel. C'est de votre genre de profession que doit dépendre le choix de vos livres; mais il y a plusieurs ouvrages qu'il faut connaître, à moins de passer pour ignorant. Dans ma précédente lettre, j'ai parlé un peu en courant de l'histoire et de la géographie; aussi il est bon que je vous recommande encore ici de commencer par étudier l'histoire et la géographie de votre pays, vous mettant complètement au fait, non seulement de son ancienne position, mais encore de l'origine de ses principales institutions. Lire seulement le récit des batailles et celui des intrigues par lesquelles rois ou ministres se sont succédé, ne vaut guère mieux que la lecture d'un roman. Pour bien comprendre l'histoire d'un pays, vous devez d'abord connaître l'origine de la division de ce pays en comtés, provinces ou départements; vous devez savoir comment on en vint à créer des juges, des magistrats et des jurés, dans quel but on les institua, et quelles furent les modifications qu'ils subirent à différentes époques. Il est important que vous connaissiez quelle était la *situation du peuple* dans les anciens temps; connaissance qu'on ne peut acquérir *qu'en comparant le prix du travail de ce temps-là avec le prix de la nour-*

riture. On lit, et on entend assez parler des *guerres glorieuses* du règne d'*Édouard III,* et ce n'est pas moi qui déprécierai ces nobles souvenirs; mais pourquoi nos historiens ne disent-ils pas un mot de la paie d'un ouvrier sous ce règne, ou de ce que coûtait un mouton gras, une oie grasse, etc., etc? Il vous est impossible de vous assurer de ce que gagnait par jour une femme employée aux travaux des champs, et de ce qu'on payait un setier de vin rouge. Ce sont des objets que les historiens ont regardés comme parfaitement indignes de leur attention, et qui sont pourtant d'une haute importance; ce sont des objets d'une utilité pratique à notre époque, puisque eux seuls peuvent nous mettre à même de comparer notre position actuelle avec celle de nos ancêtres. L'impôt pour l'entretien des pauvres est l'un des traits les plus frappants des lois et coutumes de l'Angleterre; et cependant, si l'on demande à mille personnes qui auront lu ce qu'on se plaît à appeler l'histoire d'Angleterre, quelle est l'origine de l'impôt en faveur des pauvres, il s'en trouvera neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qui vous répondront qu'elles n'en savent pas le plus petit mot. Je dis que ce n'est point là savoir l'histoire. Une longue liste de batailles, une longue suite d'intrigues ne suffisent pas pour constituer l'histoire, elles ne fournissent pas un seul renseignement applicable à notre état actuel, et l'on ferait bien mieux de s'amuser à lire un roman, quoique, à mon avis, cette occupation vaille un peu moins que de passer le temps à compter les arbres d'un grand chemin.

75

On nous représente l'histoire comme nous offrant les leçons de l'expérience, comme un souvenir de ce qui a été destiné à nous faire deviner ce qui arrivera ou ce qui doit arriver ; mais ce ne sera pas au moyen d'une histoire romanesque que nous pourrons acquérir une semblable expérience. Une telle histoire ne fournira pas un seul fait sur lequel on puisse compter pour se former une opinion sur la situation présente ou future. Pour bien connaître l'histoire d'une nation, il faut étudier ses lois, il faut lire les ouvrages qui traitent de ses usages et de ses coutumes dans les premiers temps de son existence, et il faut apprendre ce qu'on payait la journée d'un ouvrier, et ce que coûtait sa nourriture. La lecture d'un seul édit, rendu pendant la vingt-troisième année du règne d'*Édouard III*, indique le prix du travail à cette époque. Un acte du parlement, mis en vigueur dans la vingt-quatrième année du règne de *Henri VIII*, et le *preciosum de l'évêque Fleetwood*, qui font connaître le prix de la nourriture dans ce temps-là, vous donnent une connaissance complète de ce qu'était autrefois l'Angleterre. On a plusieurs livres qui expliquent l'origine des divisions territoriales, et celle des grandes institutions du pays, et le résultat de ces lectures vous rendra maître d'un vaste répertoire de connaissances qui sera une source d'agréments pour chaque jour de votre vie.

76

Cependant l'histoire ne devra pas à elle seule occuper vos loisirs. Chacun a des goûts différents. La poésie, la géographie, les essais de morale, les diverses sections de la philosophie, les voyages, l'histoire naturelle, les traités scientifiques, et, en un mot, l'armée entière des livres instructifs est à notre disposition. Mais il y a une chose contre laquelle vous devez vous tenir toujours en garde : c'est le penchant à admirer et à louer un ouvrage uniquement parce que c'est *la mode* de l'admirer et de l'applaudir ; lisez, réfléchissez bien à ce que vous lisez, et *prononcez un jugement* dont vous ne démordrez pas, dussiez-vous contrarier les opinions de ceux que l'on veut bien appeler des hommes instruits, à moins qu'on ne vous prouve par des faits ou des arguments positifs que vous êtes dans l'erreur. Rien n'est plus fréquent que de voir les auteurs se louer entre eux, et se réunir, au besoin, pour couler à fond tout écrivain qui fait bande à part, et qui devra succomber, à moins qu'il ne soit doué d'un talent et d'une persévérance peu communes. Quand je lus pour la première fois les ouvrages de *Pope* et de *Swift*, je pris grand plaisir à les voir mettre en pièces *Dennis;* mais je m'étonnais en même temps de ce qu'ils se donnaient tant de mal au sujet d'un pauvre *fou*. Il m'arriva, pendant mon séjour en Amérique, de me trouver au milieu des bois dans une petite auberge isolée; et, par le plus grand hasard du monde, je mis

la main sur un vieux bouquin, afin de me distraire pendant que mes compagnons étaient à boire dans la chambre voisine. Ayant vu que ce livre renfermait des essais de critique par *Dennis*, j'allais le mettre de côté, lorsque le mot de *Caton* frappa mes regards. Comme j'avais lu un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on portait cette pièce aux nues et que je savais qu'elle était d'*Addison*, dont l'on m'avait appris à regarder chaque production comme étincelante d'esprit et de génie, je daignai lire quelques lignes, quoiqu'elles fussent de ce fou de *Dennis*. J'y pris goût, et bientôt je me mis à rire, non pas de *Dennis*, mais d'*Addison;* je riais de si bon cœur, si bruyamment, que l'aubergiste qui traversait le corridor vint s'informer de ce qui me mettait en si belle humeur. En un mot, je trouvais cette critique l'une des productions les plus supérieures, l'une des choses les plus spirituelles que j'eusse jamais lues en ma vie. Je fus enchanté de *Dennis*, et tout à fait honteux de ma vieille admiration pour *Caton;* j'étais même fort irrité contre *Pope* et *Swift*, à cause de leurs injures répétées contre ce grand et spirituel critique. Cette lecture fut la cause de ma première *émancipation* en fait de jugements littéraires; et elle m'apprit à ne plus juger que par moi-même. Depuis ce temps, je ne m'en suis plus rapporté à la bonne foi des autres: j'ai voulu juger d'après mon goût à moi, me fiant aussi peu aux opinions des écrivains qu'aux caprices de la mode. Après avoir lu dans le Cours de rhétorique du docteur Blair, que si je voulais écrire correctement, „je devais passer mes

„jours et mes nuits à étudier *Addison*", je lus quelques numéros du *Spectateur* dans le temps où j'étais occupé à composer ma grammaire anglaise. Je ne consacrais au *Spectateur* ni mes jours ni mes nuits, et cependant j'eus le temps d'y trouver des fautes de grammaire à *foison*, et un nouvel examen me donna la certitude que *Dennis* aurait bien pu ajouter à ses autres critiques celle de ce livre.

77

Mais il y a eu un événement que ne peuvent avoir oublié les hommes qui en furent les témoins, et *qu'il faut faire connaître à tous les jeunes gens de notre époque*, afin de leur montrer combien il est important de ne juger que par soi-même de la valeur d'un livre. Je veux parler de ce qui arriva, il y a une trentaine d'années, à l'occasion des ouvrages de *Shakespeare*. C'était, et c'est encore la mode de porter jusqu'aux nues chaque page de ses productions: ne pas admirer *Shakespeare*, c'est donner une preuve évidente d'un manque d'intelligence et de goût. M. *Garrick*, et d'autres après lui ont eu des raisons bonnes et profitables pour prôner les œuvres de ce poëte. Lorsque j'étais un petit garçon, il y eut un *jubilé* en l'honneur de *Shakespeare*, et comme on disait qu'il avait planté un mûrier de ses propres mains, on vendit des boîtes et de petits ouvrages en bois qu'on assurait avoir été faits avec le tronc et les branches de cet arbre antique et sacré. Nous nous moquons, en bons protestants, des reliques

dont les catholiques font grand cas, et pourtant, jamais peuple catholique ne fut aussi complètement dupé que les Anglais avec ce mûrier. On vendit, certainement, plus de bois de cet arbre qu'il n'en eût fallu pour construire un vaisseau de guerre ou une grande maison. Pendant quelques années cette folie se calma un peu; mais, à la fin du dernier siècle, elle se ralluma avec plus de fureur que jamais. Les œuvres de *Shakespeare* furent publiées *à cinq cents louis l'exemplaire*, par *Boydell*, l'un des magistrats de Londres; chaque exemplaire était orné de gravures, et chaque gravure faisait tableau. Parmi les plus fous de l'époque figurait un certain M. *Ireland*, encore plus fou que les autres. Par idolâtrie pour le poëte, il voulut accomplir un pieux pèlerinage à une vieille ferme des environs de Stratfort-sur-Avon; l'on disait que c'était celle où le poëte avait reçu le jour. A son arrivée, M. *Ireland* pria le fermier et sa femme de lui permettre de procéder à une enquête des paperasses qui pouvaient encore exister. Il commença par *se mettre à deux genoux*, demandant aux dieux, dans le style le plus poétique, de bénir ses recherches. Il ne trouva point de papiers, mais il apprit que la fermière, en nettoyant un galetas quelques années auparavant, avait trouvé de vieux chiffons de papier qu'elle avait brûlés; ils avaient probablement servi, dans le temps, à mettre les joues des petits cochons à l'abri des chauves-souris. „O misérable femme! s'écria M. *Ireland*, savez-vous bien ce que vous avez fait!... — Non, non, sur mon âme, répondit la pauvre femme, à moitié morte de frayeur;

„ j'espère n'avoir point fait de mal. Les papiers étaient „ si vieux, si vieux!... Oh! mon bon monsieur, je „ vous jure qu'ils étaient pour le moins aussi vieux „ que la maison!..." Cet aveu porta au dernier degré la colère de notre dévot: il délirait, il tapait du pied, il écumait, et il ne sortit de la maison qu'après avoir adressé à cette femme les reproches les plus impitoyables. Il se rendit en poste à Londres, pour raconter à ses confrères en folie l'horrible sacrilège de la femme païenne. Malheureusement pour M. *Ireland,* malheureusement pour ses savants confrères de la métropole, et malheureusement pour la réputation de *Shakespeare,* notre homme s'était fait accompagner dans son pèlerinage par son fils, *jeune garçon de seize ans,* et qui travaillait chez un avoué de Londres. Le fils n'avait pas été, à beaucoup près, aussi vexé que son père; et, en regagnant la capitale, il lui vint dans l'esprit de *remplacer* les *papiers inappréciables* que la païenne de fermière avait détruits. Il s'imagina que rien n'était plus facile que d'écrire des *pièces qui ressemblassent parfaitement à celles de Shakespeare;* ce qui lui paraissait moins aisé, c'était de se procurer du papier qui eût l'air d'avoir été fait sous le règne d'*Élisabeth,* et de l'encre qui pût donner une écriture qui parût être du même âge. Il surmonta ces obstacles. Le jeune *Ireland* était lié avec le fils d'un libraire qui faisait le commerce de *vieux livres.* Notre jeune auteur se fit une provision de papier avec les feuilles blanches de ces livres; et il eut bientôt de l'encre convenable à ses desseins. Il se mit à l'œuvre, il *écrivit*

plusieurs pièces, quelques lettres d'amour et d'autres bluettes du même genre; puis, s'étant procuré une Bible qui avait été imprimée à l'époque où vivait *Shakespeare,* il écrivit des notes en marge. Il porta le tout à son père, en y joignant plusieurs *sonnets* et bon nombre de petites pièces détachées. Il lui raconta qu'il tenait cette collection des mains d'un gentleman qui *lui avait fait jurer de ne jamais prononcer son nom.* Le père annonça au monde littéraire cette inappréciable découverte. Le monde littéraire accourut à sa porte: les docteurs les plus savants et les plus fourrés déclarèrent que ces manuscrits étaient parfaitement authentiques. Parmi ces savants hommes, figuraient les docteurs *Parr* et *Warton,* qui déclarèrent *sur leur tête qu'il n'y avait que Shakespeare qui eût été capable d'avoir écrit ces manuscrits; car, quel autre homme dans l'univers entier en aurait écrit de pareils?...*

78

M. *Ireland* ouvrit une souscription, publia à un prix énorme ces nouveaux et inestimables manuscrits, et l'on mit sur-le-champ à l'étude *l'une des pièces* intitulée *Vortigern.* Quelque temps après la représentation de cette pièce, le secret fut découvert par l'indiscrétion du petit jeune homme, et à l'instant même tous ceux qui avaient déclaré qu'il avait écrit aussi bien que *Shakespeare* mirent tout en œuvre *pour le perdre!* L'avoué le chassa de son étude, le père le chassa de sa maison, et en un mot il fut pourchassé comme un

poëmes qui sont trop sales pour être lus par une personne qui se respecte. Il n'aurait jamais dû recourir à de pareils moyens pour faire briller un talent qui pouvait si bien s'en passer, et qui n'en eût jeté qu'un plus vif éclat. En m'annonçant, il y a peu de temps, la vente de la bibliothèque de l'un de ces personnages que l'on veut bien appeler „ illustre", on ajoutait qu'elle renfermait une immense collection de livres infâmes. Cette seule circonstance, à défaut de toute autre, eût suffi pour me donner une juste idée du caractère d'un tel personnage.

81

Il faut qu'un jeune homme s'occupe d'autre chose que de la lecture; il doit aussi écrire, s'il en a le temps et la capacité. Si vous désirez vous bien souvenir d'une chose, mettez-la par écrit, lors même que, tout de suite après, vous jetteriez le papier au feu. Les yeux aident singulièrement la mémoire. La mémoire n'est qu'un enchaînement d'idées; le lieu, le temps, et d'autres circonstances réveillent le souvenir des faits, et rien n'y contribue autant que de mettre ces faits par écrit. Tous les jeunes gens devraient tenir un journal. Écrivez quelque chose dans le vôtre chaque jour de l'année, ne fût-ce que le temps qu'il a fait. A peine aurez-vous tenu votre journal pendant quelques mois, que déjà vous en retirerez du profit. Un journal soulage la mémoire de beaucoup de choses qu'il faut se rappeler. Il est utile, amusant; il ne faut jamais le

mettre de côté. Voyez comme il nous arrive souvent de ne plus nous souvenir de choses qui auraient beaucoup intéressé nos amis et nous, et cela faute d'avóir tenu registre des lieux où nous avons été, et des particularités qui nous arrivèrent tel ou tel jour! Que de fois il arrive que l'on a des discussions très pénibles sur des faits à moitié oubliés, sur l'époque à laquelle ils prirent place, et sur les particularités qui les accompagnèrent! Lors même qu'un journal ne serait qu'un objet de pure curiosité, il ne serait pas sans prix, et il est souvent fort utile. Il ne demande qu'une minute par jour, et cette minute est employée d'une manière aussi utile qu'agréable. Un journal donne l'habitude de la régularité en affaires, il ne demande *qu'un peu d'attention chaque jour:* j'en ai recueilli de grands avantages, et je ne puis que recommander instamment à mes lecteurs de tenir un journal [1].

[1] Avant Cobbett, notre inimitable *Montaigne* avait énuméré, avec autant de précision que de grâce, les avantages de tenir un journal. Seulement il ajoute, avec sa *bonne foy* et sa candeur accoutumée, qu'il s'est bien gardé d'en tenir un. « Feu « mon père, dit-il, ordonnoit à celuy de ses gens qui lui servoit « à escrire, un papier journal à insérer toutes les survenances « de quelque remarque, et iour par iour, les mémoires de l'his- « toire de sa maison; très-plaisante à veoir quand le temps « commence à en effacer la souvenance, et trez à propos pour « nous oster souvent de peine: quand feut entamée telle be- « songne, quand achevée; quels trains y ont passé, combien « arresté; nos voyages, nos absences, mariages, morts; la ré- « ception des heureuses ou malencontreuses nouvelles; chan- « gement de serviteurs principaulx telles matières. — Usage « ancien, que je treuve bon à refreschir, chacun en sa chacus- « niere: et je me treuve un sot d'y avoir failly. »

(*N. du T.*)

LETTRE III

A UN AMANT

82

Il y a deux catégories d'amants auxquels il serait parfaitement inutile de donner des conseils. Je parle surtout de ceux que la passion maîtrise au point de leur ôter la raison. Peu de personnes sont plus à plaindre qu'eux. Ils sont attaqués d'une véritable folie qui ne les porte que trop souvent au suicide.

83

Autant vaudrait s'adresser aux vents ou aux vagues que de vouloir *causer raison* avec eux: produisez-vous quelque impression, elle ne dure qu'un moment; vos efforts, semblables à une digue impuissante, ne feront qu'ajouter à la violence du torrent; rien ne pourra suspendre sa course: dans des cas un peu moins désespérés, *l'absence*, la *vue de nouvelles figures*,

le son de *nouvelles voix*, pourront produire, si ce n'est une guérison complète, du moins un soulagement. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'en pareil cas les jeunes filles (et même les dames) se rangent contre nous : à les entendre, il faut absolument, pour qu'un amant soit sincère, qu'il soit un peu fou ; et elles regardent toute tentative pour le soustraire à leur esclavage comme un acte de haute trahison contre leur souveraineté naturelle. Un jeune homme aura beau commettre les extravagances les plus ridicules et les plus insensées, la jeune fille ne l'en aimera pas moins dès qu'elle aura la *certitude* que c'est par amour pour elle. Satisfaite sur ce point, soyez sûr qu'elle le sera sur tous les autres; et, sans qu'elle s'en doute, il y a beaucoup de philosophie dans sa manière de raisonner. D'après la nature même des choses, l'obligation d'élever des enfants a été et sera toujours accompagnée de tant de peines et de tourments, qu'ils ne peuvent être contrebalancés que par cette vive et ardente affection qui doit toujours régner entre époux. Le révérend *Malthus* aurait pu s'épargner la peine de prêcher une retenue morale, et le gouvernement anglais aurait pu s'épargner celle de nommer des comités pour prévenir les mariages *prématurés* et *imprudents* dans les classes pauvres. La passion que l'on voudrait restreindre, en même temps qu'elle est indispensable pour que la terre continue à être peuplée, sera toujours la compensation la plus puissante aux soucis inévitables, aux peines, aux misères et aux chagrins de la vie; et s'il n'y avait de mariages qu'entre personnes *à leur*

aise, tout sentiment généreux serait à l'instant banni de la terre.

84

Il y a encore une autre catégorie d'amants avec lesquels il est impossible de parler raison: ce sont ceux qui aiment d'*après les règles de l'arithmétique* ou qui mesurent leurs espérances matrimoniales avec *la toise de l'arpenteur*. Il n'est plus question ici d'amour et de mariage, mais bien d'achat et de vente. Les jeunes gens choisiront presque toujours des jeunes femmes de leur société, parce qu'ils les connaissent mieux et les voient plus souvent. Mais si le jeune homme s'intéresse avant tout à la fortune actuelle ou future de la demoiselle, et que, de son côté, la jeune personne suppute avec la même attention la fortune du jeune homme, il ne s'agit plus que de conclure un marché. Les princes et les princesses sont singulièrement gênés par l'étiquette en ce qui regarde le mariage; si les nobles ne sont pas aussi à plaindre, ils sont du moins gênés par leur position même: je ne sais pas si ces entraves ne contrebalancent point tous les autres avantages qu'ils possèdent sur le reste de l'humanité. Ces entraves, en général, pèsent de toute leur force sur leur tête, et elles ne diminuent qu'à mesure qu'on descend vers cette nombreuse classe de la société qui vit du travail de ses mains. Vous rencontrez souvent des hommes riches qui sacrifient une inclination naturelle et raisonnable à un orgueil ridicule et méprisable, et qui se préparent pour toute leur vie

une longue suite de misères. En préférant des *mariages d'argent* à des mariages d'inclination, ils croient se mettre à l'abri des malheurs de la pauvreté ; mais si la *pauvreté* arrive, ce qui n'est que trop souvent le cas, en dépit des plans les plus sages et de la conduite la plus prudente; si la *pauvreté arrive*, où trouver une compensation à cette affection ardente et mutuelle que les pertes, les peines, les revers augmentent au lieu d'affaiblir, et qui, au milieu de tous les malheurs qui peuvent accabler l'homme, lui dit qu'il possède encore intact le plus précieux des biens ?

85

Si dans de certaines circonstances les mariages d'argent sont méprisables, pour ne pas dire honteux, si, généralement parlant, ils ne sont qu'une prostitution légale un peu moins honteuse que l'autre, que dirons-nous du jeune homme qui, dans la fleur de l'âge, va s'unir à une femme assez âgée pour pouvoir être sa grand'mère, qui est laide comme un cauchemar, et qui choque à la fois la vue et l'odorat; et tout cela pour les beaux yeux de sa cassette ? Sa conduite fait honte à l'humanité, son nom est un synonyme de bassesse et de saleté : et chez toute nation qui n'est pas signalée par la dépravation des mœurs et par une absence totale du sentiment des convenances, on aura en horreur un pareil homme et sa sale compagne. On devrait bannir à jamais de la société un couple aussi haïssable.

87

On ne peut pas dire que Bonaparte se soit marié pour avoir de l'argent, quoique son but n'en valût guère mieux. Il voulait dominer, régner, satisfaire son ambition, et une ambition de la plus méprisable espèce. J'ai connu un Américain, grand admirateur de Bonaparte, et dont l'enthousiasme s'évanouit au moment même où il apprit son divorce et son second mariage: il lui était impossible d'excuser cette scène de prostitution en haut lieu. La suite a prouvé que Bonaparte pouvait dater sa décadence du jour de ce mariage. Mon Américain me disait: «Si j'avais été à «sa place, j'aurais épousé la plus pauvre et la plus «jolie personne de France.» Suivant toute probabilité, s'il avait agi ainsi, il serait sur le trône impérial, au lieu d'être dans la tombe à Sainte-Hélène, d'où ses cendres nous donnent cette leçon: C'est que se marier pour de l'argent, par ambition, ou par tout autre motif que celui d'une véritable affection, n'est pas le moyen d'arriver à la gloire, au bonheur ou au repos.

88

Permettez que je laisse de côté ces deux espèces d'amants avec lesquels il serait inutile de vouloir raisonner, et que je m'adresse à vous, mon cher lecteur, à vous, que je suppose un amant *sincère;* mais cependant pas ensorcelé au point d'être privé de raison.

N'oubliez jamais que le mariage, qui est un état que tout jeune homme doit avoir pour but, est un engagement *pour la vie*, et qu'il rend cette vie tout entière *heureuse* ou *malheureuse;* car un homme s'efforcerait en vain de rester *indifférent,* cette indifférence même serait un malheur, excepté chez des gens tout à fait dépourvus de sensibilité. Le mariage apporte de nombreux *soucis,* mais qui sont bien compensés par les délices dont il est accompagné. Mais pour avoir à la fois les plaisirs et les soucis, il faut que le sort vous favorise dans le choix d'une compagne. Et je fais ici intervenir le *sort,* parce que l'amour, l'amour vrai, l'amour ardent, est chose si absolument nécessaire, que l'on ne peut jamais trop compter sur la justesse de son jugement. Cependant le jugement peut servir, la raison peut avoir quelque influence, et voilà pourquoi je vais vous apprendre quel usage il faut en faire.

89

Voici ce que vous devez demander à une épouse : 1° la *chasteté;* 2° la *sobriété;* 3° l'*activité;* 4° l'*économie;* 5° la *propreté;* 6° la *connaissance des affaires de ménage;* 7° l'*égalité d'humeur;* 8° la *beauté.*

90

La *chasteté.* — Une modestie parfaite en paroles, en actions et même en pensées est tellement essentielle, que, sans elle, jamais une femme ne fera une bonne



épouse. Ce n'est pas assez pour une jeune personne de s'abstenir, dans la société des hommes, de tout ce qui n'offenserait même que de loin le décorum; ce n'est point assez, à mon avis, qu'elle baisse les yeux, ou se tourne d'un autre côté en riant, quand on prononce une plaisanterie de mauvais ton, il faut qu'elle paraisse *n'avoir rien compris,* et ne pas en avoir été plus émue que la muraille; une femme légère, même comme *simple connaissance,* est dangereuse: que sera-t-elle donc comme épouse! L'amour est tellement aveugle, et la vanité nous persuade si aisément que nos qualités suffiront pour nous assurer une fidélité inébranlable, que nous n'accordons que peu ou point d'importance à ces apparences de légèreté. Cependant, si ces apparences se montrent avant le mariage, soyez sûr qu'aucun remède ne pourra guérir de cette légèreté. Si, par le mot de *pruderie* l'on désigne la fausse *modestie,* je la méprise! mais, si l'on entend par là une modestie poussée jusqu'à l'excès, j'avoue que je l'admire. J'ai beaucoup aimé à causer et à rire avec ces jeunes filles qui sont, dites-vous, *accortes et sans façon;* mais jamais il ne me serait venu à l'idée de faire ma femme d'une de ces bonnes filles, «accortes et sans façon». Je le répète, du choix que vous allez faire dépendra le sort de votre vie entière. Ce choix servira de contre-poids à toutes les peines, à tous les chagrins de la vie; c'est pourquoi vous ferez un choix excellent sous tous les rapports, ou bien, il vaudrait mieux n'en pas faire du tout. Il est absurde de dire qu'on ne sera jamais jaloux; aussi faut-il éviter

soigneusement tout ce qui pourrait dans la suite exciter la jalousie. Ce serait être indigne du nom d'homme de continuer à vivre avec une femme qui vous aurait donné des preuves certaines d'infidélité; mais il faut être très lent à s'en rapporter aux apparences, et l'on ne doit abandonner une épouse qu'en face des preuves les plus irrécusables. La sauvegarde la plus sûre, c'est de bien commencer, de faire un bon choix, et de rendre, par cet heureux début, l'infidélité et la jalousie à peu près impossibles. Si vous commencez par le libertinage, si vous choisissez pour compagne une personne avec laquelle vous avez déjà pris des libertés, son infidélité en sera la conséquence naturelle et *bien méritée*. Ne me parlez pas d'une « chasteté modérée » chez une épouse: ces deux mots placés ensemble n'excitent que le dégoût. Si vous consentez, de bon cœur, à épouser une femme « d'une chasteté modérée», ne venez pas ensuite vous plaindre de votre position: c'est vous qui avez choisi votre compagne; vous connaissiez son caractère lorsque vous avez signé le contrat, et vos enfants, si vous en avez, ne doivent pas être les victimes de votre passion impure et grossière. Vous aviez demandé une femme «d'une chasteté modérée», vous l'avez obtenue: de quoi vous plaignez-vous? Dans ma lettre au *mari*, je reviendrai sur ce sujet que je mets momentanément de côté, mais non sans observer qu'il m'a été démontré par une longue expérience, que dans les mariages qui ne sont pas heureux parce que l'épouse n'a apporté «qu'une chasteté modérée», il

arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent que c'est la faute du mari.

91

La *sobriété*. — Ce n'est pas seulement un éloignement invincible de l'habitude de *boire jusqu'à être ivre* que j'entends par ce mot de *sobriété*. Si l'ivresse est repoussante chez un homme, combien ne l'est-elle pas chez une femme! Le proverbe latin nous dit que l'on trouve la vérité dans le vin, ou pour parler clairement, dans l'ivresse. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'habitude de boire donne aux hommes comme aux femmes une portion modérée, très modérée de *chasteté*. Jamais l'homme ou la femme enclin à l'ivrognerie n'a manqué de violer les lois de la chasteté dès que l'occasion s'en est présentée. Le vin, et même une petite portion de liqueurs fortes peuvent être, dans certains cas, nécessaires à la *santé;* mais les jeunes personnes ont rarement besoin de ces stimulants. „Du vin, s'il vous plaît, seulement un verre de vin ou deux à dîner." J'aurais mieux aimé prendre une courtisane dans la rue que d'épouser une jeune fille qui eût osé demander à dîner *seulement* un verre ou deux de vin; et je n'ai pas eu besoin de *vieillir* pour apprendre cela. Cette idée a été présente à mon esprit dès le moment où je me suis aperçu que les jeunes filles sont un peu plus jolies que les murailles. Il y a peu d'objets aussi dégoûtants qu'une femme qui boit. Une femme gourmande l'est déjà beaucoup; mais une femme qui prend des liqueurs et ne s'arrête que

pour dire avec délices: „Oh! que c'est bon!... oh! que c'est bon!..." n'est bonne qu'à balayer les rues. Si j'admets quelques rares exceptions, je soutiens que l'usage des boissons fortes est toujours inexcusable; cependant, les commerçants, les ouvriers et même les gens de la campagne en font un abus révoltant. Combien ils seraient effrayés de voir au bout de l'année la somme énorme que finissent par faire les quelques sous qu'ils dépensent chaque jour à prendre des boissons qui souvent sont de véritables poisons! Faut-il s'étonner de l'air maladif de nos ouvriers, des haillons qui les recouvrent et de la mine chétive de leurs enfants?

92

Par ce mot de *sobriété* chez une jeune femme, je demande encore autre chose que la rigide abstinence de tout penchant à la *boisson*. Je veux beaucoup plus que cela: je demande une *conduite parfaitement sage;* une conduite tout à la fois *ferme, rigide* et *sensée:* cette bonne conduite est de la plus haute importance chez la jeune fille que vous recherchez en mariage. Des jeunes filles, vives, folâtres et rieuses, sont fort amusantes tant qu'il n'est question que de badinage et non de mariage. Avec le temps elles pourront devenir *sages;* mais si elles ne le sont pas de bonne heure, vous ne pouvez en tirer que les plus fâcheuses conclusions. Rien de plus naturel que les jeunes filles qui ne sont encore que des enfants, jouent et s'amusent comme des enfants; mais lorsqu'elles arrivent

à cet âge où elles pensent au lien qui doit les enchaîner pour la vie, lorsqu'elles songent au ménage, grand ou petit, qu'elles auront à diriger, il est temps de renoncer aux enfantillages. Le penchant qu'ont les enfants à courir aux spectacles, aux fêtes, me paraît naturel, quoique je ne l'approuve point. Mais si je n'avais pas trouvé une *jeune* femme (et bien certainement je n'en aurais jamais épousé une *vieille*), qui n'eût pas eu toutes les qualités qui sont le garant d'une conduite parfaitement sage, je serais resté garçon, et, en ce cas, je n'aurai pas accompli la millième partie des travaux qui ont fait ma réputation. Bien des gens m'ont exprimé leur étonnement de me voir „toujours de bonne humeur“, et jamais „en peine de rien“. Il est très vrai que, pendant quarante années de chagrins, de pertes et de contrariétés, assailli par les ennemis les plus nombreux et les plus puissants, j'ai mené à bonne fin des travaux qui demandaient de grands efforts d'esprit, sans avoir éprouvé un moment d'inquiétude; je n'ai jamais su ce que c'était que d'être *abattu;* jamais célibataire n'a eu moins de soucis que moi. Chacun de répéter: „En vérité, Cobbett, vous serez donc toujours gai!“ Hé! sans doute, et pourquoi ne le serais-je pas? j'ai toujours bravé la pauvreté, et en même temps toutes les tentations que donne la richesse; j'ai inspiré à *mes enfants* cet esprit de sagesse, cette *sobriété* dont je recommande si vivement à mon lecteur de faire une large provision, le suppliant, dans le cas contraire, de réfléchir bien longtemps avant de commencer un voyage aussi dange-

reux que celui du mariage. Cette sagesse de conduite est un titre à votre confiance, et cette *confiance* que l'on vous inspirera, jeune homme, est le plus précieux trésor qu'une épouse puisse vous apporter. Qu'il est à plaindre, l'époux qui, en sortant de sa maison, emporte avec lui le doute, la crainte et les soupçons! Je ne parle pas ici de soupçons sur la *fidélité* de sa femme, mais sur sa vigilance, sa frugalité, et sur la manière dont elle soignera la santé et la conduite de ses enfants; qu'il est à plaindre, l'homme qui ne peut pas laisser tout à l'abandon, et qui n'est pas bien *sûr*, bien certain que tout ce qui lui appartient est aussi en sûreté que s'il le tenait dans sa main! Heureux le mari qui s'éloigne de sa maison et de sa famille avec aussi peu d'inquiétude que l'on quitte une auberge, et qui, à son retour, serait plus surpris d'avoir quelque reproche à faire, qu'il ne le serait si le soleil s'arrêtait tout à coup! Lorsque je rentrais chez moi, je trouvais dans l'ordre le plus parfait les livres et les papiers que j'avais laissés traîner, et ma chambre était aussi propre que si fermier et jardinier n'étaient pas venus y promener leurs souliers crottés. Avec une pareille ménagère, un homme n'a pas un instant d'*inquiétude* ou de *véritable souci;* et j'ai toujours été cet homme-là: j'ai goûté les plaisirs inexprimables du chez-soi et de la famille, et j'ai joui, en même temps, de la parfaite indépendance du célibataire. Sans cette indépendance je n'aurais jamais pu accomplir tant de travaux, et le plus petit souci domestique m'eût enlevé toute énergie.

93

Écoutez, avant tout, la *raison* dans le choix d'une compagne, si vous désirez que cette compagne soit digne de vous inspirer une *confiance sans bornes.* Si vous rencontrez une femme qui soit vaine de sa beauté, qui aime la toilette, et qui ouvre l'oreille à la *flatterie,* si elle aime à aller cancaner avec les voisines, si elle recherche *les parties de plaisir,* si elle a le moindre penchant à la coquetterie, elle sera indigne de votre confiance; elle voudrait changer son caractère qu'elle ne le pourrait pas : si vous l'épousiez, vous seriez parfaitement *injuste* de vous plaindre de ce qu'elle ne mérite pas votre confiance. Mais si une femme, au lieu d'avoir ces travers, a des principes innés de cette *sagesse de conduite* dont j'ai parlé, elle sera digne d'une confiance illimitée: cette confiance serait inutile si elle n'était pas réciproque. Pour avoir une épouse digne de votre confiance, prouvez-lui avant le mariage qu'elle ne vous inspire ni crainte, ni soupçon, ni doute. Bien des gens ont été congédiés par une jeune fille vertueuse à cause de leur caractère soupçonneux. Les femmes méprisent les jaloux, et si une femme donne sa main à un jaloux, c'est par un tout autre motif que par affection. *Commencez* donc par donner des preuves d'une confiance sans bornes ; et, comme rien n'est tel que l'exemple pour ajouter à la force d'un précepte, et que je n'ai jamais enseigné que ce que j'ai moi-même mis en pratique, permettez-

moi de vous dire comment je me suis conduit en pareille circonstance.

94

„Ma femme avait *treize ans* lorsque je la rencontrai pour la première fois, et j'en avais à peu près *vingt et un*. Elle était fille d'un sergent d'artillerie, et moi, j'étais sergent-major dans un régiment d'infanterie. Nos régiments occupaient des forts près de la ville de Saint-Jean, province du Nouveau-Brunswick. J'entrai dans une chambre où se trouvaient plusieurs personnes, et je me dis sur-le-champ: cette jeune fille sera ma femme. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle était belle, puisque j'ai déjà fait remarquer que je regarde la beauté comme chose indispensable chez une épouse; mais je reconnus en elle tout ce qui annonçait cette *sagesse de conduite* dont j'ai déjà tant parlé, et qui a été la plus grande bénédiction de ma vie. Nous étions au milieu de l'hiver, la terre était recouverte de plusieurs pieds de neige, et le froid était perçant. J'avais l'habitude, après avoir terminé mes écritures du matin, d'aller me promener de bonne heure sur une colline qui dominait nos casernes. Trois jours après avoir vu pour la première fois celle qui devait être ma compagne, je me promenais avec deux jeunes gens que j'avais invités à déjeuner. Notre route passait devant la maison de ses parents. Il était à peine jour, et déjà elle était sur la neige, occupée à nettoyer une cuve. Lorsqu[illegible] à quelque

distance, je dis à mes amis: „ Voilà une jeune fille qui „ me convient. " L'un d'eux retourna en Angleterre peu de temps après, se fit aubergiste dans le comté de York; et à l'époque des élections, lorsque je me mis sur les rangs pour la députation, il se rendit à Preston, pour s'assurer que c'était bien moi qu'il avait connu. Il fut bien surpris en me reconnaissant; mais il le fut encore davantage quand il apprit que les grands garçons qui m'accompagnaient étaient *les fils* de cette jolie petite fille que nous avions aperçue un matin, de fort bonne heure, arrangeant une cuve sur les neiges du Nouveau-Brunswick.

95

Dès le premier jour où je lui avais adressé la parole, il ne m'était pas venu un instant à l'idée qu'elle épouserait un autre homme que moi. Je pris la résolution de l'épouser aussitôt que l'on aurait accueilli ma demande, et que j'aurais obtenu mon congé de l'armée. Ce fut une résolution aussi inébranlable que si elle avait été inscrite au *Livre des destins*. Six mois après, le régiment fut envoyé à *Frédérikton*, à *cent milles* plus loin; et, pour que rien ne manquât à mon malheur, on annonça le départ de l'artillerie pour l'Angleterre. Ce régiment partit, et ma future avec lui. Je me conduisis en amant sincère et dévoué; j'étais certain qu'une fois établie dans une ville aussi bruyante que Woolwich, ma future se trouverait fort mal dans la maison de ses parents, cette maison étant néces-



sairement fréquentée par des personnes qui n'étaient pas toujours de la meilleure société; et d'ailleurs, je ne pouvais supporter l'idée qu'elle serait condamnée à un *travail pénible.* Je possédais cent cinquante louis qui étaient le fruit des heures matinales que j'avais employées à tenir les écritures du payeur et du quartier-maître, y compris les économies faites sur ma paye. Je lui *envoyai tout mon argent* la veille de mon départ; et je lui écrivis pour la supplier de se mettre en pension chez des gens respectables dans le cas où elle ne serait pas bien chez ses parents; je la priai avec instance de ne point viser à l'économie, de s'acheter de bons habillements, et de ne point se charger d'aucun travail pénible avant mon retour en Angleterre; j'avais soin d'ajouter, pour l'engager à ne pas ménager mon argent, que j'étais sûr d'en gagner autant que je voudrais, avant d'aller la rejoindre.

96

Comme si le démon s'en fût mêlé, on nous retint dans les colonies deux années de plus que de coutume. Enfin, au bout de *quatre ans,* nous retournâmes en Angleterre. Je débarquai à Portsmouth, et j'obtins mon congé. Je trouvai ma jolie petite fille employée à raison de cinq louis par mois dans un ménage, où *le service était fort pénible;* et sans prononcer une parole, elle plaça dans mes mains les *cent cinquante louis encore intacts.*

97

Ai-je besoin de dire au lecteur tout ce que j'éprouvai? ai-je besoin de dire à des parents dignes de me comprendre quel *effet* ce récit a dû produire sur l'esprit de mes enfants, et quel effet il pourra produire sur les jeunes femmes qui me feront l'honneur de me lire? A mon amour pour ma compagne vint se joindre la plus sincère admiration et la flatteuse assurance que je ne m'étais pas trompé lorsque je l'avais si bien devinée.

98

Je me plais à croire que l'on trouverait beaucoup de jeunes femmes qui eussent agi comme elle en pareilles circonstances: mais si l'on fait attention à son extrême jeunesse, à la ville qu'elle habitait et qui était presque entièrement *remplie* de jeunes gens beaux, élégants, riches, très bien placés, et tout prêts à lui offrir leur main; — si l'on réfléchit qu'elle vivait au milieu de jeunes femmes qui ne gagnaient pas un sou sans l'employer à leur toilette, et que c'était au milieu de tant de séductions qu'elle se livrait à des travaux pénibles en ne s'accordant que le plus strict nécessaire, et tout cela à l'âge de *quatorze ans,* on conviendra que c'est un exemple qui honore les femmes, et qui ne peut manquer d'exercer une influence durable sur toutes celles qui me liront.

99

Il ne faut pas qu'un jeune homme imagine que cette *parfaite sagesse de conduite* que j'exige des jeunes personnes leur donnera quelque chose de *trop grave,* et qui inspirera de la tristesse. Il se tromperait complètement. C'est justement *tout le contraire,* et de même que l'on rencontre des hommes très gais, qui, dès qu'ils n'ont plus la bouteille en main, sont les gens les plus ennuyeux du monde, de même il arrive que les femmes les plus gaies et les plus rieuses sont souvent dans leur ménage les femmes les plus tristes et qui s'ennuient le plus. Des femmes de ce caractère ont toujours besoin d'un nouveau *stimulant:* il leur faut sans cesse quelque chose de nouveau à aller voir ou entendre *hors de chez elles,* car tout ce qui tient au ménage est indigne de les amuser, de les intéresser et de les tenir en *belle humeur.* Elles ne s'en occupent que faute de mieux. La maison de leur mari n'est autre chose qu'une place où elles peuvent manger, boire et demeurer jusqu'au moment où elles en sortiront pour courir à de nouveaux plaisirs. C'est une peste qu'une femme de ce caractère, et, en votre qualité d'amant, vous ne pourriez pas la fuir avec trop de soin. J'ai horreur d'une femme triste, mélancolique et larmoyante. Je ne pourrais pas vivre avec elle un mois sous le même toit. Ces mêmes pleurnicheuses sont parfois d'une gaieté folle, et qu'on ne saurait expliquer: leur sourire est pour autrui; leur air piteux pour le mari; elles le lui réservent



pour égayer le tête-à-tête conjugal. Ces dames sont d'une gaieté, d'un entrain admirable avec tout le monde, excepté avec leur mari: leur mauvaise humeur lui est très exclusivement destinée. Il y a des moments où vous les voyez sauter jusqu'au plafond en repassant un pas nouveau, et cinq minutes après elles soupirent en soulevant péniblement l'aiguille, ou bien elles arrosent de larmes un roman nouveau. Et l'on appelle cela du *sentiment!* Que sera-ce si nous parlons musique! En fait de musique, parlez-moi d'une tendre mère qui amuse par ses chansons un joli enfant bien propre, bien rosé, et qui fait retentir la maison des éloges, des transports qu'il lui inspire. Voilà de la musique qui parle au cœur et qui ne ressemble en rien à ce bruyant tapage des notes, dont l'étude cause chaque jour la ruine d'une foule de ménages appartenant aux classes secondaires de la société [1]. Observez, ainsi que je l'ai fait souvent avec délices, la tendresse si touchante des gens de la classe ouvrière pour leurs enfants: voyez avec quel orgueil ils les habillent le dimanche, au moyen de privations qu'ils se sont imposées jusque sur leur nourriture. Voyez le mari qui a travaillé toute la semaine comme un cheval,

[1] . . . . . Le marchand le plus mince
Élève ses enfants comme des fils de prince:
Sa fille, qu'en tout lieu il se plaît à vanter,
N'entend rien au ménage, et ne sait pas compter;
En revanche elle fait des vers, de la musique,
Et l'on trouve un piano... dans l'arrière-boutique.

CASIMIR BONJOUR.
(N. du T.)

prenant sur ses genoux la chère petite créature, tandis que sa femme apprête le dîner. Observez, en un mot, toute leur conduite, et cette mutuelle et sincère affection qui ne se prouve pas seulement par des paroles, mais par des actions. Tout homme qui aura bien étudié ce tableau, et celui qu'offre l'existence des grands et des riches, vous dira avec moi que, lorsqu'on prend femme, il ne faut jamais avoir peur de la pauvreté. Le tableau le plus intéressant qu'il soit possible de voir est celui que nous offre la chaumière d'un paysan le dimanche: le mari ou la femme tenant un enfant sur leurs genoux, tout en en regardant deux ou trois autres plus âgés qui jouent entre les haies fleuries de la petite allée du jardin. On ne voit qu'en Angleterre de semblables tableaux. En France, la demeure d'un paysan n'est pas autre chose qu'un *hangar* avec un *fumier* devant la porte. Il en est de même en Amérique, où cela devient inexcusable. Il y a cinq ans, à peu près, que, me rendant à Horsham, un dimanche, dans l'après-midi, je passais devant une chaumière solitaire placée près de la grande route. La jeune ménagère tenait un petit enfant dans ses bras, et le mari apprenait à marcher à un plus âgé, pendant que quatre autres jouaient près d'eux. J'éprouvais du plaisir à les regarder, et, m'approchant de la porte, je commençai la conversation en leur demandant quelle était la distance jusqu'à Horsham. Le mari était bûcheron et gagnait assez bien sa vie. Il avait vingt-cinq ans, et sa femme vingt-deux. Elle était très jolie, et lui était un bel homme. „Dites-moi, je vous prie, lui demandai-je,

„combien comptez-vous avoir d'enfants? — Je ne „m'inquiète pas du tout du nombre, me répondit-il; „Dieu n'envoie jamais de bouches sans envoyer en „même temps la nourriture. — N'avez-vous jamais „entendu parler d'un philosophe, nommé Malthus? — „Non, Monsieur. — Hé! bien! je vous promets que, „s'il entendait parler de vos enfants, il serait furieux: „il vient de s'adresser au gouvernement pour deman-„der une loi qui empêche les classes pauvres de se „marier jeunes, et d'avoir tant d'enfants... — „Ah! „l'animal!" s'écria la jeune femme, pendant que le mari riait en disant que je voulais plaisanter. Je demandai à cet homme s'il n'avait jamais reçu de *secours de sa commune*, et sur sa réponse négative je lui remis l'argent que j'avais sur moi.

100

Beaucoup de jeunes gens à *imagination exaltée* (que cette digression aura fatigués) craindront que cette grande sagesse de conduite, chez une jeune femme, ne diminue *cette vivacité de passion* qu'ils voudraient rencontrer. Moi-même, si je devais redevenir jeune, je demanderais avant tout cette vivacité de sentiment, quitte à me passer du reste. Mais l'expérience et de longues observations me permettent de calmer toute crainte à ce sujet; et je puis dire en toute certitude que, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, la *légèreté*, chez une jeune personne, annonce un manque absolu de cette *vivacité de sentiment.* Les femmes *légères*

éprouvent bien rarement une *passion sincère:* pour elles, l'amour n'est qu'un mot lorsqu'il se borne à un seul objet, et les *femmes légères* en ont ordinairement plusieurs à la fois. Je ne voudrais pas cependant qu'un jeune homme fût trop sévère dans sa manière de voir, en tant que la conduite d'une jeune femme ne sort pas des bornes d'une légèreté pardonnable, et n'approche point de la *dissipation.* Il faut bien accorder quelque chose à la vivacité du caractère et aux coutumes du pays. Une légèreté que je n'aurais point approuvée chez une jeune Anglaise ou chez une jeune Américaine, m'aurait semblé pardonnable chez une jeune Française. Me trouvant en France, peu de temps après mon mariage, je rencontrai une jeune personne de dix-sept ans très gaie et très espiègle. Je lui faisais un jour une leçon sur la facilité avec laquelle elle encourageait tous ses soupirants par des regards flatteurs et d'aimables sourires. Elle interrompit mon sermon en faisant une pirouette, et en chantant d'une manière très significative ces deux vers du vaudeville de Figaro :

Si l'Amour a des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?

L'excuse, la manière, le ton me réduisit au silence. J'ai appris plus tard qu'elle avait épousé un homme respectable, qu'elle avait élevé une famille nombreuse, et qu'elle avait toujours été aussi bonne épouse que mère excellente. Mais ce qui réussit en France ne nous va pas du tout en Angleterre. Nous autres Anglais, nous sommes plus sérieux. Chez nous la gra-

vité, voilà la règle; la légèreté, voilà l'exception. En France, l'amour peut avoir des ailes: en Angleterre, on s'en effrayerait: et c'est une vérité incontestable que l'attachement des Anglaises pour leur époux est plus passionné que celui des Françaises. Et chez les Anglaises aussi, celles qui font parler d'elles par leur conduite légère possèdent le moins de cette *vivacité de passion,* de cette ardeur de dévouement que Dieu a donné à l'homme comme le contre-poids le plus efficace à toutes les misères et à tous les chagrins de la vie.

101

Par l'*activité* je n'entends pas uniquement ce travail corporel qui a pour but le gain, l'économie, car cet amour du travail se rencontre chez des gens qui ont plus de fortune qu'il ne leur en faut, et il y a de *grandes dames paresseuses,* comme il y a des femmes de négociants ou d'agriculteurs qui ne le sont pas moins. Dans toutes les positions de la vie, le bonheur et la prospérité du ménage reposent sur l'activité de la ménagère. Est-elle paresseuse, les domestiques sont paresseux, et ce qui est encore plus funeste, les enfants le seront aussi. On remettra au lendemain à exécuter les choses les plus pressantes, elles seront mal faites, et le plus souvent elles ne le seront pas du tout. Le dîner ne sera jamais prêt. Les courses, les visites ne seront pas faites à temps, et il en résultera des inconvénients de toute espèce. Il y aura toujours un *arriéré* effrayant de choses à moitié commencées,

ce qui est, même chez les riches, un véritable fléau; car, si les riches peuvent se dispenser de travailler, il faut bien qu'ils cherchent à s'occuper, sous peine de s'ennuyer à la mort, et voilà pourquoi une femme paresseuse sera toujours un fléau, dans quelque classe de la société qu'elle soit.

102

Mais comment *deviner* si telle ou telle jeune fille sera une épouse active et laborieuse? Et, d'ailleurs, comment un amant déjà ensorcelé par le sourire d'une jeune beauté pourra-t-il s'assurer qu'elle sera active ou paresseuse? Je conviens que c'est fort difficile, et qu'un bon jugement n'y peut rien; cependant il y a quelques signes au moyen desquels l'homme qui n'aura pas tout à fait perdu la raison pourra se former une idée assez juste de ce qu'il peut espérer. Il y a quelques années que l'on me racontait, à Philadelphie, qu'un jeune homme avait fait la cour à une demoiselle qui avait deux sœurs. Il faisait une visite un jour que les trois sœurs étaient réunies. Une d'elles dit aux autres: „Je voudrais bien savoir ce qu'est devenue *notre aiguille?*" Il se retira promptement, bien décidé à ne plus s'occuper d'une jeune personne qui s'était associée avec deux autres pour avoir une aiguille, et qui, souvent, ne savait pas trop bien où était déposé le fonds social.

103

Voilà un exemple frappant de paresse. Si cette demoiselle se contentait de posséder une aiguille en troisième, il était permis de croire qu'une fois mariée elle s'en passerait complètement. Mais il est bien rare que l'on se conduise avec aussi peu de politique aux yeux d'un amant. Lui déguiser soigneusement tous les défauts, telle est la grande affaire non seulement de la demoiselle, mais de toute sa famille. Cependant, et je l'ai déjà dit, il y a certains signes qui n'échapperont pas à un œil exercé. Et d'abord, si la langue est paresseuse, soyez sûr que les pieds et les mains le sont aussi. Par cette *paresse de la langue,* je ne veux pas parler d'un *silence* prolongé, ou de toute *absence de conversation,* car c'est souvent une grande bénédiction ; mais je parle de cette *lente et doucereuse manière de prononcer,* de cette manière de soupirer les mots au lieu de les *parler.* La prononciation d'une personne active est ordinairement prompte, distincte, et la voix est au moins *assurée,* si elle n'est pas forte.

104

Prêtons encore un peu d'attention au *travail de la mâchoire.* Ce travail a beaucoup de rapports avec celui des autres membres du corps et avec les travaux de l'esprit. *Qui mange vite travaille vite:* voilà un proverbe vieux comme le monde, et qui n'en est que plus éloquent. Mais la mode m'arrête ici, et décide

que vous resterez longtemps à table, et que vous vaquerez à l'affaire de la mangeaille pendant une heure au moins. Bon Dieu ! que cet usage m'a fait souffrir. Mais, quoiqu'une jeune fille soit obligée de *demeurer* à table aussi longtemps que le reste de la société, et qu'elle soit obligée de jouer son rôle dans cette représentation jusqu'à la fin de la dernière scène (car ce n'est pas autre chose qu'une représentation), il y a encore moyen de la juger d'après le *travail de la mastication*. Si cette opération se fait très lentement, si la jeune fille suce au lieu de mâcher, si elle vous laisse à douter si elle finira par avaler, soyez certain qu'elle est paresseuse et paresseuse incorrigible. Ne vous en rapportez pas à toutes les broderies, ouvrages de tapisserie, ou cartes du monde, qu'elle fera à l'aiguille. Regardez-la manger une côtelette, ou un morceau de pain et de fromage, et si elle va vite en besogne, vous avez un gage assuré de cette activité, de cet amour du travail sans lequel une femme est un fardeau au lieu d'être une aide. Et quant à la possibilité d'éprouver de l'*amour* pour une femme paresseuse, je défie tout homme un peu actif de pouvoir aimer une paresseuse plus d'un mois.

105

Un autre signe auquel on reconnaît l'amour du travail, c'est une démarche prompte, rapide, et qui annonce le désir d'arriver aussi vite que possible au terme de la course. Ne me parlez pas de ces jeunes personnes qui vont sautillant dans la rue, et s'inquiè-

tent fort peu d'arriver. N'attendez point d'elles une affection sincère et durable. A leur manière de marcher, je devine leur genre de caractère, et je suis certain qu'une fois mariées, elles feront des femmes maussades, des mères insensibles, et qu'on ne trouvera chez elles aucune de ces ressources qui sont la consolation du malade et les soutiens du vieillard.

106

L'habitude de *se lever de bonne heure* est un signe certain d'activité, et si, dans les premiers rangs de la société, cette habitude n'est pas nécessaire, sous le point de vue pécuniaire, elle l'est beaucoup à d'autres égards. J'imagine difficilement qu'on puisse aimer une femme qui ne voit jamais la rosée, qui ne regarde jamais le lever du soleil, et qui ne sort de son lit que pour venir prendre place à un déjeuner où elle mange sans appétit les mets les plus délicats. C'est tout au plus si un homme pourra supporter ce spectacle un mois ou deux. Dans tout ménage appartenant aux classes moyennes de la société, où l'on ne vit qu'au moyen d'un travail assidu et journalier, la ménagère qui se lèvera tard sera une source de ruine et de perdition. La jeune fille accoutumée à se lever tard ne se corrigera pas quand elle se mariera: elle conservera cette habitude, et elle trouvera toujours des excuses pour lui rester fidèle. Elle aura mille peines à lui résister. Elle regardera comme une tyrannie qu'on l'oblige à se lever matin; elle accusera son mari d'un

manque d'affection, et il faudra que le mari se soumette à sa ruine, ou du moins à la perte d'une portion de ses économies. M'accuserait-on ici d'être trop sévère, trop rigide à l'égard des femmes ? Point du tout, je ne suis animé que du désir d'assurer leur bonheur, et d'ajouter encore à l'influence naturelle, légitime et salutaire qu'elles exercent. Le conseil que je leur donne est favorable à leur santé, à la durée de leur beauté. Il contribuera à les faire aimer jusqu'à leur dernier jour, après leur avoir assuré pendant leur vie ce respect et cette estime dont la paresse les rendrait tout à fait indignes.

107

L'économie. — Je ne demande pas de la *parcimonie*, mais je veux qu'on s'abstienne de toute dépense inutile. C'est une qualité de la plus grande importance dans toutes les classes de la société. Il y a des gens tellement riches qu'ils ne sont embarrassés que d'une chose, c'est-à-dire de savoir comment ils pourront dépenser leurs revenus ; et pourtant, rien n'est plus facile pour une grande dame, qui donne un louis pour un panier de fraises, et qui ne mange des petits pois qu'en janvier, de dépenser le plus énorme revenu, de mettre à sec les trésors d'un usurier, et d'envoyer son mari à l'hôpital, après l'avoir ruiné. Que de grands seigneurs, que de riches propriétaires ont été ruinés et déshonorés par les dépenses extravagantes de leurs femmes ! encore *plus souvent* peut-être par leur *propre* extrava-

gance, mais *trop souvent,* je le répète, par la folie de celles qui devaient soutenir la dignité de leur rang, en dirigeant sagement leur maison.

108

Si le manque d'économie amène de si grands malheurs chez les riches, quels désastres ne causera-t-il pas dans les classes moyennes de la société? Il sera funeste surtout dans les ménages où la femme est chargée de la recette et de la dépense: pour peu que la femme soit dépensière, la ruine du ménage est inévitable. Il est difficile de se mettre en garde contre un semblable écueil; mais, cependant, pour peu qu'un jeune amant *ne soit pas complètement aveuglé,* il reconnaîtra, à certains indices, s'il y a du penchant à des dépenses extravagantes. Il arrivera neuf fois sur dix que si la jeune fille dont il recherche la main n'a pas la direction des affaires du ménage, elle a du moins celle des dépenses de sa toilette. Si elle y procède sans économie, si elle cherche à se mettre au-dessus des personnes de sa condition, ou même si elle vise à être seulement la mieux mise des personnes de sa condition, si elle dépense jusqu'à son dernier sou, si elle préfère le brillant à l'utile, et ce qui est éclatant et peu durable à ce qui est moins voyant, mais de plus de durée, soyez sûr qu'elle sera une dépensière incorrigible. Si elle a le goût d'une table recherchée, de meubles élégants, d'amusements coûteux; si son amant remarque qu'elle ne fait pas de certaines acqui-

sitions uniquement parce qu'elle n'a pas d'argent pour les payer, s'il la voit jeter des yeux d'envie et d'admiration sur ces ornements qu'inventent le luxe et la richesse, il peut compter qu'elle n'épargnera pas sa bourse une fois qu'elle la tiendra, et le plus tôt qu'il pourra cesser de voir cette belle sera le mieux.

109

Les indices visibles et ordinaires de l'extravagance sont les bagues, les bracelets, les boucles d'oreilles, les colliers, les diamants (faux ou véritables) et en un mot tout cet attirail dont les femmes s'affublent. Ces ornements ne sont pas déplacés dans les palais ou dans de brillants salons; mais quand on les aperçoit dans les classes moyennes de la société, où ils ne font que mieux ressortir une pauvreté que l'on essaye en vain de déguiser, ils deviennent des signes évidents d'un désir immodéré d'*atteindre à une hauteur à laquelle on ne parviendra jamais*. Ce serait se suicider que d'épouser une jeune fille dépensière. Vous n'aurez jamais avec elle ni repos ni argent. Si vous lui donnez un cheval, elle vous demandera un cabriolet. Donnez-lui un cabriolet, elle voudra une voiture. Donnez-lui une voiture, elle voudra un équipage à quatre chevaux. De demande en demande, elle vous tourmentera jusqu'à la fin de votre vie ou de la sienne. Il y aura toujours quelqu'un qui aura un plus bel équipage que le sien; et, tant que cela sera, elle ne vous laissera jamais tranquille. Elle a beau s'avouer à elle-même qu'elle ne

pourra jamais parvenir au sommet; qu'elle doit se contenter d'en être à une petite distance, et que l'argent semé pour soutenir ses prétentions est autant de jeté à la rivière: la raison, les perles et les bracelets ne vont pas de compagnie. La jeune personne qui n'a pas assez de bons sens pour voir qu'elle est défigurée plutôt qu'embellie par ces morceaux de cuivre ou de verre (souvent ce n'est pas autre chose), et qui ne se contente pas de s'habiller avec goût et simplicité, est décidément trop folle pour mériter qu'un homme lui confie le soin de ses intérêts.

110

La propreté. — Elle est de la plus haute importance: il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'homme capable d'avoir une passion sincère, durable et ardente pour une *compagne malpropre.* Il y a peut-être des hommes qui vivent heureux et *tranquilles* avec des femmes sales et malpropres. On ne trouve que trop d'hommes qui semblent aimer la malpropreté par goût. Mais je soutiens que jamais homme n'a pu éprouver une affection *durable* pour une femme malpropre sur elle-même ou dans son ménage. On permet aux hommes de se négliger, surtout quand leurs occupations et la nature de ces occupations ne leur permettent pas de faire autrement; mais ces mêmes hommes ne pardonnent jamais aux femmes de négliger *leurs charmes;* et les charmes et la malpropreté ne marchent jamais de compagnie.

111.

Un mari n'exige pas toujours une belle toilette ni des bijoux; mais il veut avant tout une grande propreté. Les Françaises n'aiment que trop la toilette, surtout quand elles sortent du logis. Un de mes voisins me disait souvent: „Il y a de certaines gens qui sont „de vrais porcs à la maison, et qui sont des paons à la „promenade.“ Ce n'est point une propreté de temps à autre que demande un mari. Il veut qu'elle règne sans cesse, au logis comme dehors, de nuit comme de jour, sur le plancher comme sur la table, et s'il grommelle quelquefois en voyant *les frais* qu'occasionne une grande propreté, il grognerait bien davantage s'il n'y en avait pas chez lui. Je me rappelle un tableau qui représentait les *jeux* de quelques amants portugais. Trois ou quatre jeunes seigneurs parés des plus beaux habits se tenaient près de leurs belles vêtues comme des princesses, et ils s'occupaient avec affection à chasser mutuellement leur vermine et à *se la tuer sur la tête*. Je ne sais si le peintre avait mis un peu d'*exagération;* mais l'idée seule qu'un fait semblable avait pu avoir lieu me fit prendre en dégoût la nation tout entière.

112

On reconnaît que quelqu'un est propre à l'état de son visage et de ses mains. Une jeune Anglaise n'oserait jamais paraître avec des mains sales devant son

amant. Pour peu qu'elle ait à sa portée de l'eau et du savon, elle sera toujours propre. Il n'en est pas de même chez d'autres nations. Si vous doutez de l'amour de la propreté chez une femme, jetez un coup d'œil sur ses cheveux, sur ses oreilles, et si vous apercevez la moindre apparence de crasse, cessez de la voir. Il ne faut pas que les femmes me trouvent trop sévère à leur égard. Je ne fais que leur dire ce que les hommes *pensent,* et il est important pour elles de bien connaître *notre opinion* sur ce point. Si une de mes lectrices a quelque reproche à se faire à cet égard, il ne tient qu'à elle de prendre l'habitude d'être toujours propre.

113

Il est difficile de savoir jusqu'à quel point des gens riches aiment la propreté, parce que non seulement on fait des habits pour eux, mais encore *on les leur met.* Mais, dans les classes moyennes de la société, la mise des femmes est une bonne mesure de leur propreté en général. Si, de blancs qu'ils étaient, les habits sont devenus jaunes, c'est que les mains n'ont pas toujours été propres. La chemise ou la cravate sale d'un homme vous donne à l'instant une idée de l'ordre de la femme, et vous pouvez être certain que, si elle n'est pas propre pour lui, elle ne l'est guère pour elle. Un coup d'œil jeté sur la toilette d'un homme ou d'une femme suffira pour arrêter votre opinion. Regardez si la toilette a été faite sans goût et négligemment. Ne faites pas attention si les vête-

ments sont grossiers ou communs. Ce n'est pas la qualité d'une étoffe qui empêche de la porter avec propreté et élégance; et si cette propreté, si cette élégance n'y règne pas, prenez garde à vous, car vous apprendriez bientôt à vos dépens que, lorsqu'il y a négligence sur un seul point, il y en a sur tous les autres. Regardez aussi la chaussure: si les souliers ne sont usés que d'un côté, s'ils sont trop larges, s'ils sont éculés, c'est un bien mauvais signe, et si vous voyez jamais apparaître des savates, ne fût-ce que le soir ou le matin de bonne heure, attachez-vous une corde au cou plutôt que d'épouser une femme qui porte des savates.

114

Oh! que de femmes qui se font un tort irréparable en négligeant ces petites choses! En général les hommes n'en parlent jamais à leurs femmes, mais ils n'en pensent pas moins. Ils envient ceux de leurs voisins qui ont été mieux partagés, et très souvent des conséquences funestes sont le résultat de choses que l'on croyait si futiles! La beauté est un don précieux: elle peut captiver et beaucoup captiver; mais elle ne dure pas éternellement, tandis que la propreté a des charmes toujours nouveaux. Je termine ces observations par une citation de „*Mon année de résidence en* „*Amérique,*" et je prie les jeunes personnes de graver ces paroles dans leur mémoire: „Les fleurs les plus „suaves, quand elles viennent à se corrompre,

„empestent le plus l'atmosphère; et une femme qui „est sale est la plus sale des choses de ce monde.“

115

La connaissance des affaires domestiques. — Sans un peu ou beaucoup de connaissance des affaires domestiques, une grande dame, fût-elle la femme d'un duc et pair, ne sera qu'une pauvre créature. Autrefois les dames connaissaient très bien les affaires de ménage, et l'on me ferait difficilement croire que ces connaissances ne contribuassent pas beaucoup à servir les intérêts et la dignité de leurs époux. Jamais les affaires d'un grand ménage ne seront *bien conduites* si on les laisse entièrement entre les mains *de gens payés pour cela,* et il y a beaucoup de ces détails dont un mari ne doit pas se mêler. J'aime à croire qu'il n'y a pas une seule maîtresse de maison qui puisse regarder comme au-dessous d'elle de bien connaître la conduite et les mœurs de tous ses domestiques. Elle serait inexcusable de s'en rapporter, à cet égard, à un autre subalterne, quelque fidèle et dévoué qu'il fût. Une grande partie du bien-être et du bonheur du riche dépend de ceux qui le servent. Ses domestiques sont sous le même toit; ils sont souvent les enfants de ses fermiers ou de pauvres voisins, et leur conduite de toute la vie dépendra souvent des exemples et des préceptes qu'il leur donnera. Chaque maîtresse de maison a pu observer qu'une parole de sa bouche a plus de poids que dix mille venant de celle d'un individu qui, après

tout, n'est qu'*un valet comme les autres.* S'il en est ainsi, comment pourrait-elle négliger ses devoirs envers ses domestiques ? Il faut que les maîtresses de maison le sachent bien : il leur reste quelque chose à faire pour mettre une digue à ce torrent d'immoralité qui inonde nos rues de prostituées, et qui remplit nos prisons de voleurs.

116

Mais puisque je m'adresse dans cet ouvrage particulièrement aux personnes des classes moyennes de la société, je dois les avertir qu'une *connaissance complète des affaires du ménage* est absolument indispensable à une jeune femme, et je dois avertir l'amant de diriger toute son attention sur ce point. Cette connaissance ne se borne pas à savoir *comment il faut faire les choses,* mais bien à savoir les faire soi-même. Il faut non seulement connaître ce qui entre dans la composition d'un pâté ou d'un ragoût, mais il faut savoir très bien les préparer. Il ne convient point à de jeunes mariés de prendre des *domestiques,* à moins qu'ils n'aient beaucoup d'argent ou beaucoup d'affaires. Il vous faut des domestiques, et pourquoi, s'il vous plaît ? Pour vous aider à manger, à boire et à dormir ? Un fermier, un commerçant peut avoir besoin d'un *aide,* quand les enfants arrivent dans le ménage ; mais jusqu'alors, pourquoi prendre un domestique dans une maison où le maître est obligé de gagner à la sueur de son front chaque bouchée qui s'y consomme !

117

Nous reviendrons sur le chapitre des *domestiques,* lorsque je m'adresserai au mari ; mais quant à ce qui intéresse à présent l'amant, je lui dirai que celle dont il veut faire sa femme doit être parfaitement capable de conduire son ménage, à moins qu'il ne soit assez riche pour la faire vivre en grande dame. „L'affaire du manger et du boire" revient trois fois par jour, ainsi que je l'ai dit dans mon *Traité sur l'économie domestique,* et quoique l'on s'inquiète fort peu, lorsqu'on est jeune et bien portant, de cuisine et de table, il n'en est pas moins vrai que l'on se fatigue vite de pain mal cuit et de viandes mal apprêtées. C'est bon pour une fois ou deux, mais à la troisième on se plaint *à part soi,* et, à la cinquième, il faut être terriblement sous le charme de la lune de miel pour ne pas se plaindre tout haut. Si cela continue encore un mois ou deux, *l'on a des regrets de s'être marié,* l'on se repent, et adieu tout le bonheur que l'on s'était promis; l'on découvre, et quand il en est trop tard, que nous avons pris une épouse qui nous est à charge au lieu de nous aider, et la première ardeur de la passion une fois calmée, la pauvre créature dont l'éducation a été manquée, et qui est bien moins à blâmer que ses parents, se trouve condamnée à une vie de misère, à moins qu'elle n'apprenne tout ce qu'elle aurait dû savoir. Si elle persistait dans son ignorance, il serait impossible que son mari pût l'estimer, comme il l'aurait fait si elle eût été une bonne et habile ménagère.

118

La femme de l'avoué, du médecin, ou d'un homme engagé dans toute autre profession libérale, n'aura pas besoin de faire tout le travail *manuel* de son ménage, mais il serait nécessaire que la femme du riche négociant, ou du rentier, fût à même de donner des conseils quant à l'achat des viandes, à la manière de faire le pain, de préparer des confitures, des compotes, et de voir comment et quand se font les choses. Elle aura soin que la nourriture soit bien apprêtée, et qu'il y ait de tout en abondance, mais point de gaspillage. Enfin quels que soient le rang et la position de son mari, elle aura l'œil à tout dans le ménage ; et le mari, enchanté d'avoir une ménagère aussi habile qu'active, lui en laissera de bon cœur la direction la plus absolue. Il ne s'occupera que d'un seul objet : du chiffre de la dépense. C'est une chose dont il est le seul, le meilleur et le souverain juge.

119

Mais dans le ménage du fermier ou du commerçant il est de nécessité absolue que la ménagère fasse *tout l'ouvrage de ses propres mains,* qu'il y ait des domestiques ou non. Personne ne peut mieux enseigner que celle qui a fait et peut tout faire elle-même. On raconte qu'un célèbre général français, marchant à l'ennemi, disait à ses troupes : „*Venez.*" Il ne leur disait pas „*Allez ;*" et quiconque a étudié un peu les domestiques

doit savoir quelle prodigieuse différence ils voient entre ces deux mots : *allez* et *venez*. Un plat ne devrait jamais paraître sur la table d'un commerçant ou d'un fermier que sa femme ne sût comment l'apprêter et le cuire. Ne craignez jamais que votre ménagère se fatigue. L'exercice est excellent pour la santé ; et sans la *santé* point de *beauté*. Une belle personne maladive pourra exciter la pitié, mais la pitié est un sentiment de courte durée ; d'ailleurs, qu'est-ce que la fatigue en pareil cas ? Et que de dames qui passent toute la journée à ne rien faire donneraient avec empressement la moitié de leur fortune pour le sommeil délicieux qui récompense toujours une bonne et active ménagère !

120

Si un jeune fermier ou un commerçant épouse une jeune fille à laquelle on aura appris le *piano*, le *dessin*, le *chant*, l'art de dépenser du papier, des plumes et de l'encre, à écrire des lettres romanesques, à laquelle on aura donné l'habitude de courir les salons de curiosités, les théâtres, et à lire des romans, il ne lui reste qu'à supporter patiemment les conséquences d'un pareil choix. Qu'il soit *juste*, et si vraiment il l'est, il lui témoignera la plus grande indulgence, il l'engagera avec douceur à apprendre les devoirs d'une bonne ménagère : il se dira qu'avant de l'avoir épousée, il savait qu'elle ne le connaissait pas, mais qu'il a paru très satisfait des talents brillants et inutiles dont nous venons de parler. Il se dira encore qu'après

avoir obtenu sa main il se rendrait aussi cruel que méprisable s'il se fâchait contre elle et venait à lui reprocher d'ignorer des choses dont elle n'avait jamais entendu parler.

121

J'avoue que je ne puis pas me représenter sur la terre une créature plus à plaindre que la pauvre fille qui n'a reçu qu'une éducation de pensionnat, et qui, une fois mariée, n'aura pas même une domestique. A quoi lui serviront les arts d'agrément? A quoi bon la musique, le dessin et les lettres romanesques? Si elle a un peu de sensibilité, le faible cri de son premier-né lui fera vite oublier le piano, les paysages et les lettres à la Clarisse Harlowe. J'ai vu un exemple frappant de ce que j'avance. J'ai signé le contrat de mariage d'un de mes amis qui se mariait contre la volonté de ses parents. Les deux époux formaient le plus beau couple que j'aie jamais vu. Malheureusement, la beauté, quelque éclatante qu'elle soit, ne suffit pas quand il faut payer le boulanger ou le boucher. A peine une année s'était écoulée que je trouvai le mari dans une prison pour dettes, mais je l'y trouvai en compagnie de sa femme et de son petit enfant. Cette femme qui, avant son mariage, n'aurait pas su comment aller puiser de l'eau pour se laver les mains, et qui ne parlait que de musique et de futilités, était pour son mari la plus aimable des compagnes, et pour son enfant la plus affectionnée des mères. Musique, dessin, théâtre, romans, tout s'en ét[illegible]mée, le mari et l'enfant

chéri les avaient assez bien remplacés, et elle regardait cette vie de prison comme une véritable bénédiction, puisqu'elle lui avait fourni, de bonne heure, l'occasion de prouver à son mari tout son dévouement. Je ne l'ai pas revu depuis quinze ans, parce qu'il est parti pour l'Amérique, mais je suis bien sûr qu'il aura répondu à tant d'affection. Il a maintenant douze enfants, et l'on m'a dit que sa femme était aimée et estimée de tous ceux qui ont le bonheur de la connaître.

123

On voit bien rarement des mariages aussi heureux que celui dont je viens de parler. Que personne ne se flatte d'avoir une chance aussi heureuse. Le mari dont je parle était un homme aussi instruit qu'habile. Il pouvait vivre sans se livrer à des travaux pénibles, et son aimable femme avait reçu une excellente éducation. Ce n'est pas toujours le cas avec la femme d'un agriculteur ou d'un marchand. Il faut qu'elle travaille *de son côté* à gagner le pain de ses enfants, ou du moins à se créer quelques ressources pour les jours de maladie et pour le temps de la vieillesse. Le meilleur moyen d'y parvenir, c'est de diriger le ménage avec le plus grand soin, de ne faire que des dépenses utiles, de ne pas permettre le plus petit gaspillage, et d'avoir une table abondante en faisant aussi peu de frais que possible. Comment la femme qui n'aura jamais entendu parler des affaires domestiques pourrait-elle devenir une bonne ménagère? Comment

s'acquitterait-elle de ses devoirs si elle les regardait comme indignes d'elle, et ne pouvant convenir qu'à des femmes ignorantes et d'une classe très inférieure?

124

Ignorantes! et comment, je vous prie? L'ignorance consiste à ne pas savoir le premier mot des choses que votre position, votre état vous appelait impérieusement à connaître. Un agriculteur n'est pas un ignorant parce qu'il ne sait pas lire. S'il sait bien conduire sa charrue, ne le traitez pas d'ignorant, mais accusez d'ignorance la femme qui ne sait pas faire le dîner de son mari. C'est une triste consolation pour un mari affamé que d'entendre dire que sa femme joue et chante à ravir. Un amant peut se contenter de l'air que sa belle respire, mais un mari demande une nourriture un peu plus substantielle, et il faut que toute jeune femme me croie sur parole, lorsque je lui déclare qu'une table toujours proprement servie, des viandes bien rôties, une maison bien tenue et un bon feu lui conserveront mille fois mieux le cœur de son époux que *les plus beaux talents d'agrément* qu'on enseigne dans les *pensionnats.*

125

Une humeur facile. — Il est presque impossible de s'assurer, avant d'avoir été quelques jours en ménage, jusqu'à quel point une jeune fille est d'un caractère facile à vivre. Les sourires coûtent peu, il est facile

de les prodiguer en toute occasion, et lors même qu'une jeune personne froncerait le sourcil, l'heureuse imagination d'un amant l'interpréterait favorablement. Par un *caractère facile à vivre*, je n'entends pas un de ces caractères que rien ne peut troubler, car ils annoncent du penchant à la paresse. N'allez pas prendre une femme qui ait un caractère *morose* ou rechigné. Un homme rechigné est déjà bien assez à craindre; que dire alors d'une femme rechignée, surtout si l'on réfléchit qu'il est question de se donner une compagne de tous les instants, une compagne en présence de laquelle on se trouvera de jour comme de nuit? Songez, je vous prie, au plaisir de vous asseoir, ne fût-ce que pendant huit jours, à la même table, et de reposer dans le même lit avec une femme qui n'ouvre pas la bouche. Huit jours de querelles sont terribles, mais je les préférerais à huit jours de tête-à-tête avec une femme rechignée. Prêtez un peu d'attention, et vous reconnaîtrez à de certains indices si la jeune personne que vous voulez épouser est sujette à des accès d'humeur. Le premier caprice venu fera naître ces accès. Une femme acariâtre prend de l'humeur à propos de tout. Il lui serait impossible d'en dire la raison; mais, en attendant, elle manifeste sa mauvaise humeur en n'ouvrant pas la bouche. Le seul remède à employer, c'est de laisser la dame bouder *à cœur joie;* mais ce qui vaut encore mieux, c'est de ne pas introduire dans son ménage une créature aussi déplaisante, et il faudrait être fou à lier pour épouser une femme qui passera sa vie à être de mauvaise humeur.

126

L'habitude de *gronder* est des plus pernicieuses. Il n'y a point d'homme et surtout de *femme* qui puissent supporter longtemps des plaintes sans cesse renaissantes. Qu'une femme trouve à redire et beaucoup à redire à votre inexactitude, à votre froideur, à votre négligence, à l'empressement avec lequel vous recherchez une autre société que la sienne, cela se comprend d'autant mieux qu'une épouse n'a que trop souvent de justes raisons de se plaindre. Mais une femme qui se plaint sans rime ni raison est inexcusable. Elle fait preuve d'un manque d'esprit de support, et surtout d'un manque de bon sens. Après tout, *une froide indifférence* est encore plus fâcheuse. „Quand reviendrez-vous? — Vous n'êtes jamais à la „maison. — La compagnie des autres vous est bien „plus agréable que la mienne." Lorsque de pareils reproches ne sont pas fondés, ils fatiguent et annoncent trop de penchant à prendre de l'ombrage; mais je préfère mille fois ces reproches à la froideur glaciale d'une créature qui a toujours le même sourire stéréotypé sur les lèvres, qui ne s'inquiète pas plus de votre absence que de votre retour, et qui, lorsque vous lui présentez la main, vous tend la sienne en écartant les doigts comme autant de bâtons. Dans ma jeunesse j'aurais dit ce que je dis encore aujourd'hui: Que Dieu me préserve d'une pareille compagne!



127

L'*entêtement* est fort désagréable chez tout le monde, mais surtout chez une jeune femme, d'autant plus que ce travers ne fait qu'augmenter avec l'âge. C'est une pauvre victoire que d'avoir toujours le dernier mot, et, pourtant, il y a des gens qui y tiennent au point de devenir malades s'ils ne l'ont pas. Une épouse entêtée est excessivement fatigante; et dès qu'il y a le moindre penchant à l'entêtement chez une jeune fille, on peut parier qu'une fois mariée ce sera un travers tout à fait enraciné. Rien de plus fatigant qu'une compagne qui trouve à redire à tout. Il faudrait un grand courage pour aller précisément choisir sa femme parmi ces jeunes filles qui se permettent de couper la parole à des personnes plus âgées, qui émettent leur opinion du ton le plus tranchant, et qui n'aiment rien tant qu'à contredire.

128

Mais, je le répète, de toutes les femmes affligées par quelque infirmité de *caractère*, il n'en est pas de plus à redouter que celles qui sont sujettes à la *mélancolie*. Ces dames font un véritable commerce de mélancolie. Elles ont toujours à se plaindre du passé, du présent ou de l'avenir. Trois ou quatre enfants à soigner amènent *quelquefois* une heureuse guérison. Mais pourquoi vous exposer à une telle chance, et ne pas prendre d'avance la ferme résolution de ne jamais offrir votre main à une femme de ce caractère?

129

La beauté. — Si j'ai réservé ce point pour le dernier, ce n'est pas que je le regarde comme le moins important. Les femmes qui ne sont pas jolies aiment à répéter „ que la beauté ne dure qu'un jour". J'en conviens, mais je dis qu'elle n'en plaît pas moins pour cela. Un vieux bonhomme qui avait fort envie que j'épousasse sa fille, qui était une vraie laideron, me disait tous les jours: „ *Belle est celle qui fait bien !* " Il y a encore un autre proverbe qui ne peut avoir été inventé que par une femme laide: „Le plaisir des yeux est le tourment du cœur." C'est une manière de déguiser ce que l'on n'ose dire tout haut; c'est que la beauté ne se rencontre jamais avec un cœur chaste, une bonne conduite, et d'autres vertus apanage des femmes. C'est soutenir qu'une belle femme est exposée à de bien plus grandes tentations qu'une laide, et qu'il y a dix à parier contre un qu'une belle femme n'y résistera pas. Examinons un peu ce raisonnement.

130

Il faut avouer que les jeunes filles qui sont jolies ont beaucoup plus d'admirateurs, et d'admirateurs plus ardents que les laides, mais cela voudrait-il dire que les jeunes filles laides ne sont jamais exposées à avoir des tentations? Elles y sont tout aussi bien exposées que les autres, et alors, qui est-ce qui succombera le plus vite à ces tentations, de la jeune beauté qui n'a

qu'à choisir parmi de nombreux amants, ou de la laideron qui tremblera de voir échapper de ses filets le seul homme qui soit venu s'y prendre les yeux fermés? Laquelle de ces deux jeunes personnes attachera le plus de prix à sa réputation? Celle qui est admirée de tous, ou celle qui ne l'est que d'un seul? — Si nous appliquons ce raisonnement aux femmes mariées, que prouvera-t-il? C'est que, si elles succombent, il faut attribuer leur chute à des penchants vicieux; tandis que les exemples d'infidélité conjugale prouvent jusqu'à l'évidence que, neuf fois sur dix, *l'infidélité n'a pas d'autre cause que les torts du mari.* Prenez dix exemples, et vous verrez que neuf fois sur dix, c'est la négligence, le manque d'égards, l'indifférence glaciale, le mauvais exemple du mari qui a causé l'infidélité de l'épouse; et, si j'allais plus loin, si je disais que sur cent exemples d'infidélité conjugale, on en trouve quatre-vingt-dix-neuf qui viennent à l'appui de ce que j'avance, je serais encore dans le vrai. Dira-t-on que cette négligence, cette indifférence, cette froideur, ces torts sont inexcusables, parce que le mari rencontre trop souvent des femmes plus belles que la sienne? Il n'y a pas de mari qui osât *se justifier* avec une pareille excuse. Avait-il les yeux fermés quand il a signé un contrat solennel? Et, si la personne qu'il a recherchée en mariage n'était pas assez belle, que ne s'adressait-il à une autre? Si à la beauté il a préféré, comme ce n'est que trop souvent le cas, le rang et la fortune, ne devient-il pas le plus méprisable des hommes quand il fait le malheur de celle qui lui a apporté le

rang et la fortune? Tout bien considéré, comme l'infidélité conjugale est presque *toujours causée* par un manque d'affection et d'égards de la part du mari, il en résulte évidemment que les femmes laides donnent bien plus d'exemples d'infidélité conjugale que les belles.

131

Je n'ai pas besoin de dire, quant à ce qui concerne la *toilette*, que celle d'une belle femme sera bien moins coûteuse que celle d'une laide. Tout homme raisonnable sera de mon avis. Nous savons, par expérience, que les femmes les plus laides sont celles qui donnent le plus de temps à leur toilette, et le bon sens nous le prouverait si l'expérience ne le démontrait pas. Il y a peu de femmes qui sont belles sans le savoir, et si leur aspect seul inspire une admiration générale, comment supposer qu'elles chercheront à la détourner, en se parant d'un inutile attirail de luxe?

132

Quant à ce qui regarde *les manières* et *le caractère*, il y a certainement de belles femmes qui sont vaines et arrogantes; mais comme elles possèdent tout ce qui peut les rendre contentes d'elles-mêmes, n'offrent-elles pas la chance d'être toujours d'une humeur facile à vivre, et l'égalité d'humeur n'est-elle pas singulièrement précieuse chez une épouse? On donne quelquefois la qualification de belles à des femmes

qui paraissent telles aù premier moment, mais qui sont froides, glacées, et qui ont l'air d'être faites de cire ou de bois. Ce n'est point là avoir de la *beauté*. La beauté consiste non seulement dans les traits du visage, mais encore dans chaque mouvement. La nature fait preuve ici, comme en toute chose, d'une grande impartialité : elle donne indifféremment de l'animation aux belles comme aux laides, et le manque d'animation, quand il existe, se remarque aussi vite chez les unes que chez les autres.

133

Mais le grand avantage de la beauté chez une femme, sa valeur inestimable, c'est de rendre le mari gai, heureux, et pour me servir d'une expression commerciale, c'est de faire en sorte qu'*il s'applaudisse tous les jours davantage de son marché*. Dans les jours de la vieillesse, lorsqu'une longue suite des mêmes habitudes, des mêmes intérêts, a rendu les époux plus chers l'un à l'autre, lorsque des enfants ont ajouté à leur affection par les liens les plus indissolubles, les attraits de la figure perdent de leur prix ; mais dans les *premiers jours* du mariage, alors que l'inconstance de l'amant prédomine encore chez le mari, il y a du danger pour lui à rencontrer souvent des figures plus séduisantes que celle de la compagne à laquelle il s'est uni pour toujours. La beauté est en quelque sorte une affaire de *goût*, ce qui plaît à l'un ne plaît pas à l'autre, et il est fort heureux qu'il en soit ainsi. Mais il y a des

beautés qui excitent l'admiration générale, et un mari est toujours satisfait, lorsqu'il lit dans tous les yeux qu'il possède l'une de ces beautés. Il regarde cette possession comme un ***hommage qu'on paye à son bon goût.*** Il se dit qu'il faut bien qu'il ne soit pas sans mérite et sans moyen de plaire, puisqu'il a été assez heureux pour obtenir un trésor si précieux.

134

Il faudra bien des infortunes, bien des revers, bien des maladies, bien des malheurs, pour persuader au nouveau marié que sa femme n'est pas un ange. Il se présente dans le mariage tant de circonstances de nature à refroidir l'attachement le plus sincère, et à faire réfléchir sérieusement sur l'engagement éternel que l'on a pris, qu'un mari a besoin de grandes compensations pour ne pas se repentir des liens qu'il s'est donnés. Chez les femmes, la passion ne se calme point aussi vite que chez les hommes. La vivacité de leur affection est plus sincère. C'est une flamme qui ne brille que d'un éclat plus vif à mesure qu'elle grandit, et, quoi que l'on en dise, une jolie femme exerce sur son époux un empire bien plus durable qu'une femme laide.

135

Mais il n'en est pas moins vrai que l'homme qui, par telle ou telle considération, a épousé une femme laide est une véritable brute s'il manque d'égards pour elle,

ou s'il la traite durement pour la punir de ce qu'elle n'est pas belle. Le meilleur moyen de ne pas s'exposer à commettre une pareille injustice, c'est de ne pas épouser une femme qu'*on trouve laide.*

136

Je ne puis pas terminer ma lettre à l'*amant* sans lui dire ce que je pense de la *séduction* et de l'*inconstance.* Sur vingt exemples de séduction, il y en a dix-neuf où la séduction n'entre pour rien, les coupables se trouvant parfaitement d'accord. Mais il y a des cas d'une tout autre espèce, où un homme s'applique froidement et de propos délibéré à gagner le cœur d'une jeune fille pour ensuite consommer sa ruine, et la condamner à une vie de honte et de malheur. Celui qui peut commettre un pareil crime pour satisfaire un désir passager n'est qu'un animal égoïste et féroce. Mais que sa victime ne s'imagine pas que cela la rende excusable. La réputation d'une jeune fille n'est pas un bien qui n'appartienne qu'à elle: c'est le trésor de son père, de sa mère, c'est le trésor de la famille entière. Victime d'un séducteur dénaturé, tel que celui dont je viens de donner le signalement, une jeune fille inspirera peut-être de la pitié; mais y aura-t-il jamais assez de repentir, d'affliction, de larmes, de remords, pour adoucir les souffrances de pauvres parents humiliés et désolés.

137

Quant à ce qui est de la *constance* en amour, quoique je n'approuve pas le proverbe: „Jupiter s'amuse „des mensonges des amants", je conviens qu'un jeune homme peut sans blâme, et surtout sans crime, changer quelquefois d'inclination. Il est même heureux que cela arrive, car il faudrait être fou et même cruel pour épouser une jeune fille qu'on aime moins qu'une autre. Cette remarque concerne aussi les femmes. Lors même que l'on aurait déjà célébré les fiançailles, et cela de la manière la plus solennelle, il vaudrait encore mieux rompre que de se marier s'il n'y avait pas une affection réciproque.

138

Mais lorsqu'on a fait des promesses à une jeune fille, lorsqu'elle y compte depuis longtemps, lorsqu'il est évident que sa paix, son bonheur et sa vie peut-être en dépendent, et que l'on vient à changer d'inclination, il faut agir de manière à rendre le désappointement aussi supportable que possible. Il vaut beaucoup mieux manquer à sa parole que d'épouser une jeune fille que l'on n'aime plus; mais vous n'avez pas le droit de lui percer le cœur, puisque son seul tort a été de croire à vos serments. Je comprends que vous n'ayez pu vous défendre d'en aimer une autre; mais vous seriez coupable de ne pas mettre toute la délicatesse nécessaire à adoucir la douleur d'une

jeune personne qui, je le répète, n'a eu qu'un tort, celui de croire à vos promesses. Ne déchirez le voile que lentement, demandez au temps de rendre votre tâche plus facile, et évitez tout ce qui pourrait blesser trop vivement le cœur de celle que vous n'aimez plus.

139

Il y a des exemples frappants et vraiment monstrueux d'une conduite toute contraire : il n'y a pas longtemps qu'un jeune homme, qui avait inspiré de l'amour à une jeune personne vertueuse, lui promit de l'épouser et fit publier les bans. Ce fut le jour même fixé pour la cérémonie que, sans motif, sans provocation, sans donner le moindre avis à celle qu'il trahissait, il se maria avec une autre. Accablée d'un coup si cruel, sa victime ne put supporter la vie et s'empoisonna. Je suis honteux qu'un monstre pareil soit né en Angleterre, et je voudrais qu'il ne pût faire un pas sans entendre répéter à son oreille toute l'horreur qu'il inspire.

140

Il n'appartient à personne *de se jouer* des affections d'une jeune fille. Lors même qu'il n'aurait pas été jusqu'à faire de *promesse positive*, il pourrait encore mériter des reproches. Lorsque c'est le cas, on est entraîné par la vanité, par le désir de passer pour un homme qui a des succès auprès des femmes. Cette vanité est de la plus sotte espèce, et elle est suivie

quelquefois des plus fâcheuses conséquences. Vous ne dites pas en toutes lettres que vous voulez épouser; mais vos regards, vos manières le donnent à penser; vous savez qu'on l'espère; et si réellement vous n'avez pas le projet d'offrir votre main, si vous avez d'autres engagements, si vous savez que vous ne préparez qu'un vif désappointement, et si vous n'en persistez pas moins, malgré les reproches de votre conscience, vous êtes coupable d'une supercherie, d'une injustice et d'une cruauté préméditées. Vous êtes ingrat envers le Dieu qui vous donna ces attraits dont vous profitez pour accomplir un triomphe inhumain et sans honneur. Et si, comme cela arrive souvent, vous tirez gloire d'une pareille conquête, votre belle figure, vos richesses, vos talents pourront peut-être exciter l'envie, mais ils ne vous préserveront pas du mépris de tous les honnêtes gens.

141

Il y a des cas dans lesquels, non seulement on trompe, mais où l'on se trompe soi-même : vous êtes entraîné par degrés, et par les circonstances, à éprouver un amour presque sincère pour une femme, tandis que votre cœur appartient déjà à une autre. Vous n'obéissez pas à l'empire de la vanité; vous n'êtes ni injuste ni cruel, et pourtant vous êtes blâmable. Je l'ai été une fois dans ma vie, et je vais dire dans quelles circonstances : ce sera une leçon pour

mes lecteurs, et une expiation de la seule faute de ce genre dont je puisse m'accuser.

142

La province du Nouveau-Brunswick, dans l'Amérique du Nord, que j'ai habitée depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à ma vingt-sixième année, n'est, en général, qu'un terrain rocailleux, d'où s'élancent le pin, le sapin et d'autres arbres résineux. On trouve dans les places où les bois ont été détruits par le feu des buissons de framboisiers et de myrtilles. Cette province est divisée en deux parties égales par la grande rivière de Saint-Jean, qui a un parcours d'environ deux cents milles de longueur, et qui, à moitié chemin de son embouchure, compte près d'un mille de largeur. Une foule de petites rivières, qu'on appelle anses, viennent se jeter dans la grande. De chaque côté de ces petites anses le terrain est partiellement dégagé de rocs, et il est généralement fertile et bon. Le bouleau, l'érable et d'autres arbres de cette espèce lui prêtent leur ombrage; on aperçoit des prairies naturelles qui surpassent en beauté tout ce que j'ai jamais vu dans ce genre. Ces rivières forment, près de leur source, une multitude de cascades dont la variété infinie ne le cède qu'à la majesté. Le poisson abonde dans ces eaux, dont un grand nombre d'oiseaux viennent égayer la surface, tandis que des milliers de pigeons sauvages, aux couleurs les plus vives, volent de branche en branche sur des arbres superbes

qui sont étroitement enlacés au-dessus des anses, et forment, pendant plusieurs milles, une grande arcade de verdure.

143

Dans l'une de ces excursions que j'aimais tant à faire dans les bois, j'arrivai près de la source de l'une de ces anses. Tout semblait y avoir été créé pour le plaisir des yeux, et surtout pour ceux d'un être comme moi, qui semble n'avoir été mis au monde que pour y goûter les charmes de la vie champêtre, et admirer la campagne. Ici, un espace de plus de deux cents acres de prairies naturelles, ombragées de distance en distance par des groupes d'érables, s'étendait au loin. L'anse se prolongeait jusqu'au milieu de cette plaine ovale, et presque complètement renfermée par de hautes collines rocheuses, recouvertes de majestueux sapins. La source de chacune de ces anses était marquée par plusieurs cascades tellement belles, qu'il n'est pas de propriétaire anglais qui n'eût donné son morceau de terrain le plus fertile pour en transporter une dans son parc. On voyait s'élancer au pied de ces cascades les plus beaux saumons du monde, et ils y sont en si grande abondance, qu'ils servent à engraisser les terres.

144

Si le ciel, dans sa plus grande bonté, avait voulu dessiner, uniquement pour moi, le paysage le plus propre à me séduire et à me captiver, il n'aurait pu

mieux réussir qu'en me donnant celui que j'avais sous les yeux; mais à côté de ces grandes beautés de la nature, il me restait encore à admirer un de ces chefs-d'œuvre dans la formation duquel *l'homme* entre bien pour quelque chose. J'arrivai près d'une grande et belle ferme devant laquelle se déroulait le plus beau champ de maïs. On venait de moissonner un champ de froment qui était à côté; j'aperçus un cheval et de très belles vaches, et, en un mot, tout ce qui fait partie d'une bonne et riche ferme; mais j'étais destiné à rencontrer encore autre chose que cela, quelque chose qui devait me donner au plus haut degré une immense somme de plaisir et les chagrins les plus vifs; et telle a été la vivacité des émotions qui en ont été la suite, qu'au moment où j'écris, après un laps de quarante ans, elles viennent encore agiter mon cœur.

145

Je m'étais égaré, soit par distraction, soit parce qu'on ne m'avait pas donné des indications suffisantes; et tout seul, mais armé d'une épée et de pistolets dont, au besoin, j'aurais fait bon usage contre les ours, j'arrivai à la ferme par une nuit favorisée du plus beau clair de lune: une forte gelée blanche recouvrait les arbres et les gazons. Au bruit de mes pas, un dogue vigoureux réveilla son maître par ses aboiements répétés. Le bon fermier vint à moi, me reçut avec la plus touchante hospitalité, me fit servir à manger, et me donna un bon lit de plumes. Je dois dire que long-

temps avant d'arriver à la ferme, et succombant déjà à la fatigue, j'avais essayé de passer la nuit dans les bois, couché sur de la mousse sèche que j'avais réunie entre deux larges troncs d'arbres. Je m'étais abrité par une toiture formée au moyen de branches flexibles ; mais, ne pouvant résister à un froid très vif, et affaibli par la quantité d'eau que j'avais bue au milieu de la grande chaleur du jour, alarmé d'ailleurs par l'approche des ours, et craignant d'être surpris par eux au moment où je m'y attendrais le moins, j'avais pris le parti de me remettre en route : on peut croire que jamais héros des Mille et une Nuits n'éprouva de contraste plus délicieux que moi en entrant dans cette ferme hospitalière.

146

J'étais sous le toit de l'un de ces *royalistes* américains auxquels on avait donné des terres dans le Nouveau-Brunswick, à la suite de la guerre de la révolution. On leur avait fourni, et cela honore l'Angleterre, tout ce qui était nécessaire pour fonder de riches et bonnes plantations. On me laissa dormir jusqu'au moment du déjeuner ; lorsque je descendis pour y prendre place, je trouvai une table servie avec cette abondance qu'on voit partout aux États-Unis. Le fermier et sa femme paraissaient avoir cinquante ans ; ils avaient deux beaux et grands garçons, dont le plus jeune était, comme moi, âgé de vingt-trois ans, mais il y avait encore *une autre personne* dans la famille ; cette *autre personne* avait dix-neuf ans. Ses

beaux cheveux bruns venaient se rattacher avec goût sur le sommet de sa tête; de grands yeux d'un bleu foncé s'harmoniaient d'une manière admirable avec cette expression de douceur et de sensibilité qui est le type des jeunes Américaines: un teint brillant de santé, une démarche gracieuse, une taille élégante, tout semblait se réunir pour former un ensemble auquel je ne pouvais comparer qu'une seule personne. Il y avait déjà deux ans que je n'avais pas revu cette *seule personne*, et quel espace immense que deux années, pour un jeune homme de vingt-trois ans!

En ce moment, les „absents avaient tort". Mes souvenirs avaient à lutter contre mes yeux. Je rencontrais, d'ailleurs, dans ces délicieuses solitudes toutes les séductions qui parlaient le plus à mon cœur: tout se réunissait pour me faire oublier la pauvre petite brunette qui était partie pour l'Angleterre! Est-ce à dire que je devins éperdument amoureux de ce nouveau bouquet de roses et de lys? Oh! point du tout; mais j'étais tellement enchanté du *site*, de sa délicieuse tranquillité, de l'ombrage des érables, de la vie de campagne, de la pêche, de la chasse, que j'y restai aussi longtemps qu'il me fut possible, me promettant bien de saisir toutes les occasions d'y revenir, et je n'y manquai pas.

147

En Amérique, l'hiver est la saison des plaisirs; les rivières et les petites anses étaient les seules *voies de communication* d'une ferme à l'autre; en été nous

voyagions en *canot*, en hiver nous allions en *traîneaux*. Pendant deux ans je consacrai tous mes loisirs à mes bons amis de la ferme : j'avais gagné leur affection : sans cesse nous avions à causer d'agriculture. Le père et la mère me regardaient comme un de leurs enfants ; les fils me traitaient comme un frère, et leur fille, qui était aussi modeste et aimable qu'elle était belle, me recevait de manière à donner des espérances à l'homme le moins présomptueux. Il m'était impossible de ne pas témoigner combien j'en étais reconnaissant.

148

Lorsque l'on est amoureux, et que l'on se trouve en nombreuse société avec celle que l'on aime, il est bien difficile de garder son secret. La ferme la plus voisine était à dix milles de la nôtre : nous étions souvent invités chez nos voisins. Des yeux féminins lisent vite au fond des cœurs, et bientôt père, mère, frères, et tout le voisinage, jusqu'à la personne la plus intéressée, et à l'oreille de laquelle je n'avais jamais prononcé le mot d'*amour*, et encore moins celui de mariage, ne doutaient plus que *tout ne fût arrangé*. Je n'avais pas parlé, cela est vrai ; mais mes regards, mes attentions continuelles, ne me rendaient-ils pas coupable ? Je souffrais à la moindre altération de *son* humeur ou de *sa* santé. Autant j'étais affligé de la quitter, autant j'étais transporté à l'idée de la revoir ; il m'est souvent arrivé, lorsque j'avais un jour de congé, de ramer dans un canot pendant deux nuits,

pour passer cette journée avec elle: si ce n'était pas de l'amour, c'était au moins son cousin germain. Toute intention criminelle était bien loin de mon esprit, car je la regardais comme une sœur. Je me demandais souvent: „Qu'est-ce que je veux?..." N'ai-je pas tort?... Où ceci me mènera-t-il?..." Et en attendant je restais.

149

Il faut bien dire pour m'excuser que mon *premier engagement*, quelque secret qu'il eût été tenu par la famille de ma fiancée et par moi, *était parfaitement connu d'elle* et de tous ses parents, soit à cause des circonstances singulières dont il avait été accompagné, soit à cause de la manière avantageuse dont j'avais fait parler de moi. C'est au point que le gouverneur de la province, lorsqu'il retourna quinze ans plus tard en Angleterre, s'empressa de me faire visite et demanda à être présenté à ma femme dont *il avait souvent entendu faire l'éloge* longtemps avant son mariage. Il n'y avait de ma part aucune intention de tromper, de *décevoir*. Mais il n'en est pas moins vrai que j'aurais dû éviter tout ce qui pouvait faire naître la moindre espérance dans le cœur d'une jeune personne si aimable, si innocente, que j'aimais si sincèrement, et à laquelle il était de mon devoir d'éviter toute espèce de regret. Dès le premier moment j'aurais dû redouter jusqu'à la possibilité de lui causer par ma faute un seul instant de chagrin. J'étais jeune, sans doute, mais j'avais assez d'expérience pour savoir ce

que je devais faire, et j'aurais dû n'écouter qu'un seul sentiment : celui du devoir.

150

L'heure du départ arriva, et avec elle ma juste punition. Le jour était fixé et connu de tout le monde, puisque je partais avec le régiment, et que le départ d'un régiment fait événement au milieu d'une population peu nombreuse. Même à présent, et à une si grande distance du moment dont je parle, et quand mes cheveux sont blanchis par l'âge, je n'ai pas la force de décrire cette séparation. Le bon, le vertueux père fit trente milles pour venir m'adresser un dernier adieu. Je n'ai jamais oublié son regard, ses paroles. Notre navire passa devant l'embouchure de cette rivière dont la vue me rappelait tant de plaisirs. L'Angleterre et tous les délices qui m'y attendaient se présentaient en vain à mon imagination ; je ne vis disparaître cette rivière qu'avec le serrement de cœur le plus douloureux.

151

De quelles bagatelles dépendent quelquefois les plus grands événements de la vie ! Si j'avais reçu de ma fiancée une lettre plus ou moins froide, si quelque rapport m'avait fait douter de sa constance, jamais on n'aurait entendu parler de moi. J'étais fier de l'estime et de l'affection que j'avais inspirées, j'étais

attaché au grade que ma bonne conduite m'avait mérité, j'avais des talents naturels, un esprit ardent, et je voyais s'ouvrir devant moi un brillant avenir; mais, placé dans les rangs de l'armée, j'y avais vu tant de bassesses, de partialité, de dissipations et d'insolence, que j'étais complètement dégoûté de la vie du soldat. Il me tardait de changer mes galons contre l'humble veste du fermier américain, afin de ne plus avoir à obéir à la voix inflexible du commandement, et de ne plus être témoin d'un servilisme qui me dégoûtait. Je soupirais après les bords solitaires de cette rivière ombragée qui renfermait (sans parler d'*elle*) tout ce qui plaisait le mieux à mes goûts et à mon cœur; et là, peut-être, j'aurais vécu et je serais mort sans avoir été célébré, redouté, envié et calomnié.

LETTRE IV

A UN MARI

152

Presque tout votre bonheur dépendra de votre conduite comme mari, et surtout de la manière dont vous *débuterez en ménage*. J'aime à supposer que vous avez fait un *bon choix*. C'est déjà beaucoup sans doute; mais faites bien attention qu'une jeune et bonne personne peut devenir aussi mauvaise épouse que mauvaise mère, sous l'influence d'un mari faible, brutal, négligent, extravagant ou vicieux. Il arrive neuf fois sur dix qu'abstraction faite de ses dispositions naturelles et de son éducation, une femme n'est jamais que ce que son mari l'a faite.

153

Avant toute chose, et quelle que soit votre position dans le monde, persuadez-la bien de la nécessité de

s'imposer *une stricte économie.* Vous avez pour cela une raison excellente à lui donner, celle des *enfants qui ne manqueront pas d'arriver,* et à l'entretien desquels il faut *qu'elle travaille aussi de son côté.* Légalement parlant, nous sommes maître de disposer de notre fortune comme bon nous semble ; mais remarquez bien que du moment où nous faisons des dettes, nous disposons de celle des autres. Dès le premier jour de notre entrée en ménage, nous contractons, moralement parlant, une dette envers les enfants qui peuvent provenir du mariage, et voilà pourquoi il faut, dès le premier jour, restreindre sa dépense dans des limites aussi étroites que notre position dans la société nous le permet.

154

Une des plus grandes imprudences qu'il soit possible de commettre, c'est de commencer par avoir *une* ou *plusieurs domestiques.* Quand on a assez de fortune ou assez d'affaires pour avoir absolument besoin *d'aides,* on peut prendre une ou deux domestiques ; mais pourquoi faire venir une domestique dans une maison où la maîtresse peut faire toute la besogne, d'autant plus que ce n'est pas tout que de donner des gages à une domestique, il faut encore la nourrir, et de plus se voir exposé à *ses caquets,* ce qui, pour le dire en passant, n'est pas un petit inconvénient. Quand les enfants arrivent dans le ménage, je comprends que l'on ait besoin d'une aide, mais jusqu'alors quelle nécessité y a-t-il [illegible] d'un marchand ou

d'un fermier de prendre une domestique? La femme est jeune, pourquoi donc ne travaillerait-elle pas, puisque son mari travaille? Pourquoi, dans votre ménage, auriez-vous sur les bras deux femmes au lieu d'une.

155

Je m'attends à ce que ma recommandation soit accueillie avec peu de faveur. Je sais qu'elle est directement contraire aux usages reçus, attendu qu'à ma connaissance il n'y a pas de petit commerçant, de fermier ou de commis qui, sans posséder un franc dans sa poche, ne commence par prendre une domestique. Mais ce que je sais encore mieux, et cela après avoir beaucoup observé, c'est que c'est un des plus grands fléaux que l'on puisse éprouver en ménage, et que c'est la grande source d'où jaillissent cette gêne et ces embarras qui altèrent singulièrement le bonheur domestique lorsqu'ils ne l'anéantissent pas tout à fait.

156

Dans une grande ville, on ne peut pas donner à une domestique moins de douze louis de gages, et il faut la loger, la nourrir, et lui permettre de faire du feu uniquement pour elle, à moins que vous ne l'autorisiez à venir s'asseoir à votre propre foyer, ce qui ne pourrait pas manquer d'ajouter beaucoup de charmes aux conversations conjugales. Ne vous attendez pas qu'elle garde le silence sur tout ce qui se passera dans votre

ménage, et ne vous attendez pas non plus à ce qu'elle économise votre bois si vous lui permettez de faire du feu pour elle. Encore passe si elle se contentait du feu de la cheminée; mais il est bien rare qu'une domestique n'ait pas un galant qui vienne de temps à autre faire main basse sur ces provisions de la cuisine que votre ménagère prend tant de peine à économiser. Si vous fermez à cet instrus la porte de votre maison, sa belle ira le rejoindre dans une autre, et soyez bien sûr qu'elle n'ira pas l'y visiter avec les mains vides.

157

Je le répète, une domestique vous occasionnera de grandes, de très grandes dépenses. Que de milliers de marchands, de commis et d'autres personnes qui eussent passé leur vie sans éprouver un moment de gêne, ont vécu au milieu d'inquiétudes et de craintes sans cesse renaissantes, et sont morts jeunes, uniquement pour avoir voulu se donner des domestiques. Quelque singulier que cela paraisse, il vaut encore mieux avoir *deux* domestiques que de n'en avoir *qu'une*, parce que, fort heureusement pour leurs maîtres, elles ne se trouvent pas toujours d'accord pour faire le mal. De sorte que les pauvres diables qui ne peuvent avoir qu'une domestique sont précisément ceux qui courent le plus de risques d'être trompés. Je parle surtout des gens qui ont de petites places, et dont les femmes imaginent que, parce que leurs maris ont une occupation *très comme il faut*, elles peuvent

parfaitement vivre *en grandes dames.* Pauvres gens! leur travail n'a sans doute rien de pénible ni de fatigant, mais enfin, ils sont à la chaîne plusieurs heures par jour, et on ne leur donne pour cela qu'à peine le double de ce que l'on donne à un charpentier, à un maçon ou à un tailleur.

158

Il faut remarquer encore qu'un mari et une femme regarderont bien plus à l'économie dans le ménage qu'une domestique ne le fera. Des milliers de gens qui n'auraient jamais pensé à avoir du vin chez eux seront obligés d'en acheter à cause de leur domestique. Votre femme aura beau être économe, son économie ne lui servira à rien, du moment où elle aura une domestique sur les bras. Très souvent, on ne songe à recourir au boucher et au beurrier que parce qu'on a une domestique dont il faut satisfaire les exigences. Il est souvent impossible d'être frugal avec cette chaîne toujours pendue à votre cou. Vous ne pouvez pas mettre un sou de côté pour les mauvais jours, qui peuvent arriver d'un instant à l'autre. Pourquoi donc introduire volontairement dans votre ménage un fardeau comme celui-là, un ennemi de tous les moments, un être qui réclame la surveillance continuelle de votre femme, qui la gêne sans cesse, qui la contrecarre dans ses meilleures intentions, qui lui donne de l'inquiétude, et altère parfois son humeur. Vous soumettrez-vous à de si grands inconvénients

pour le plaisir d'être à la mode, par une fausse honte, par un orgueil aussi méprisable que déplacé. Tout jeune homme qui entre en ménage aurait un excellent moyen de convaincre sa femme que c'est une source de ruine que de prendre une domestique: il faudrait que tous les huit jours il remît à sa femme, et en espèces, le montant de la dépense qu'entraîne par semaine l'entretien d'une domestique, et qu'elle mît cet argent à part dans un tiroir. Au bout de quelque temps, la somme serait si considérable que la jeune femme s'effrayerait, et qu'elle ne voudrait plus entendre parler de prendre une domestique, à moins qu'il n'y eût nécessité absolue, et même, dans ce cas, elle ne la prendrait que pour aussi peu de temps que possible.

159

Mais, vous me direz que votre jeune femme ne pourra pas à elle seule faire tout l'ouvrage du ménage. Quoi! *elle ne le pourrait pas!* il serait impossible à une femme jeune de faire la cuisine, la lessive, de raccommoder le linge, de tenir l'appartement bien propre, de faire son lit et celui de son mari, de ce mari qui, pour peu qu'il soit bon à quelque chose, sera prêt à se contenter d'un morceau de viande froide, ou même d'une croûte de pain, sera prêt à se lever pour lui allumer son feu, et à faire, en un mot, tout ce qu'il pourra imaginer pour lui épargner du travail et lui être utile! Quoi! elle ne pourrait pas faire tout l'ouvrage du r e cas, puisqu'elle ne lui a

point apporté de fortune, et que, de son côté, il n'en avait pas, elle aurait dû réfléchir *qu'elle ne pouvait pas se marier.* Et puisque nous parlons ici de fortune, permettez-moi de vous dire, jeune homme, que la femme qui n'a pas d'argent, mais qui peut se passer d'une domestique, est mille fois préférable à celle qui vous apporte une dot, mais qui ne peut rien faire sans domestique.

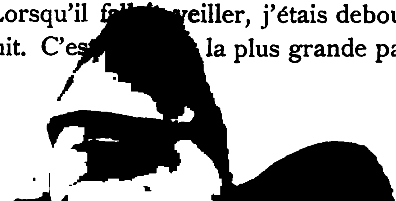
160

Je comprends que vous puissiez hésiter si le travail que votre ménage demande est décidément *trop pénible* et *trop fatigant* pour votre jeune femme, et s'il est de nature à altérer sa santé et sa beauté ; mais, en général, les travaux d'un ménage ne sont point trop pénibles : ils sont de nature à fortifier la santé, à procurer un exercice salutaire, et par conséquent à conserver la beauté. On voit souvent des jeunes filles qui, tout en écurant et en lavant, chantent à perdre haleine ; mais le contraire arrive chez celles qui ont l'habitude de ne se livrer qu'à des travaux *d'aiguille.* Les Américaines sont véritablement des épouses modèles. Elles se mettent parfaitement au-dessus de ce ridicule orgueil qui, en Europe, empêche des millions de femmes d'accomplir ce que leur propre intérêt, le bon sens, et même leur propre goût, les engagent à faire. Elles ne travaillent pas plus par nécessité que par contrainte, car leurs maris sont les plus indulgents du monde. Dans beaucoup de villes, elles vont au marché, et rapportent gaiement ce qu'elles y ont

acheté. A la campagne, elles font non seulement l'ouvrage du ménage, mais encore elles s'occupent de planter, d'arracher les mauvaises herbes, de sarcler, de cueillir et de préserver les fruits et les légumes, et cela sous un ciel bien moins favorable que celui de plusieurs pays de l'Europe. Elles se regardent comme largement rétribuées de leurs peines par l'augmentation de fortune que leur économie apporte à leurs maris, qui s'empressent d'en témoigner leur gratitude par des cadeaux qu'ils ne manquent jamais de leur faire de la manière la plus libérale.

161

„Mais, me demanderez-vous, avez-vous toujours mis en pratique ce que vous nous prêchez ici?" Oui, sans doute, et dans toute l'étendue du mot. Quoique j'eusse le moyen de payer une domestique, je n'en ai voulu prendre qu'après la naissance de mon second enfant, et avant d'en avoir une dans mon ménage il était impossible de voir une maison plus propre, mieux tenue, une table mieux servie, et, en un mot, un ensemble plus satisfaisant... J'avais beaucoup d'affaires qui me retenaient loin du logis la plus grande partie du jour; mais, lorsque j'obtenais une minute de liberté, je revenais vite prendre l'enfant sur mes bras: j'allégeais autant qu'il était en mon pouvoir les travaux de la maman, et je me contentais d'un morceau mangé sur le pouce. Lorsqu'il f[illegible]eiller, j'étais debout la moitié de la nuit. C'es[illegible] la plus grande partie



de ces veilles, auprès du lit de souffrance d'un fils unique, qui, après avoir langui bien des mois, mourut dans mes bras; c'est dans mes rares moments de loisir que j'ai composé cette célèbre *Grammaire anglaise* qui, depuis trente ans, n'a pas cessé de jouir d'une grande réputation en Amérique comme en Europe.

162

Voilà comment *j'ai débuté en ménage.* Et quel est le jeune couple privé de fortune qui rougirait de suivre mon exemple? Il est vrai que votre femme peut tomber malade: peut-être même approche-t-elle de ce moment attendu avec tant d'impatience par de jeunes mariés. Oh! voilà qui change bien les choses! et si dès ce moment vous ne redoublez pas de soins pour votre femme, si vous ne la comblez pas des attentions les plus tendres, si vous ne faites pas tout au monde pour calmer ses craintes, si vous êtes capable de regarder à la dépense quand il est question, comme à présent, de lui procurer des secours et peut-être de lui sauver la vie, alors, je vous le déclare, vous avez un cœur de pierre! Elle mérite tous les égards imaginables, elle mérite mieux que cela, elle mérite mille fois mieux que tout ce que l'on pourrait jamais vous recommander de faire. Ah! c'est dans un moment comme celui-ci que vous appréciez les immenses avantages qu'une sage économie vous a valus! L'argent que, moins prudent, vous eussiez dépensé en futilités ou même à payer une domestique inutile,

vous en jouissez maintenant délicieusement, puisqu'il vous sert à réunir auprès de votre jeune femme toutes les ressources de l'art et tous les soins dont elle a une nécessité absolue; et elle, à son tour, une fois revenue à la santé, a le juste orgueil de se dire qu'elle doit peut-être la vie et le bonheur de vous rendre heureux à ses travaux et à son économie de chaque instant.

163

Je vous ai raconté comment j'avais débuté en ménage, et je ne puis assez vous répéter que la manière de *débuter* est le point capital. Vous aurez beaucoup de peine, je ne dirai pas à convaincre une jeune femme qu'il est à la fois très raisonnable et très avantageux pour vous de ne pas prendre une domestique, mais vous aurez de la peine à la persuader qu'elle peut le faire sans descendre au-dessous de sa position dans le monde. Elle consentirait de bon cœur à se passer d'une domestique; mais *les voisins,* qui ne sont pas plus riches qu'elle, en ont bien une! Ce n'est point par paresse qu'elle tient à avoir une domestique, mais uniquement parce que c'est la mode, la funeste mode! Pour vous dire nettement ma façon de penser, je trouve que sur un tel sujet il n'y aurait pas même besoin d'avoir de *discussion* : un point aussi important que celui-ci devrait être stipulé *en même temps que le contrat.* Si votre fiancée a pour vous une affection sincère, et en même temps un peu de bon sens, elle n'hésitera pas un instant: mais si elle n'a ni l'un ni

l'autre, et que vous soyez assez fou pour ne pas pouvoir vivre sans elle, vous ferez mieux de ne pas vivre du tout plutôt que de devenir le misérable esclave d'une domestique dépensière et voleuse.

164

La chose la plus importante, après celle-là, c'est votre *conduite* à l'égard de votre femme. Dans beaucoup de cas, il arrive que le temps et les circonstances émoussent la sensibilité des veuves ou des épouses qui se sont remariées plus âgées, et les rendent ainsi moins sensibles à la conduite plus ou moins dure et brusque d'un mari. Mais, avec une femme jeune et sans expérience, c'est tout différent, et vous devriez toujours vous rappeler que vous lui percez le cœur la première fois que vous froncez le sourcil. La nature a décidé qu'après les premiers jours du mariage la passion s'affaiblit chez les hommes, tandis qu'elle augmente chez les femmes. Leur amour prend toujours de nouvelles forces au lieu de diminuer, et elles sont douées d'une extrême perspicacité et toujours sur le qui-vive dans tout ce qui tient à celle de leur mari. Lorsqu'elles deviennent mères, elles partagent leur amour entre le père et l'enfant ; mais, jusqu'alors, tout cet amour était pour vous, et vous ne pouvez pas assez le payer de toute votre âme. Soyez, si cela vous plaît, de mauvaise humeur avec tout le monde ; mais ne le soyez jamais avec votre femme. Que vos paroles, vos regards, toutes vos manières avec elle soient exacte-

ment ce qu'elles étaient pendant que vous lui faisiez la cour.

165

Témoignez-lui à chaque instant de votre vie votre affection et votre admiration pour elle, non pas par de sots compliments, non pas en vous précipitant pour ramasser son mouchoir ou ses gants, ou bien en portant son éventail ou son parasol, non pas en lui achetant des bijoux ou des babioles de cette espèce pour la décorer comme une idole, non pas en vous rendant ridicule à force de lui faire les doux yeux et de paraître enchanté de ses manières, de ses folies et de ses défauts; mais au contraire, manifestez la vivacité de vos sentiments par une véritable bonté pour elle, prouvez par des faits non équivoques, et non pas par de belles paroles, tout le prix que vous attachez à sa santé, à la paix de son cœur, à son existence: donnez-lui des éloges autant qu'elle le mérite; mais que ce ne soit jamais aux dépens du bon sens et de la vérité, afin qu'elle puisse croire à la sincérité de vos louanges. Celui qui est le flatteur de sa femme ne réussit qu'à la mieux préparer à prêter l'oreille aux sottes fadaises des autres hommes. Quand vous êtes en compagnie, appelez-la, si cela vous fait plaisir, par son nom de baptême: il n'y a rien que de convenable dans cette manière amicale. Tandis qu'un éternel „*ma chère*" n'est qu'une triste compensation à un manque de cette affection qui porte un mari à travailler gaiement tout le jour, à repos pendant la nuit et à sup-

porter toutes les fatigues imaginables dès que la vie ou la santé de sa femme lui en fait une loi. Que vos actions viennent la convaincre chaque jour et à toute heure que sa santé, sa vie et son bonheur sont tout ce que vous avez de plus cher au monde, et prouvez-le-lui jusqu'à l'évidence, surtout dans les occasions où sa vie est plus ou moins en danger.

166

Ce fut à Philadelphie que je passai les premiers mois qui suivirent mon mariage. Dans l'une des occasions que je viens de vous signaler, et au milieu des brûlantes chaleurs de juillet, je fus singulièrement effrayé des conséquences fatales que pouvait avoir pour ma pauvre femme un manque complet de sommeil. Il y avait quarante-huit heures qu'elle n'avait pas dormi, après avoir couru de grands dangers. Dans les pays chauds, toutes les grandes villes sont, si je ne me trompe, pleines de chiens, et ils ne cessent pas pendant toute la nuit d'aboyer, de hurler et de s'attaquer. Dans la circonstance particulière dont je parle, ils faisaient un vacarme si terrible et si incessant que la personne la mieux portante n'aurait pas pu goûter un instant de sommeil. J'étais, à neuf heures du soir, au chevet du lit de la malade, lorsqu'elle me dit: „ Je „ crois que je pourrais dormir *à présent* sans le bruit „ que font *les chiens.* " A ces mots, je descends les escaliers, et je sors sans bas ni souliers. Je vais droit à un tas de pierres et je commence à travailler les chie--

dans toutes les directions, en les maintenant à une distance de trois ou quatre cents pas de la maison. Je marchai ainsi pendant toute la nuit, et pieds nus, de peur que le bruit de mes souliers ne parvînt aux oreilles de ma femme, et je me rappelle que les dalles du trottoir, même à cette heure avancée de la nuit, étaient encore assez chaudes pour me faire mal aux pieds. Mes efforts furent couronnés du succès désiré : ma femme dormit pendant plusieurs heures ; et, quant à moi, j'étais en route à huit heures du matin pour aller me livrer à des occupations qui ne devaient se terminer qu'à six heures du soir.

167

Les femmes sont toutes patriotes de leur nature ; aussi, quand nos voisines demandaient à ma femme si *tous* les maris anglais étaient comme le sien, elle répondait par un oui très décidé. J'avais aussi peu de temps à moi le dimanche que les autres jours, et je prenais à peine quelques heures de sommeil ; mais je savais pourtant trouver toujours du temps pour l'aider dans les soins qu'elle donnait à notre bambin et dans beaucoup d'autres travaux. Je me levais avec l'aube, j'allumais le feu, je préparais la bouilloire pour le thé ; en hiver je lui apportais de l'eau chaude ; j'amusais notre enfant pendant qu'elle achevait de s'habiller et de préparer le déjeuner ; j'allais chercher le bois et l'eau nécessaires à la consommation du jour ; puis je m'habillais proprement et je partais pour

vaquer à mes occupations. Dès que mes affaires étaient terminées, je me hâtais de revenir auprès de ma femme; et l'idée de passer loin d'elle une seule de mes minutes de loisir ne me serait pas plus entrée dans l'esprit que celle de m'embarquer tout à coup et de traverser les mers. En Amérique, le tonnerre et les éclairs sont véritablement effrayants, surtout quand on les compare à ceux de l'Europe. Il y eut un temps où ma femme en avait un effroi insurmontable, et, par un sentiment très naturel chez les femmes, et je pourrais même ajouter chez les hommes, elle avait besoin de société et surtout de celle de son mari dans ces moments de frayeur. Je savais fort bien que ma présence ne diminuerait pas le danger; mais, malgré cela, j'avais l'habitude, dès que je voyais qu'un orage allait éclater, de laisser là mes affaires et de courir la rejoindre, si je n'étais pas trop éloigné du logis. Que de centaines de milles n'ai-je pas ainsi *accomplis* en courant dans les rues de Philadelphie! Les Français auxquels je donnais des leçons s'amusaient singulièrement de me voir prendre mes jambes à mon cou, et quand je leur disais que je reviendrais une autre fois leur donner leçon, ils me répondaient en riant et en me saluant: „*Sauvez-vous vite, monsieur Cobbett, voilà le tonnerre!*"

168

On ne m'a jamais vu *pendu à la ceinture* de ma femme; je suis rarement, bien rarement *sorti avec elle*, je n'ai pas fait *une seule promenade* dans toute ma vie,

c'est-à-dire que je ne me suis jamais mis en marche uniquement pour le plaisir de marcher, et comme je n'ai jamais marché que fort vite, ma femme aurait eu *beaucoup de peine* à me suivre. Ce qui est certain, c'est que, pendant plus de quarante années de mariage, nous ne nous sommes pas promenés ensemble plus de vingt fois. Rien n'est si déplaisant qu'un homme *toujours pendu au bras de sa femme.* C'est plutôt un valet de pied qu'un mari. Rien n'est plus aisé que de prouver sa tendresse par des *cadeaux,* mais ce qui consolide l'affection ne s'achète pas. Je vous l'ai déjà dit : le point principal c'est de prouver à votre femme tout le prix que vous attachez à son existence par vos craintes, lorsque sa vie est en danger, et malgré le plaisir avec lequel vous ne pouvez vous empêcher de voir l'approche de certains dangers. Dans de pareilles circonstances je ne quittais jamais la maison, quelque graves que fussent les occupations qui m'appelaient au dehors. Je m'étais fait une loi inflexible d'abandonner tout au monde plutôt que de laisser ma femme seule un instant. En 1809, des soldats anglais, cantonnés dans l'île d'Ely, en Angleterre, furent fouettés sous les baïonnettes d'un régiment *hanovrien,* alors en Angleterre. A la lecture de ce récit, dans le journal anglais *le Courrier*, je ne fus pas le maître de mon indignation, et je l'exprimai franchement au public, dans des termes dignes d'un loyal Anglais. On lâcha à mes trousses le procureur général Gibbs, qui me pourchassa pendant plus d'une année avant de me mettre en jugement, et je finis par être condamné à *deux ans*

d'emprisonnement à Newgate, à une amende de *mille louis,* et à fournir un *cautionnement* énorme pendant les sept années qui devaient suivre ma mise en liberté. On fut unanime à dire que c'était évidemment me condamner *à mort.* A cette époque, j'habitais la campagne, à soixante-dix milles de Londres; j'avais une ferme sur les bras, j'avais plusieurs enfants en bas âge, dont je ne m'étais jamais séparé, j'avais une femme aussi tendre que dévouée, et qui se trouvait justement dans un état qui devait rendre notre séparation dix fois plus douloureuse. On me jeta en prison au milieu d'une troupe de malfaiteurs, et je fus trop heureux d'éviter leur société en prenant une chambre à part, que l'on me fit payer pendant ces deux ans à raison d'un peu plus de douze louis par semaine.

169

Si la suite a prouvé que cette sentence n'était pas une sentence de *mort,* elle a été du moins une sentence de ruine, puisque je perdis tout ce que je possédais. Tout cela n'était rien à mes yeux, comparé à la douleur que j'éprouvais en pensant qu'il fallait me résigner à voir *mon enfant venir au monde dans une prison de voleurs,* ou bien à me trouver loin de sa mère au moment où elle lui donnerait la vie. Ma femme, qui était venue me voir la veille de ses couches, s'aperçut de mon profond abattement, et prit sur-le-champ la résolution de ne point retourner à la campagne. Elle retint le logement le plus rapproché

de la prison de Newgate, afin que les communications entre elle et moi fussent aussi promptes que possible, et que le docteur pût venir très souvent me rassurer sur son état. L'appartement le plus voisin qu'elle put trouver était situé dans Skinner-Street, c'est-à-dire dans l'une des rues les plus bruyantes de Londres. Elle se trouvait là au milieu du bruit infernal et incessant des voitures, des charrettes, des chiens, de tous les animaux qu'on conduisait au grand marché de Smithfield, et tout cela, tandis qu'elle aurait pu être dans une maison de campagne, tranquille et confortable, entourée de bons voisins, de domestiques et de toutes les ressources nécessaires. Cependant telle est la force de l'âme en pareilles circonstances, que, malgré le très grand danger que courait ma femme, et qui fut suivi de la mort de son enfant, elle supporta toutes ses souffrances avec la plus grande fermeté, parce qu'à chaque instant elle pouvait m'adresser un message et en recevoir un de ma part. Si elle était repartie pour la campagne en me laissant dans l'état d'angoisse où elle m'avait vu, je suis sûr qu'elle serait morte, et si cet événement avait eu lieu au moment où j'étais ainsi séparé de mes pauvres enfants entourant le lit de mort de leur mère, comment aurais-je pu échapper à la mort ou à la folie ?

170

Je ne vous demande pas pardon de cette digression, attendu que l'exemple vaut toujours mieux que la

leçon, et parce que j'aime à penser que l'exemple que je viens de donner tout comme ceux que j'ai donnés d'amour du travail, de tempérance, et de charité pour les pauvres, auront beaucoup d'influence sur des milliers de personnes. Ce n'est pas en étant toujours pendu à la ceinture d'une épouse, ce n'est pas en la surchargeant de bijoux et de babioles, ce n'est pas en l'aidant à courir de plaisir en plaisir que vous gagnerez son cœur. Toutes ces choses ne vous vaudront jamais son affection, que vous ne pouvez gagner qu'en remplissant cette promesse que vous lui avez faite de la *respecter et de l'honorer* par des attentions personnelles et des preuves de dévouement. Et souvenez-vous que la plus grande preuve d'affection que vous puissiez lui donner, c'est de lui consacrer *tout le temps* que vous ne donnez pas aux affaires et à des devoirs indispensables envers le pays ou envers vos concitoyens. Vous ne négligerez point non plus ces rapports qui doivent régner entre amis et voisins, surtout dans certaines classes de la société, et qui peuvent souvent retenir un mari loin de sa femme. Mais comment excuser le mari, qui, une fois ses affaires terminées, n'a rien de plus pressé que de s'élancer hors de chez lui pour rejoindre au café ou au cabaret les compagnons qui l'aident à dépenser son argent? Il est bien rare, en France, de rencontrer un homme marié qui ne passe pas au café tous les soirs de sa vie, et cela sans autre motif que celui de bavarder, de boire et de jouer; et je regrette d'être obligé d'avouer qu'en Angleterre c'est à peu près la même chose, ou

peu s'en faut. Chez un célibataire l'habitude de fréquenter tous les lieux de réunion publique où l'on boit, où l'on fume, où l'on chante, où l'on joue aux cartes, est inexcusable : que dire alors de l'*homme marié* qui ne peut pas résister à une pareille habitude, et quelle responsabilité n'encourt-il pas, non seulement vis-à-vis de sa femme, mais encore vis-à-vis de ses enfants, pour ce coupable abandon du foyer domestique, pour cette coupable violation du vœu solennel qu'il a fait le jour de son mariage, et pour le détestable exemple qu'il donne à ses enfants ?

171

Il me serait impossible d'énumérer tous les malheurs qui proviennent de cette habitude. En premier lieu la *dépense* est considérable. Je n'exagère pas en disant qu'avec l'argent que plus d'un marchand va perdre chaque soir au club ou au café de la manière la plus inutile, il aurait de quoi laisser, après une carrière même peu longue, une fortune honnête à un de ses enfants. Ensuite il est impossible que la *santé* ne souffre pas de ces veilles prolongées, de sorte que l'on peut dire que le physique s'altère en même temps que le moral, puisque l'on s'accoutume aux querelles, aux disputes, aux conversations licencieuses, aux médisances, et que, tout en applaudissant à un genre d'esprit des plus méprisables, on prend l'habitude de se moquer de tout ce qui est digne et respectable.

172

Comment le mari qui délaisse de cette manière sa femme et ses enfants peut-il imaginer de bonne foi qu'elle ne suivra pas plus ou moins son exemple, et de quel droit se plaindra-t-il si elle prend comme lui l'habitude de boire ? En ce cas, la dépense de chaque soir sera doublée, et elle deviendra aussi considérable que l'achat de tout le pain nécessaire à la famille, et il est très probable que le compte du boulanger ne sera point payé. Les cancans, les médisances iront leur train à la maison, car puisque les maris iront faire bande à part, pourquoi les femmes n'en feraient-elles pas autant? Une foule d'intrus et de connaissances de madame viendront se désaltérer à sa table, et de là s'élèveront inévitablement ces querelles et ces disputes qui altèrent et troublent la paix domestique.

173

Si vous avez des domestiques, ils connaissent à une minute près le moment de votre absence, ils s'arrangeront en conséquence. „Tel maître, tel valet,“ voilà un proverbe qui est aussi vieux qu'il est vrai. Il est tout naturel, sinon juste, que le buveur désordonné et négligent ne soit pas aussi bien servi que l'homme rangé, sobre et soigneux. Les veilles prolongées, les cartes, les dés sont les conséquences toutes naturelles de l'absence du maître du logis; c'est lui qui le pre-

mier donne le mauvais exemple. Le feu, la lumière, les mauvaises connaissances, l'augmentation des dépenses, la ruine des enfants qu'on élève au milieu de cette corruption, et, en un mot, beaucoup de malheurs dont le dénombrement serait presque impossible à faire, s'élèvent de cette habitude pernicieuse du maître de la maison de passer hors de chez lui toutes ses heures de loisir. Mais le scandale le plus grand, c'est *cette détestable conduite envers une épouse.* Que faisons-nous lorsque nous ne consultons que nos goûts? Nous recherchons la société des personnes que nous *aimons le mieux*, et dont la société *nous procure le plus de plaisir*. Voilà pourquoi un mari, dans quelque position, dans quelque classe de la société qu'il se trouve, fait voir à sa femme et à sa famille, encore plus clairement que s'il le leur disait en toutes lettres, *qu'il trouve bien plus de plaisir dans la société des autres que dans la leur*. Il est impossible que les enfants d'un pareil père ne le méprisent pas, et, quant à sa femme, pour peu qu'elle soit douée de quelque sensibilité, elle sera accablée de douleur, ou bien elle brûlera du désir de se venger, et lorsqu'une jolie femme a de pareilles dispositions, elle n'a pas besoin de se donner beaucoup de mal pour trouver des gens qui la secondent parfaitement dans ses projets de vengeance. Pour terminer mes observations sur *les maris qui passent tout leur temps ailleurs que chez eux,* je recommande à tous ceux qui auraient envie de les imiter de se rappeler ces paroles de *madame Sullen,* dans la jolie comédie *l'Ingénieux stratagème;* elle parle en ces termes

à un de ses amants: „Mon mari rentre à minuit, en „trébuchant, il tombe lourdement à mes côtés en se „débattant comme un saumon qui se sent pris dans un „filet, il détruit en un instant toute l'économie de mon „lit, il me trouble par le bruit de ses hoquets, il se „roule dans les couvertures en me laissant à moitié „nue, et je suis obligée d'entendre, jusqu'au matin, des „ronflements qui ne sont rien moins que mélodieux.“ Il y a plus de quarante-trois ans que je n'ai pas lu cette comédie, et je cite de mémoire. Ces paroles se sont présentées à mon souvenir chaque fois que j'ai fait la rencontre d'un mari buveur, et quoique le genre de vengeance que madame Sullen tire de son mari soit poussé un peu trop loin, et que l'excuse qu'elle cherche à donner ne l'excuse pas du tout, j'avoue que si j'étais appelé à prononcer sur sa culpabilité, ma sentence serait fort douce. Je me demanderais quel droit un mari de cette espèce aurait à la *fidélité* de sa femme; n'a-t-il pas manqué à un serment solennel? Pourquoi donc sa femme serait-elle obligée de remplir le sien? Le jour de son mariage elle avait cru donner sa main à un *homme*, et elle s'aperçoit qu'elle n'a épousé qu'une brute. Je sais bien qu'il ne s'est pas rendu coupable de délits punissables par *les lois du pays;* mais il a violé les promesses qu'il avait faites en obtenant la main de sa femme, et, en bonne justice, le contrat doit être considéré comme rompu.

174

Le meilleur moyen d'éviter des conséquences aussi déplorables, c'est de bien *débuter;* plus d'un mari a mal tourné et a causé la ruine de sa famille sans avoir eu des *inclinations vicieuses,* et sans avoir *recherché* la société des clubs ou des cafés. Ce n'est que par degrés, ce n'est que très lentement qu'il a fini par se pervertir. Il s'est d'abord laissé prendre à de belles paroles, il a pris goût à la chose, et, arrivé là, il s'est perdu sans retour. Il faut à tout prix que, dès le premier moment, le jeune homme qui se marie prenne la résolution *de ne pas passer une seule heure hors du logis,* à moins que ce ne soit pour des affaires ou pour un but nécessaire et raisonnable; car, je le demande, où pourrait-il être mieux qu'auprès de la personne qu'il a choisie pour la compagne de toute sa vie, et qui est la mère de ses enfants? Où trouvera-t-il une société meilleure et surtout plus convenable que celle-là? Auprès de qui pourrait-il passer d'une manière plus douce et plus agréable ses moments de loisir et de repos? Dès l'instant où il délaisse sa femme pour aller rejoindre une société qui lui plaît davantage, ne lui donne-t-il pas pleine et entière liberté d'en faire autant de son côté? Aurait-il le droit de l'abandonner toute seule chez elle pendant qu'il cherche une société plus amusante que la sienne?

175

Jeune homme, qui venez d'entrer en ménage, essayez de suivre mes conseils, et fermez l'oreille à ceux qui cherchent à vous entraîner hors de chez vous; ne vous absentez que pour des motifs valables et raisonnables. L'*habitude* est une seconde nature et si un jeune mari débute bien, le plaisir qu'il goûtera l'engagera à persévérer dans la bonne voie. Le mari n'en est pas plus condamné pour cela *à être l'ombre de sa femme.* Le foyer domestique, voilà la véritable place d'un mari, qu'il ait des enfants ou qu'il n'en ait pas. Viendrait-on me dire qu'un mari et une femme manquent de sujets de conversation? Pourquoi ne pas parler à votre femme de vos affaires de chaque jour plutôt que d'aller en entretenir de simples connaissances, et surtout un rassemblement d'hommes oisifs, bavards et dissipés? Ne me dites pas que vous allez au café *pour lire le journal,* car je vous répondrai que vous n'avez qu'à l'acheter si vous avez besoin de le lire: il ne vous coûtera pas la moitié de ce que vous dépensez chaque jour au club ou au café; et d'ailleurs il vous appartiendra, vous pourrez le lire tout à votre aise, et votre femme aussi. Et, pour tout dire en un mot, de quel bois faut-il donc qu'un homme soit fait pour préférer le bavardage et le galimatias d'un club ou d'un café à son foyer domestique où l'attendent une femme et des enfants auxquels il peut s'amuser à faire

une lecture intéressante, ou bien prendre plaisir à les entendre lire?

176

Il y a des hommes qui sont souvent forcés d'être hors de chez eux pendant des journées entières. Les soldats, les marins, les négociants et bien d'autres sont fréquemment retenus au dehors par leurs affaires ou par les circonstances. Aussi je m'explique bien, je n'élève la voix que contre l'*habitude* de passer des *heures de loisir* hors de chez soi et dans le voisinage, de le faire sans nécessité et *par choix*, et de préférer la société des voisins ou de gens qui demeurent plus loin à celle de sa femme. Lorsque la *nécessité* vous oblige à vous absenter, votre femme ne peut pas s'en fâcher, elle se dit que, si cela avait dépendu de vous, vous ne l'auriez pas quittée, et elle se tranquillise; elle regrette votre absence, mais elle s'y soumet sans se plaindre; mais dans ces occasions même vous devez la consulter, vous devez lui dire à une minute près combien de temps vous resterez dehors, et à quelle heure vous rentrerez; et si cela dépend des circonstances, expliquez-lui franchement quelles sont ces circonstances, car vous n'avez jamais le droit de la tenir dans une incertitude pénible, et, pour ainsi dire, à la torture lorsqu'il ne dépend que de vous de lui mettre l'esprit parfaitement à l'aise. Peu d'hommes ont été appelés aussi souvent que moi à être hors de chez eux par les affai- circonstances: hé! bien, je puis assur la plus positive

que, pendant tout le temps de mon mariage, je n'ai pas une seule fois manqué de parole à ma femme après lui avoir fixé le moment de mon retour au logis; si ce moment dépendait des événements, j'avais soin de la tenir au courant en lui écrivant jour par jour; une fois ce moment fixé, elle pouvait compter sur mon arrivée aussi sûrement que sur mon existence. Un jour, en revenant de Londres à notre campagne à Botley avec mon ami M. *Finnerty*, nous nous arrêtâmes à *Alton* pour dîner avec un ami qui, enchanté comme tout autre l'eût été de la conversation de *Finnerty*, nous retint jusqu'à dix ou onze heures du soir, et il allait encore envoyer à la cave lorsque je me levai en disant: „Il faut partir, autrement ma femme serait inquiète. — Comment, dit Finnerty, est-ce que vous comptez arriver encore cette nuit chez vous?" Je lui dis que j'y comptais de la manière la plus positive, et je fis demander la chaise de poste. Pendant vingt-trois milles nous débattîmes la question de savoir si *madame Cobbett* serait encore debout pour nous recevoir, moi pariant pour et Finnerty pariant contre; nous la trouvâmes encore levée, et près d'un feu pétillant allumé en notre honneur; elle n'avait point voulu se reposer sur les domestiques du soin de nous recevoir; elle était restée debout pour venir au-devant de son mari et de l'ami qu'il amenait. „Je parie, dit Finnerty que vous ne l'attendiez plus? — Au contraire, répondit ma femme, Cobbett ne m'a jamais de sa vie donné un rendez-vous sans arriver à l'heure indiquée."

177

Je ne puis pas assez le répéter, si tous les jeunes maris savaient tout le prix que les femmes attachent à cette sorte d'exactitude, il y aurait bien moins de mauvais ménages. Lorsqu'un homme a un rendez-vous avec un prince, il se garde bien d'y manquer. Hé bien! je puis assurer qu'en fait d'exactitude les femmes sont aussi susceptibles que les princes. J'ai vu beaucoup de mariages qui avaient mal tourné uniquement parce que les maris mettaient de la négligence à instruire leurs femmes des causes de leur absence et du moment de leur retour. Aussi j'ai eu soin, dès le premier jour de mon mariage, de ne pas les imiter. Aucun homme n'a le droit de se jouer des sentiments d'une jeune et innocente femme, et surtout quand cette femme est la sienne. Malheureusement il arrive, en général, que les hommes jugent de la sensibilité des femmes d'après la leur, et pensent que, parce qu'ils ne s'inquiètent pas de beaucoup de choses suffisantes pour alarmer une jeune épouse, les femmes, de leur côté, ne s'en inquiètent pas du tout; ils sont dans l'erreur la plus complète: les femmes ont beaucoup plus de sensibilité que les hommes, leur affection est bien plus vive, plus pure, plus durable, et elles sont beaucoup plus franches et plus sincères dans leur manière d'exprimer ce qu'elles sentent. Il faut agir envers elles avec toute la délicatesse, avec tous les égards que méritent leurs aimables qualités, et même jusqu'à

leurs petites faiblesses, et rien, absolument rien de ce qui est de nature à les affecter ne doit être traité de *bagatelle.*

178

Considérons un moment tous les sacrifices que fait une jeune femme en nous donnant sa main : elle renonce complètement, mais complètement à son indépendance et à sa liberté ; elle donne à son mari le droit absolu de l'emmener où bon lui semble, de lui faire adopter le genre de vie qui lui convient à lui, et de la placer au milieu d'une société qu'il a choisie. Elle lui donne le plein pouvoir de disposer de sa fortune, à moins que le contrat ne renferme quelque restriction positive, et enfin, ce qui est bien plus encore, elle lui abandonne sa *propre personne.* Si nous considérons toutes les souffrances qu'elle endure pour nous, son immense responsabilité comme mère de famille, son dévouement à nos ordres, et la constance de son affection quand elle nous prodigue ses soins dans les maladies les plus propres à la fatiguer et à inspirer du dégoût ; si nous examinons tous les devoirs qu'elle remplit, et qu'elle remplit avec empressement, devoirs dont l'accomplissement, s'il était confié à une main moins attentive, pourrait causer notre perte ; si nous considérons son dévouement pour ses enfants, et cette affection pour eux qui est telle, qu'on voit de la manière la plus évidente qu'elle tient bien moins à sa propre vie qu'à la leur ; si, dis-je, nous observons tout cela, comment oser avec le plus petit

sentiment de justice traiter de bagatelle ce qui peut lui être pénible? Je montais un jour en cabriolet une colline près du village de *Frankford*, aux environs de Philadelphie, lorsque j'aperçus une petite fille de deux ans qui était venue en se traînant s'asseoir au milieu de la grande route; j'avais à peu près trois cents pas à faire pour arriver auprès d'elle, lorsque trois chars attelés chacun de cinq chevaux énormes, dont les conducteurs s'étaient arrêtés pour aller boire, partirent tout à coup, et descendirent ventre à terre, de telle manière que les trois attelages étaient presque de front. Je me jetai promptement de côté en déplorant le sort de la pauvre petite fille que je m'attendais à retrouver écrasée sur la route. Un jeune ouvrier charpentier qui achevait de construire un hangar sur le bord du chemin, apercevant le danger de l'enfant, s'élança en bas du toit, courut à elle, et la saisit au moment où le premier des chevaux était à peine à un pouce de distance. Il fut renversé par le cheval; mais tenant la petite fille par ses vêtements, il la jeta vivement de côté, et se sauva lui-même en roulant à reculons avec la plus surprenante agilité. En entendant venir les chevaux, la mère de l'enfant accourut, et saisit la pauvre petite au moment même où le jeune charpentier venait de la jeter de côté, et en la serrant dans ses bras elle poussa un *cri* tel que je n'en avais jamais entendu avant, tel que je n'en ai plus entendu depuis, et comme j'espère bien n'en jamais entendre de ma vie; puis elle tomba évanouie et en apparence comme morte. Néanmoins des soins empressés la rappelèrent bientôt

à la vie. Au moment de partir, je demandais au jeune charpentier s'il était marié, et s'il était parent des père et mère de l'enfant? Il me répondit qu'il n'était ni l'un ni l'autre. „Alors vous méritez, lui dis-je, la grati„ tude de tous les pères et mères. Permettez-moi de „ vous témoignez la mienne en vous offrant tout l'ar„ gent que j'ai sur moi;" et en même temps je lui tendis neuf ou dix écus que j'avais dans ma poche. „ Non, Monsieur, je vous remercie, me répondit-il, „ je n'ai fait que mon devoir."

179

Il est impossible d'imaginer un courage, une abnégation et un amour maternel au-dessus de celui de cette femme. Elle était prête à s'élancer sans hésiter sous les pieds de ces chevaux emportés, sous les roues de ces énormes chars. Elle ne pensait plus à elle, elle ne songeait plus à sa propre vie, et le cri qu'elle poussa fut celui d'une joie qu'on ne pourrait exprimer, d'une joie trop grande pour qu'elle pût la supporter. Je suis certain que sur cent mères, quatre-vingt-dix-neuf, placées dans la même circonstance, auraient agi de même. Il y a, généralement parlant, fort peu de femmes qui ne se signalent pas par un excès d'amour maternel, et je vous le dis en passant, gardez-vous bien de jamais prendre pour femme la jeune fille qui n'*aime pas les enfants*. Je puis dire que je n'ai jamais rencontré un homme qui eût du mérite et qui n'aimât pas les enfants, et je n'ai jamais connu de

femme ayant de l'aversion pour les enfants qui pût être bonne à quelque chose. Il m'est arrivé d'en rencontrer quelques-unes, mais je n'ai jamais souhaité d'avoir l'honneur de les voir une seconde fois.

180

Un homme peut fort bien aimer les petits enfants, sans être *efféminé* pour cela. J'ai remarqué précisément tout le contraire. L'armée n'est pas une mauvaise école, quand on veut étudier le cœur humain. Les soldats ont du temps de reste pour badiner avec des enfants, les femmes et les chiens. C'est un penchant qui prend évidemment naissance dans la pitié qu'inspirent toujours de pauvres et innocentes petites créatures sans défense. Que de journées, que de mois j'ai passés à tenir dans mes bras de petits bambins! Quand j'étais à la maison, je partageais presque tout mon temps entre ma plume et mes enfants. Que de fois je leur ai donné à manger et je les ai placés dans leur berceau, quoique je n'eusse qu'un mot à dire à mes domestiques pour me soustraire à ce devoir. Cependant, je n'en ai pas été plus efféminé; je n'ai jamais été paresseux; je n'ai jamais perdu mon temps; mais j'aurais pu le faire, et n'être qu'un oisif, si je n'eusse pas aimé les petits enfants, et que je leur eusse préféré le vin, les liqueurs et les cafés.

181

Il y a un très vieux proverbe qui dit: « Faire



« l'éloge de l'enfant, c'est faire la cour à la mère. » Voilà ce qui est d'une vérité frappante. Vous ne pouvez rien dire de plus agréable pour une mère que de faire l'éloge de son enfant, et plus elle est jeune, plus elle attache de prix au compliment. Vous aurez beau lui dire les plus touchantes choses du monde, que si vous ne faites pas attention à son bambin, elle vous méprisera. Je n'ai jamais observé cela sans un sentiment d'admiration, et il faut qu'un mari y fasse bien attention, car si sa femme aime à voir ses enfants admirés par les autres, quel prix n'attachera-t-elle pas à l'*admiration du papa*? Nous avions au régiment un vieux coquin d'ivrogne qui nous répétait tous les jours que sa femme lui pardonnerait volontiers de dépenser tout son argent et même celui du ménage, pourvu qu'il consentît « à embrasser un affreux petit babouin qu'elle avait eu de lui, et qu'il convînt de bonne grâce qu'il était charmant ». Quoique ce fût un fort mauvais drôle, il connaissait bien le cœur *humain*. Il est très certain qu'un ménage ne peut être heureux que si le mari témoigne une vive tendresse pour ses enfants dès le jour de leur naissance.

182

Si toutes les considérations que je viens de mentionner sont de nature à nous disposer à témoigner toujours la plus grande affection à une épouse, il faut que de son côté elle remplisse ses devoirs envers nous. Il ne faut pas que le mari devienne son esclave, et

qu'il lui obéisse en dépit du bon sens et de la raison. Elle doit se soumettre à ses ordres en tout ce qu'il lui demande de juste et de raisonnable, et pour peu qu'elle ait quelque jugement, elle s'apercevra bien vite qu'elle se ferait du tort en donnant le titre d'époux à une espèce de mannequin dont elle fait tout ce qu'elle veut. Il est important que vous ne perdiez jamais de vue que c'est vous, mari, qui répondez des dettes de la communauté, et que vous êtes exposé à aller en prison pour répondre de ses dettes comme si c'étaient les vôtres. Vous possédez encore le droit évident d'exercer certain contrôle sur *sa langue*; car, si elle en fait un mauvais usage et qu'elle calomnie les voisins, ce sera vous, et non pas elle, qui irez en répondre devant les tribunaux. La loi serait d'une injustice révoltante si le mari n'avait pas le droit de retenir au besoin la langue de sa femme. Comme elle serait charmante et délicieuse, la vie d'un mari qui, n'ayant aucune autorité sur sa femme, se trouverait responsable de toutes les dettes qu'elle pourrait faire, et de toutes les calomnies qu'elle pourrait dire !

183

Je parlerai plus loin des *remèdes* à appliquer aux épouses *tout à fait méchantes*, dépensières, ivrognes, ou adultères, parce qu'il est dans notre nature de remettre toujours au dernier moment l'accomplissement de devoirs pénibles. Sans donner dans des travers aussi graves que ceux que je viens de citer, une femme peut

avoir des défauts qui, si l'on n'y porte remède à temps, peuvent amener de grands malheurs, faire autant de tort aux véritables intérêts qu'aux mœurs du mari et des enfants, et qu'il est donc important qu'un mari se fasse un devoir de ne pas tolérer. Une femme peut être chaste, sage, dans toute l'étendue du terme, active, sobre, propre, économe, et dévouée à son mari et à ses enfants au point d'en être adorée au delà de toute expression. Et cependant, soit par suite de ses dispositions naturelles, soit à cause de l'hommage continuel qu'on paye à ses vertus, et par l'idée de la peine qu'on éprouverait à la contrecarrer dans ses volontés, elle peut, malgré toutes ses vertus, „*se mêler hardiment des affaires qui ne regardent que son mari;* essayer de dicter des lois dans des choses complètement hors de sa sphère, et de plus en plus entraînée par la soif du pouvoir et du commandement, fermer les yeux sur des actes de folie et d'injustice au point de pousser son mari à s'en rendre coupable, et cela sans s'apercevoir qu'elle appelle le mépris sur la tête de l'homme auquel elle doit respect et obéissance, et qui ne peut pas descendre dans l'opinion publique sans qu'elle ait sa part dans cette défaveur. A l'occasion d'un procès très célèbre, on publia un ouvrage intitulé „*le Livre*". Je parlais un jour avec un haut fonctionnaire qui avait ses raisons pour soutenir la culpabilité de l'une des parties et qui n'avait pas même jeté les yeux sur cette pièce importante au procès: « Voyons, lui dis-je, ne soyez pas si souverainement injuste; prenez *le Livre*, lisez-le, et alors prononcez.» — « Et moi, je vous dis, s'écria sa

femme qui était assise à quelques pas de nous, ***qu'il n'en fe-ra ri-en,*** articulant chaque syllabe avec une emphase et une accentuation masculines à faire peur. » — « Oh! oh! répondis-je, si vous décidez qu'il n'en fe-ra ri-en, c'est tout autre chose. Mais puisqu'il lui est défendu de le lire, et de recueillir les preuves, je ne le regarderai jamais comme un juge impartial, et je saurai à l'avenir qu'il ne lui est pas permis d'avoir une opinion à lui en quoi que ce soit. » Déclaration que le pauvre mari, mené par le nez par sa femme, écouta sans oser desserrer les dents.

184

Un mari qui plie ainsi sous le joug est la plus méprisable de toutes les créatures. Il est impossible de lui accorder la moindre confiance. On ne peut jamais compter sur lui, qu'il dirige les autres ou bien qu'il soit dirigé. Avec un pareil homme point de marché durable, point d'engagement sacré. Tremblant comme le roseau devant son bruyant tyran en jupons, il n'hésite pas à faire du tort à tous ceux qu'elle lui désigne dans ses caprices ou dans ses haines. Aux yeux de ses voisins (je ne dis pas aux yeux de ses *amis*, un homme de ce genre n'a pas d'amis), aux yeux des domestiques, aux yeux même des mendiants qui viennent tendre la main à sa porte, un tel homme est une créature aussi vile que méprisable, quels que soient d'ailleurs ses richesses ou ses talents. Dans le fait, il ne possède rien, il n'a absolument rien qu'il

puisse dire *à lui.* Sous son propre toit il n'est qu'un misérable esclave, et s'il lui reste encore un peu de sang dans les veines, et qu'il ait sous la main une corde ou une rivière, le plus tôt qu'il ira se pendre à l'une ou se jeter dans l'autre sera le mieux. Que de ménages, que de familles, dont j'ai vu la ruine uniquement parce que le mari fléchissait le genou, tremblait devant une épouse qui d'ailleurs avait des vertus! Quel ne doit donc pas être le sort de celui qui se soumet corps et âme à une femme pour qui la vertu n'est qu'un vain mot?

185

Les femmes forment entre elles une grande *communauté.* Elles font *entre elles cause commune.* Rien là que de très simple, surtout si nous faisons attention à tous les pouvoirs que *la loi* nous donne sur elles. La *loi* est pour nous: aussi les femmes s'arrangent de manière à en mitiger les effets toutes les fois qu'elles le peuvent. Il n'y a rien là que de très louable et qui annonce de l'esprit de corps. Mais, quand il va jusqu'à faire dire à une femme: „*Il ne fera pas telle ou telle chose,*" il y a despotisme d'un côté et esclavage de l'autre. C'est pourquoi surveillez bien chaque pas que l'on fait pour empiéter sur vos droits. On avance si lentement, si imperceptiblement, qu'il vous faudra être doué d'une vue bien perçante pour vous en apercevoir: mais, dès le moment où vous vous en apercevrez, opposez une barrière infranchissable. Ne vous

effrayez pas de la peine que vous aurez à combattre. Quelques instants de peine, lorsqu'on s'y prend à temps, épargnent des années entières de tourments. Plus d'un homme a été malheureux et a rendu sa femme malheureuse pendant de longues années, pour avoir manqué de courage un seul jour. Je comprends que ce soit un moment très pénible à passer, que celui où l'on est obligé de résister aux volontés d'une femme que l'on aime tendrement, et que ses vertus rendent chaque jour plus chère. Mais (et ce que je vais dire est un des traits les plus aimables de l'amour maternel) de même que, tout en versant des larmes, une mère s'efforce de faire prendre une médecine repoussante à un enfant dont les cris lui percent le cœur, sachant que c'est pour son bien, de même ayez assez de courage pour accomplir un devoir encore plus important et plus sacré vis-à-vis d'elle, aussi bien que vis-à-vis de vous et de vos enfants.

186

M'accusera-t-on de prêcher ici la *tyrannie?* Est-ce que je vous demande de ne pas avoir *égard* aux opinions ou aux désirs d'une épouse? Est-ce que je vous recommande d'avoir avec elle une *réserve* qui semblerait indiquer qu'elle ne mérite pas votre confiance, et qu'il faut qu'elle ne se mêle en rien des affaires de son mari? Nullement. C'est justement le contraire. Autant je voudrais lui cacher toute affaire pénible, autant je tiendrais à ne jamais avoir un bonheur en

perspective sans le lui annoncer. Mais la raison nous apprend, et Dieu lui-même l'a déclaré, que les femmes sont faites pour obéir à leurs maris, et par la nature même des choses il faut qu'il y ait *un chef* à la tête de chaque ménage, et une seule et même autorité. Et il est de *toute justice* que l'autorité repose entre les mains de celui qui a toute la responsabilité. Je crois qu'il n'y a pas une seule femme avec laquelle on aura patiemment discuté ce sujet, qui ne soit prête à se soumettre avec docilité, à moins qu'elle ne soit une véritable virago.

187

Dans toute société un peu considérable, il y a toujours un escadron de commandants femelles, c'est-à-dire de femmes mariées à des hommes âgés ou d'un caractère faible, et qui, généralement, n'ont pas d'enfants. Ces dames prennent en tutelle les jeunes femmes du voisinage, et, en vertu de leur expérience, non seulement elles donnent des conseils aux épouses, mais encore elles grondent les maris. Elles apprennent aux premières à empiéter, et aux seconds à céder, et pour peu que vous laissiez les choses aller leur train, vous vous trouverez bientôt aux ordres d'un *comité de curateurs* qui vous traite ni plus ni moins que si vous étiez *privé de raison.* Vous n'avez que faire de ces *curateurs.* La raison, les lois, la religion, le vœu du mariage, tout se réunit pour vous déclarer chef suprême, pour vous donner plein pouvoir dans votre

famille, et si vous abandonnez vos droits, vous ne méritez que le mépris qui ne manquera pas de vous atteindre, et la ruine qui viendra, n'en doutez pas, mettre le comble à votre condamnation.

188

Regardant comme une chose bien établie que vous ne permettez pas au comité féminin de venir siéger pour s'occuper de vos affaires de ménage, permettez-moi de vous dire quelques mots sur la conduite à tenir lorsqu'on est appelé à prononcer sur les opinions d'un mari et d'une femme qui ne sont pas d'accord. Lorsqu'une femme a résolu de *l'emporter*, et qu'elle se trouve poussée dans ses derniers retranchements, ou quand elle croit nécessaire d'appeler à son aide toutes les forces dont elle peut disposer, une de ses ressources est d'entraîner en sa faveur le vote de tous les amis de son mari. „Mon mari pense d'une manière, „et moi je pense d'une autre. Maintenant, Monsieur „Tomkins, ne croyez-vous pas que j'aie raison?“ A coup sûr, M. Tomkins ne manquera pas de répondre qu'il en est bien persuadé, et M. Jenkins, M. Wilkins et M. Dickins seront prêts à jurer comme lui que madame a parfaitement raison. Tout cela est un pur enfantillage, pour ne pas parler plus sévèrement. Aucun de ces amis si complaisants ne voudrait qu'on agît comme cela à son égard, s'il était l'une des deux parties intéressées. Mais c'est la mode générale de dire *amen* à tout ce qu'une femme assure ou soutient,

surtout quand elle est en contradiction avec son mari, et c'est une mode tout à fait pernicieuse. Ce n'est pas lui payer un compliment qui lui fasse honneur. C'est la traiter comme une folle vaine et entêtée, et toute femme raisonnable n'aura jamais recours à de semblables appels. Toute folle et méprisable qu'est cette mode, elle n'en amène pas moins les plus sérieuses conséquences. Forte de l'opinion des amis de son mari, une femme retourne à la charge avec une vigueur et une obstination nouvelles, et si vous ne cédez pas, il y a dix à parier contre un qu'il en résultera une *querelle*, ou du moins quelque chose d'approchant. Un gentilhomme chez lequel je me trouvais, il y a quelques années, avait envie d'acheter une ferme pour son fils aîné, fort beau garçon de dix-huit ans à peu près. Sa mère, l'une des femmes les plus respectables et les plus sensées que j'aie jamais rencontrées, aurait désiré qu'il entrât *au barreau*. Il y avait là six ou huit amis intimes qui adoptèrent tout d'une voix l'opinion de la dame, et qui déclarèrent que c'était une pitié que de voir un jeune homme qui avait reçu „une aussi „bonne éducation que Henri être condamné à *s'enterrer* „dans une ferme. — Et vous, Monsieur Cobbett, dit la „dame avec beaucoup de vivacité, êtes-vous aussi de „cet avis? — Pour vous parler franchement, lui répon„dis-je, je me croirais bien coupable de présomption „si je me permettais d'émettre une opinion quelconque, „et surtout une opinion qui pourrait être différente de „celle du père qui, en pareil cas, est le meilleur des „juges, et surtout le seul juge qui ait le droit de dé-

„cider." Je l'ai déjà dit, la mère était une femme aussi sensée que sage, et je la respecte encore hautement, mais j'avais à peine achevé ces paroles, que je vis que j'avais perdu ses bonnes grâces. Je n'en ai pas été moins charmé d'apprendre que le pauvre Henri s'était *enterré* dans une ferme.

189

Un ménage *divisé* d'opinions ne peut pas marcher, et il est divisé du moment que *l'autorité* est *divisée.* La femme a le droit d'être *écoutée* et patiemment *écoutée.* Il faut discuter avec elle et tâcher de la convaincre si c'est possible; mais si, après que l'on a pris toutes les peines imaginables, elle persiste dans une opinion opposée à celle de son mari, *il faut* que le mari se fasse obéir, ou bien dès ce moment il n'est plus qu'un zéro, tandis que de fait elle devient *le maître*, et qu'il n'est plus dans la maison qu'un simple commensal. Quant aux choses d'un intérêt secondaire, telles que la table, l'ameublement, la direction du ménage et des domestiques, et enfin beaucoup d'autres articles, la femme peut sans danger y avoir la haute main; mais, dès qu'il est question de la *vocation* à embrasser, *du lieu de la résidence*, de *la manière de vivre*, *du chiffre de la dépense,* du placement des capitaux, de l'éducation des enfants, de *l'état* qu'on leur fera prendre, du choix des personnes que le mari doit employer ou auxquelles il donne sa confiance, des opinions politiques à adopter, des individus qu'il doit prendre pour

aides ou pour amis, il n'appartient qu'au mari de prononcer ; il faut qu'en tout cela on fasse sa volonté, ou la paix sera à jamais bannie du ménage.

190

Il est pourtant bien important d'écouter avec la plus grande attention une épouse sur plusieurs des points dont nous venons de parler, surtout quand il s'agit de choisir parmi les personnes de votre connaissance des amis et des associés. Les femmes ont le coup d'œil beaucoup plus perçant que les hommes ; elles sont beaucoup moins promptes à accorder leur confiance à la première vue ; elles ne se payent que de bonnes et solides raisons ; elles se laissent beaucoup moins vite prendre aux belles paroles et aux protestations ; elles pèsent attentivement chaque mot qu'on laisse échapper : aussi ne faut-il fermer l'oreille à leurs opinions et à leurs conseils dans toute affaire de ce genre qu'après de longues réflexions. *Louvet,* l'un des brissotins qui, sous Robespierre, fut obligé de fuir pour dérober sa tête à l'échafaud, nous a laissé, dans un livre intitulé *Mes Périls*, le récit des dangers vraiment incroyables auxquels il a échappé. Je l'ai lu pour la première fois à Philadelphie, lorsque je cherchais à effacer le souvenir des ravages effrayants que la fièvre jaune y causait ; cet ouvrage m'intéressa si vivement que, depuis ce temps, je l'ai relu bien des fois. Louvet nous raconte que, décidé à revenir à Paris, quoiqu'il n'eût point de *passeport régulier* et qu'il boitât beaucoup, il quitta

les environs de Bordeaux et se traîna tant bien que mal jusqu'à la porte d'un misérable bouchon d'un petit bourg du Limousin. L'hôte lui demanda qui il était, ce qu'il faisait, où il allait, et parut très satisfait de ses réponses. Mais l'hôtesse, dès le premier coup d'œil jeté sur lui, avait dit tout bas quelques mots à un petit garçon qui s'était élancé dans la rue et avait couru chercher le maire. Louvet ne fut pas longtemps avant de voir qu'il ne courait aucun risque avec ce personnage, qui était dans l'impossibilité de déchiffrer un seul mot de son faux passeport, et qui, séduit par quelques verres de vin, ne voulut plus entendre parler d'affaires. L'hôtesse, voyant où en étaient les choses, s'éclipsa sans bruit et revint avec plusieurs municipaux qui demandèrent à *voir le passeport*. „A la bonne heure, mais d'abord buvons!“ Tel fut le refrain général. A la demande du maire à moitié ivre, Louvet raconta quelques anecdotes comiques, et tout en buvant, riant et racontant, il continua à tenir son passeport qui ne fut pas même ouvert et qu'il finit par glisser dans sa poche, pendant que la dame du logis continuait à lancer des regards furibonds. Enfin le maire, les municipaux et le cabaretier, tous à peu près ivres, se mirent à prodiguer des poignées de main à Louvet, lui souhaitèrent un bon voyage, et crièrent à qui mieux mieux qu'il était un parfait sans-culotte; mais il ajoute que „la femme à l'œil d'aigle, que n'avaient pu „tromper un instant ses histoires ni ses protestations, „le vit partir avec le désappointement le plus vif et le [illegible]dent“. Cette histoire s'est représentée à mon

esprit toutes les fois que j'ai eu l'occasion de rendre hommage à l'extrême perspicacité et à la pénétration des femmes. L'étonnante facilité avec laquelle elles découvrent des moyens de salut, au milieu des situations les plus difficiles, les rend en même temps bien plus habiles à lire dans les cœurs et à deviner les motifs qui font agir.

191

Je vais traiter d'un point de la plus haute importance qui jette souvent le plus grand trouble dans les ménages, et devient un véritable fléau : je vais parler de la *jalousie*, et je commence par traiter de *la jalousie chez l'épouse*. C'est une maladie toujours fâcheuse et quelquefois fatale. Pour peu qu'il y ait penchant à la jalousie, il est impossible de lui résister; mais tous les maris ont un remède à lui opposer, et il consiste *à éviter tout ce qui pourrait y donner lieu*. Non seulement il faut qu'un mari remplisse le vœu qu'il a fait d'être fidèle, mais encore il faut qu'il s'abstienne avec le plus grand soin de toute démarche qui, fût-elle innocente, serait de nature à éveiller le plus petit soupçon dans le cœur de celle dont la voix de la justice et l'humanité lui défendent de jamais troubler la tranquillité et le repos ; et il ne doit pas même souffrir, en tant que cela dépendra de lui, que d'autres viennent altérer cette tranquillité. Une femme qui aime véritablement son mari ne peut pas consentir à partager avec une autre femme la plus petite portion

de l'affection de son mari, tant petite que soit cette portion, pas plus qu'elle ne peut permettre qu'il lui prodigue une portion de ses attentions et de ses compliments; et puisque faire la cour à une autre femme, afin d'en être bien reçu, n'a d'autre motif que celui de satisfaire un mouvement de vanité, il faut absolument s'en abstenir, surtout si cette satisfaction de vanité ne peut s'acheter qu'aux dépens de celle dont vous avez juré de faire toujours le bonheur.

192

Même après deux ou trois années de mariage je n'avais pu me défaire de certaines habitudes militaires fort à la mode en France et en Amérique, et qui consistaient à aller *faire l'agréable* avec toutes les jeunes filles que je trouvais sur mon chemin. Ma femme me dit un jour avec douceur: „Cessez ces manières, *ce genre-là me déplaît.*" C'en fut assez. Jusque-là je n'avais jamais *réfléchi* à la chose, j'aurais préféré la plus petite marque de son affection aux faveurs des plus belles femmes du monde, et j'étais sûr qu'elle en était bien persuadée; mais je vis que cela ne suffisait pas, et qu'elle avait le droit d'exiger que je m'abstinsse de tout ce qui aurait pu faire croire que, si cela eût dépendu de moi, j'aurais aimé à plaire à d'autres femmes. Je supplie les jeunes maris de bien réfléchir à ce que je viens de leur dire, car c'est souvent d'une bagatelle comme celle que je cite que dépend le bonheur ou le malheur de la vie tout

entière. Pour peu qu'une femme éprouve des alarmes de ce genre, n'épargnez rien pour la tranquilliser, et lors même que ses soupçons seraient aussi ridicules que les rêves d'un insensé, qu'ils seraient aussi exagérés qu'absurdes, ne soyez avec elle que plus doux et plus tendre, et si vous échouez, déplorez ce manque de succès comme un malheur, mais ne le punissez pas comme une faute; dites-vous qu'après tout ce travers prend naissance dans un sentiment d'affection que vous ne pourriez pas reconnaître par quelque dureté que ce fût, sans la plus noire ingratitude et la plus grande cruauté.

193

Quant à des maris qui se font des *injustes* soupçons de leurs femmes une excuse pour les justifier de tout point, qui se font un jeu de ces soupçons et s'efforcent d'en augmenter la violence au lieu de tâcher de les calmer, je n'ai rien à leur dire: pour eux tout conseil serait à pure perte. Mais quant à ceux qui ne sont pas de cette classe, j'ai encore quelques remarques à leur soumettre sur les moyens de *prévenir* des sentiments de jalousie.

194

Je dois dire, d'abord, que je n'ai jamais pu comprendre que ce fût la mode, que ce fût une marque de *bonne éducation* de décréter qu'un mari et une femme, qui sont en société, ne pourront jamais s'as-

seoir à côté l'un de l'autre, et que si l'on va se promener, la femme doit accepter tout autre bras que celui de son mari, tout comme s'il y a un étranger près d'elle, c'est de lui et non pas de son *mari* qu'elle acceptera un siège, ou demandera la main pour monter en voiture. Je le répète, je n'ai jamais pu comprendre la *raison* d'un pareil usage; mais, par contre, je n'ai pas eu de peine à en saisir toute la *déraison*. Comme tant d'autres usages pernicieux, il a pris sa source dans cette fureur de singer les manières des gens de la haute société, auxquels on dirait que la richesse et la naissance assurent le droit de donner de mauvais exemples avec impunité, et c'est à ces fâcheux exemples, plus qu'à toute autre cause, que le peuple est redevable de son immoralité. Pour parler avec franchise, l'usage que j'attaque est un *faux raffinement de politesse;* il tend à faire supposer que les époux sont tellement à l'abri du soupçon et qu'ils sont tellement purs et vertueux, que le mari peut en toute sûreté confier sa femme au premier venu, et que, de son côté, une épouse peut laisser courir son mari avec la première femme qui se présente. Ce *raffinement de politesse* manque totalement le but, et il ne prouve qu'une chose, c'est que les parties intéressées n'ont en tête que de mauvaises pensées: je ne dis pas que ce soit une règle générale; mais je soutiens que c'est le principe qui a donné naissance à une foule de ces usages aussi prodigieusement ridicules que méprisables.

195

Je conseille à un jeune homme, surtout s'il a une jolie femme, de ne pas la confier sans nécessité aux soins d'un autre, de ne pas se séparer d'elle d'une manière aussi polie et aussi cérémonielle, et de ne pas avoir honte de préférer sa société et sa conversation à celles des autres femmes. Pour mon compte, je n'ai jamais cru donner un signe *de bonne éducation* en allant demander avec beaucoup de politesse, au premier venu, de venir parler, pour ainsi dire, dans l'oreille de ma femme et de lui conter sornettes, car c'est presque toujours le cas. Vous direz que c'est une affaire de bien peu d'importance; mais je vous assure que ce n'est convenable sous aucun rapport, et surtout lorsqu'il s'agit d'une jeune femme; si cela ne peut pas faire de mal, à coup sûr il ne peut en résulter aucun bien, et surtout vous pouvez compter que votre femme ne vous en aimera pas davantage parce que vous allez porter vos hommages à d'autres femmes jeunes et jolies. Puisque vous ne pouvez retirer aucun avantage d'une mode si ridicule, pourquoi satisfaire votre rage de bavarder ou la vanité d'une femme au risque de compromettre le repos d'une épouse?

196

Ce qui est positif, c'est que le meilleur moyen de préserver votre femme de tout accès de jalousie, c'est

de lui prouver, tant par vos *actions* que par vos *paroles*, mais surtout par vos *actions*, que vous la préférez au monde entier ; et ainsi que je l'ai déjà dit, je ne vois point de manière d'agir qui soit aussi efficace que celle de consacrér à votre femme *tous vos instants de loisir*. Chacun sait, et personne ne le sait mieux que de jeunes épouses, que l'on ne recherche jamais que la société des gens *que l'on aime le mieux*, et avec *lesquels on se plaît le plus*. C'est une chose évidente ; aussi, ne la perdez pas de vue. Il y a encore un autre usage que je ne puis pas m'expliquer, c'est d'avoir *souvent du monde chez soi*. Je le demande, quelle société deux jeunes époux peuvent-ils trouver plus agréable que la leur et celle de leurs enfants, s'ils en ont ? S'ils se trouvent trop seuls, c'est un bien mauvais signe ! Lorsqu'on s'est mis sur le pied de recevoir, on a recours aux *maudites* cartes, on rivalise de luxe avec le voisin, on prend l'habitude de veiller, et de là mille querelles et conséquences fâcheuses. Mais ce qu'il y a de bien plus déplorable encore, c'est que ce besoin d'avoir du monde prouve, et prouve de la manière la plus évidente, que *la société de votre femme ne vous suffit pas*. Il est impossible qu'elle ne le sente pas très vivement, car ce simple fait renferme une imputation contre elle, et c'en est assez pour faire naître de la jalousie ou quelque chose de pire encore.

197

Si votre épouse a le droit de compter en tout temps sur des preuves de votre tendresse, c'est surtout

lorsqu'elle est malade par quelque cause que ce soit. J'ai de la répugnance à supposer qu'il y aurait parmi mes lecteurs un mari capable d'être indifférent à une indisposition de sa femme, quelque légère qu'elle soit, quoique j'aie eu le chagrin de rencontrer dans ma vie deux ou trois brutes de cette espèce; mais un mari peut se rendre bien coupable sans descendre jusqu'à ce degré d'insensibilité. Lorsqu'un homme est malade, il ressent un poignant chagrin à chaque preuve de négligence qu'on lui donne. Que ne doivent donc pas éprouver les femmes, dont la sensibilité est beaucoup plus grande que celle des hommes? Que ne doivent-elles pas souffrir quand on les néglige pendant qu'elles sont malades, et principalement quand *c'est un mari qui les néglige!* J'aime à croire que votre propre cœur vous donnera quelque idée de pareilles souffrances, et m'épargnera ainsi la tâche de vous les décrire, tâche que j'entreprendrais d'ailleurs sans pouvoir réussir. Je me crois dispensé de vous donner les raisons qui doivent vous engager, pendant que votre femme est malade, à lui témoigner par les mots les plus tendres, par les preuves les plus touchantes, la sincérité de votre affection. C'est dans de semblables circonstances que votre femme peut vous apprécier, et soyez certain que l'impression que vous ferez alors sur son cœur *ne s'effacera jamais*. Si cette impression vous est favorable, ce sera pour elle un préservatif plus puissant contre la jalousie que les plus belles protestations du monde mille fois répétées. Quand votre femme est malade, ne regardez jamais à la dépense, car à quoi

vous servirait votre argent si ce n'était pas dans de semblables occasions ? Mais ce qui est encore au-dessus de tout, ce sont *vos attentions* pour elle. Voilà ce qui a le plus de prix à ses yeux ; voilà le meilleur baume pour ses souffrances, et ces attentions sont d'autant plus efficaces qu'elles sont plus sincères. Ne confiez pas à d'autres mains le soin de ce que vous pouvez faire vous-même. Le moral exerce une puissante influence sur les maux physiques et souvenez-vous que, quoi qu'il arrive, vous serez plus que payé de vos peines. Je ne puis pas assez fortement insister sur ce point : un lit de douleur ne présente ni charmes ni attraits, et les femmes le savent très bien ; aussi, quand elles y sont clouées par la maladie, elles cherchent à lire dans chacune de vos paroles, dans chacun de vos regards, et c'est dans ce moment que vous gagnez à jamais leur confiance, ou que vous faites naître des soupçons qui la poursuivent sans cesse.

198

En terminant ces observations sur la jalousie chez une épouse, je ne puis m'empêcher d'exprimer mon horreur pour ces maris qui en font un objet de ridicule. Certainement l'infidélité d'un mari est moins haïssable que l'infidélité d'une épouse ; mais le serment du mariage ne serait-il donc qu'un vain mot ? Une promesse solennelle faite devant Dieu et devant les hommes n'est-elle donc rien ? N'y aurait-il rien dans la violation d'un contrat, et surtout au détriment de l'être le plus

faible, dont un homme dût rougir ? Il y a une *cruauté* manifeste. Après avoir pris toutes les peines imaginables pour gagner le cœur d'une femme, vous l'épousez pour qu'elle soit à vous, et après que tous vos vœux ont été exaucés, vous manquez à vos serments, vous exposez cette femme à la pitié et aux sarcasmes du monde, et vous l'abandonnez en la condamnant à toute une vie de douleur. Sans doute que l'assassinat est un crime encore plus horrible, et la preuve c'est que la loi, qui punit tant d'autres crimes, ne vous peut rien ; mais, aux yeux de la morale et de la raison, il y a peu de crimes plus grands que le vôtre. Oserez-vous prendre pour excuse la violence des *passions ?* mais tous les criminels n'en donnent pas d'autres. Ce n'est pas un crime *contre nature,* pas plus que ne le sont tous les crimes que la nécessité porte à commettre. *La tentation est très grande,* mais n'est-ce pas ce que disent aussi les voleurs de grands chemins et les filous ? Non, il n'y a aucune espèce d'excuse pour un acte aussi illégitime, aussi cruel, et le monde est assez juste à cet égard ; car j'ai toujours observé que, malgré le penchant qu'ont les hommes *à s'amuser* de l'infidélité des maris, il est très rare que ces maris ne souffrent pas dans leur réputation, et quand ils ont besoin de considération pour faire leur chemin, leur crime devient pour eux une cause de ruine. Le moindre mal qui en résulte, c'est le malheur d'une famille, ce sont des enfants qui méprisent ou qui haïssent leur père ; et il est impossible qu'un père ne frémisse pas à l'idée de toutes les conséquences que peut produire un si détestable

... Mais ce ...

... ses ... et ...

... Le moral ...

... sur les maux physi...

... arrive, vous ser...

... je ne puis pas assez ...

... la douleur ne pre...

... et les femmes le savent ...

... y sont ... par la mai...

... dans chacune de vos parole...

... regards, et c'est dans ce mom...

... à jamais leur confiance, ou qu...

... des soupçons qui la poursuivent san...

En terminant ces observations sur la jalou... une épouse, je ne puis m'empêcher d'expri... horreur pour ces maris qui en font un objet de ... Certainement l'infidélité d'un mari est moins ... que l'infidélité d'une épouse; mais le serm... mariage ne serait-il donc qu'un vain mot? Un... messe solennelle faite devant Dieu et devant les h... n'est-elle donc rien? N'y aurait-il rien dans la vi... d'un contrat, et surtout au détriment de l'être ...

sont pas à lui, et qui
·times de leur patrimoine,
·ain de la bouche. Voilà
terrible fait à plusieurs
·amie qui est bien plus
le que pour le mari cou-

i rejaillit sur la femme
ıi tombe sur l'homme?
nque total de *pudeur*;
ɔse qu'un signe certain
: souillure. Les femmes
ɛrvées et plus modestes
ɔnt, à peu d'exceptions
loi, et les usages et les
confirmer cette loi, et
ue le blâme et le dégoût
me dont nous parlons.
'*s femmes* est permise,
r *plusieurs maris*[1]. On

. les voyages de Jacquemont
ft n'étaient pas venus nous
le l'Inde chez lesquelles la
orcroft signale particulière-
: *Ladakh*, sur l'un des pla-
daks. Il est inutile d'ajouter
ne sont propres qu'à inspi-
bett. Qu'il suffise de savoir

exemple. En pareil cas, les enfants prennent le parti de leur mère, et ils ont parfaitement raison. C'est elle qui est la victime, et une partie de l'opprobre qui tombe sur elle rejaillit sur eux; et si, lorsque les cheveux du coupable auront blanchi sur sa tête, lorsque ses genoux fléchiront sous lui, que sa voix sera devenue cassée, il regarde en vain autour de lui, pour trouver un appui, qu'il se rende justice à ce moment, et qu'il reconnaisse qu'il n'a que la juste récompense de sa lâche cruauté envers celle qu'il avait solennellement juré d'aimer et de chérir jusqu'à la dernière heure de sa vie ou de la sienne.

199

Mais si l'infidélité est blâmable chez un *mari*, elle ne l'est pas moins chez une *épouse*. C'est une vérité qu'il est très nécessaire de démontrer, parce que les femmes déclarent toutes d'une même voix que rien n'est plus faux. Elles soutiennent que l'*adultère* est toujours l'*adultère*, aussi bien chez les hommes que chez les femmes, et par conséquent que le crime est tout aussi grand chez les uns que chez les autres. Il semble, à première vue, qu'il en soit ainsi; mais quant aux conséquences, il y a une immense différence. Il y a de la part des coupables violation d'un vœu solennel, mais avec cette importante distinction à faire, c'est que le mari, en manquant à ses promesses, déverse la honte sur son épouse et sur sa famille seulement, tandis que l'épouse qui devient criminelle jette sur les bras de

son mari des enfants qui ne sont pas à lui, et qui viennent voler les enfants légitimes de leur patrimoine, et souvent même leur ôter le pain de la bouche. Voilà donc un grand mal, un mal terrible fait à plusieurs personnes, sans compter l'infamie qui est bien plus grande pour l'épouse criminelle que pour le mari coupable.

200

Et pourquoi cette infamie qui rejaillit sur la femme est-elle *plus grande* que celle qui tombe sur l'homme? Parce qu'elle annonce un manque total de *pudeur*; parce que ce n'est pas autre chose qu'un signe certain de prostitution, de bassesse et de souillure. Les femmes devraient toujours être plus réservées et plus modestes que les hommes, et toutes le sont, à peu d'exceptions près. La nature leur en fait une loi, et les usages et les habitudes du monde viennent confirmer cette loi, et c'est pourquoi elles n'excitent que le blâme et le dégoût lorsqu'elles commettent le crime dont nous parlons. Dans les pays où la *pluralité des femmes* est permise, une femme ne peut jamais avoir *plusieurs maris* [1]. On

[1] Lorsque Cobbett a écrit ces mots, les voyages de Jacquemont et de l'intrépide lieutenant Moorcroft n'étaient pas venus nous apprendre qu'il y a des peuplades de l'Inde chez lesquelles la pluralité des maris est permise. Moorcroft signale particulièrement celle qui habite la province de *Ladakh*, sur l'un des plateaux de l'Hymalaya, et celle des *Todaks*. Il est inutile d'ajouter que les résultats de cette coutume ne sont propres qu'à inspirer «cette horreur» dont parle Cobbett. Qu'il suffise de savoir

ne s'y étonne point de ce qu'un homme a plusieurs femmes, tandis qu'on frémirait à la seule idée de voir une femme ayant plusieurs maris. Les veuves hindoues montent sur le bûcher qui consume le cadavre de leurs maris, mais les veufs se gardent bien d'en faire autant. Les veuves réduisent leurs corps en cendres, de peur d'être tentées plus tard de convoler à de nouvelles noces, et quoiqu'elles poussent ici la délicatesse un peu trop loin, elles n'en donnent pas moins aux épouses chrétiennes une leçon digne d'attention, car s'il est fort à désirer qu'elles ne prennent jamais l'habitude de monter sur le bûcher, il faut avouer qu'elles feraient mille fois mieux de se suicider, plutôt que d'imprimer le sceau de l'infamie sur le front de leurs proches, de leurs enfants et de leurs amis.

201

Je crois avoir démontré, par des raisons aussi simples que convaincantes, que ce genre de crime est bien plus blâmable chez la femme que chez le mari. Cette distinction essentielle est d'ailleurs parfaitement établie chez tous les peuples civilisés. La société ne rejette pas de son sein les hommes qui se rendent coupables de ce crime, tandis qu'elle bannit les femmes qui le commettent. En effet, il y aurait quelque chose d'inexplicable à voir une femme mariée ou non mariée, et

que presque tous les enfants du sexe féminin qui proviennent de pareilles unions sont vendus comme esclaves.

(*N. du T.*)

jouissant *d'une bonne réputation*, prendre plaisir à la compromettre, en cherchant, sans nécessité, la société d'une femme qui s'est rendue coupable d'un crime qui renferme en lui-même, et de l'aveu du monde entier, une sentence d'excommunication sociale à perpétuité.

202

Il résulte de ces réflexions que, si un mari doit tenir religieusement ses promesses de fidélité, que si l'oubli de ses promesses doit entraîner les conséquences les plus fatales, c'est un devoir mille fois plus sévère encore, pour une épouse, que d'éviter jusqu'à la simple apparence de manquer à son vœu de fidélité. Si l'infidélité d'un mari déverse la honte sur tant de personnes, que de déshonneur et d'infortunes n'occasionne pas la culpabilité de l'épouse ? Son père et sa mère, ceux de son époux, tous ses parents, tous ses amis, ont leur part de ce déshonneur. Et *ses enfants* ! comment pourra-t-elle jamais expier ses torts envers eux ? Il leur est ordonné d'honorer leur père et leur mère, mais ce n'est certainement pas une mère comme celle-là qui, au contraire, n'a des droits qu'à leur haine, à leur mépris et à leur exécration. Elle a brisé tous les liens de la nature, elle a déshonoré ses enfants légitimes, elle a imprimé une marque de réprobation au front de tous les membres de sa famille ; la nature la rejette de son sein et la condamne à la haine bien légitime de ceux mêmes auxquels elle prescrivait de l'aimer comme leur propre vie.

203

Mais si le crime est bien plus grand chez la femme que chez l'homme, si la punition qui atteint la première est bien plus sévère que celle qui atteint le mari, il importera d'autant plus de ne pas lancer une accusation et de ne pas même laisser percer des soupçons avant d'avoir des preuves irrécusables. Il faut qu'un homme soit très lent à soupçonner. C'est une très malheureuse disposition que d'avoir du penchant à soupçonner, et il y a certainement peu d'hommes plus méprisables *qu'un mari disposé à la jalousie.* Une femme de cœur et d'esprit ferait mille fois mieux de gagner son pain comme lessiveuse, comme moissonneuse ou comme faneuse, plutôt que de devenir l'esclave d'un mari qui la poursuivrait sans cesse de ses soupçons. Avec un tel homme il est impossible de goûter un instant de repos, et quand il ose émettre des doutes au sujet de ses enfants, cette accusation, fût-elle complètement fausse, pourrait avoir des suites aussi funestes que si elle était parfaitement fondée. La jalousie d'une épouse peut l'entraîner à accuser son mari d'inconstance et d'infidélité; mais la jalousie d'un époux peut l'aveugler au point de reprocher à sa femme de lui présenter des enfants qui ne sont pas de lui, des adultérins qui viennent dérober aux autres leur patrimoine. Tandis qu'une épouse, excitée par la jalousie, n'accuse son mari que d'injustice et de cruauté; un mari [illegible] accusations assez fortes

pour l'exclure de la société, pour qu'on la déclare indigne de voir toute femme honnête et pour la frapper d'une honte que rien ne peut effacer.

204

Il faut donc qu'un mari soit extrêmement lent à croire même à la possibilité d'un pareil crime de la part de sa femme. Il doit avoir obtenu une certitude complète avant de lancer une semblable accusation, et si, malheureusement, il a des preuves, aucune considération ne devra l'engager à rester une heure de plus avec elle sous le même toit. Un mari n'est pas ridicule quand il est jaloux et qu'il a de bonnes *raisons* pour l'être : il n'est ridicule que du moment où il est jaloux sans avoir *aucun motif* de l'être, et ce dernier cas est le plus fréquent. Lorsqu'un mari a des preuves en main, son propre honneur lui fait une loi de rejeter loin de lui la coupable, tout comme il ferait d'une vipère ou de toute autre bête venimeuse. Ce n'est pas la jalousie en elle-même qui est méprisable, c'est l'action *de passer toute sa vie à être jaloux*. Il n'y a rien de déshonorant à être esclave, la honte ne commence que du moment où l'on reste esclave *par goût*, du moment où, lorsqu'il ne tient qu'à vous de vous soustraire à l'esclavage, vous ne le faites pas. Un mari est tout à fait méprisable d'être jaloux de sa femme quand il n'a aucune raison pour cela, mais il devient infâme quand il reste avec une épouse sur la culpabilité de laquelle il n'a plus aucun doute.

205

Vous me direz que les *lois* vous condamnent à vivre avec elle, à moins que vous ne soyez assez *riche* pour vous en séparer. Mais la loi ne vous oblige pas à *rester dans le même pays*, et si, pour se mettre à l'abri d'une si pénible nécessité, un mari n'a pas d'autre moyen que de s'expatrier, pourrait-il hésiter un moment à fuir au delà des mers ou des montagnes ? Hésiterait-il, au besoin, à échanger une existence de mollesse et d'aisance contre une vie de travail ? Qu'est-ce qu'une vie de travail avec bien d'autres maux encore ? Qu'est-ce que la mort elle-même comparée à la bassesse, à l'infamie et à la honte sans cesse renaissantes de vivre sous le même toit avec une *prostituée* que vous appelez votre femme ? Mais il y a des *enfants*, et si on les abandonne, que deviendront-ils ? La première chose que l'on fera sans doute sera de les soustraire au pouvoir de cette prostituée. C'est un devoir qu'il vous importe avant tout de remplir. Le plus tôt qu'ils oublieront cette femme et le plus loin qu'ils seront placés d'elle sera le mieux. Rien, absolument rien ne peut justifier un mari de vivre avec une épouse adultère ; il n'y a pas de dépenses, de peines, de souffrances, qui puissent empêcher un homme de sortir aussi vite que possible d'un pareil état d'infamie, et s'il était capable de laisser ses enfants respirer une semblable atmosphère de corruption, il commettrait un crime qu'on ne saurait à quoi comparer : une prison

en face d'une pareille existence me semblerait un véritable paradis, et l'être qui consentirait à s'accommoder d'une pareille vie dans la crainte d'avoir à gagner son pain à la sueur de son front n'est qu'un misérable indigne du nom d'homme.

206

Mais faites bien attention que toutes ces réflexions n'ont de valeur que tant qu'elles s'appliquent à un mari qui a *dignement et fidèlement rempli ses devoirs;* qui non seulement a été fidèle, mais n'a jamais, et dans aucune occasion, donné lieu à sa femme de chercher à lui être infidèle. S'il a été froid et négligent, s'il a mené une vie irrégulière, s'il lui a clairement prouvé qu'il n'aimait pas à rester chez lui, s'il a introduit sous son toit des gens peu respectables, s'il a donné l'exemple de passer tout son temps en visites, en parties de plaisir, ou à courir de festins en festins, s'il a donné le premier l'exemple de se permettre ce que l'on a la bonté d'appeler dans le monde *„d'innocentes libertés"*, qu'il n'accuse que lui seul de son malheur; c'est sa faute, il doit en supporter toutes les conséquences; il n'a pas le moindre droit de punir une épouse criminelle, car c'est lui qui dans le fait a donné la première idée du crime. Les lois divines comme les lois humaines lui avaient départi tout pouvoir de faire tourner toute chose pour le plus grand bien de sa femme comme pour le sien; s'il a mis ce pouvoir de côté, les conséquences retombent sur lui seul: et je

dois dire que si, dans le cours d'une longue vie, j'ai bien observé, j'ai pu me convaincre que sur vingt cas d'infidélité de la part de femmes mariées on pouvait, en toute conscience, en attribuer dix-neuf *à la faute des maris*. A coup sûr la sottise ou l'inconduite d'un mari ne justifie ou même n'atténue en aucune façon la faute d'une épouse infidèle qui aurait dû reculer à la seule pensée d'un tel crime; mais elle ne lui enlève pas moins le droit de la punir. Ses parents, ses enfants, la société tout entière ont le droit de la prendre en aversion, mais son mari n'a pas même celui de lui adresser un reproche.

207

„*D'innocentes libertés!*" En vérité, je n'en connais pas une seule qu'une femme puisse se permettre. Ces seuls mots, appliqués à la conduite d'une femme mariée ou non mariée, impliquent contradiction. Que signifie ce mot de *libertés*, si ce n'est pas l'affranchissement ou la déviation des lois sévères de la *modestie que l'on demande à une femme?* Ce ne sont pas, si vous voulez, des libertés criminelles, mais ne me dites pas qu'elles soient innocentes: le sens de votre phrase est déjà dangereux. Si j'avais eu le malheur de m'unir à une personne qui eût aimé à se permettre „d'innocentes libertés", je ne serais pas resté longtemps avec elle. Il est évident que dans tout cela la première faute vient de l'homme. Si, même *avant* le mariage, un homme n'a pas eu assez de bon sens et d'influence

pour empêcher „qu'on se permette d'innocentes libertés", il fera bien de ne pas se marier. Mais, me dira-t-on, vous n'empêcherez pas les hommes de venir parler à votre femme, surtout si elle est jeune et jolie, et de lui adresser leurs hommages. Irez-vous alors la saisir par le bras et l'emmènerez-vous ? — Oh ! non, pas le moins du monde, mais vous devrez avoir bien peu de perspicacité, ou du moins en montrer bien peu, pour ne pas découvrir du premier coup d'œil, à la manière dont elle recevra les hommes, que tous leurs beaux discours sont à pure perte.

208

Le bonheur d'un homme, et *les résultats de son activité*, dépendent tellement d'une situation dégagée de toute inquiétude du genre de celles dont nous venons de parler, que l'on ne saurait prendre pour s'en mettre à l'abri trop de précautions, et la première de toutes, je le répète, c'est de rester souvent *chez vous* avec votre femme, et de recevoir aussi peu que possible. Si un jeune époux ne préfère pas la société de sa femme à toutes les sociétés du monde ; s'ils s'ennuient réciproquement de leur tête-à-tête ; si lorsque les affaires ou toute autre cause les tiennent éloignés l'un de l'autre, ils ne pensent pas avec délices au moment où ils se reverront, c'est un bien mauvais signe. Suivez de bonne heure mes conseils, et vous ne connaîtrez jamais la jalousie que de nom. Prouvez par des *actions* que votre femme vous est plus chère

que la vie, et alors il faudrait que vous fussiez un grand idiot pour qu'elle ne vous regardât pas comme le premier homme du monde. Elle se plaira, au contraire, à vous appeler le *meilleur* des hommes, et elle ne pardonnera jamais à celui qui aura osé mettre en question vos vertus ou vos talents.

209

Me direz-vous à présent que, puisqu'il faut tant de précautions, tant de soins pour être heureux dans l'état du mariage, ou plutôt pour éviter une foule de peines et de chagrins, *vous aimez autant rester garçon ?* Si vous tenez ce langage, je suis obligé de vous prouver que vous êtes dans l'erreur. En premier lieu il serait absurde de supposer que l'on cessera de mettre au monde des enfants : il y en a, et il y en aura toujours. Or ils ne peuvent être le fruit que de deux sortes de liaisons : des unions légitimes ou des liaisons illicites. Personne n'osera défendre celles-ci, car rien ne dégrade l'homme aussi promptement. Elles n'ont de durée que le caprice des parties contractantes, tandis que les autres ont pour base un contrat *pour la vie*. Les unions illicites ne durent que peu de temps, l'incertitude même de leur durée étant une cause de dissolution. C'est pourquoi, pour être *père*, et pour jouir de tous les délices attachés à ce titre, il faut commencer par être *époux*. Il y a bien peu d'hommes qui ne désirent pas devenir *pères*. Si l'on disait que le mariage ne devrait pas être un lien pour

la vie, mais que la durée devrait dépendre de la volonté des époux, je répondrai qu'aucun mariage ne serait de longue durée. La moindre querelle amènerait une séparation; une parole inconsidérée serait un motif suffisant. La pensée même que l'on est lié pour la vie prévient les disputes et étouffe la colère, même avant qu'elle éclate. Enfermez un cheval vif dans un champ qui ne sera séparé d'un gras pâturage que par une faible clôture, et il fera mille efforts pour s'échapper; mais si vous entourez le champ de bonnes et belles murailles, soyez sûr qu'il se contentera de son maigre fourrage et qu'il passera tranquillement son temps à brouter et à dormir. Sans un contrat pour la vie, il n'y a plus de *famille*, il n'y a plus de réunion de personnes dignes de ce nom. Vous verriez surgir un mélange et une confusion inexprimables. Les noms si doux de *frère* et de *sœur* ne signifieraient plus rien. Voilà pourquoi vous adopterez l'institution du mariage, à moins que vous ne préfériez anéantir d'un trait de plume le nom de la famille et celui de père.

210

Le mariage apporte avec lui beaucoup de peines et d'inquiétudes; mais le célibat en serait-il exempt? Nous pouvons choisir des exemples dans toutes les vocations de la vie; mais arrêtons-nous à celui de l'agriculteur. Supposons qu'il ait vingt-cinq ans et ne soit pas marié: le voilà entouré de servantes qui se disputent son cœur en même temps que toutes les

provisions du ménage. Grâce à leurs *bons soins*, voyez ce que deviennent le porc salé, le lard, le beurre, le fromage, le lait, la volaille, les œufs, et bien autre chosé encore; voyez comme elles soignent bien le linge, les couvertures, les oreillers, les serviettes, les couteaux, les fourchettes, et surtout la poterie dont les débris remplissent peut-être toute une charrette au bout de l'année ! Quel plaisir que de voir ces bonnes filles se lever de grand matin pour raccommoder son linge ou tous ses objets d'habillement, qu'elles auront soin de tenir toujours prêts à la première réquisition, et sans qu'il ait seulement la peine de les demander. S'il part pour le marché ou pour quelque foire éloignée, comme elles défendront vite l'approche de sa maison à toutes les commères du voisinage, et avec quelle tendresse particulière elles auront l'œil sur sa *cave !* Comme les épiceries, les liqueurs et le vin seront bien gardés ! Les célibataires ne sont malheureusement pas plus à l'abri des *maladies* que les hommes mariés. Si notre jeune agriculteur tombe malade, il aura deux servantes pour le soigner, pour lui donner des remèdes, en un mot pour remplir cette foule de devoirs que son état réclame, et remarquez qu'elles feront en même temps les affaires du ménage et qu'elles veilleront à ce que son bureau soit en sûreté, surtout s'il y a de l'argent dedans ! Ces dignes servantes ne lui reprocheront jamais de rentrer trop tard au logis; au contraire, elles ne l'en aimeront que davantage; et, s'il a soin de revenir légèrement aviné, il gagnera tout à fait leurs bonnes grâces, car il ne se

lèvera que plus tard le lendemain ; et, à son réveil, il aura le plaisir de voir que ses hommes ont prodigieusement avancé l'ouvrage et que les animaux ont été admirablement soignés !

211

Quelle folie ! Est-ce qu'une seule minute de réflexion ne démontre pas qu'un fermier, moins que tout autre, ne peut réussir s'il n'a pas une femme, une mère ou une fille, et, pour avoir une mère ou une fille, nous retombons sous la nécessité du mariage. Je crois, à dire le vrai, que si notre jeune homme se mariait, il aurait bien quelques *ennuis*. Quand ce ne serait que d'aller à minuit courir après la sage-femme ou la nourrice, ou bien d'être quelquefois obligé de veiller. Mais, grand Dieu ! qu'est-ce que cela et tous les *ennuis* qu'amène le mariage comparés à une seule des nuits de maladie que passe un célibataire sur sa couche solitaire ! Me direz-vous qu'il n'a qu'à prendre une garde-malade ? Mais quel bien lui fera-t-elle ? est-ce qu'elle lui rendra le moindre des services que prodigue une épouse ? Lira-t-elle dans ses yeux pour prévenir ses moindres désirs ? Emploiera-t-elle auprès de lui ces douces instances qui sont quelquefois si nécessaires pour sauver la vie ? Lui prouvera-t-elle à chaque instant que ce n'est pas une fatigue, mais un plaisir pour elle que de sacrifier son repos par affection pour lui ? Ah ! c'est dans de pareils moments que l'on est forcé de reconnaître cette grande vérité proclamée par les femmes : « *C'est que l'homme*

qui n'a pas d'épouse n'est qu'un pauvre mortel abandonné de tous.»

212

Quant à ce qui concerne la *dépense* dans la maison d'un agriculteur ou d'un marchand, il n'y a pas la moindre comparaison à faire entre ce qu'elle sera si elle est dirigée par une épouse ou par une servante. Ce ne sont point tant les *gages* que vous donnez à cette dernière que le *manque total* de soins qu'elle apporte à vos intérêts qui constituent la dépense, *et* il n'y a qu'une épouse qui puisse véritablement s'intéresser à vos affaires ; mais *les enfants* arriveront. *Je* le suppose, et j'ajoute que c'est ma conviction inébranlable que le fermier qui se mariera à vingt-cinq ans, et aura dix enfants les dix premières années de son mariage, mettra beaucoup plus de côté pendant ces dix ans qu'un célibataire du même âge ne le ferait sur la même ferme, dans le même espace de temps, et n'ayant qu'une domestique : une seule maladie de deux mois lui enlèverait plus d'argent que tous les enfants n'en coûteraient en dix ans, et cela sans compter le pillage, le dégât continuel et la fainéantise qui ne cesseraient pas d'être à l'ordre du jour pendant ces dix années.

213

Voudrait-on ne faire attention qu'à la question d'argent ? Quelle vie que celle du célibataire ! Personne à qui parler sans être obligé de sortir de chez soi, ou

sans attendre que quelqu'un vienne à nous; pas un ami avec qui s'asseoir et échanger quelques paroles. Que d'agréables soirées en perspective! Ne pas rencontrer un seul être qui partage vos chagrins et vos plaisirs; savoir que personne ne s'intéresse à vous; voir tous ceux qui vous entourent s'intéresser les uns aux autres et personne ne s'inquiéter de vous; demander en vain quelqu'un pour vous remonter dans vos heures d'abattement; enfin, et pour tout dire en un mot, n'avoir personne *qui vous aime*; mais avoir la certitude de rester seul jusqu'à votre dernier jour. Lors même que vous auriez un père, une mère et des frères, ils ont, de leur côté, bien d'autres intérêts que les vôtres, et, quelque louable que puisse être votre affection pour eux, elle ne ressemble en rien à celle de deux époux. Et quant aux distractions auxquelles il est à peu près impossible de résister lorsqu'on reste garçon, imaginez-vous qu'elles ne vous coûteront rien? Croyez-vous qu'elles ne seront accompagnées d'aucune inquiétude, d'aucune vexation, d'aucun désappointement, d'aucune *jalousie* même, et qu'elles ne vous laisseront jamais ni honte ni remords?

214

Ce refrain, qui consiste à répéter que la vie d'un garçon *est libre de tout soin*, peut faire un très joli effet dans des chansons érotiques; mais je dois dire que mes observations m'ont prouvé qu'il n'a absolument rien de vrai, et la raison est ici parfaitement d'accord

avec l'expérience pour le démontrer. Un célibataire qui a besoin de quelqu'un n'a personne sur qui il puisse toujours compter. Lorsqu'il s'éloigne de chez lui, il est assailli d'inquiétudes inconnues à l'homme marié. S'il ne laisse derrière lui, comme un pauvre soldat, qu'une chambre et un paquet de hardes, je comprends qu'il puisse être tranquille ; mais dès qu'il laisse un objet de quelque valeur, il n'est jamais sûr de le retrouver, et cette incertitude détruit toute espèce de bien-être. Et quant à ce qui se rapporte, comme je l'ai déjà dit *aux résultats* qu'un homme pourrait attendre de son *activité*, comment comparer le célibataire à l'homme marié ? Si nous prenons pour exemple l'agriculteur et le marchand qui sont mariés, ils se trouvent avoir tellement plus de ressources à leur disposition, qu'il serait vraiment inutile d'insister à ce sujet. Hé bien ! passez en revue toutes les autres professions, et vous verrez que l'avantage restera toujours à l'homme marié. Un homme n'est jamais plus disposé à tirer tout le parti possible de son industrie et de son activité que lorsqu'il a à pourvoir à l'entretien d'une femme et de plusieurs enfants. Beaucoup d'hommes qui étaient nés paresseux sont devenus actifs et industrieux du moment où ils ont eu des enfants : plus d'un fainéant sans talent est devenu un homme sinon remarquable, du moins actif, dès que ses sentiments de père et d'époux l'appelaient à déployer de l'énergie. Il est évident que l'homme qui serait décidé à ne se donner aucune peine pour venir au secours de sa femme et de ses enfants ne serait susceptible d'aucune émotion, et prouverait jusqu'à la

dernière évidence qu'il est sourd à tous les sentiments de la nature.

215

Peut-être m'est-il permis de me citer comme ayant donné par ma conduite un exemple frappant de la vérité de ce que j'avance. J'ai la conviction que l'on dira sans hésiter que je ne serais jamais venu à bout d'accomplir le quart de tous mes travaux *si je n'avais pas été marié*. Pendant la première partie de ma vie, il est plus que probable que j'aurais continué à errer et à courir de lieu en lieu comme tous les célibataires. Je n'aurais pas eu dans le monde un *seul toit* sous lequel j'eusse aimé à venir m'abriter, et j'aurais gaspillé la plus grande partie de mon temps. Dès le jour où j'eus un *foyer domestique*, j'eus tout le loisir nécessaire pour m'adonner aux travaux dont je faisais mes délices. Je me trouvais comme par magie dégagé de tout soin, de toute *inquiétude*, et n'ayant plus qu'à pourvoir aux dépenses très modérées d'un ménage. Il est vrai que je ne tardai pas à avoir des enfants, mais ils ne firent qu'ajouter à mon amour du travail. Ce fut un nouvel aiguillon pour mon activité. Il faut bien dire que j'avais d'autres éléments d'encouragement. J'écrivais pour arriver à la renommée, et les nombreux obstacles ne faisaient que redoubler mon énergie, et que rendre plus vif mon désir de triompher de mes ennemis. Mais il n'en est pas moins positif que, si j'ai écrit avec succès *plus de cent volumes*, je ne dois la plus grande partie de ce succès qu'à ma femme et à mes enfants.

216

Je crois que je n'aurais jamais été capable de *vivre sans rien faire;* mais ce que je crois encore plus, c'est que je n'aurais pas achevé la *millième partie* de ce que j'ai accompli. Avec ma passion pour l'état militaire, je serais probablement mort dix ou vingt ans plus tôt par suite de blessures ou de fatigues, et plus probablement encore par suite des persécutions de quelque chef insolent et hautain que la nature avait destiné à nettoyer mes souliers, mais que l'intrigue ou la corruption eussent fait mon commandant. L'*amour* parla à mon cœur, et je fus aussitôt délivré de cet horrible esclavage, j'eus tout mon temps à moi, je devins aussi libre que l'air. Mon genre d'esprit me portait à faire part aux autres de toutes mes pensées, et il se trouva aussitôt dégagé de toute préoccupation. L'*amour* m'avait choisi une compagne qui vint embellir tous mes moments de loisir. Si elle avait été privée de tout moyen d'acquérir ce qu'on appelle de *l'instruction*, elle y suppléait par un si parfait bon sens, elle savait tant de choses utiles, elle était si innocente, si pure en actions, en paroles et en pensées, si désintéressée, si dévouée à moi et à mes enfants, si dégagée de toute arrière-pensée, et en même temps si belle, si causante et si enjouée, que j'aurais été un véritable *criminel* si j'avais moins travaillé que je ne l'ai fait, doué d'ailleurs de la santé et des moyens qu'il avait plu à Dieu de m'accorder. Je prends plaisir à le dire encore : si mon pays

croit me devoir quelque gratitude pour mes travaux, c'est à ma femme et à mes enfants qu'il la.doit.

217

Quelle inquiétude ai-je jamais connue? J'ai été tourmenté de toutes les manières par un gouvernement aussi puissant que vindicatif, et qui est venu à diverses reprises m'arracher le fruit de mes travaux; mais il me restait une compagne d'humeur toujours égale, qui me fortifiait, qui me soutenait de son courageux exemple, et qui apportait le même zèle à soigner les débris de ma fortune qu'elle en avait mis à diriger ma fortune tout entière. Arrachée tout d'un coup d'une belle maison de campagne, dont elle était la maîtresse, pour venir habiter un misérable logement, elle n'en était que mieux disposée à rire et à me donner des preuves de dévouement, et ce n'est pas à ses paroles ou dans ses yeux qu'on aurait pu soupçonner qu'elle éprouvât un seul regret de ce changement de fortune.

218

J'entre tout à l'heure dans ma soixante-quatrième année, et je me demande comment j'aurais pu vivre sans ma femme et mes enfants? Si j'avais amassé *une belle fortune*, à quoi me servirait-elle aujourd'hui? Elle m'aurait attiré mille protestations d'attachement; et beaucoup de gens très désireux de me voir quitter ce monde aussi vite que possible, et qui n'auraient pas

songé une seule fois à adoucir les angoisses du lit de mort. Je l'avoue, il m'est impossible d'imaginer sur la terre un être plus à plaindre qu'un vieux garçon. Toutes ces circonstances qui font qu'avec l'âge on s'attache davantage à son mari, n'attirent à un célibataire que plus de négligence et de dégoût, et il ne lit dans les yeux des mercenaires dont il est entouré que le désir de profiter d'un trépas dont l'approche le remplit de tristesse.

219

Avant d'abandonner ce sujet, je désire donner mon opinion sur la manière dont un mari doit agir à l'égard de sa femme lorsqu'il s'occupe de ses dernières dispositions. Lorsqu'il y a eu un contrat ou une autre convention quelconque, il est clair que, le mari ayant déjà les mains liées, il n'a plus rien à faire. Mais lorsque le cas est différent, et qu'il laisse derrière lui une épouse fidèle, son premier devoir est de songer à assurer son bien-être futur. Si elle ne lui a point apporté de *fortune*, du moins elle lui a donné sa *personne*, et elle a acquis des droits imprescriptibles à sa généreuse protection jusqu'au dernier jour de sa vie, à elle. Il y a des maris qui imaginent, ou plutôt qui agissent comme s'ils imaginaient que la femme qui n'apporte point de fortune n'a aucun droit à celle que le mari accumule par ses travaux ou les produits de sa profession; que cet argent est à *lui* et non pas à *elle*, parce qu'elle ne lui a aidé en rien à le gagner. Y a-t-il de la

justice à raisonner ainsi? Prenons pour exemple la femme de l'agriculteur ou du marchand: je conviens qu'elle ne mène pas la charrue et ne préside pas aux semailles; elle ne va ni à la foire ni au marché; mais c'est elle qui lui permet d'aller s'occuper de ses affaires sans que celles qu'il laisse derrière lui à la maison en souffrent, et qui empêche, pendant son absence, que ses intérêts soient compromis. La femme d'un négociant ne s'établit pas au comptoir et ne va pas à la bourse; mais elle dirige le ménage, elle élève les enfants, elle fait de sa maison un lieu charmant de réunion pour les amis de son mari; elle lui prépare une retraite où il vient se reposer délicieusement du bruit des affaires, et elle s'efforce sans cesse de ménager son revenu.

220

Voilà deux exemples qui démontrent suffisamment qu'une *épouse aide à gagner de l'argent;* et dans les ménages où le mari ne fait pas d'affaires, vit des intérêts du capital qu'il a hérité, ou enfin quand ses revenus sont fixes, sa femme empêche qu'ils ne soient gaspillés. C'est pourquoi la fortune me semble appartenir *à la femme* au moins autant qu'*au mari*, et, si aucune loi n'oblige un mari à le reconnaître par-devant notaire, je crois du moins qu'un homme juste ne voudra pas en profiter pour commettre une injustice envers sa femme. Quant à ce qui se rapporte au cas où les veuves convoleraient à de nouvelles noces, je citerai un fait qui s'est passé sous mes yeux. Un négociant

qui n'avait rien en se mariant, mais qui fit ensuite une fortune immense, ce qui ne l'empêcha pas de mourir à l'âge de quarante ans, laissa la jouissance de tous ses biens à sa veuve sa vie durant, à condition que, *si elle ne s'était pas remariée,* elle pourrait, à sa mort, disposer du capital comme bon lui semblerait. Qu'arriva-t-il ? La femme prit un amant et lui donna, quand elle mourut, toute cette belle fortune. Voilà qui est fort encourageant pour la *jalousie posthume !*

221

Un père qui laisse des enfants aura soin de les mettre à l'abri des *beaux-pères* qui sont, en général, des parents aussi peu justes que peu dévoués. Un père est bien à plaindre lorsque des craintes de ce genre viennent troubler ses derniers moments. Une mère qui hasarde dans un second mariage le bonheur de ses enfants est *inexcusable.* Les *lois* ne l'en empêchent pas, je le sais; mais il y a bien d'autres choses que les lois ne défendent pas, et qu'il ne faut pas faire. Je sais que j'attaque ici des opinions reçues; mais je n'en dirai pas moins que, si une femme a *le même droit* qu'un homme à se marier une seconde fois, le cas est différent, très différent aux yeux de la morale et de la raison. Une femme qui se marie une seconde fois manque de cette *délicatesse, de cette modestie innée,* qui est le *premier charme* d'une femme. Je n'aime pas à entendre un homme *parler* de sa *première femme,* surtout devant la seconde; mais je déteste encore

plus entendre une femme, quelque belle et estimable qu'elle puisse être, parler de son *premier mari*. Je n'ai jamais assisté à de pareilles conversations sans faire une foule de réflexions qui, en dépit de l'usage reçu, ne peuvent laisser qu'une impression singulièrement défavorable contre la personne. Vous aurez beau inventer les plus belles excuses du monde, vous ne justifierez pas une femme faisant, pour la *seconde fois*, l'abandon de sa personne, après un premier sacrifice auquel l'affection la plus vive avait pu seule la porter à se soumettre, malgré sa modestie et sa délicatesse.

222

On donne ordinairement pour excuses „qu'*une femme seule a toujours besoin d'un protecteur;* qu'*elle ne sait pas diriger sa fortune;* qu'*elle n'entend rien aux affaires,*“ etc., etc. Toutes ces excuses ne signifient rien. Quel besoin a-t-elle de faire une seconde fois l'*abandon de sa personne* pour parer à ces inconvénients? Il m'est impossible, je le répète, de découvrir la plus petite apparence de modestie et de bienséance chez des veuves qui se remarient dans des *vues toutes mondaines*, ou, en un mot, dans quelque vue que ce soit.

223

Il est pénible d'entrevoir même la possibilité d'une *séparation;* mais les séparations sont au nombre des calamités de cette vie, et l'époux ou l'épouse outragée

a la consolation de penser que tout le monde le plaint, et qu'il n'avait pas mérité son sort. Il n'y a pas de prévoyance, il n'y a pas de prudence humaine qui puisse donner à un homme, qui fait un choix, la certitude que ce choix ne sera suivi que d'un heureux résultat. On voit quelquefois, dans tous les pays du monde, des maris qui méritent une réprobation toute particulière, et qui font regretter qu'il n'y ait pas de lois qui puissent atteindre d'aussi grands coupables. Un jeune Américain, qui paraissait être un aimable homme et qui possédait de grandes propriétés, épousa une fort belle personne du même âge que lui, riche et d'une réputation irréprochable. Il ne tarda pas à s'adonner *au jeu* et à *la boisson;* il négligea ses affaires et sa famille: au bout de quatre ans il avait mangé tout son bien, et il tomba avec sa femme et trois enfants à la charge de son beau-père. Ce n'eût été qu'un petit malheur, pécuniairement parlant, mais il continua de mener la vie la plus scandaleuse et de faire sans cesse de nouvelles demandes d'argent pour subvenir à ses dépenses. On eut recours à tous les moyens imaginables pour le ramener au bien, mais en vain, et ce misérable, abusant de l'affection que sa femme lui portait encore, et surtout *des droits qu'il avait sur ses enfants,* ne cessa pas de piller les parents de sa femme pendant dix ou douze ans, et de déshonorer ceux qu'il avait juré de soutenir et de rendre heureux. Un soir qu'il s'était jeté à moitié ivre sur le Delaware, dans un bateau, il descendit au fond de l'eau et alla y servir à la nourriture des poissons et des loutres, à

la grande joie de tous ceux qui le connaissaient, son aimable femme seule exceptée. Je ne conçois pas de bassesse égale à celle de cet homme. Il y avait beaucoup plus de bassesse dans le caractère de ce misérable que dans celui d'un voleur. Celui qui demande au vol les moyens de satisfaire ses vices, s'expose à toutes les vengeances des lois, et quoiqu'il mérite une punition, il est bien moins coupable que le vil débauché qui subvient à ses dépenses en menaçant d'attirer le déshonneur sur *sa femme*, ses *enfants* et les *parents de sa femme*. En pareil cas, la manière d'agir la plus prompte est toujours la meilleure. Défiez le misérable d'exécuter ses plans, recourez à la loi par tous les moyens possibles; chassez-le de chez vous comme un chien enragé, et soyez bien persuadé qu'un coquin de cette espèce est décidément incorrigible. Vos efforts pour le ramener seraient inutiles. Il ne vous fait de serments ou de promesses qu'avec l'intention de les rompre; et toutes les peines que vous prendrez pour cacher sa honteuse conduite, ne le pousseront qu'à vous piller un peu plus longtemps. On a vu de bons parents se ruiner jusqu'au dernier sou en se berçant de vaines espérances: *le scandale finit toujours par éclater*, et il vaut bien mieux qu'il éclate avant que vous ayez consommé votre ruine qu'après.

224

Qu'on me permette d'espérer que tous ceux qui liront mon ouvrage seront à l'abri de pareils mal-

heurs, et que tout jeune homme qui se souviendra de mes conseils se tiendra en garde contre ces vices qui ont des résultats si déplorables; qu'avant de prononcer le serment du mariage, il pensera sérieusement aux devoirs qu'il impose; que dès le premier jour il repoussera de son âme toute tentation de nature à affliger la jeune personne sans appui qui l'a aimé jusqu'à le rendre l'arbitre de son sort, et qu'il gravera dans son souvenir cette grande vérité: c'est que jamais *un mauvais mari* n'a été *un homme heureux.*

LETTRE V

A UN PÈRE

„Les petits enfants, dit l'Écriture, sont autant de „flèches dans les mains d'un géant. Béni soit l'homme „dont le carquois en est rempli.“ Très belle figure qui nous peint en termes éloquents le support, l'assistance sur laquelle peut compter le père de famille. Et quel est le père ainsi béni qui ne trouverait pas dans cette sorte de soutien un sentiment de *confiance* que rien ne peut remplacer? C'est un appui qui ne présente ni incertitude, ni doutes, ni mécomptes; c'est un autre *vous-même* que vous retrouvez dans chacun de vos enfants : leur cœur devient le fidèle dépositaire de vos moindres pensées. Ce sont les grandes et inexprimables délices de la jeunesse, l'orgueil de votre âge mûr, et les soutiens de vos vieux jours. Ce sont les gages d'une affection dont aucun terme ne peut peindre le souvenir. L'on ne trouverait pas de paroles

pour donner la moindre idée des bénédictions dont ils deviennent la source.

226

Mais pour qu'ils soient toujours une source de bénédictions, vous avez de grands devoirs à remplir. Pour peu que vous fassiez preuve de négligence, que vous vous y preniez mal, et que vous donniez de mauvais exemples, elles peuvent se changer en véritables *malédictions.* Au lieu de délices, vos enfants ne vous causeraient que des peines; au lieu de réjouir votre cœur, leur vue seule suffirait pour vous attrister, et au lieu d'être votre bâton de vieillesse, ils vous creuseraient une tombe prématurée où vous descendriez sans honneur.

227

Il est donc de la plus haute importance que vous remplissiez tous vos devoirs envers eux, ne négligeant absolument rien de ce qui pourra, dès le premier jour de leur vie, vous donner sur leurs cœurs une influence puissante et de nature à augmenter sans cesse, et surtout de nature à vous attirer *l'ardente affection de leur mère.* L'un de vos premiers devoirs envers eux est d'insister pour que leur mère soit *leur seule nourrice.* C'est un de leurs *droits, un droit de naissance*, et si leur pauvre mère ne peut pas les nourrir, ainsi que cela arrive quelquefois, recourez à tout autre moyen que celui de prendre à gages *le sein d'une étrangère.*

Je n'ai vu que trop souvent faire le contraire, et je ne sais que trop bien que je choque ici toutes les opinions reçues ; mais cela ne m'empêchera pas de faire mon devoir et de m'efforcer de prouver, par mon propre exemple, comme père de famille, qu'il est impossible que je n'aie pas raison.

228

En premier lieu, il n'y a pas de nourriture qui convienne aussi bien à un enfant que le lait de sa propre mère, il arrive en même temps que lui, et il convient singulièrement bien à son estomac. Quelle est la mère qui pourrait voir avec indifférence son enfant suspendu à un autre sein que le sien, lorsque rien ne l'empêche de le nourrir ? Souvent l'allaitement est accompagné de grandes douleurs ; mais elles ne sont qu'une conséquence inévitable des plaisirs de la maternité, et ces douleurs mêmes ne sont pas sans quelque charme. Il n'y a pas de mère qui ait plus souffert que ma femme en donnant le sein à ses enfants. Que de fois je l'ai vue pleurer et se mordre les lèvres de douleur, à l'instant où l'un d'eux commençait à sucer ! Mais la crise une fois surmontée, le sourire remplaçait les larmes, et le pauvre petit être qui avait causé de si vives souffrances recevait pour punition un déluge de baisers.

229

Je n'en aimais ma compagne que davantage. Ces souffrances me la rendaient plus chère. C'était pour *l'amour de moi* qu'elle supportait tout cela ; et, je le demande, aurais-je fait cette réflexion si j'avais vu mon enfant suspendu au sein d'une étrangère louée et payée pour cela ? Si j'avais eu deux femmes, l'une pour lui donner le jour, et l'autre pour lui donner son lait ? De tous les spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler sur la terre, je n'en connais point de plus délicieux, même pour un spectateur qui n'y est pas intéressé, que celui d'une mère pressant contre son sein un enfant propre et rosé, le rapprochant et l'éloignant tour à tour comme pour mieux le dévorer des yeux ; et finissant toujours par l'étouffer à moitié sous ses baisers. Quel tableau ne sera-ce donc pas pour *le papa ?*

230

D'ailleurs, compterions-nous pour rien l'effet remarquable que l'accomplissement de ce devoir produit sur l'esprit des enfants ? A mesure qu'ils se succèdent l'un à l'autre, ils voient, de leurs propres yeux, les soins, les caresses que leur propre mère leur a prodigués, et leur cœur ne les porte qu'à l'en aimer davantage. Cette ardente affection qu'elle leur inspire fait partie de leur être, et lorsque plus tard ils vont lui demander des conseils, on ne s'imagine pas tout

le poids que leur donnent ces premières et profondes impressions dont je parle, impressions qui leur seraient inconnues, si l'enfant, banni du sein de sa mère, ne lui avait été apporté que de temps en temps. En ce cas, elle n'est véritablement mère qu'à moitié. Les enfants ainsi exilés du sein maternel aiment bien mieux leur mère nourricière (du moins pendant qu'elle les nourrit) que leur propre mère, et cela est juste et tout naturel. Une fois qu'on a congédié la nourrice, on leur *apprend* que c'est leur propre mère qu'ils doivent aimer le plus; mais c'est un *enseignement* d'un genre froid et cérémonieux. Comme c'est presque toujours le cas, ils oublient en peu de jours leur mère nourricière; la leçon qu'on leur donne achève d'effacer l'affection qu'ils avaient pour elle, mais ce n'est pas une raison pour qu'ils reportent cette affection sur l'autre.

231

J'ai eu le plaisir de connaître une dame qui, pour me servir de ses propres expressions, avait nourri ses dix enfants *à la brochette*, c'est-à-dire qu'étant dans l'impossibilité de leur donner le sein, elle avait pris avec autant de bon sens que de courage la résolution de ne point avoir de nourrice. Elle ne voulait point participer au crime de *voler* à un autre enfant son droit de naissance, et, comme c'est le plus souvent le cas, de contribuer *à lui ôter la vie*. Que de fois ne voit-on pas ces pauvres petits enfants qu'une mère a

refusé de nourrir, et qu'on met dans ses bras, crier et se débattre pour s'en aller, étendre leurs petites mains vers leur nourrice, et une fois remis entre ses bras, se calmer, se suspendre à elle comme s'ils sentaient qu'ils viennent de retrouver *leur seul appui!* N'est-ce pas un spectacle capable de tuer une mère sur la place? Et de quel bois faut-il donc que soit fait un époux et un père pour supporter l'idée qu'il y a une autre femme que son enfant aime beaucoup plus que sa propre mère!

232

Sans compter beaucoup d'autres considérations, n'est-ce pas un crime que d'enlever au pauvre enfant de la nourrice que vous prenez chez vous le sein maternel, et de l'exposer ainsi à périr? La certitude que l'enfant de la nourrice est mort, et qu'elle est bien libre d'aller donner son lait à un autre, ne pourrait pas même vous excuser. Ce cas se présente trop rarement pour servir de règle. Ce qui est positif, c'est que, généralement parlant, toute nourrice qui consent à allaiter un autre enfant que le sien, jette celui-ci à l'abandon. Sans vouloir supposer qu'elle soit satisfaite de *se débarrasser* de son propre enfant, il n'en est pas moins vrai que la personne qui l'engage sait très bien qu'elle expose la vie de l'enfant de cette femme, qu'elle devient complice, dans le vol qu'on lui fait du lait de sa mère, et que, par conséquent, elle est aussi coupable de sa mort que si elle travaillait à le faire mourir de faim. Cette seule réflexion devrait

faire reculer tout homme compatissant devant l'idée de prendre une nourrice. Qu'il ne dise pas, pour tranquilliser sa conscience, que l'enfant de la nourrice ne le regarde pas. Il faut bien qu'il s'avoue à lui-même qu'elle en a un, et qu'il le prive du sein maternel. Il ne le jette pas lui-même à l'abandon, il ne court pas l'exposer à une mort certaine; mais il laisse faire la chose, et il devient le premier moteur d'un crime lâche et cruel.

233

Si un mari avait encore besoin d'un autre argument pour le convaincre, si son cœur était assez glacé pour n'être pas touché, sa femme pourrait-elle imaginer de bonne foi que, quelle que soit l'indulgence du monde à cet égard, ou l'empire de la mode, personne ne se doute du véritable *motif* qui la porte à bannir de ses bras l'être qu'elle a porté dans son sein? Elle alléguerait en vain pour excuse la faiblesse de sa constitution et ses seins endoloris. La nature a décidé qu'elle devait supporter à la fois et les plaisirs et les peines de la maternité. Quiconque a entendu les plaintifs bêlements de la brebis redemandant son agneau, et l'a vue se consoler un *instant* quand on lui présentait la peau ou le sang du pauvre agneau sacrifié; — quiconque a observé la résistance de la brebis ou de la vache, quand on la force à nourrir un autre que son petit; — quiconque a vu le courage de la poule défendant ses poussins, et a remarqué que jamais elle ne mange avant de leur avoir donné tous les morceaux qu'elle

croit le mieux leur convenir; — quiconque a vu l'oiseau le plus timide et le plus prompt à fuir devant l'homme, venir voler éperdu à portée de sa main pour défendre l'approche de son nid; — quiconque a été témoin de ces différents phénomènes, se demandera *avec raison* quel est le *motif* assez puissant pour porter une mère à abandonner son enfant, afin de venir allaiter celui d'une autre mère, qui, de son côté, est assez dénaturée pour abandonner aussi le sien. Ces mères voudront bien excuser les hommes qui sont assez aveugles pour ne pas trouver un seul motif capable de justifier un semblable abandon. Elles m'excuseront *moi* tout particulièrement, moi qui, non seulement dédéclare à haute voix qu'elles ne parviendront jamais à trouver une seule excuse valable, mais qui crois avoir découvert un motif qu'elles n'avouent pas et qui n'est propre qu'à inspirer le dégoût: c'est que souvent elles bannissent leur propre enfant de leur sein, pour échapper aux devoirs qu'impose l'état de nourrice, et pour aller vite se livrer, fraîches, libres et brillantes, à de nouveaux plaisirs.

234

Nous avons l'habitude de parler avec peu de cérémonie de nos *rudes* ancêtres, de leurs usages *grossiers*, de leur peu de *délicatesse* dans leur manière de s'exprimer. Cependant personne ne me fera croire que les hommes qui ont pu achever tant de magnifiques cathédrales fussent grossiers dans leurs habi-

tudes, dans leur manière de penser ou dans leur langage. On ne me fera pas croire qu'ils fussent si grossiers et si mesquins, puisque je trouve un édit rendu sous le règne d'Édouard IV, qui règle l'habillement des différentes classes du peuple, et qui défend aux ouvriers de porter des habits de drap qui aient coûté plus *de deux francs et demi l'aune*, et qui défend à leurs femmes et à leurs filles de porter des ceintures *brodées en argent ou en or*. Personne ne me fera croire que ce fût une race *grossière* et misérable que celle-là, surtout si nous la comparons avec celle qui se glisse aujourd'hui affamée et grelottante dans nos rues, et qui est à peine couverte de sarraux de toile grossière ou de coton pourri. Des milliers de faits se présentent pour me convaincre, au contraire, qu'à l'intérieur comme à l'extérieur, et sous le rapport de son indépendance comme de son bonheur et de son influence sur les destinées du monde, l'Angleterre a été à son zénith sous le règne d'Édouard III. Sa *glorieuse révolution* l'a rendue ce que nous la voyons aujourd'hui, c'est-à-dire rongée au dedans par la misère du peuple, et sans influence au dehors, et pliant sous le poids de son énorme dette et des impôts, malgré un faste apparent de brillants palais, de routes et de canaux.

235

Heureux de quitter des sujets aussi ingrats que ceux dont nous venons de parler, je reprends avec la joie dans le cœur celui des petits enfants. Un tel sujet

ne va me donner à combattre ni préjugés, ni affectation, ni fausse vanité, ni craintes ridicules. Tous les cœurs, à l'exception de ceux qui sont de pierre, vont battre à l'unisson du mien. „On lui amena des *petits* „*enfants* pour qu'il élevât les mains et priât sur eux. „Mais les disciples les repoussaient. Alors Jésus dit „Laissez venir à moi ces petits enfants, car le royaume „des cieux est à eux!“ Voilà une figure qui exprime avec un singulier bonheur ce caractère et ces attributs touchants de l'innocence des enfants, en même temps qu'elle explique d'une manière admirable la doctrine de la régénération. L'homme et surtout la *femme* qui n'aiment pas les petits enfants n'appartiennent pas à l'humanité. Où trouver un homme qui ne se sente pas attendri, qui ne se sente pas devenir plus doux, qui ne perde pas de la violence de son caractère, lorsqu'en quelque lieu, en quelque circonstance que ce soit, et n'importe dans quel but, on lui adresse un appel en faveur de ces pauvres petites créatures si innocentes et si faibles?

236

Shakespeare, qui passe, en général, pour être le plus fidèle interprète du cœur humain, a dit que l'homme qui n'aime pas la musique n'est bon „que „pour exécuter des meurtres, des trahisons et des „brigandages“. Ce grand poète semble avoir oublié que, sans parler de Néron, il y a eu de très grands scélérats qui ont été de très grands musiciens.

237

Je crois que l'on peut juger du cœur de l'homme d'après des signes moins équivoques. Et je dirai que l'homme, et surtout le *père* qui n'aime pas les *enfants*, qui ne se sent pas tout ému lorsqu'il presse leurs petits membres délicats, lorsqu'il regarde ces yeux encore si faibles, lorsqu'il entend leurs premiers et plaintifs accents, est un être fort à plaindre, pour ne pas dire autre chose.

238

Mais je m'aperçois que j'aurais dû commencer par parler des sentiments d'une mère. L'attention et les éloges que l'on accordera à son enfant seront toujours une de ses plus grandes jouissances. Du moment qu'elle *le tient* dans ses bras, tout le reste n'est plus rien pour elle, le père seul excepté. Malgré tout ce qu'on a dit et écrit à ce sujet, il n'en est pas moins prouvé que ses *propres charmes*, à elle, ne sont plus à ses yeux que d'une importance secondaire. On prétend que le grand Frédéric, dont les mœurs étaient plus que suspectes, disait souvent que de toutes les injures qu'on puisse adresser à une femme il n'y en a qu'une qu'elle ne pardonne pas: c'est de lui dire *„qu'elle est laide“*. Cela peut être vrai, s'il s'agit de femmes de mœurs équivoques; mais ce que je puis assurer, c'est qu'après avoir passé ma vie à observer,

j'ai la conviction qu'une mère vraiment digne de ce nom ne s'inquiétera point de ce que vous pensez de *sa beauté*, pour peu que vous vantiez celle de son enfant. Son poupon se trouve toujours être le plus joli de tous ceux qui sont venus au monde! Il est toujours la huitième merveille de l'univers. Il faut absolument que la vivacité de cette affection soit aussi surprenante, car il n'y a qu'elle qui puisse donner assez de courage à une mère pour l'aider à supporter toutes les peines, toutes les fatigues, tous les soins nécessaires à la vie et à la santé de son enfant.

239

L'homme qui est forcé de travailler pour vivre est souvent appelé à être hors de chez lui; mais s'il a quelque sensibilité, cela ne l'empêchera pas d'accepter sa part des devoirs qu'il a à remplir envers ses enfants. Sur les vingt-quatre heures il en trouvera bien quelques-unes pour s'acquitter de ces devoirs; et il n'y a point de peines, de fatigues ni de veilles dont il ne doive pas accepter une bonne portion, et cela sans murmurer. C'est un impôt qui est inséparable des douceurs du mariage. Quel droit aurait-il à prendre *femme*, à entrer en possession de l'immense autorité accordée au *mari?* quel droit aurait-il à l'honorable titre de *père* et à la puissance illimitée qu'il donne, s'il ne remplissait pas fidèlement tous les devoirs que ces titres imposent?

240

Une grande partie des maux qui affligent l'humanité n'a pas d'autre cause que la négligence de ces devoirs. Mais il est un fait digne d'attention : c'est que la nature semble avoir décidé que, comme compensation à leurs peines, les pauvres remplissent ces devoirs beaucoup mieux que les riches! Voici quel est, en général, l'usage de l'habitant des campagnes. Lorsque le mari a fini son travail dans les champs, il se hâte de venir prendre sa part des soins à donner aux enfants, et il est évident qu'il regarde ces soins comme une récompense de ses travaux. A quelque distance qu'il soit de sa chaumière, il s'y reporte toujours par la pensée, et lorsqu'à la fin du jour il reprend le chemin de ses foyers, il oublie toutes ses fatigues à l'idée de la douce réception qui l'y attend. Quand on a vu comme moi, dans différents comtés de l'Angleterre, le pauvre laboureur rentrer à la nuit tombante par la petite porte de son jardin, les épaules chargées d'une provision de bois pour un ou deux jours, au moment où plusieurs jolies créatures, qui étaient depuis longtemps à guetter l'approche de leur père, se précipitent dans la chaumière pour annoncer la joyeuse nouvelle, et reviennent encore plus vite pour voler à sa rencontre, grimper sur ses genoux, ou se suspendre à ses vêtements ; quand on a vu des scènes comme celles-ci, des scènes que j'ai souvent contemplées avec un sentiment de bonheur toujours

nouveau, on se demande si une vie de privations n'est pas préférable à une vie d'aisance, et si des rapports avec vos enfants, rapports que rien ne vient troubler, ne sont pas préférables à ceux en travers desquels viennent se placer précepteurs et domestiques, et qui ne peuvent que produire une diminution d'affection?

241

Enfin le *dimanche* arrive, et, chez les gens qui n'ont pas de domestiques, ce jour se passe suivant que le père en règle l'emploi. Dans les familles où il y a deux ou trois enfants et même où il n'y en a qu'un seul, la première chose que l'on fasse après le déjeuner qui a lieu, dans ce *jour de repos*, un peu plus tard que de coutume, c'est de laver et d'habiller leurs enfants. Pendant que la mère apprête le dîner, le père, qui a eu soin de mettre ses habits du dimanche, surveille ses chers petits. Le repas terminé, la mère se pare de ses plus beaux atours, et tout le monde s'achemine à l'église; si l'on n'y va pas, soit parce qu'elle est trop éloignée, soit par d'autres raisons, on passe *tout l'après-midi ensemble.* Telles sont les habitudes de nos paysans, et c'est à elles qu'ils doivent sans doute de former une population aussi morale qu'industrieuse.

242

L'ouvrier, quelle que soit sa profession, et qu'il habite la ville ou la campagne, qui passe le dimanche ou

même une partie de ce jour loin de sa femme et de ses enfants, lorsque aucune nécessité absolue ne l'y oblige, est indigne d'être *père*, et il est bien rare qu'il ait des droits à la confiance de ses chefs. Ce penchant à s'éloigner de sa famille dénote un manque d'amour paternel et conjugal que les êtres qu'il délaisse ne manquent pas de lui témoigner de leur côté ; et s'il parvient à force de sévérité à se faire obéir pendant un certain temps, le moment arrive bientôt où son autorité est méprisée ; et lorsqu'un pareil père, après n'avoir jamais donné aucune preuve d'affection, ose venir se plaindre de *l'ingratitude de ses enfants*, le silence glacial de ses voisins, et, ce qui est bien plus poignant encore, son propre cœur lui diront qu'il n'a pas le droit de se plaindre.

243

S'il est utile d'adresser quelques remarques à la classe *ouvrière*, il est encore bien plus nécessaire d'insister sur ces principes auprès des jeunes hommes qui font partie des classes moyennes de la société, et d'être encore plus précis sur les soins à donner à des enfants fort jeunes, parce que souvent on se sert de *domestiques*. Bien des gens sont beaucoup trop prompts à imaginer qu'ils ont *on ne peut pas mieux rempli leurs devoirs envers leurs enfants* dès qu'ils les ont confiés à des domestiques bien payés et bien dressés. Je ne connais pas d'erreur plus déplorable que celle-là. En général, les enfants des classes

pauvres sont beaucoup plus attachés à leurs parents que les enfants des riches ne le sont aux leurs. Cet attachement est réciproque, et la cause en est toute naturelle : c'est que, dès le moment de leur naissance, les enfants des pauvres obtiennent bien plus que ceux des riches des preuves du dévouement *personnel,* et de l'affection inaltérable de leurs parents.

244

J'ai déjà insisté auprès des jeunes maris appartenant aux classes moyennes sur la nécessité de ne prendre *de domestiques que le plus tard possible.* Lorsqu'enfin il n'y aura plus moyen de s'en passer, lorsqu'ils seront absolument nécessaires pour aider à soigner les enfants, ne les prenez que comme des *aides,* et cela dans le sens le plus rigoureux de ce mot : „*Ne vous confiez jamais à eux* comme à d'autres vous-même ; ne laissez jamais vos enfants *tout à fait seuls avec eux;* et plus vos enfants seront jeunes, plus vous serez sévère à cet égard. Un père négligent ou une mère évaporée me dira peut-être que les domestiques *femmes* sont susceptibles de prodiguer tous ces soins si tendres que les femmes seules savent donner ? C'est parfaitement vrai, et en général elles sont de *leur nature* aussi bonnes et aussi tendres qu'une mère elle-même. Mais enfin ce ne sont point *les mères* de vos enfants, et il serait étonnant qu'elles les soignassent avec le même zèle et la même anxiété. Un jeune enfant ne devrait jamais être confié qu'à son père, à

sa mère, ou à une parente dévouée: et pour cela, on ne devrait jamais regarder à ses aises ou à la dépense, car le plus sacré de tous vos devoirs, c'est d'assurer à votre enfant une taille parfaite, des membres bien développés, un corps vigoureux, et un esprit sain. Assurer leur avenir, les mettre en état d'acquérir plus tard une bonne réputation, leur faire apprendre tout ce qui est nécessaire pour la vocation à laquelle vous les destinez, voilà vos devoirs; mais un devoir bien autrement important, et qui passe avant tous les autres, c'est celui de ne rien négliger pour les doter ***d'une bonne cervelle dans un corps bien formé***... Grand Dieu! que d'exemples ne voit-on pas de corps contrefaits, de membres disloqués, d'idiotisme ou d'imbécillité, qui n'ont pas d'autre cause que l'insouciance avec laquelle on a confié aux soins des domestiques de trop jeunes enfants! Il semble qu'un seul exemple de ce genre dût suffire pour faire renoncer à une pareille coutume. Que ne doivent pas éprouver les parents qui se sont attiré un pareil crève-cœur pour tout le reste de leur vie! Une fois que le mal est *fait,* il ne sert plus à rien de se repentir. De quels yeux regarder alors ces plaisirs, ces jouissances qui vous étaient tellement indispensables, que ce fut pour vous y livrer tout à votre aise que vous abandonnâtes la pauvre victime aux mains des domestiques!

245

Pour ajouter à la nécessité de remplir l'impérieux devoir dont je parle, est-il besoin de dire comment j'ai agi envers mes enfants? J'en ai élevé plusieurs, et j'ai eu presque toujours des domestiques; mais je n'aurais jamais songé à leur abandonner l'un de mes enfants; non, certainement, et *pas seulement pour une heure.* Vous me demanderez si nous ne sortions jamais de la maison, et s'ils étaient toujours suspendus à nos côtés? Non, mais nous les emmenions quelquefois avec nous, ou bien ma femme, ou moi, *nous ne les quittions pas,* et il en fut ainsi jusqu'au moment où les aînés furent assez grands pour soigner les plus jeunes, et alors *ils* montaient quelquefois la garde à notre place. Était-il question d'aller faire des *visites,* nous nous demandions s'il était convenable d'emmener les enfants avec nous; et, quand cela ne se pouvait pas, l'un de nous deux sortait, et l'autre restait à la maison. Moi, j'y suis resté bien souvent. C'était une loi dont nous n'avons pas dévié *une seule fois,* et pour bien la remplir nous n'avons jamais consulté nos aises, nos plaisirs, ou la dépense. Et quelle récompense aurait jamais pu égaler celle que nous avons reçue de nos soins, et de l'inébranlable fermeté avec laquelle nous avons rempli nos engagements!

246

L'éducation des enfants demande autant de *fermeté* que de *tendresse*. Le père ou la mère qui manque de *courage* pour faire une chose qui peut causer à l'enfant une souffrance momentanée ne l'aime pas *réellement*. Ce qui contribue beaucoup à la *santé* et à la *vigueur* des enfants, c'est de les laver chaque jour et bien soigneusement de la tête aux pieds, dans de l'eau froide, quand ils se portent bien. Leurs cris témoignent jusqu'à quel point cela leur *déplaît*. Ils crient, donnent des coups de pied et se tortillent à perdre haleine, et beaucoup de mères, beaucoup trop, malheureusement, renoncent à cette habitude, soit parce qu'elles n'ont pas la force de supporter ces cris, soit parce qu'elles sont trop *négligentes*, pour ne pas dire *paresseuses*. Je conviens que c'est une rude besogne, et une fatigue d'autant plus grande que, lorsque le bambin arrive à l'âge de cinq ou six mois, il est très à propos de prendre l'habitude de *chanter* pour *dominer sa voix*. Dès que l'un de mes enfants commençait à crier, on commençait à chanter, et l'on ne cessait de chanter que lorsqu'il cessait de crier. Cette méthode me réussit fort bien avec mes enfants, et je n'appris que par hasard la véritable *raison* de mon succès. Ayant ouvert l'ÉMILE de ROUSSEAU [1], j'y

[1] En lisant les conseils de Cobbett au père de famille, on verra qu'il a souvent étudié Montaigne, et lire ce que ce philosophe

lus que l'enfant devient tranquille parce que la voix de la nourrice domine la sienne, et que les cris se *perdent* dans les *chants* de cette femme. L'enfant a assez d'instinct pour comprendre que l'on *n'entend pas ses cris*, et qu'il est donc inutile de *continuer à crier*. Je fus si frappé de la justesse de cette observation, que j'allai auprès de ma femme, le livre à la main, et que je lui dis: „Voyez, Nancy, sans vous en douter, vous êtes philosophe.“ Une nourrice qui ne *dit rien* n'est bonne à rien. C'est un grand désavantage pour un enfant que d'avoir une mère silencieuse, froide et endormie. Les chansons, les causeries qu'une mère a coutume de prodiguer à son enfant sont très favorables à ce dernier, de même que l'exercice qu'elle lui fait prendre en le faisant sauter sur ses genoux et en l'agitant souvent. Elle excite son attention, elle l'anime, et l'engage lui aussi à s'agiter un peu. Il est également tout aussi fâcheux de n'avoir pour porter l'enfant qu'une domestique stupide,

dit sur l'éducation, c'est étudier Rousseau. Personne n'ignore que c'est à l'admirable chapitre de Montaigne sur l'*institution des enfants*, que Rousseau est redevable des seuls conseils véritablement utiles et praticables dont on puisse se servir pour élever un enfant. Ajoutons que l'*Émile*, comme l'a si bien remarqué M. Villemain, peut souvent paraître une exagération des idées de Montaigne : « Si ce grand penseur nous « dit avec autant de vérité que de bonhomie: *Nous avons « abandonné nature, et lui voulons apprendre sa leçon, elle qui « nous menait si heureusement et si sûrement* ; » Rousseau ne craint pas de nous redire : « *Tout est bien sortant des mains « de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de « l'homme.* » (*N. du T.*)

inanimée et silencieuse, qui ne lui parle, ne lui chante, et ne l'égaye jamais, qui le porte comme un morceau de bois, le laisse toujours dans la même position, et ne fait rien de ce qui pourrait lui donner de la vie et de l'entrain. Il n'en faut pas davantage pour rendre l'enfant rachitique, surtout si cette insipide créature est chargée de le laver et de l'habiller. Elle peut le rendre bancroche, arqué et bossu, sans compter bien d'autres difformités dont on ne se doute pas, et qu'elle peut lui donner au lieu d'en faire une personne vigoureuse et bien prise dans sa taille. Lorsque petit à petit la difformité devient apparente on mande le docteur, mais c'est déjà trop tard, le mal est fait, et vous êtes puni de quelques mois de négligence par une vie de chagrins et de regrets qui ne laisse pas d'être mêlés de honte.

247

C'est donc une *tendresse* bien déplacée que celle qui empêche une mère de faire des choses qui, bien que désagréables à l'enfant, sont indispensables au bien-être de toute sa vie. Je l'ai déjà dit, c'est un point très important que de le laver chaque matin, et *on ne doit jamais confier ce soin à une servante,* attendu qu'elle manque souvent, en pareille occasion, de la patience ou du courage nécessaires pour bien s'acquitter de cette tâche. Une fois que l'enfant a été bien lavé et qu'il est habillé, voyez comme il paraît heureux et gai! L'exercice qu'il vient de prendre lui donne de l'appétit et le

porte au sommeil ; et il prend le sein, dort et grandit en faisant les délices de tous, et particulièrement de ses parents. J'ai entendu des hommes dire „qu'il leur était impossible de supporter cette éternelle *criaillerie*“ ! A quoi je réponds „qu'il m'est impossible de supporter des hommes de leur trempe“ ! Des hommes de cette espèce sont rares, Dieu merci ! et ceux qui ne se donnent pas la peine de *raisonner* la chose sont, du moins, naturellement portés à être raisonnables et indulgents avec de pauvres petits êtres si innocents, si faibles, et qui se doutent si peu de l'ennui qu'ils causent. Et, après tout, ce bruit est-il si fort de nature *à incommoder un homme* ? Il en connaît la cause : il n'ignore pas que c'est l'inévitable résultat d'un grand service que l'on rend à son enfant, et, par conséquent, à lui-même. Cela ne dure pas plus d'une heure, et il reçoit une récompense immédiate en voyant les regards de son enfant rosé, et les nouvelles espérances que chacun de ces regards fait naître. Ce bruit ne m'a jamais *troublé*, et cependant, par le genre de mes occupations, j'avais besoin d'un profond silence. Que de travaux littéraires j'ai menés à bonne fin au milieu du bruit des enfants, sans jamais leur demander de se tenir tranquilles ! Quand ils furent assez grands pour galoper dans la maison, et que la pluie tombait, je passais la journée entière au milieu d'un tapage qui eût rendu d'autres auteurs à moitié fous. Je n'en ai pas éprouvé un instant d'ennui. Mais une vieille dame, qui demeurait à côté de nous à Brompton, ayant pris l'habitude de faire venir chaque jour un joueur de corne-

muse écossais pour exécuter un morceau qui n'en finissait pas, je fus obligé de lui graisser la patte pour qu'il ne revînt plus. Ce qui *amuse*, quelque bruyant que cela puisse être, ne trouble pas. On peut en dire autant de ce qui n'attire pas votre attention. Ainsi le bruit des voitures, le clappement d'un moulin, le bruit d'une chute d'eau, n'empêchent pas de réfléchir. Mais les sons d'un instrument qui réveillent avec eux le souvenir de la vie paresseuse de celui qui en joue et que l'on paye souvent mieux qu'un ouvrier, distrait l'attention. Le joueur dont je parle étant devenu pour moi une vexation insupportable que la vieille dame me donnait au moyen de son argent, je me crus excusable de faire cesser cette vexation par le même moyen.

248

Le *berceau* est un meuble indispensable aux classes pauvres, parce que la mère étant souvent obligée de s'absenter pour se rendre à son ouvrage, elle peut charger un autre enfant du soin de bercer. Pendant quelque temps nous nous servîmes d'un berceau, et je me rappelle que ce fut tout en berçant mon enfant que j'écrivis mon premier ouvrage, ce célèbre *Maître d'anglais* qui a été longtemps en Europe, comme en Amérique, le seul livre employé par les Français qui voulaient apprendre l'anglais. Nous ne tardâmes pas à renoncer à l'usage de bercer. Le berceau endort davantage et plus souvent que cela ne convient; il épargne de la fatigue, mais c'était notre devoir de nous fatiguer.

A notre second enfant nous congédiâmes le berceau, quelque difficile qu'il nous fût de nous en passer. Lorsque je n'avais pas à écrire, je me chargeais du soin d'endormir l'enfant. Je l'endormais tantôt en le tenant dans mes bras, tantôt en me couchant à ses côtés jusqu'à ce qu'il eût fermé les yeux. Nous ne tardâmes pas à observer tous les avantages de cette méthode : l'enfant ne dormait pas si longtemps, mais il dormait plus profondément. Le berceau ne produit qu'une espèce d'*assoupissement*. Il faut y faire bien attention, comme à une foule de bagatelles qui peuvent avoir de l'influence sur la santé des enfants. Les gens pauvres sont obligés d'avoir un berceau, du moins jusqu'à ce qu'ils aient d'autres enfants assez grands pour soigner le plus jeune et pour l'endormir sans se servir du berceau ; et disons, à cette occasion, que c'est quelque chose de surprenant que de voir jusqu'à quel point les petites filles, comme les petits garçons, soignent bien les enfants, et cela dès l'âge le plus tendre. Vous les voyez dans les ruelles, sur la lisière des bois, ou sur les prairies, tenant dans les bras un bambin qui pèse au moins la moitié de ce que pèse celui ou celle qui le porte. La pauvre mère n'est que trop souvent obligée d'aller bien loin de chez elle pour gagner le pain de ses enfants, et abandonner à eux-mêmes maison, bambin et enfants, le plus âgé d'entre eux n'ayant pas souvent plus de quatre ou cinq ans, ou tout au plus six ans, et il est étonnant que, sur tant de milliers et de milliers d'exemples d'enfants abandonnés ainsi à eux-mêmes, il en résulte, par année, un si petit nombre d'accidents.

Ils ne forment pas la centième partie de ceux qui arrivent dans les familles où l'on confie les enfants à des domestiques, et ce cas est pourtant bien plus rare que le premier. Dans les beaux jours de l'été vous apercevez ces intéressants petits groupes errant dans les champs, ou sur les bruyères, non loin de leur chaumière, à un mille quelquefois de toute habitation, et avec un chien pour toute protection. Ces enfants deviennent singulièrement beaux, bien faits, vigoureux, courageux et intelligents. Pendant mon séjour à Philadelphie, j'ai pu remarquer qu'il n'y avait pas un seul homme distingué, tel que médecin, avocat, négociant, marchand ou autre, qui ne fût pas né et n'eût pas été élevé à la campagne, et par des parents peu aisés. A Londres il en est à peu près de même. Dès leurs premières années on est *obligé de leur confier le soin de quelque chose de précieux.* Ils apprennent tout naturellement à penser et à réfléchir sur la responsabilité dont ils demeurent chargés. Cette habitude leur donne une excellente mémoire; aussi est-il vraiment curieux d'observer avec quel soin scrupuleux un petit messager s'acquitte d'une douzaine de commissions très différentes les unes des autres, auprès de six personnes, après qu'on lui a donné ces commissions toutes à la fois, et sans qu'il sache distinguer une lettre de l'alphabet d'une autre. Lorsque je suis dans les champs, et que j'ai besoin de me *rappeler* quelque chose, n'ayant rien sur moi pour en prendre note, je dis à l'un des hommes ou des garçons de venir plus tard chez moi pour m'en faire souvenir. Il n'y manque

jamais, et je suis aussi sûr de ce *memorandum* que s'il était écrit en toutes lettres. Un de ces enfants, garçon ou fille, mérite mille fois mieux qu'on lui confie un petit enfant qu'une domestique à cheveux bouclés, et qui lance des œillades à droite et à gauche dans l'espoir de trouver quelque admirateur. Des cheveux bouclés et de grands yeux expressifs sont de fort jolies choses, j'en conviens; mais, Madame, permettez-moi de vous assurer qu'ils sont absolument incompatibles avec la surveillance de votre enfant, l'esprit de la demoiselle étant tout à fait absorbé par l'idée des circonstances si intéressantes qui précéderont le moment où elle, à son tour, aura aussi un petit poupon, et un bien plus joli que le vôtre, Madame, ne vous en déplaise; du moins, telle est sa façon de penser. Rien que de juste et de tout naturel dans cette manière de voir: aussi, veuillez vous en souvenir, afin de tenir plus que jamais à remplir un devoir sacré, et à ne pas confier votre enfant à d'autres qu'à vous.

249

Le *courage* que j'exige et qui est si nécessaire pour laver les enfants en dépit de leurs cris redoublés, l'est bien plus encore dans les maladies qui demandent l'emploi des *médecines* ou les instruments de *chirurgie*. A quelle épreuve alors le cœur n'est-il pas mis! Quelle angoisse n'éprouve-t-elle pas cette pauvre mère obligée de faire avaler une médecine nauséabonde, ou d'appliquer un vésicatoire irritant! Cependant, c'est

un devoir pour le père et surtout pour la mère que de causer tant de douleur. Ne confiez jamais cette tâche à une nourrice, à une bonne, à une autre main étrangère. Il m'est impossible d'admirer ces mères qui ont *un trop bon cœur* pour infliger un pareil supplice à leurs enfants, et qui, en conséquence, en laissent le soin à d'autres. Parlez-moi d'une mère qui, le visage inondé de larmes, exécute de ses propres mains, scrupuleusement et courageusement, les ordres du docteur. Si vous confiez à un domestique où à tout autre subalterne un devoir de ce genre, qu'arrive-t-il? Comme il préfère toujours ce qui lui donne *le moins de peine,* les choses ne sont qu'à moitié faites, et la souffrance de l'enfant sera d'autant plus grande qu'il se verra soigné par une autre que par sa mère. Dans de pareils cas, des parents ne doivent s'en remettre à personne de l'accomplissement de leur devoir. Il ne s'agit ici de rien moins que de sauver la vie ou du moins un ou plusieurs membres; et l'homme ou la femme capable de négliger son devoir sur un seul point est indigne du titre de père ou de celui de mère. Dans le cas surtout dont nous parlons, comme dans tant d'autres, la tendresse des parents envers leurs enfants inspire à ceux-ci non seulement la reconnaissance filiale la plus vive, mais encore elle ajoute beaucoup, comme je l'ai déjà dit, à l'influence des conseils que plus tard un père et une mère seront appelés à leur donner. Dans de semblables occasions, les enfants déjà assez grands pour réfléchir ne manquent pas d'observer les preuves d'amour et de dé-

vouement de leur mère envers leur frère ou leur sœur plus jeune. Chacun d'eux se dit qu'elle en a agi de même à son égard, et ils l'aiment, l'adorent et la révèrent en conséquence.

250

De nos jours, il est presque inutile d'insister sur la nécessité de mettre les enfants à l'abri des ravages de *la petite vérole.* Je me contenterai de dire que pendant mon séjour aux États-Unis, je fus surpris de ne jamais rencontrer ou du moins de ne rencontrer que fort rarement des Américains marqués de la petite vérole. On en attribue la cause à l'usage universel que l'on a dans ce pays d'inoculer les enfants à la poitrine et de ne jamais laisser passer plus d'*un mois* ou *six semaines* après leur naissance sans le faire. J'ai eu soin d'agir de même à l'égard de mes sept enfants, qui sont devenus aussi robustes et aussi vigoureux que moi. Il est excessivement important de bien savoir de quel enfant provient *le vaccin.* Dans cette occasion, il ne faut employer que des médecins dignes de toute confiance, et qui vous *fassent le serment solennel* que le vaccin provient d'un enfant parfaitement sain. Il vaudrait bien mieux patienter que de courir quelque risque en se pressant trop . . . .
. . . .

251

Pendant tout le temps qu'un enfant a la petite vérole, la mère doit s'abstenir de toute nourriture et

boisson dont elle se trouve bien en temps ordinaire, mais qui, dans le cas dont nous parlons, ne sont pas assez bonnes pour elle. Pour bien nourrir, il faut prendre une bonne nourriture. Elle est aussi nécessaire à la mère qu'à l'enfant. Il faut qu'elle retienne un peu son appétit, que sa table soit aussi simple que possible ; qu'elle évite toute violente agitation tant physique que morale, et qu'elle se préserve d'une température extrême de froid ou de chaleur . . . . . .

. . . .

252

Mais ce n'est pas tout que de veiller sur la vie, sur la santé, sur la force, sur la beauté des enfants, il faut leur assurer un bien sans lequel tous les autres mis ensemble ne sont rien : il faut leur donner *une bonne cervelle.* Il y a des enfants qui naissent *idiots,* mais il y en a un bien plus grand nombre encore qui le deviennent par suite de la sottise ou de la négligence des parents, et, en général, parce qu'ils ont été abandonnés aux soins des *domestiques.* J'ai connu un enfant tel qu'on n'en vit jamais de plus vif et de plus intelligent, et qui devint idiot pour la vie parce qu'à l'âge de trois ans une domestique l'avait enfermé dans une chambre noire pour le faire taire. Cette femme imbécile, après l'avoir menacé du *cabinet noir,* suivant le terme usité, l'y jeta, ferma la porte et quitta la chambre. Après une absence de quelques minutes, elle retrouva l'enfant en proie à des *convulsions.* Il

s'est rétabli, mais il est resté idiot pour la vie. Lorsque les parents, qui s'étaient absentés pendant deux jours et deux nuits pour faire une partie de plaisir, revinrent au logis, la domestique leur apprit que l'enfant avait eu des *convulsions*, mais elle se garda bien d'en dire la cause. Dix ans après, se trouvant sur son lit de mort, cette fille ne put pas mourir en paix avant d'avoir fait chercher la mère de l'enfant et imploré son pardon. La mère était très certainement bien plus coupable qu'elle. Une vie entière de regrets n'a été qu'un châtiment trop doux pour elle et pour son mari... Que de milliers et de milliers d'êtres humains ont été privés de leur raison par des causes absolument semblables !

253

Il y a peu de temps qu'à Birmingham un enfant a été *tué* par suite d'une frayeur de ce genre. Les parents avaient été en soirée; aussi les domestiques trouvèrent tout naturel d'en donner une. Par une circonstance imprévue, la maîtresse de la maison rentra chez elle de fort bonne heure, et trouvant la cuisine pleine de monde, elle courut à la chambre où était son enfant, alors âgé de deux ou trois ans. Il étai sans mouvement; ses yeux étaient ouverts, mais *fixes*. Quand le médecin arriva, l'enfant était mort La domestique fit semblant de ne pas savoir à quoi attribuer cet événement, mais l'une des personne présentes découvrit que l'on avait attaché aux rideaux du lit une *figure horrible* en se servant d'un masque

effrayant! Cette misérable fille avoua qu'elle n'avait pas trouvé d'autre moyen *pour faire tenir l'enfant tranquille* pendant qu'elle allait à la cuisine rejoindre la société. Lorsqu'on réfléchit aux angoisses qu'a dû éprouver le pauvre petit être avant d'avoir été tué par la frayeur, on ne trouve pas d'expression pour peindre l'horreur qu'inspire l'auteur d'un pareil crime, d'un meurtre aussi lâche. Si l'on n'a pas trouvé de loi pour punir la coupable, c'est que, pour l'honneur de l'humanité, le législateur n'avait pu prévoir un semblable forfait, de même qu'il n'avait pu croire à la possibilité du parricide. Mais, si cette domestique était criminelle, si elle ne méritait que la mort ou une longue vie de remords, quel châtiment ne méritaient pas le père et la mère, la mère particulièrement! Que dire de ce *père* qui avait autorisé et peut-être engagé la mère à négliger son devoir le plus sacré?

254

Si, au lieu de perdre la vie, le pauvre enfant avait perdu la raison, on n'en aurait probablement jamais su la cause. On aurait attribué sa folie à un *transport au cerveau*, ou à quelque maladie de ce genre, ou enfin, comme cela arrive si souvent, on n'aurait pas su à quoi attribuer ce malheur. Lorsque j'ai parlé du droit sacré qu'a un enfant d'être allaité par sa mère, j'ai oublié de mentionner la perte de la raison parmi les malheurs dont il peut devenir la victime lorsqu'on le bannit du sein maternel. On m'en citait dernièrement

un exemple effrayant. Un négociant fort respectable, qui avait mené, ainsi que sa femme, une vie très active, disait à une personne qui depuis me l'a répété: „Que n'a-t-il plu à Dieu que j'eusse lu quinze ans plus tôt les *Avis de M. Cobbett aux jeunes gens !*" Et là-dessus, il lui raconta qu'il avait eu des enfants *qu'il avait envoyés en nourrice à la campagne,* parce que la présence de la mère dans son magasin lui était absolument indispensable, et que sur ces dix enfants deux étaient revenus idiots. Il faut observer que les autres enfants avaient toute leur raison, et que jamais la folie n'avait régné dans la famille du père ou dans celle de la mère.

255

La raison que donnait ce père de famille pour *s'excuser* d'avoir envoyé ses enfants en nourrice à la campagne était assez valable: le temps de leur mère était d'autant plus précieux qu'elle le consacrait à gagner de quoi assurer l'avenir de ses enfants. Mais hélas! qu'est-ce que la fortune pour ces deux malheureux enfants? Qu'est-ce que la fortune même aux yeux des autres enfants, en comparaison des regrets qu'ils éprouveront toute la vie au spectacle de l'idiotisme de leur frère et de leur sœur, et à la pensée qu'*eux-mêmes* seront peut-être atteints quelque jour par la même infortune! Qu'est-ce que l'or du monde entier comparé à un tel malheur! Comment leur père et leur mère pourront-ils jamais se consoler d'une calamité d'autant plus

amère qu'ils auraient pu la prévenir, et que la voix de la nature les avait avertis plus d'une fois qu'il était de *leur devoir* de la prévenir. Mais de l'argent! de l'argent! il en faut à tout prix. Où est le père et la mère qui n'aimeraient pas mieux voir leur enfant mener la charrue au service d'autrui, ou balayer la maison du premier venu, plutôt que de le voir, au milieu d'un palais à lui appartenant, n'être qu'un objet de pitié aux yeux mêmes des mercenaires payés pour le servir ?

256

Si l'exemple dont nous venons de parler n'est pas suffisant pour empêcher un homme, *quelque excuse qu'il ait à donner*, de confier à *d'autres* qu'à lui le soin de son enfant en bas âge, tout ce que je pourrais ajouter serait inutile. Aussi, je passe à ce qui regarde l'éducation des enfants qui ont eu le bonheur de grandir sans avoir été tués ou écrasés par les nourrices ou par les bonnes. . . . .

257

La première chose à faire avec des enfants qui commencent à comprendre, c'est, quant au *physique*, de leur donner *une bonne nourriture*, et, quant au moral, de *ne leur donner que de bons exemples*. Nous reviendrons plus d'une fois sur ce dernier point. Quant à ce qui est de la nourriture, je dirai qu'il est de la plus haute importance qu'elle soit excellente. Pour avoir de beaux

chevaux, il faut très bien nourrir les poulains. Il en est absolument de même avec tous les autres animaux : ce sont les *bons pâturages* qui donnent de beaux chevaux, de beau bétail et de bons moutons.

258

L'Amérique produit les plus beaux et les plus braves marins. La nation américaine, l'une des plus heureuses de la terre, fournit en même temps les hommes les plus grands et les plus vigoureux qu'il soit possible de voir. Et pourquoi cela ? Parce que dès leur bas âge on leur donne *une nourriture abondante* et surtout *une bonne nourriture.* Ils tettent encore qu'on leur donne déjà à sucer de petits morceaux de viande. Observez que dès que vous mettez quelque chose dans la main d'un enfant, son premier mouvement est de le porter à sa bouche. L'enfant qui est trop jeune pour mordre dans la viande en suce le jus. Je demeure persuadé que cette *bonne* nourriture qu'on leur donne en abondance est la cause de la haute stature et de la supériorité de la force musculaire des Américains sur les autres nations.

259

Et gardez-vous bien de mépriser sous aucun rapport cette haute stature. Un homme d'une taille élevée, qu'il soit laboureur, charpentier, maçon, soldat ou marin, *vaut bien mieux* qu'un petit homme : il peut voir au loin par-dessus des objets élevés ; il va plus vite

d'un endroit à un autre; en fauchant il embrasse une plus grande portion d'herbe ou de blé; sur la meule de foin ou de blé il n'a pas besoin d'une longue fourche; en bâtissant il a moins vite besoin d'une échelle ou d'un échafaudage; en combattant il est plus éloigné de la pointe de son épée. Il est clair qu'un homme peut ne pas être *robuste* tout en étant *d'une taille élevée*; mais c'est ici une exception, ce n'est pas la règle. Chez les hommes de même que chez les animaux, la hauteur, le poids et la force se trouvent généralement réunis. En fait d'audace et de courage, une haute taille fait beaucoup. Je conviens qu'il y a eu et qu'il y aura toujours beaucoup d'hommes de petite taille très braves et très courageux, mais, *généralement parlant*, il n'est pas naturel de penser que les hommes qui sentent leur infériorité en fait de force corporelle possèdent la même audace que ceux qui se reposent sur leur haute stature.

260

A quel motif attribuer l'infériorité des Anglais dans la guerre de 1812 avec les Américains, si ce n'est à la *haute stature* et à la *force* de ces derniers? Les marins et les soldats anglais valaient bien ceux des États-Unis. L'origine des deux peuples est la même: les deux partis étaient parfaitement bien armés et équipés; s'il y avait plus d'habileté d'un côté que d'un autre, c'était bien du côté des Anglais: les Français, les Hollandais, les Espagnols, avaient tous été obligés de reconnaître leur bravoure incomparable, et cepen-

dant lorsque avec la plus parfaite unanimité, et justement fiers de leurs succès récents, les soldats anglais se trouvèrent en face des milices américaines, le résultat fut tel, qu'un bon Anglais se refuse à le décrire. Quelle fut donc la cause de ce résultat inattendu? Il n'y en a pas d'autre que la grande supériorité que donnaient aux Américains leur haute taille et leur force corporelle. Chaque armée comptait le même nombre de combattants, mais l'une des deux était composée d'hommes plus grands et plus forts, et qui plus d'une fois avaient puisé dans la conscience de leur force l'audace qui donne la victoire.

261

Disons-le encore, une bonne nourriture et une nourriture abondante est aussi nécessaire à l'achèvement d'un corps vigoureux et robuste qu'à l'achèvement d'un esprit actif et entreprenant. Une maigre nourriture, distribuée d'une main avare, empêche non seulement un enfant de prospérer, mais encore elle nuit au développement de son esprit: aussi évitons à tout prix d'affamer ou de mettre à la diète un enfant. Il faut que les enfants mangent souvent et autant que cela leur plaît. Si vous leur donnez à pleines mains *une nourriture très simple*, ils n'en prendront jamais plus que cela ne sera nécessaire à leur santé. Ils pourront, à la vérité, se bourrer de gâteaux et de sucreries jusqu'à en être indisposés, et même jusqu'à se donner de graves maladies; mais ils ne mangeront

jamais plus qu'il ne faudra d'une viande *simplement assaisonnée et bien cuite* ou de pain ordinaire. Du fruit bien mûr, ou du fruit cuit, *mais sans sucre,* ne leur fera jamais de mal. Lorsqu'une fois ils ont pris le goût des choses sucrées et l'habitude de se bourrer de légumes, lorsque les glaces, les crèmes, les tartelettes, les raisins secs, les amandes et tant d'autres gâteries apparaissent à l'horizon, le docteur armé de ses drogues ne tarde pas à arriver. L'habitude d'inonder l'estomac des enfants de thé, de café, de soupe ou de quelque boisson chaude que ce soit, ne vaut absolument rien. Les liquides produisent sur eux le même effet que les légumes aqueux que l'on prodigue à beaucoup de jeunes animaux, aux jeunes lapins, par exemple. Ils ont pour résultat de faire gonfler le ventre tout en amaigrissant le corps, et d'empêcher la constitution de se fortifier. Des enfants qui se portent bien n'ont pas besoin de boire autre chose que du lait écrémé, du lait de beurre ou du petit-lait ; et vous pourrez, au besoin, remplacer tout cela par de l'eau, pourvu que vous leur donniez *beaucoup de bonne viande*. Le fromage et le beurre leur conviennent très bien. Les poudings et les pâtés ne leur valent absolument rien. Ils ne font que leur donner un appétit factice, de même que les liqueurs fortes leur affadissent peu à peu le goût. En flattant le palais on charge l'estomac d'une nourriture dont il n'a pas besoin, et l'on finit par amener des maladies. Je m'adresse en ce moment aux personnes des classes moyennes, et cependant ces avis intéressent aussi les

classes plus élevées; car il n'y a pas de père de famille qui *puisse être sûr* que son fils ne sera pas obligé par la suite de gagner péniblement son pain; et dans ce cas, combien l'enfant qui aura été nourri de sucreries et de bonbons sera plus à plaindre que celui qui aura été accoutumé à une nourriture simple et à se passer de vin et de liqueurs!

262

La chose la plus nécessaire à procurer à un enfant après une nourriture abondante, bonne et simple, c'est *un air pur*. Malheureusement tout le monde ne peut pas se donner cet avantage; mais il faut en sacrifier beaucoup d'autres pour se procurer celui-là. L'on sait qu'il y a des *odeurs* qui suffisent pour donner *une mort subite*. L'on sait qu'il y en a d'autres qui tuent *en peu d'années*. C'est pourquoi il faut absolument mettre les enfants à l'abri de pareils dangers. Quand un homme est assez à plaindre pour ne pas pouvoir placer ses enfants dans un air pur sans faire des dettes qui le conduiront sous les verrous, ou qui exposeront ses enfants à aller au dépôt de mendicité, il est bien forcé de se résigner à son triste sort; mais avant d'en être *réduit là*, il voudra bien me prouver que lui et sa femme ne consacrent pas un seul centime à une toilette *inutile;* que chaque repas est aussi simple que possible; qu'il ne donne pas une seule heure de son temps à ce qu'on veut bien ap- ...s plaisirs, et qu'il ne prend pas une seule

bouchée ou une seule gorgée qui ne soit réellement indispensable à sa vie, à sa santé. Que de milliers d'hommes que j'ai rencontrés et que je rencontre tous les jours qui dépensent, en s'abreuvant de liqueurs, de vin et de bière, l'argent qui suffirait pour les faire vivre la plus grande partie de l'année, eux et toute leur famille, à la campagne, dans un excellent air, tandis qu'ils préfèrent étouffer dans les chambres obscures de quelque ruelle humide, entourés de pauvres êtres qui sont tellement chétifs que leur propre mère a presque honte de les appeler ses enfants. La vie de l'ouvrier le plus pauvre est un vrai paradis quand on la compare à l'existence de cette femme. Lors même que vous me prouveriez que vous ne dépensez pas un seul sou d'une manière inutile, ne venez pas me parler de la nécessité où vous êtes d'*amasser de l'argent pour vos enfants*. Il n'y a pas de trésor plus précieux à leur donner qu'une bonne santé, des membres vigoureux, et une figure de prospérité. C'est pour vous un *devoir sacré* que de leur assurer tous ces biens. Lorsque vous parlez d'amasser de l'argent pour assurer leur avenir, vous vous trompez vous-même. Vous ne cherchez qu'à assouvir votre avarice et votre propre vanité sans songer à assurer le bien-être de vos enfants. Vous rougiriez de les voir sans fortune; mais vous n'avez pas honte de les voir contrefaits, les joues pâles, sans force, sans activité et à moitié hébétés.

263

Non seulement il faut aux enfants *un air pur,* mais ils ont encore besoin de *faire de l'exercice.* Ils sont à peine aux bras de la nourrice qu'il faut les agiter, leur parler et leur chanter. Mais il ne faut les mettre sur leurs pieds que petit à petit et suivant le degré de force de leurs jambes. C'est un point auquel une bonne mère apportera la plus grande attention. S'ils ont quelques dispositions à *loucher,* elle aura soin, à leur réveil, et très souvent dans la journée, de leur présenter *droit en face,* et jamais *de côté,* quelque objet agréable à la vue. Si elle croit reconnaître à leur manière de parler du penchant à *bégayer,* elle y portera remède sur-le-champ, elle répétera chaque mot très lentement, et le leur fera répéter plusieurs fois de même. Ces précautions sont du nombre des devoirs sacrés que les parents ont à remplir. Il y a une réflexion qui, à elle seule, devrait suffire pour éveiller toute leur sollicitude : c'est de penser qu'une difformité est une affliction de *toute la vie.* Le *maillot* ou tout autre *habillement serré* ne peut faire que beaucoup de mal à l'enfant, en disloquant ses membres. C'est une excellente manière que de laisser les enfants se rouler et s'ébattre sur le plancher, jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour se tenir sur leurs jambes. Je n'ai jamais rencontré un seul Américain *élevé dans le pays* qui fût bossu ou eût un membre contrefait. Cela vient de ce que, dès le moment de leur naissance, on enveloppe les enfants de manière à leur

laisser toute liberté de déployer leurs petits membres, de ce qu'on leur donne une bonne nourriture, et de ce qu'ils respirent un excellent air, attendu que leurs parents ne les condamnent pas à vivre dans un mauvais air par motif d'économie.

264

L'enfant qui commence à marcher, si on l'abandonne à lui-même, fera justement assez d'*exercice* pour se faire du bien, et jamais davantage. Les enfants font beaucoup d'exercice lorsqu'ils sont en bonne santé, aussi on doit se faire un devoir de les mettre à même d'en prendre, et de la manière qui leur plaît le mieux. Évitez-leur toute contrariété, ou, en d'autres termes, *rendez-leur la vie aussi agréable que possible.* J'ai toujours beaucoup admiré ce que dit *Rousseau* à ce sujet: „L'enfant „peut mourir à dix ou douze ans; à quoi auront servi „alors toute la gêne, toutes les privations, tout le cha- „grin que vous lui aurez fait éprouver? Il disparaît et „vous laisse à penser que vous avez peut-être con- „tribué à abréger une vie qui vous était si chère.“ Je ne suis pas certain de citer mot à mot; mais je me rappelle qu'ayant lu ce passage au moment où j'allais être père, il fit sur moi une vive impression, et je pris la résolution de ne jamais me donner de remords de ce genre. Je ne m'en suis pas départi une seule fois, en dépit des sollicitations les plus pressantes, et de quelque part qu'elles vinssent. J'étais décidé à renoncer aux moyens d'augmenter ma fortune, d'obtenir de la

réputation ou des distinctions, et de me mettre à labourer la terre plutôt que d'imposer à mes enfants une vie de gêne et de contrariété. Je ne pouvais pas *répondre d'avance* que mes enfants m'aimeraient comme leur propre vie; mais j'étais résolu à gagner à tout prix leur affection, et je me disais que, si une fois j'étais assez heureux pour l'obtenir, il n'y aurait plus de malheur qui pût m'atteindre.

265

Au moment de donner des détails sur le plan de conduite que je m'étais tracé, je dois convenir que *tous les pères de famille,* et surtout ceux qui sont forcés d'habiter la *ville,* seront dans l'impossibilité de se conduire comme je l'ai fait. Mais, à plusieurs égards, il ne dépendra que d'eux d'agir comme je l'ai fait. Qu'on n'imagine pas que j'aie mené une vie inactive: au contraire, j'étais obligé de travailler sans relâche pour assurer du pain à ma famille, mes travaux demandaient une attention soutenue, je ne pouvais compter pour vivre que sur le fruit de mon travail, et je n'avais pas un ami à qui m'adresser en cas de besoin. J'avais toujours devant les yeux la perspective et même la probabilité d'être complètement ruiné par la main du pouvoir; mais j'étais résolu, quoi qu'il pût arriver, à procurer à mes enfants une vie de bonheur, et si jamais enfants ont été heureux sur la terre, ce sont les miens.

266

La première chose que je fis à la naissance de mon quatrième enfant, ce fut de *m'établir à la campagne*, et assez près de Londres pour pouvoir aller et venir de temps en temps. J'avais donc déjà trouvé un des meilleurs moyens de contribuer à la *santé* de mes enfants. Je me fis ensuite une loi *d'être toujours à la maison*, et de leur donner sans cesse l'exemple de se lever matin, d'être sobres, et d'être toujours occupés. Les enfants et surtout les garçons aiment beaucoup à s'amuser en plein air; aussi je me crus obligé de leur choisir des récréations qui leur fussent utiles par la suite, en même temps qu'elles s'accordaient avec l'innocence de leur âge. Petit carré de fleurs, petit jardin, plantation d'arbres, lapins, chiens, ânes, chevaux, faisans et lièvres, bêches, pioches, fouets, canons, chacun avait le sien; ils avaient toujours sous la main quelque objet d'un intérêt pressant, et nous paraissions attacher autant *d'importance* et de *sollicitude* à tous ces objets que si nous n'avions pu vivre sans eux. Il n'y avait pas d'affaire qui ne s'effaçât devant cette grande résolution de les rendre heureux et sages. Je ne savais pas ce que le sort pouvait me réserver, mais je voulais *pour le moment* qu'ils fussent parfaitement heureux, m'inquiétant fort peu de ce que le temps pourrait amener. J'ai été, et je suis encore d'avis qu'il ne faut pas *faire étudier* les enfants à *un âge trop tendre*. J'ai toujours éprouvé un serrement de cœur en voyant de pauvres enfants de cinq ou six ans amenés devant „ *la société* “

pour débiter des vers ou des morceaux de pièces de théâtre. Je ne savais quelle contenance faire lorsqu'une mère (et trop souvent un père), que je ne pouvais m'empêcher d'estimer à cause de sa tendresse pour son enfant, ordonnait à cette huitième merveille du monde de forcer sa voix, de jeter ses bras en l'air, et de rouler ses yeux, pour balbutier le monologue d'*Hamlet*, ou telle autre tirade. Je me rappelle surtout d'avoir entendu un enfant de cinq ans qu'on amena à la fin d'un dîner, et auquel on commença par administrer un demi-verre de vin, ration qu'on lui servait régulièrement chaque jour; après quoi on voulut nous donner un échantillon de son étonnant génie. Il récita le discours que prononce un jeune héros dans je ne sais quelle tragédie écossaise, discours qui commence par ces mots: „Mon nom est Norval. Mon „père faisait paître ses troupeaux sur les collines du „Grampian.“ Puis il continua d'une voix tellement faible et plaintive qu'elle me fit penser aux cris lamentables que poussent les petits cochons lorsque leur mère se couche sur eux. En regagnant mon logis avec le plus jeune de mes fils, j'observai qu'il était préoccupé et ne disait rien. Tout à coup il rompit le silence en me disant: „Papa, où sont les collines du Grampian?“ Je lui répondis qu'elles étaient en Écosse, et qu'on ne pouvait pas en voir de plus pelées et de plus arides, et qu'il n'y venait que de la bruyère et des joncs. „Mais alors, demanda l'enfant, comment le père de ce petit garçon pouvait-il y faire paître ses troupeaux?“ J'avoue que je faillis tomber de cheval à force de rire.

267

Je ne connais rien de plus pénible pour les spectateurs que des représentations de ce genre. Tout le monde est gêné, non pas à cause de l'enfant qui ne se doute pas du malaise qu'il occasionne, mais à cause des parents que leur tendresse déplacée rend ridicules. Dans de pareilles occasions on ne sait que dire ni de quel côté tourner les yeux. Les parents, la pauvre mère surtout regarde avec anxiété autour d'elle pour voir si l'on n'accordera pas des applaudissements si justement mérités. La maman me fait toujours souvenir d'un célèbre acteur qui, après avoir dit quelque chose de comique ou de sérieux, rejetait ses épaules en arrière, se caressait le menton et lançait des regards suppliants en ayant l'air de mendier un bravo. On est d'autant plus à plaindre en présence de ces petites merveilles que l'on n'a d'autre alternative que de *mentir* ou bien de *blesser l'amour-propre des parents.*

268

C'est manquer de tact que d'apprendre à un enfant à attacher du prix à des études non seulement inutiles, mais qui peuvent avoir un effet fâcheux: c'est risquer de lui donner de la vanité ou de l'orgueil, qu'il soit disposé à en avoir ou pas. Les applaudissements qu'on a coutume de prodiguer en pareille circonstance lui font croire à un mérite qu'il n'a pas, et il arrive

dans le monde rempli d'un orgueil et d'une impatience dont il faudra à toute force le corriger, et ce ne sera pas chose facile. Je crois même qu'il n'y a qu'un seul supplice comparable à la souffrance que l'on fait éprouver en extirpant de semblables travers, et c'est celui de se faire arracher une dent qui a de fortes racines. Les parents n'ont *aucun droit* de satisfaire leur propre vanité au risque de compromettre le bonheur de leurs enfants.

269

C'est d'ailleurs un très grand mal que de *forcer le cerveau* à supporter un travail pour lequel il n'est pas encore préparé. L'on sait et l'on voit tous les jours, que les hommes et les animaux auxquels on a imposé des travaux et des fatigues trop grandes lorsqu'ils étaient trop jeunes sont restés petits et chétifs. Il en est absolument de même pour le cerveau. Il serait aussi ridicule de vouloir mettre une vieille tête sur de jeunes épaules que d'asseoir un homme sur un poulain de six mois. Le cerveau, comme le corps, demande du temps pour se développer, et le meilleur moyen pour que tous les deux puissent acquérir la vigueur nécessaire, c'est de ne pas les charger trop tôt. Non seulement il faut donner une bonne nourriture, de l'exercice et un air pur, mais encore il faut éviter aux enfants tout chagrin, toute inquiétude. Dans beaucoup de cas les souffrances du *corps* suffisent pour anéantir [illegible]*u*, et dans beaucoup de circonstances elles

l'affaiblissent considérablement. Puisque c'est une vérité si généralement reconnue, le premier devoir d'un père est de doter ses enfants d'un corps solide et vigoureux. Le grand *Bacon* a dit „qu'un esprit „solide et un corps vigoureux sont la plus grande „bénédiction du Ciel". Un père ne fera-t-il pas tout au monde pour attirer une pareille bénédiction sur ses enfants?

270

Parlons maintenant de l'*instruction* que l'on puise dans les *livres* et qu'il ne faut nullement négliger, car elle éveille dans le cœur le désir de parvenir à la réputation, celui d'être utile à ses semblables et à son pays, et elle contribue puissamment à nous rendre heureux. Cependant, malgré les avantages évidents qu'on retire de ce genre d'étude, je répéterai encore à tous les pères de famille que le *bonheur* de leurs enfants *doit passer avant tout*, et que si l'étude peut y porter atteinte, il faut la mettre de côté. Quant à ce qui regarde la fortune, l'argent, le rang, les titres, je dirai que le père qui peut leur sacrifier le *bonheur* de ses enfants est un grand criminel quand il n'est pas un grand fou. Quel est le jeune homme qui, après avoir un peu vu et observé, ne s'est pas convaincu, même avant l'âge de trente ans, que les *richesses* et les honneurs ne font pas le bonheur? Qui a moins de plaisir *véritable* et autant de peines réelles que le riche et le grand dignitaire? *Pope* regardait la *santé*, la *tranquillité* et des *rentes* comme les premiers éléments du

bonheur. La *santé* est hors de la question, puisque sans elle il n'y a pas de bonheur; mais qu'entendait-il par ce mot de *tranquillité* et par celui de *rentes ?* S'il appelait la tranquillité ce calme de l'esprit que procurent l'innocence et les bonnes actions, il parlait avec justesse et clarté. Mais que signifie ce mot de *rentes?* Les uns diront qu'il s'agit d'une fortune qui vous permet de manger, de boire, de vous habiller, de vous loger et de vous chauffer, tandis que d'autres assureront qu'il est question d'un revenu qui vous fournit le moyen de tenir chevaux, équipages et valets galonnés sur toutes les coutures; de sorte que *Pope* nous laisse complètement dans le doute et dans l'obscurité, et cela ne pouvait pas être autrement. Mais il n'y a pas de père de famille un peu raisonnable qui ne sente pas que, puisque la richesse à elle seule ne fait pas le bonheur, c'est un de ses devoirs que de répéter souvent à ses enfants qu'ils ne doivent faire aucun sacrifice, de principe ou de probité, dans le but d'obtenir la fortune ou les honneurs; et c'est un devoir encore plus impératif pour lui que de ne pas les exposer à gagner de l'argent pour lui ou pour eux-mêmes, au risque de perdre leur santé ou de l'affaiblir.

271

Profondément pénétré de ces principes, je devins père d'une nombreuse famille, et c'est dans ces principes que j'élevai mes enfants. Aimant beaucoup la lecture et sachant, par expérience, le fruit qu'on en

peut recueillir, j'espérais que mes enfants en auraient le goût, mais *je ne leur en fis jamais une tâche.* Ce que je voulais avant tout, c'était de les voir *robustes* et *bien portants* et de leur rendre la vie aussi agréable que possible. Ayant eu le bonheur d'être élevé dans un air pur, je voulais leur procurer le même avantage. J'avais goûté tant de bonheur dans mon enfance, au milieu des plaisirs et des amusements de la campagne, que je résolus de leur procurer les mêmes jouissances. J'étais fort jeune encore lorsque au temps des semailles j'avais été faire une promenade à l'abbaye de *Waverly.* Les primevères formaient une longue bordure de chaque côté du chemin, des milliers de linottes chantaient sur les vastes branches d'un chêne qui m'ombrageait, tandis que le tintement des clochettes des chevaux et le sifflement des jeunes laboureurs venaient caresser mon oreille à travers les haies fleuries. Tout à coup je fus tiré de mon enchantement par les aboiements répétés d'une meute qui avait fait partir un lièvre de l'autre côté du champ dont je suivais la lisière. La meute passa devant moi avec la rapidité de l'éclair et m'entraîna à sa suite pendant plusieurs milles. Je n'avais pas plus de huit ans lorsque j'éprouvai les diverses émotions d'une telle scène, et cependant, chaque année, elle est venue se représenter à ma mémoire, et toujours avec de nouveaux charmes. C'étaient des plaisirs de ce genre que je voulais à tout prix procurer à mes enfants.

272

Les hommes se trouvent placés dans des positions si différentes, leurs affaires, le chiffre de leur fortune, le lieu qu'ils habitent, les ressources qu'ils ont chez eux, tout, en un mot, varie tellement qu'il serait impossible de vouloir établir des règles ou des maximes pour l'éducation des enfants. C'est pourquoi, en rendant un compte détaillé de *ma manière d'agir à cet égard*, je n'ai pas la prétention de dire que tous les *pères de famille* peuvent ou doivent chercher à faire comme moi, mais tout à l'heure l'on va se convaincre qu'il y a non seulement *beaucoup de choses*, et de choses justement des plus importantes, que *tous* les pères de famille pourront faire comme moi, si telle est leur volonté; mais on verra de plus qu'il n'en est pas une seule que des milliers et des milliers de pères ne puissent faire comme je l'ai fait.

273

On m'obéissait sans que jamais j'eusse besoin de gronder, et même de *commander*. Tous mes enfants ont de l'*instruction*, chacun selon son individualité, et pourtant je puis faire le serment que je n'ai jamais *ordonné* à un seul de mes enfants, fille ou garçon, *d'ouvrir un livre*. Les deux plus âgés de mes fils furent placés, à l'âge de huit ans, pendant quelques mois chez un recteur à *Michel-Dever*, afin de fortifier leur

santé ; et ma fille aînée fut mise en pension à *Botley* pendant un hiver. A ces exceptions près, mes enfants n'ont jamais eu de *maîtres* d'aucune espèce ; ni moi ni aucun autre ne leur avons jamais appris à lire et à écrire, ou quelque autre chose, autrement qu'*en causant avec eux*, et cependant il n'y a pas d'homme qui ait désiré plus ardemment que moi d'avoir des enfants instruits et habiles.

274

J'ai atteint mon but par des moyens *indirects*. Je commençai par la chose la plus importante de toutes, par fortifier la *santé* de mes enfants, en mettant à leur portée les *amusements des champs et les plaisirs du jardinage*. Heureusement que les livres qui ont rapport à ce sujet sont d'une variété infinie, de sorte que pendant les *jours de pluie* et les *longues soirées*, ils ne laissaient pas de jouer un grand rôle. Une vaste et longue table occupait le milieu d'une chambre : leur mère, assise à son ouvrage, les assemblait ordinairement autour d'elle. Si le plus jeune était déjà assez grand pour s'occuper, on le plaçait sur une chaise élevée. La table était couverte d'encriers, de plumes, de crayons, de gomme élastique, de papier, et chacun griffonnait et crayonnait ce qui lui plaisait le plus. Il y avait des gravures qui représentaient les différentes espèces d'animaux, et des ouvrages qui en donnaient la description. D'autres qui traitaient du jardinage, des fleurs, de l'agriculture, de la chasse et

de la pêche. En un mot, de tout objet avec lequel nous avions *quelque chose à faire*. L'un des enfants cherchait à imiter quelques mots de mon écriture, un autre copiait le portrait d'un chien ou d'un cheval, et un troisième achevait le croquis d'un quadrupède de *Bewick*, tout en lisant la description qui l'accompagnait. Mais une source inépuisable d'amusement et d'instruction, c'était la *Maison rustique*, en français; cet ouvrage si intéressant, et qui inspirerait à l'enfant le plus paresseux le désir d'apprendre à lire [1]. On y trouve le portrait de tous les quadrupèdes connus, depuis le cheval jusqu'à la souris, avec une bonne description de chacun d'eux, tous les *oiseaux*, *reptiles* et *insectes*, la manière d'élever, de conduire, et de se servir des animaux domestiques, la manière de prendre ceux qui ne le sont pas, et de détruire ceux qui sont malfaisants; une collection de toutes les trappes et filets imaginables, tous les instruments d'agriculture et de jardinage, et une foule de planches représentant les travaux de la campagne. Dans mes moments de loisir, je venais me joindre à ce groupe de curieux, pour lire le *français*, et leur en dire le sens en *anglais*, lorsque les planches ne le leur faisaient pas suffisamment comprendre. Pendant quarante ans je n'ai pas cessé d'avoir avec moi un exem-

[1] Messieurs *Bailly* et *Malepeyre* publient en ce moment une excellente édition de cet ouvrage devenu classique. Quoique ce soit une édition de luxe, elle est, par son prix modéré, à la portée de toutes les fortunes. (*N. du T.*)

plaire de la *Maison rustique*, et lorsque j'arrivai aux États-Unis, ce fut le premier livre que j'achetai.

275

Quel besoin avions-nous d'écoles? A quoi des *maîtres* nous auraient-ils servi? Où était la nécessité de *gronder* et de *forcer* les enfants à lire, à écrire, et à aimer les livres? Qu'avions-nous besoin de *cartes*, de *dés*, ou de choses semblables *pour tuer le temps?* Ce sont des ressources qui n'ont pas d'autre résultat que de faire germer dans le cœur d'un enfant la passion du *jeu*, l'un des vices qui fait le plus de mal à l'humanité. Nous n'avions pas besoin de chercher à *tuer le temps*, nous étions toujours occupés, qu'il fît beau ou qu'il fît mauvais, et en hiver comme en été. Je regardais comme une chose de la plus haute importance de faire prendre aux enfants l'habitude de se lever matin. Les enfants ne sont, en général, que trop portés à rester tard au lit, et en revanche ils ont beaucoup de répugnance à y aller de bonne heure. Cette habitude exerce une grande influence sur la *santé* et sur l'application. Ici encore je n'*ordonnais rien;* j'offrais simplement *une récompense*. L'enfant qui descendait le premier avait l'honneur d'être appelé l'*Alouette* pendant toute la journée, et de plus il avait celui de s'asseoir à ma droite au dîner. Mes enfants s'aperçurent bientôt que pour pouvoir se lever matin, il faut *aller se coucher de bonne heure*, et il en résulta que les filles comme les garçons eurent bientôt pris cette

excellente habitude. Rien de plus incommode et de plus dégoûtant que d'avoir affaire avec des jeunes garçons ou des jeunes filles qui restent au lit à fainéanter. *Un peu de sommeil, un peu de sommeil, un peu de ploiement de bras, afin de demeurer couché. Salomon* connaissait bien les paresseux de cette espèce. Je parierais qu'il avait vu le déjeuner se refroidir, les chevaux, les chariots et les serviteurs attendre inutilement, le soleil devenir brûlant, le temps se perdre, la nuit arriver beaucoup trop vite, les rendez-vous n'être pas tenus, et le but des voyages être manqué, et tout cela par la fainéantise de gens qui restaient au lit au lieu de se lever avec le soleil. Chez les femmes, il n'y a pas de beauté, de modestie ou de talent qui puissent compenser les suites de la paresse; et de tous les signes de paresse, il n'y en a pas de moins équivoque que l'habitude de rester tard au lit. Les hommes bien amoureux tolèrent ce vice (car je vous prie de croire que c'est un *vice*) pendant *quelque temps*, mais ils finissent par perdre patience. La *santé* exige que l'on se lève matin. La direction d'un ménage le demande impérieusement. Il n'y a pas d'air plus sain, plus fortifiant, que *l'air du matin.* Au milieu même des cités les plus populeuses, les hommes pourraient se faire du bien en respirant l'air du matin; mais comment se *lever* de bonne heure lorsqu'on se couche *tard ?*

276

Pour vous conduire à l'égard de vos enfants comme je l'ai fait à l'égard des miens, il faut de toute néces-

sité que vous aimiez votre foyer; *il faut vivre avec eux,* il faut *leur prouver,* par votre conduite de chaque instant, que vous préférez cette manière de passer le temps à tout autre. Tout le monde ne peut pas mener ce genre de vie, mais beaucoup peuvent le faire mieux qu'on ne le croit. J'avoue que, par la nature même de mes occupations, j'étais forcé de rester *chez moi,* mais j'en avais toujours beaucoup. Cependant je trouvais du temps pour causer avec mes enfants, pour aller me promener ou monter à cheval *avec eux;* et lorsque j'étais forcé de m'absenter, j'en emmenais toujours un avec moi. Soyez toujours de bonne humeur avec eux, et prouvez-leur que vous préférez leur société à toute autre. Il ne faut pas qu'ils puissent souhaiter de vous voir faire une absence, qu'ils ne vous voient revenir qu'avec crainte, et qu'ils regardent le jour de votre départ comme *un jour de fête.* Lorsque mes occupations me retenaient loin de *la grande table,* on m'adressait souvent une pétition par laquelle on me priait de venir me réunir au petit groupe et de prendre part à la conversation. Pour m'apporter la pétition, on choisissait le plus jeune des enfants comme celui qui était le mieux fait pour réussir. Lorsque je devais faire une absence, tous mes enfants m'accompagnaient jusqu'à la grande porte, et me suivaient des yeux jusqu'au moment où ils perdaient de vue la voiture et le cheval. Au moment fixé pour mon retour, ils étaient tous prêts à voler à ma rencontre, et si je n'étais attendu que tard dans la nuit, ils restaient debout aussi longtemps qu'ils pou-

vaient tenir les yeux ouverts. Cette tendresse pour leurs parents, et ces plaisirs de chaque jour goûtés sous *le toit paternel*, les empêchaient d'avoir seulement l'idée d'aller s'amuser ailleurs, et c'est ainsi qu'ils se trouvaient préservés d'une corruption précoce, et de la société de petits camarades dangereux.

277

Voici le moment d'enseigner aussi aux enfants à se *rendre dignes de confiance*, à être *compatissants*, à être *humains*. Notre petite propriété était divisée en jardin potager, en bosquet et en verger. Nous avions les *pêches* les plus séduisantes qu'il fût possible de voir, et pourtant elles étaient aussi en sûreté que si jamais enfant n'eût mis le pied au jardin. Il n'y avait pas même eu besoin de *défendre* d'y toucher. Les merles, les grives, et jusqu'au chardonneret, si timide, venaient nicher en très grand nombre dans ce petit verger où mes six enfants passaient leur vie à jouer. Un chardonneret était venu faire son nid et élever ses petits dans un *framboisier* à deux pas d'un sentier, et au moment où nous étions à cueillir les framboises. Nous estimons beaucoup les *chiens* à cause de leur sagacité et de leur mémoire, et nous avons parfaitement raison; mais les deux exemples que je vais citer, et que je ne me hasarderais pas à rapporter, si tous mes voisins de *Botley* n'étaient pas là pour témoigner de leur authenticité, prouveront qu'à cet égard les *oiseaux* ne le cèdent en rien aux chiens. Qui-

conque a habité la campagne n'ignore pas que l'*alouette des prés* est un oiseau fort timide; qu'il fait son nid dans les champs, sur le terrain même; qu'il se réfugie toujours dans les airs, évite les enclos, et ne vient jamais dans les jardins. J'ai dit que nous avions un petit verger: nous le fauchions une fois l'an. Un couple d'alouettes quitta les champs pour venir s'établir au milieu de ce petit pré, et à quelques toises de notre maison, habitée par douze grandes personnes et par six enfants qui étaient continuellement à courir dans toutes les parties du jardin. Le mâle s'élevait dans les airs en chantant, puis venait à son tour soigner les œufs. Bientôt il cessa de *chanter* et ne s'occupa, ainsi que la femelle, qu'à *apporter de la nourriture à ses petits*. Bonne leçon, soit dit en passant, pour les père et mère de race humaine qui, avant le mariage, ne se sont occupés que de *musique*, Mais le temps approchait de *faire les foins*. J'attendis plusieurs jours, dans l'espérance que la couvée prendrait sa volée, mais enfin je fixai le jour en décidant qu'on laisserait tout autour du nid un petit espace d'herbe que la faux ne toucherait pas. Afin d'abréger autant que possible la terreur de ces pauvres bêtes, je pris trois bons faucheurs qui, en moins d'une heure, eurent achevé la besogne. Et maintenant, admirons la *sagacité* de ces oiseaux! Dès que les faucheurs étaient entrés dans le pré et avaient commencé à aiguiser leurs faux, le père et la mère s'étaient mis à voler tout au-dessus du nid, en poussant de grands cris. A mesure que les faucheurs avançaient, les oi-

seaux volaient autour d'eux et s'approchaient assez près pour les toucher, et toujours avec grande clameur. Mais enfin, ils prirent leur parti, ils rentrèrent au nid, et un instant après, jeunes et vieux, tous décampèrent, et s'en furent de l'autre côté d'une petite rivière se loger dans les hautes herbes.

278

C'est une *hirondelle* qui me fournit l'autre exemple. On sait que cet oiseau fait ordinairement son nid sous les auvents des maisons, et quelquefois même au-dessous de la porte. Une hirondelle vint bâtir son nid dans notre maison même, et sous la corniche de la porte d'entrée de la maison. Quand je vis qu'elle avait bâti son nid là, nous laissâmes la grande porte ouverte pendant le jour, mais nous étions bien obligés de la fermer pendant la nuit. Elle y resta, couva ses œufs, et éleva ses petits, qui finirent par s'envoler et disparaître. J'avais l'habitude d'ouvrir la porte le matin de bonne heure, et les oiseaux ne manquaient pas d'en profiter jusqu'au soir. L'année suivante, l'hirondelle revint et fit une *couvée exactement à la même place*. Elle avait retrouvé son vieux nid, elle s'était hâtée de le réparer, et elle avait repris toutes ses habitudes. Assurément, elle aurait pu revenir chaque année loger chez moi, jusqu'à la fin de sa vie, et cela, malgré six enfants bien portants, et faisant autant de bruit qu'ils voulaient.

279

Quelle *sagacité* de la part de ces oiseaux, que de découvrir qu'ils avaient trouvé *un sûr abri!* Et combien notre cœur paternel a joui en obtenant la *certitude* que nos enfants s'étaient habitués de bonne heure à ne jamais être cruels envers les animaux. Car, JEUNE HOMME! gravez bien ceci dans votre mémoire, c'est que, en dépit des apparences qui pourraient faire supposer le contraire, la *lâcheté* et même la *perfidie* accompagnent toujours la cruauté, et que la *cruauté habituelle* envers les animaux ne manque jamais de disposer l'homme à l'être envers ses semblables aussitôt qu'il en a le pouvoir. Les mauvais traitements que l'on fait subir aux *chevaux* et aux *ânes* sont révoltants. Nous sommes cruels à leur égard, non seulement en les chargeant de coups, mais encore en leur refusant souvent la nourriture nécessaire. La cruauté envers les ânes est d'autant plus blâmable, que cet animal est encore plus docile, plus patient, et plus travailleur que le cheval, et que la femelle nous donne un lait singulièrement précieux dans les maladies les plus graves. Lorsque je fus forcé de me réfugier en Amérique, je n'en continuais pas moins la publication du journal le *Registre,* et je disais, dans l'un de ces numéros, que l'un des objets que je regrettais le plus d'avoir été forcé d'abandonner, était une petite *jument* sur laquelle tous mes enfants, les uns après les autres, avaient appris à monter; elle nous

était devenue inutile, et, en vérité, elle ne pouvait plus servir à rien : mais son souvenir se trouvait tellement lié à une foule de circonstances passées qui étaient chères à nos cœurs, et que l'exil me rendait plus chères encore, que j'étais véritablement malheureux en pensant qu'elle était peut-être tombée entre les mains de gens cruels. Fort heureusement qu'au bout de quelques jours on la mit en liberté, la laissant se tirer d'affaire comme elle pourrait, et à notre retour, aussitôt que nous eûmes un abri tranquille à lui offrir, nous la ramenâmes de sa forêt native à Kensington. Quoique âgée de vingt-six ans, elle a un air de prospérité qui fait plaisir à voir. Je suis persuadé que, puisque j'ai le moyen de pourvoir à son entretien, non seulement je n'ai pas le *droit* de la priver de la vie, mais encore je trouve qu'il y aurait de *l'injustice* et de la cruauté à vouloir économiser sur sa nourriture et sur son logement, au risque de lui rendre la vie moins douce et moins agréable.

280

Petit à petit l'on prit goût à *l'étude*. Les enfants sont naturellement portés à *imiter* leurs parents, et *à faire ce qu'ils leur voient faire*. Les garçons imitent leur père, les filles imitent leur mère. Les miens, me voyant toujours à *lire* ou à *écrire*, voulurent s'occuper de la même manière. Non seulement je leur donnais l'exemple du travail, mais je tenais la main à ce qu'ils n'entendissent jamais discourir le *fou* ou le *buveur*, à

ce qu'ils ne me vissent jamais en société avec des fainéants, des babillards et des ignorants, à ce qu'ils ne m'aperçussent jamais avec des fats vaniteux et suffisants, ni avec des femmes coquettes et légères. On n'apportait jamais sur ma table aucune friandise, et ils n'entendaient point parler de spectacles, de romans, et autres sottises qui ne sont bonnes qu'à rendre les jeunes garçons des coureurs de foyers de théâtres, et à former des jeunes filles qui causeront un jour la ruine de jeunes gens actifs et rangés.

281

Nous n'avions besoin d'aucun *stimulant* de cette espèce pour être toujours *de bonne humeur;* nos occupations aussi variées qu'agréables suffisaient pour cela; et *l'étude* fut bientôt rangée au nombre de ces plaisirs auxquels elle était, pour ainsi dire, indispensable. Je me rappelle une année dans laquelle je recueillis une quantité prodigieuse de beaux *melons* élevés sous verre: j'apprenais dans un livre de jardinage comment je devais m'y prendre, ou du moins ce traité me remettait en mémoire les détails nécessaires. Ayant passé toute une soirée à m'entretenir avec mes garçons de cette belle récolte, je leur dis: „Amusons-nous un peu à ouvrir ce *livre.*" On l'apporta, et le lendemain nous nous mîmes à l'ouvrage, suivant au pied de la lettre tous les conseils qu'il donnait. Je ne le parcourus qu'une fois; mais mon fils aîné le relut plus de vingt fois, et l'expliqua d'un bout à

l'autre à ses frères. Il était singulièrement *intéressé* à connaître la chose à fond: c'était à lui qu'on avait laissé le soin de dire au jardinier *comment il fallait s'y prendre* au sujet des melons. Je ne crois pas me tromper en disant que mon fils en a *appris plus* dans *cette seule leçon* qu'il n'en eût appris en passant une année entière à l'école, sans compter qu'il n'y aurait jamais été aussi *heureux*, et qu'il ne se serait pas autant *amusé* qu'avec nous. Lorsqu'une discussion s'élevait entre mes enfants au sujet de la chasse, de la pêche ou de toute autre de leurs occupations, ils finissaient toujours par en appeler à tel ou tel ouvrage; et quand ils ne trouvaient pas l'explication du livre assez claire, ils décidaient de s'en rapporter à moi, et si je me trouvais à la maison, *j'allais à l'instant* à leur aide.

282

Ils apprirent à écrire en copiant des mots dans des *livres imprimés*, s'habituant à connaître chaque lettre en venant me la demander, ou en la demandant à leurs frères plus âgés. Ce fut quelque chose de surprenant que de voir la promptitude avec laquelle ils parvinrent à imiter mon écriture, qui était petite et fine, mais aussi nette que l'impression. Le premier usage qu'ils avaient fait de la plume avait été de *m'écrire*, quoique nous fussions sous le même toit. Sachant à peine tracer une lettre, ils commencèrent par de véritables griffonnages; comme ils me voyaient toujours plier des lettres, et y mettre l'adresse, ils voulurent faire de même. Ils étaient

sûrs de recevoir une *prompte réponse* avec les compliments les plus *encourageants*. Nos amis eurent beau s'entremettre et me tourmenter de leurs sollicitations, et, ce qui était bien autrement plus grave, leur mère eut beau me demander instamment d'envoyer nos enfants à l'école, je ne voulus jamais en entendre parler. Je m'inquiétais fort peu de ce que pouvaient dire mes amis, bien persuadé que mon jugement valait mieux que le leur; mais, ce qui n'était pas une bagatelle, et ce qui me tourmentait beaucoup en me faisant douter si j'avais vraiment raison, c'était l'anxiété de ma femme, qui venait me la témoigner plus de vingt fois par jour. Je finis par déclarer que mes fils seraient élevés *comme je l'avais été*, et que mes filles ne pouvant pas être en meilleures mains qu'entre celles *de leur mère*, ma résolution était inébranlable : *je ne voulais pas envoyer mes enfants à l'école.*

283

Rien n'est plus ennuyeux que des amis qui *viennent s'entremettre* dans des discussions comme celle-là. La femme en appelle *à leur jugement, et la bonne éducation*, c'est-à-dire *la sottise*, exige absolument qu'ils se rangent de son côté. Lorsque nos amis venaient en visite, ils ne manquaient pas de parler, leurs *femmes* surtout, *des progrès surprenants* que *leurs enfants* faisaient à l'école, et si l'un des miens se trouvait là, on lui demandait à quelle école il *allait* et *ce qu'il apprenait*. Je laisse à deviner ce que l'enfant pensait de la personne qui lui

avait adressé cette question, et s'il devait en être content. „O ciel! un garçon aussi grand que cela, et qui ne *sait rien encore!*" — „Oh! je vous demande pardon, avais-je coutume de répondre à ces ennuyeux visiteurs, il sait monter à cheval, chasser, pêcher, soigner le bétail et les moutons, faire tous les ouvrages du jardin, donner à manger à ses chiens, et aller de nuit d'un village à un autre." Comme les enfants étaient heureux une fois que ces savants critiques étaient partis! et quelle gratitude ils éprouvaient pour moi en songeant que je les avais mis à l'abri de cet état d'assujettissement dont ils entendaient chaque jour se plaindre les enfants de nos voisins! Ils auraient pu parcourir toute la terre sans jamais rencontrer une retraite plus agréable pour eux que la maison paternelle, et nul mortel au monde n'aurait pu leur offrir les plaisirs et les ressources que je leur procurais.

284

Nous menâmes cette douce vie jusqu'en 1810, époque où le gouvernement, étendant sur ma tête ses griffes impitoyables, m'arracha à ces plaisirs pour me jeter dans *une prison pleine de voleurs.* Cela ne fit qu'ajouter aux difficultés de ma tâche de *précepteur,* puisque l'on m'arrachait du seul abri où je croyais pouvoir convenablement l'exercer. Mais je vins à bout même de ces difficultés. Ce fut un coup terrible! et combien, ô mon Dieu! ne le fut-il pas pour ces pauvres enfants! On prononça contre moi une horrible sen-

tence dans le mois de juillet. Ma femme, après avoir confié ses enfants aux soins de sa bonne et excellente sœur, était venue à Londres pour attendre qu'on décidât de mon sort. Quand il fut connu, on écrivit à Botley : mes trois enfants, l'un âgé de onze ans, l'autre de neuf et le troisième de sept, étaient à sarcler dans ce jardin qui avait été la source de tant de plaisirs ! Lorsqu'on leur apprit la sentence rendue contre moi, on eut toutes les peines du monde à faire comprendre au plus jeune ce que c'était qu'une prison, et quand il le sut, il s'écria en tremblant de la tête aux pieds : „William, William, je suis sûr qu'on n'a point mis papa dans un endroit comme celui-là !" L'autre, afin de cacher ses larmes et d'étouffer ses sanglots, se remit à bêcher, et *il donnait des coups de côté et d'autre comme une personne aveugle*. Lorsqu'on me raconta cette scène, elle me causa plus de chagrin que toutes les autres circonstances de mon procès.

285

L'étude devint maintenant pour nous un objet de *première nécessité*. J'avais *une ferme* sur les bras, il fallait absolument que je fusse sans cesse au courant de tout ce qui s'y passait; je donnais *tous les ordres* pour acheter, pour vendre, pour labourer, pour semer, pour soigner le bétail, en un mot pour chaque objet : le nombre en était aussi grand que varié, et il n'y en avait pas un qui n'offrît de l'intérêt. Mon fils aîné et ma fille écrivaient vite et bien; l'un ou l'autre restait

toujours à Botley, et comme j'avais loué les meilleures chambres du geôlier, lorsque le frère ou la sœur n'était pas à la campagne, il venait demeurer auprès de moi. Leur mère venait me voir tous les trois mois, laissant la maison et les enfants aux soins de sa sœur. Nous avions un vaste panier couvert, fermé avec une serrure dont nous avions deux clefs, que l'on m'expédiait une fois par semaine et même plus souvent, et dans lequel on m'envoyait des fruits et toute espèce de productions de notre campagne. Le port ne me coûtait rien, grâce à la bonté de l'excellent M. George Rogers, de Southampton, à la mémoire duquel j'ai voué des regrets qui ne finiront qu'avec moi.

286

C'était avec un sentiment d'intérêt inexprimable que je visitais les deux extrémités de ce panier qui, si je puis m'exprimer ainsi, devint *notre école*. C'était là qu'on plaçait le journal des travaux, des transactions et des événements; il était écrit sur des cahiers de même grandeur et de même largeur, et les marges étaient tracées de manière à en permettre la reliure. Lorsque c'était mon fils aîné qui avait rédigé le journal, il était *illustré* par des dessins représentant nos chiens, nos juments, ou tout autre objet dont il souhaitait que je me fisse une idée exacte. Le panier renfermait aussi des plantes, des oignons de fleurs et autres choses semblables, afin que je pusse *juger* de leur grosseur. Chacun de mes enfants avait grand

soin de m'envoyer toujours *ses plus belles fleurs*, les premières violettes, primevères, perce-neige et campanules, les branches d'arbre qui avaient poussé les premières, et enfin tout ce qu'on pouvait imaginer être de nature à me faire plaisir. Au moment où le grand panier arrivait, je jetais de côté toute besogne, quelque pressante qu'elle pût être, et je me mettais sur-le-champ à répondre à chacune *des questions* qu'on m'adressait, à donner de nouveaux conseils et à terminer par des réflexions de nature à faire plaisir aux habitants de Botley. Chacun de mes pauvres petits avait soin de m'adresser ce qu'ils appelaient une lettre (et quelquefois deux) chaque fois que l'on m'expédiait le panier. Je faisais une *réponse à chaque lettre*, je la cachetais et je l'adressais au petit écrivain, bien persuadé que c'était le plus sûr moyen d'engager à écrire d'autres lettres, et des lettres beaucoup meilleures. Quoiqu'ils ne fussent pas encore à même de me lire, et que leur écriture ne fût pas autre chose que des espèces de *crochets* formés au hasard, je ne manquais pas de beaucoup les remercier de *leur charmante lettre*, et jamais je ne leur exprimais le moindre désir de les voir *écrire mieux;* seulement, *j'avais soin* de leur écrire d'une main aussi nette que lisible et de plier ma lettre avec beaucoup de soin.

287

Ainsi, c'était au moment même où le pouvoir croyait m'avoir voué à des regrets éternels, s'imaginant me

pousser à un désespoir qui devait affaiblir mes facultés intellectuelles, que je trouvais dans mes enfants, et dans l'affection aussi courageuse que dévouée de leur vertueuse mère, des plaisirs que mes persécuteurs n'avaient jamais connus. „Ce fut au premier des infortunés que le ciel enseigna l'art d'écrire.“ Que de fois cette pensée de Pope s'est présentée à ma mémoire au moment où j'ouvrais les petites épîtres *griffonnées* des habitants de Botley ! Cette correspondance absorbait une grande partie de mon temps : les enfants faisaient à tour pour venir passer quelque temps avec moi ; et pour faire prendre de l'exercice aux garçons, et donner aux deux plus âgés l'occasion d'apprendre le *français,* je les envoyai pendant près de deux ans passer quelques heures chaque jour chez un abbé qui demeurait près de ma prison. Toutes ces aimables distractions me reposaient singulièrement bien l'esprit, et quand je reprenais mes travaux littéraires, j'avais la tête aussi fraîche que jamais, et je me sentais plein d'entrain, de vigueur et d'espérance.

288

La paye des ouvriers, la tenue des livres, la revision des comptes, la rédaction et la lecture des lettres, ce mélange perpétuel d'amusement et d'études me fit découvrir, à ma grande surprise, au bout de deux ans, que j'avais une génération de petits *savants* qui croissaient à mes côtés. Longtemps avant le terme de mon emprisonnement, les deux plus âgés de mes fils

étaient en état d'écrire le *Registre* sous ma dictée. L'obligation de *copier* des passages dans des livres imprimés leur apprit à *écrire correctement.* Les calculs indispensables aux affaires d'une ferme leur firent sentir la nécessité de savoir l'arithmétique. Petit à petit, nous fûmes aussi obligés de consulter les *lois* pour nous mettre au fait de ce qui regardait les *grandes routes,* la *chasse,* le *paupérisme,* et toutes les affaires rurales et *paroissiales.* Par suite des persécutions du pouvoir, je fus forcé de renoncer au plus chéri de mes plans, celui d'établir mes fils sur une bonne ferme, et de les tenir ainsi éloignés de toute séduction et de toute tentation dangereuse. Ce qui me console, c'est que ces persécutions impitoyables ne m'ont point empêché de les doter d'un fonds d'instruction d'une utilité journalière, de leur inspirer l'amour du travail, de la tempérance, de l'ordre, et le goût des plaisirs innocents et salutaires. Les griffes du pouvoir m'avaient enlevé ma fortune et la leur, mais elles n'avaient pu nous priver de la santé, ni de nos facultés intellectuelles, et nous étions prêts à nous en servir en toute occasion.

289

Je suppose que l'enfant soit parvenu maintenant à l'âge de quatorze ans, et je le laisse lire et écrire ce qui lui plaît le mieux. A l'exception des *poètes,* je n'ai jamais acheté de ma vie un livre qui ne fût positivement *utile,* et d'une *utilité pratique.* On m'a arraché deux ou trois fois toute ma bibliothèque ; mais j'ai re-

commencé aussitôt à en former une autre. Renversez *une fourmilière,* et vous verrez un instant après les petites ouvrières si courageuses et si laborieuses la reconstruire aussitôt, et si vous la renversiez dix fois de suite, vous les verriez dix fois de suite se remettre à l'ouvrage. L'homme a besoin d'imiter cette persévérance pour pouvoir recommencer à lutter avec succès contre les coups du sort et de la fortune.

290

Maintenant, je le dis encore une fois : beaucoup de pères de famille, quelle que soit leur affection pour leurs enfants, ne seront pas maîtres *de faire comme moi* l'éducation de leurs enfants. Je suis bien forcé de convenir que l'avoué, le chirurgien, le médecin, le négociant, et même l'agriculteur, n'auront pas les mêmes facilités que j'ai eues, et seront obligés d'envoyer leurs *fils* à l'école. Mais il n'en est pas moins vrai que la plus grande partie des pères de famille pourraient faire beaucoup des choses que j'ai *faites,* et que néanmoins *ils ne le font pas.* Par exemple, il n'y a pas de père qui ne soit parfaitement libre de *rester chez lui avec sa famille* quand il n'est pas *forcé* de s'absenter pour ses affaires ou pour devoirs publics : il ne dépend que de lui de leur donner l'exemple de l'amour du travail, de l'économie et de la sobriété, et d'empêcher ses enfants de prendre le goût du jeu, de la dissipation et des folles dépenses ; il ne
que de lui d'adresser *en leur présence* des ré-

primandes aux domestiques sur leur paresse, et de les engager à être laborieux et soigneux : il est parfaitement le maître de fermer sa porte à tout homme bavard et dissipé : il n'a qu'à vouloir pour donner constamment à ses enfants une leçon de justice et de douceur envers les animaux ; enfin il ne dépend absolument que de lui de leur apprendre bien d'autres choses encore, et même de les faire un peu étudier, quelque nombreuses que soient ses occupations. Il ne tient qu'à lui de leur apprendre à se lever matin, et à aller se coucher de bonne heure. Je voudrais que l'un de ces hommes qui prétendent *n'avoir pas le temps* de rien apprendre à leurs enfants eût la bonté de s'asseoir devant moi, de prendre une plume et du papier, et de faire le compte de toutes les minutes qu'il gaspille inutilement sur les vingt-quatre heures, en restant à table beaucoup plus que cela n'est nécessaire, en allant au café, en lisant dans les journaux *tout ce qui ne vaut pas la peine d'être lu*, en jasant inutilement autour de la table à thé, en s'obstinant à veiller *fatigué de l'existence*, au lieu d'aller se coucher, et en restant au lit le matin, longtemps après que le soleil a paru sur l'horizon : si cet homme ajoutait à toutes ces minutes perdues celles qu'il passe à lire des *romans* ou à faire toute autre lecture dont il ne peut tirer aucune connaissance d'une *utilité* pratique, ou bien toutes les minutes qu'il consacre à une *toilette* trop recherchée, il serait véritablement effrayé du résultat, il retirerait sur-le-champ ses enfants de l'école, et s'il n'était pas assez instruit pour faire leur

éducation, il s'adresserait à un homme capable, et il la ferait continuer sous ses propres yeux, en avisant aux meilleurs moyens de leur assurer une bonne santé et de bonnes mœurs.

291

Si décidément vous êtes obligé d'envoyer vos enfants à l'école, tâchez qu'elle soit aussi peu nombreuse que possible. „Les mauvaises compagnies corrompent „les bonnes mœurs"; de même, plus une assemblée est nombreuse et plus les communications sont faciles, plus il y aura de chances de corruption. Ce ne sont pas les *murailles* des *prisons*, des *casernes*, des *manufactures* qui corrompent les hommes; c'est le grand nombre de ceux qu'on y renferme. C'est par la même raison que les grandes villes sont les plus corrompues, et il est impossible qu'il n'en soit pas de même avec les écoles, d'où les enfants ne sortent jamais comme ils y étaient entrés. Ils regardent leur maître comme un ennemi, comme un surveillant de tous les instants; ils se disent que c'est un espion placé au milieu d'eux; son autorité ne repose que sur un pouvoir illimité de punir, et de qui tient-il ce pouvoir? de *leurs propres parents*. Ils n'apprennent qu'en pliant sous le joug. Pour enseigner, il faut imposer un certain degré de contrainte, et l'esprit de l'enfant ne saura jamais séparer ces deux idées. Outre tous ces désavantages, il y en a un bien grand: c'est que les enfants élevés à l'école apprennent beaucoup moins

vite que les autres à penser et à agir comme des hommes. Des petits garçons qui ne voient que des petits garçons continuent à rester des enfants, et il est évident que les confiner en pareille société, c'est retarder leur développement. Quel mortel serait plus à plaindre dans le monde qu'un jeune garçon qui, n'ayant jamais vu que l'école, se trouverait tout à coup sans secours, parce que ses parents auraient perdu leur fortune ! Mais enfin, et pour en revenir à ce que j'ai déjà dit, si vous ne pouvez pas faire autrement que d'envoyer votre fils à l'école, ne vous reposez pas trop sur le maître, car si vous trouvez ennuyeux d'instruire vous-même vos enfants, croyez-vous que le maître trouvera cette tâche bien agréable ? Ne choisissez qu'une école où il y ait aussi peu d'écoliers que possible, car s'il y en a un grand nombre, le maître est forcé de prendre des sous-maîtres, et toutes les fois que l'autorité est divisée entre plusieurs personnes, il en résulte de la négligence et des abus.

292

Quant à ce qui regarde les *jeunes filles*, il semblerait tout naturel de penser que les *mères* doivent trembler à la seule idée de confier leurs filles à d'autres qu'à elles-mêmes. Si la fortune les a favorisées au point de leur permettre de faire donner à leurs filles plus de talents *qu'elles-mêmes n'en ont pu acquérir*, elles se diront qu'elles sont assez riches pour faire venir des maîtres qui donnent des leçons sous leurs propres

yeux. Si la fortune ne le leur permet pas (et c'est ordinairement le cas dans les classes moyennes), quel devoir plus sacré auraient-elles à remplir avant celui de se faire le précepteur de leurs filles? Le désir de satisfaire leurs aises, la soif du plaisir, ou tout autre motif pareil, aurait-il assez de force pour les en détourner? Une mère serait-elle capable d'abandonner le soin de ses filles à des personnes dont il est impossible qu'elle connaisse à fond le caractère et les mœurs? Les jettera-t-elle dans une société mélangée de jeunes filles qui appartiennent on ne sait à qui, et viennent on ne sait d'où, et dont quelques-unes, après avoir puisé ailleurs des principes de corruption, ont été envoyées, dans le but de les éloigner de leurs anciennes connaissances, dans la pension où vous allez placer vos filles... Une mère qui agira de cette sorte pourra-t-elle conserver ce titre de *mère?* Et l'autoriserez-vous à se conduire ainsi, vous qui prenez celui de *père?*

293

A présent que vous êtes fermement résolu à faire vous-même l'éducation de vos enfants, ou du moins, à la faire faire sous vos yeux, parlons des *livres* que nous choisirons. Il est évident qu'un jeune garçon ne doit étudier que l'art ou la science qui est la base de la profession qu'il doit embrasser. S'il veut être chirurgien, il lira les ouvrages de chirurgie; et on procédera de même dans les autres cas pareils à celui-ci.

Mais il y a certains ouvrages *élémentaires* dont la lecture est indispensable à *tous ceux* qui sont appelés à avoir des connaissances générales. Il y a encore plusieurs branches de connaissances avec lesquelles il faut que tout homme des classes moyennes se familiarise, à moins de vouloir passer pour un *ignorant:* ce sont des connaissances que le fermier comme le boutiquier doit aspirer à posséder tout aussi bien que l'avocat ou le médecin. Permettez-moi de vous offrir mes conseils sur *le cours de lectures* que vous ferez suivre à un enfant de quatorze ans, âge très favorable pour bien en profiter, et sur la *manière* dont il faudra qu'il fasse ces lectures.

294

Et avant tout je demande formellement qu'on ne laisse jamais lire de *romans,* de quelque genre que ce soit, à de jeunes garçons ou à de jeunes filles. Il est impossible qu'ils fassent du *bien,* et il font souvent beaucoup de mal. Ils excitent des passions qui devraient encore sommeiller; ils rendent l'âme avide de *fortes sensations,* et ils rendent insipide la vie ordinaire. Toute jeune fille qui lit des romans regrette de ne pas être une *Sophie Western,* et il n'y a pas de jeune garçon qui ne voulût être un *Tom Jones.* Quelle est la jeune fille qui ne se soit pas sentie du penchant pour ce jeune fou, et quel est le jeune garçon qui n'ait pas trouvé de bonnes raisons pour l'excuser dans ses folies? Où trouver quelque chose de plus pernicieux que les leçons

que l'on puise dans ce roman célèbre?... On nous présente deux jeunes gens fils de la même mère : l'un est un enfant illégitime (il a pour père un ministre de l'Église); l'autre est un enfant *légitime*. Le premier est étourdi, désobéissant, dissipateur; l'autre est sage, obéissant et rangé. Le premier est plein de franchise et de générosité, le second n'est qu'un vil hypocrite. Le mauvais sujet reçoit pour récompense la plus belle et la plus vertueuse des femmes, et deux fortunes pour une; et le dernier est chassé comme un misérable. Je le demande, est-il un jeune homme ou une jeune fille qui, après une pareille lecture, puisse regarder encore l'esprit d'ordre, la sagesse, l'obéissance et la sobriété comme des *vertus?* Et remarquez bien qu'il en est absolument de même de tous les romans et de toutes les pièces de théâtre. Ouvrez, par exemple, *l'École de la Médisance*[1]; qu'y voyez-vous? deux frères dont l'un est sage et rangé, et avec toutes les apparences d'un homme vraiment moral, tandis que l'autre est un dissipateur extravagant qui, à chaque instant, tourne en ridicule la moralité de son frère. Il se trouve que l'homme sage et rangé n'est qu'un vil hypocrite et un méprisable séducteur que l'on couvre de honte et de reproches, tandis que l'on porte aux nues les généreux sentiments du second, et que le ciel lui-même semble intervenir pour lui envoyer fortune et bonne renommée. En un mot, la tendance manifeste de la plus grande

[1] Cette pièce est très connue en France, sous le titre inexact de *l'École du Scandale*. (*N. du T.*)

partie de ces productions consiste à apprendre à de très jeunes gens à mépriser toutes ces vertus dont ils ont justement le plus besoin pour ne pas devenir un fléau pour leur famille, un fardeau pour la société, et pour échapper à l'existence la plus misérable. Je ne me rappelle pas un roman ou une pièce de théâtre qui n'ait pas cette tendance évidente.

295

J'y découvre d'ailleurs un principe tout aussi méprisable: c'est qu'*une haute naissance* donne, pour ainsi dire par instinct, le courage, la valeur et les talents. Qui peut se rappeler les *deux jeunes princes* de la tragédie de *Cymbeline*, et le *jeune noble* dans celle de *Douglas*, sans convenir de la vérité de ce que j'avance? Vous voyez ici de très jeunes garçons qui ont été élevés par de pauvres bergers, et auxquels on n'a jamais dit un mot de leur origine : aussi se croient-ils bien positivement les fils de ces humbles parents. Cependant, à peine ont-ils grandi, qu'on découvre en eux les plus brillantes notions de courage et d'honneur, et une soif ardente de gloire militaire, et tout cela pendant qu'ils sont encore occupés à conduire les troupeaux! Voilà qui est d'une fausseté révoltante! Un peintre *fidèle* n'aurait pas manqué de nous montrer précisément tout le contraire. Il nous aurait fait voir qu'*une haute naissance* ne donne pas toujours des vertus, de la valeur et des talents, et que, malgré les immenses avantages que leur position élevée leur donne,

ce n'est que par pur accident que les familles royales et princières produisent un grand homme, et que la plupart de leurs rejetons ne sont que des êtres efféminés, sans principes, et parfaitement inutiles à la société.

296

Je ne trouve pas de termes assez forts pour donner une idée du danger qu'il y a à laisser des jeunes gens former leurs opinions d'après celles des poètes et des romanciers. On leur y prêche neuf fois sur dix une morale condamnable. Si vous lisez avec attention, vous verrez presque toujours que l'auteur consacre son talent à *tourner la vertu en ridicule.* Le monde doit à des tyrans la plus grande partie de ses malheurs, eh bien ! je ne trouve pas chez les anciens un seul tyran qui n'ait pas été placé par les poètes *au rang des dieux.* Il n'y a pas de poète anglais chez lequel on ne lise les flatteries les plus grossières pour un prince ou pour un grand. Comment les jeunes lecteurs pourraient-ils soupçonner que toutes ces louanges ne sont pas méritées ? Il faut absolument qu'au moment où un père de famille remet un livre à son fils ou à sa fille, il lui fasse connaître *ce qu'était* ou *ce qu'est* son auteur, et lui dise en même temps quel degré de confiance on peut lui accorder.

297

Un jeune garçon s'appliquera à lire les ouvrages qui traitent de la profession qu'il doit embrasser ; mais il y

a d'autres connaissances que tous les hommes doivent posséder, non seulement parce qu'elles deviennent une source de jouissances, mais parce que celui qui ne s'en serait jamais occupé serait regardé comme inférieur à d'autres hommes qui, en réalité, auraient peut-être moins de moyens que lui. Les connaissances dont je veux parler sont la *grammaire,* l'*arithmétique,* l'*histoire* et la *géographie.* Un homme des classes moyennes, qui n'a aucune idée de ces connaissances, ne fera jamais qu'une pauvre figure, quelque habile qu'il puisse être dans sa profession. Sans une étude approfondie de la *grammaire* , il ne peut pas, sans danger pour sa réputation, se hasarder à mettre ses pensées sur le papier ; et quand il est obligé de prendre la parole, il n'est jamais *sûr* de parler sans faire de fautes. Que de gens habiles j'ai connus, qui avaient reçu des talents naturels, qui étaient nés éloquents, et que la variété de leurs connaissances semblait appeler à jouer un grand rôle, mais qui n'exerçaient que peu ou point d'ascendant, parce qu'ils étaient dans l'impossibilité d'écrire correctement ce qu'ils pensaient ! Si je disais que je ne regarde pas ma *Grammaire anglaise* comme la meilleure de toutes, je ferais preuve non seulement d'une modestie déplacée, mais je croirais manquer à mon devoir, parce que je sais positivement qu'elle est la meilleure, parce que je l'ai composée avec la ferme intention de la rendre supérieure à toutes les autres, et parce qu'une foule de personnes m'ont dit ou écrit qu'avant d'avoir étudié ma Grammaire *elles ne savaient pas un mot de leur langue,* et cela, après avoir passé

plusieurs années à l'école pour l'apprendre. J'en suis d'autant moins surpris, que je me souviens d'avoir eu mille peines à comprendre les ouvrages écrits sur ce sujet, et que j'ai rencontré très fréquemment des élèves de nos *universités* qui étaient dans une impossibilité absolue d'écrire leur langue un peu correctement. Je me suis attaché à écrire ma Grammaire avec assez de clarté pour qu'on puisse la lire sans éprouver ce dégoût que font naître les explications embrouillées, et qui suffirait à lui seul pour ôter l'envie d'apprendre.

298

L'*arithmétique* est absolument nécessaire à toute personne qui désire tenir d'autres comptes que celui des dépenses de la semaine.

299

Pendant qu'on travaillera à acquérir les connaissances dont j'ai parlé, on pourra faire de l'étude de l'*histoire* un véritable délassement, surtout au moment où l'on vient de s'occuper de la grammaire, qui demande beaucoup de patience et de temps. Il faut commencer par apprendre l'histoire de son pays, parce que, sans une connaissance parfaite de ce qui a été, nous sommes très embarrassés de rendre compte de ce qui *est*, et encore plus de démontrer ce qui *aurait dû être*. Ce qui constitue la différence entre l'histoire et le roman, c'est qu'on ne trouve rien dans

un roman qui soit applicable aux circonstances et aux événements présents ou futurs, tandis que l'histoire, quand elle est écrite comme elle devrait toujours l'être, meuble la mémoire d'une foule de preuves sanctionnées par l'expérience, et applicables en tout temps et en toute circonstance. Il faut que l'histoire d'un pays me fasse toucher au doigt l'origine et les progrès de ses institutions politiques, civiles et ecclésiastiques; qu'elle me rende compte de l'effet que ces institutions ont produit sur le peuple : elle doit nous mettre au courant des mesures adoptées par le gouvernement à diverses époques, et après nous avoir parlé de la situation du peuple à diverses époques, elle doit nous expliquer les causes qui ont amené sa liberté, sa moralité et sa prospérité, ou son malheur, son immoralité et l'esclavage. Il faut aussi que l'historien prouve la vérité de ce qu'il avance par des faits indubitables, et en en déduisant des conséquences tellement frappantes de vérité, qu'elles ne puissent pas laisser le moindre doute dans l'esprit.

300

Avons-nous beaucoup d'histoires écrites dans ces principes? Je regrette d'être obligé de répondre que je ne le crois pas.

301

On enseigne la *géographie* dans nos écoles, du moins s'il faut en croire les prospectus. Les écoliers

sauront comment la surface de la terre est divisée, et c'est fort bien pour les personnes qui ont du temps de reste pour satisfaire leur curiosité; mais il me semble révoltant que celui d'un jeune élève soit employé à s'assurer des frontières de la Chine ou de la Perse, tandis qu'il ignore absolument quelles sont les limites, les rivières, le sol ou les produits de sa province ou de son département. La première chose que nous apprendrons en commençant la *géographie*, ce sera de connaître à fond le pays que nous habitons et surtout celui qui nous a donné naissance.

302

Après que le jeune écolier aura appris la géographie de son pays, et qu'il sera devenu capable de faire servir ses connaissances dans cette branche à des fins utiles, il pourra commencer l'étude des autres contrées, et surtout de celles qui, par leur puissance et leur politique, peuvent exercer de l'influence sur notre pays. Nous attacherons donc une grande importance à bien connaître la géographie de la France, des États-Unis, du Portugal, de l'Espagne, du Mexique, de la Turquie et de la Russie; mais à quoi bon nous occuper des tribus de l'Asie et de l'Afrique, avec lesquelles notre pays n'a rien à faire?

303

Quand les gens n'ont rien d'utile à faire, ils peuvent prendre un livre; mais se mettre à lire *uniquement*

pour le plaisir de lire, ce n'est pas travailler, ce n'est pas étudier, ce n'est pas le moyen de s'instruire. Il n'y a pas d'être plus paresseux et plus complètement ignorant qu'un homme qui passe sa vie à lire. Un livre est un prétexte admirable pour s'asseoir tranquillement. L'homme qui passe sa vie à tenir dans ses mains un journal, une revue, ou tout autre livre, finit par se remplir la tête d'un tel mélange de lectures, qu'il ne peut plus se rappeler un mot de tout ce qu'il a lu. Un fat à cervelle vide qui passe son temps à s'habiller, à se promener, et à se servir d'un cure-dents est, à coup sûr, un être bien méprisable; mais je ne sais pas s'il l'est plus que le lecteur qui lit uniquement pour passer son temps, qui est rempli de vanité, et qui, à mesure qu'il achève de tourner les feuillets d'un nouveau livre, se croit d'autant plus supérieur aux autres hommes. Je l'ai déjà dit, un jeune garçon ne devrait jamais ouvrir un livre dans lequel il est sûr de ne rien apprendre d'utile.

304

Les livres de voyage, de biographie, d'histoire naturelle, et surtout ceux d'agriculture et d'horticulture, offrent une lecture très convenable quand on a du temps de reste. Les deux dernières branches sont d'une utilité presque générale; mais, à moins que l'une ou l'autre d'entre elles nous intéresse directement, il ne faut pas que nous perdions le temps à nous en occuper, lorsque nous avons tant de devoirs à remplir

envers notre famille et envers notre pays. Un homme peut passer sa vie à lire, et cependant n'être jamais qu'un ignorant, et même d'autant plus ignorant qu'il lit davantage.

305

Chez de jeunes femmes l'habitude de lire sans cesse est un véritable *vice.* Une fois qu'elles ont pris cette manie, elles négligent toutes leurs affaires et souvent même leur propre toilette. Diriger toutes les affaires du ménage, surveiller le blanchissage, la cuisson du pain et celle des viandes, la conservation des provisions, soigner la basse-cour et le jardin, voilà quelles doivent être leurs occupations. On dit que la reine actuelle (femme de Guillaume IV) est une bonne et active ménagère. Selon moi, on ne peut pas lui adresser de plus bel éloge, et je désire que son exemple soit imité par toutes les jeunes femmes de notre époque, qui, généralement parlant, n'ont que trop besoin d'un pareil exemple.

306

Le grand malheur de la génération actuelle, c'est que dans *toutes les classes de la société* il n'est personne qui ne se croie pas fort au-dessous de sa position. Beaucoup de gens ne veulent pas en convenir et ferment les yeux à cette vérité; mais tout le monde souffre de cette erreur. Il y a depuis quelques années

une rage générale de vouloir s'*élever* [1]. Tout homme qui n'est pas ouvrier ou artisan trouve que vous lui faites un affront si vous ne l'appelez pas monsieur. Le négociant, le manufacturier, le marchand, qui devient *riche*, se croit un seigneur, et sa femme une grande dame. Le mal ne serait pas bien grand s'il se bornait à cela : mais malheureusement, une fois que l'orgueil a germé dans *de jeunes têtes*, il amène des suites fâcheuses ; et le fils d'un parvenu se soucie fort peu de s'abaisser jusqu'à devenir commerçant ou fermier. Il en résulte que le monde est beaucoup trop petit pour contenir tant de *grands messieurs* et de *grandes dames*. Que de milliers de jeunes gens qui déplorent en ce moment de ne pas être charpentiers, maçons, tailleurs ou cordonniers ! et que de milliers d'autres qui, ayant embrassé l'un ou l'autre de ces états, voudraient n'avoir jamais appris à rougir d'une profession honnête, utile et par conséquent honorable ! *Rousseau* observe que les hommes sont heureux d'abord en raison de leurs dispositions vertueuses, et ensuite en raison de leur indépendance,

(1) En signalant avec tant de vérité cette grande plaie morale de notre siècle, Cobbett fait preuve d'une grande justesse d'observation. Le modeste et digne abbé *Keller*, d'Aarau, a étudié ce mal avec le même talent, ainsi qu'on pourra le voir dans la cinquième de ses *Méditations religieuses* (*Stunden der Andacht*), intitulée l'*Art d'être content de son état.* On doit à M. *Monnard*, professeur à l'Académie de Lausanne, une excellente traduction de cet admirable et précieux ouvrage qu'on aimerait à trouver dans toutes les maisons, dans la bibliothèque du riche comme sur l'étagère du pauvre. (*Note du T.*)

et que l'artisan ou l'ouvrier est le plus indépendant de tous les hommes, parce qu'il trouve toujours dans *ses deux bras* le moyen de gagner sa vie, et que plus on fait usage des articles qu'il fabrique, plus son indépendance est assurée : „Pour un homme, dit-il, qui „a besoin des talents du dentiste, il y en a des cen„taines de mille qui ont besoin des gens qui pré„parent ce qu'on mange, et pour un homme qui a „besoin d'un sonnet pour l'amuser, il y en a un „million qui demandent à grands cris les ouvriers „qui font ou qui raccommodent des souliers.“ Voilà qui est très vrai. Celui qui vit d'un métier qui n'exige pas *de trop grandes fatigues corporelles* est plus ou moins *dépendant*, par la force même des choses. C'est en quelque sorte un tribut qu'il paye pour être exempt des fatigues dont je parle. Il peut arriver à la fortune ou à la renommée ; mais c'est une chance qu'il fait naître contre la certitude de vivre parfaitement indépendant dans une sphère plus modeste. Il y a toujours eu et il y aura toujours quelques hommes empressés de courir cette chance. Mais, de nos jours, c'est devenu une *mode* générale, et c'est bien la mode la plus fatale qui ait pu s'emparer de toutes les têtes.

307

Chanter, jouer de quelque instrument, dessiner, parler plusieurs langues, voilà des talents agréables sans doute ; mais pourquoi *toutes* les jeunes femmes désirent-elles être musiciennes, peintres et linguistes?

Je me demande qui est-ce qui dirigera le ménage de l'agriculteur ou du marchand. Il y a d'ailleurs quelque chose de plus pernicieux encore dans cette rage d'acquérir ces talents, c'est qu'une jeune personne se persuade qu'elle est beaucoup *trop au-dessus* de l'*agriculteur* ou du *fermier*, pour daigner lui donner sa main. Cela est de toute évidence, et voilà pourquoi les servantes s'élèvent et les remplacent. Si elles écoutaient leurs véritables intérêts, ces belles dames baisseraient de ton et cesseraient de se donner de grands airs. Ce sont les parents qui sont coupables, et surtout le père qui, au lieu de laisser sa fille se mettre en tête des idées aussi fausses, aurait dû lui dire que le plus grand honneur auquel elle pût prétendre, c'était de devenir une bonne et habile ménagère. Nous avons tous du penchant à attacher trop de prix à ce que nous avons fait : j'avoue que moi-même j'ai un peu ce penchant ; mais je crois fermement que la jeune femme qui voudra se guérir des rêves dangereux d'ambition dont j'ai parlé, n'aurait qu'à lire mon petit traité d'*Économie de la Chaumière,* que j'ai écrit avec le vif désir d'inspirer aux femmes l'ambition de devenir des ménagères habiles et distinguées.

308

Maintenant je suppose que les jeunes garçons sont devenus des hommes et les petites filles des femmes : il ne reste plus au père qu'à agir vis-à-vis d'eux avec impartialité. S'il a deux ou plusieurs enfants, il ne faut

pas qu'il s'attende à voir toujours exister entre eux une *harmonie parfaite*, attendu que l'expérience nous apprend que, même parmi les enfants les plus sages, les plus vertueux et les plus sensés, une parfaite harmonie est chose très rare. Par la nature même des choses ils se disputent en véritables rivaux l'affection et les éloges de leurs parents; ils le deviennent ensuite quant aux avantages corporels et spirituels, et enfin, quand ils sont assez grands pour bien comprendre leurs *intérêts pécuniaires*, il s'élève quelquefois une jalousie et des rivalités qu'un père ne peut prévenir qu'en déployant beaucoup de tact et d'impartialité. J'ai vu tant d'exemples de familles respectables qui avaient vécu dans la plus touchante harmonie jusqu'au moment où le partage des biens était venu les diviser, que j'ai souvent envisagé ces biens comme un véritable fléau, et que j'ai pensé que les héritiers auraient été mille fois plus heureux si, au lieu de leur laisser un testament pour se disputer et s'attaquer les uns les autres, le défunt ne leur avait donné que sa bénédiction.

309

Quant à ce qui regarde la disposition de ses biens, tout ce qu'un père a de mieux à faire, c'est d'observer une parfaite impartialité; mais cette impartialité ne doit pas consister dans une parfaite *égalité* dans la part de chacun de ses enfants: elle doit être déterminée, *proportion* gardée, avec les mérites de chacun

d'eux, avec leurs besoins plus ou moins grands, avec les circonstances plus ou moins heureuses dans lesquelles ils se trouvent, avec ce qu'ils peuvent attendre de l'avenir, et tout cela varie tellement qu'il est impossible d'établir une règle générale à cet égard. Mais il y a une erreur fatale et contre laquelle le père de famille doit se tenir en garde; plus un père s'y sent entraîné, plus il faut qu'il résiste: elle consiste à favoriser un enfant plus que les autres et même quelquefois à lui laisser toute la fortune. Cette partialité provient tantôt d'un pur caprice, tantôt de ce que le père retrouve dans le fils qu'il favorise un portrait plus fidèle de lui-même, et d'autres fois, enfin, de ce que l'on espère désarmer par cette générosité un mauvais sujet qui menace de déshonorer sa famille. Il est impossible de flétrir assez de semblables motifs, et le dernier surtout, qui est le plus funeste et celui qu'on allègue le plus souvent. Que de pères ont été ruinés, que de mères, que de familles ont été condamnées à la mendicité, que d'individus estimables et laborieux ont été jetés d'une position aisée dans la pauvreté par le désir d'empêcher un enfant de déshonorer son père, en sorte qu'on a vu, contrairement à tout principe de justice, le méchant être récompensé de sa propre méchanceté et l'homme honnête être puni de son honnêteté. Une affection bien naturelle, le souvenir de caresses enfantines, de la répugnance à abandonner des espérances longtemps chéries, de la compassion pour les peines de celui qui est les os de vos os et la chair de votre chair, la crainte de consé-

quences fatales si vous persévériez à n'être que juste, voilà tout autant de considérations qui se présentent sans cesse pour vous séduire. Hé bien! résistez-leur avec fermeté, autrement vous consommerez la ruine de vos autres enfants. Les chagrins sont le châtiment juste et naturel de la fainéantise, de l'ivrognerie, de la prodigalité et du commerce avec des femmes méprisables, et l'on n'a pas encore eu un seul exemple d'un coupable revenu à bien, si ce n'est lorsqu'il a été châtié par les chagrins dont je parle. S'il fréquente la société des femmes de mauvaise vie, il n'y a aucun espoir à conserver. Tout alors contribue à *affaiblir ses sentiments pour vous.* On n'a jamais vu et on ne verra jamais de jeune homme capable à la fois de suivre une femme méprisable et de conserver en même temps la moindre affection pour ses parents. Vous avez beau supplier, implorer, vous avez beau donner jusqu'à votre dernier sou et laisser sans pain vos vertueux enfants, l'insatiable cormoran viendra toujours vous relancer. L'autre jour encore, j'ai vu condamner un misérable qui, à l'instigation de sa maîtresse, s'était oublié jusqu'*à battre sa vieille mère* pour lui arracher le peu d'argent qui lui restait pour acheter du pain. On lit dans le *Recueil des jugements de Dieu contre les mauvaises actions,* publié par Heron, qu'un fils dénaturé avait relégué son père dans un mauvais galetas, où il ne lui envoyait que les restes de sa table et ne l'habillait que de toile grossière, tandis que lui-même vivait dans l'opulence avec sa femme et ses enfants. Un jour qu'il avait été acheter

plus de toile qu'il n'en fallait pour vêtir son père, les enfants s'emparèrent de ce qui restait de trop et le cachèrent. Le père leur ayant demandé *ce qu'ils voulaient en faire*, ils lui répondirent que c'était *pour lui* qu'ils garderaient cette toile, afin de s'en servir lorsqu'il serait devenu vieux et ne marcherait plus qu'à l'aide d'un bâton. Cette réponse lui perça le cœur, et il faut avouer qu'il eût fallu avoir un cœur de tigre pour y demeurer insensible. Mais je soutiens qu'une pareille leçon n'aurait pas produit le moindre effet sur un homme attaché à une prostituée. Une fois qu'un vice de cette nature s'est emparé du cœur d'un homme, tous vos sacrifices, toutes vos prières et surtout votre ardent désir d'étouffer le scandale sont absolument inutiles: si vous avez bien rempli tous vos devoirs, le déshonneur de votre enfant ne rejaillira pas sur vous; mais si vous avez contribué à ce résultat, ce sera tout autre chose. Votre autorité a été méconnue, la voix d'une maîtresse, les charmes de la bouteille, la vue des cartes ont été plus puissants que vos conseils et vos exemples. Déplorez vos malheurs, mais ne pliez point le genou devant le rebelle, et souvenez-vous que vous serez faible et même criminel en sacrifiant le bien-être de vos autres enfants dans l'espérance d'étouffer un scandale qui, d'après votre manière de voir, pourrait vous atteindre.

310

J'aime à croire que tout bon père de famille n'aura jamais à gémir sous une pareille calamité, mais qu'au contraire ses derniers jours seront adoucis par les habitudes de sagesse, d'amour du travail et de sobriété qui distingueront ses enfants, et que le spectacle de leurs vertus et de leur probité viendra réjouir son cœur jusqu'au moment où il cessera de battre. Ces enfants seront à leur tour pères de famille et ils doivent bien se persuader que la moindre infraction à ce commandement sacré: „Honore ton père et ta „mère afin que tes jours soient prolongés sur la „terre", sera infailliblement puni tôt ou tard. N'est-il pas de toute justice qu'un châtiment soit réservé à un crime aussi directement contre nature? La jeunesse a ses passions, et il faut les excuser jusqu'à un certain point. Mais peut-on jamais excuser le manque de respect envers un père? Quels prétextes trouver pour se justifier d'avoir donné des chagrins à une mère qui nous a nourri de son lait, ou à un père qui a passé la moitié de sa vie à travailler pour nous nourrir et nous vêtir? Fils ingrat, va vite rejoindre tes compagnons de débauche, va passer ton bras sous celui d'une vile maîtresse, ris des larmes de tes tendres et bons parents, mais, quand ta bourse sera vide et ta santé anéantie, accepte la misère et le mépris comme la juste récompense de ta basse ingratitude!

Qu'il me soit permis d'espérer, mon cher lecteur,

que vous ne vous attirerez jamais une semblable condamnation. C'est par les propres paroles que j'adressai à mon fils James, en terminant ma grammaire anglaise, que je prends congé de vous après vous avoir donné mes avis: „Avec la connaissance parfaite „de l'anglais et du français, vous possédez une res„source non seulement très précieuse, mais encore „qui ne peut vous être enlevée par aucune de ces „chances nombreuses qui privent les hommes de leur „fortune, et qui souvent font d'un homme qui hier „encore était orgueilleux de ses écus, le misérable „sycophante que vous voyez aujourd'hui. Vous serez „à peu près certain de vous assurer une bonne santé, „sans laquelle la vie n'est plus rien, si vous prenez „l'habitude de vous lever de bonne heure, de faire de „l'exercice et d'être toujours sobre et tempérant. La „source du malheur ou du bonheur est ***dans notre „propre cœur***. La vie n'existe proprement que dans „l'esprit, et il faut mesurer la longueur de notre vie „par le nombre et l'importance de nos idées, et non „point par celui de nos jours. C'est pourquoi n'es„timez jamais les hommes en raison de leur richesse „ou de leur position. Respectez la bonté partout où „vous la trouverez. Honorez le talent toutes les fois „qu'il n'est pas déshonoré par le vice; honorez-le „principalement quand il est accompagné d'efforts, et „qu'il est consacré au service de la justice et de la „vérité, et mettez-le au-dessus de tout quand il élève „la voix pour protéger l'innocence sans appui contre „les attaques du crime tout-puissant." Enfin, mon

jeune ami, en vous quittant, je vous adresse encore ces mots : Soyez juste, soyez actif, soyez tempérant et soyez heureux ; l'espérance que mon petit ouvrage aura contribué à vous rendre tel, ajoutera au bonheur de celui qui se dit

Votre ami,

WILLIAM COBBETT

Kensington, 25 août 1830.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

ET PAR PARAGRAPHES

DES AVIS DE COBBETT

C

S

T

3

U
U

V
Va
Va
Vet
Veu
Via
Vice



BIBLIOTHÈQUE COBBETT[1]

Toutes les fois qu'on m'a demandé quels livres doit lire un jeune homme ou une jeune femme, j'ai répondu : « *Donnez-leur à lire tous les ouvrages que j'ai écrits.* » Je suis sûr qu'on va me dire : « *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse?* » Peu m'importe. L'expérience m'a prouvé que c'est *un devoir* de les recommander. J'ai écrit *trente-neuf* ouvrages sur des sujets très différents, mais tous *très arides :* je me suis efforcé, cependant, d'en rendre la lecture agréable par la manière dont je les ai traités.

English Spelling-Book.	(*Abécédaire Anglais.*)
English Grammar.	(*Grammaire Anglaise.*)
French Grammar.	(*Grammaire Française.*)
French and English Dictionary.	(*Dictionnaire Français-Anglais.*)
Geographical Dictionary of England and Wales.	(*Dictionnaire Géographique de l'Angleterre et du pays de Galles.*)
Cobbett's Cotage Economy.	(*L'Économie de la Chaumière.*)
Cobbett's Sermons.	(*Sermons de Cobbett.*)
Year's Residence in America.	(*Une année de résidence en Amérique.*)
Cobbett's Advice to Youngmen.	(*Avis aux Jeunes Gens.*)
The English Gardener.	(*Le Jardinier Anglais.*)
The Woodlands.	(*Traité des Forêts.*)
Cobbett's Corn-Book.	(*Traité sur une espèce de blé introduit en Angleterre par Cobbett.*)
Cobbett's Paper against Gold.	(*Le Papier et les Espèces.*)

[1] Voyez la note, p. 9.

Rural Rides.	(*Promenades à cheval dans différentes parties de l'Angleterre.*)
Tour in Scotland.	(*Promenade en Écosse.*)
Poor man's Friend.	(*L'Ami du Pauvre.*)
Emigrant's Guide.	(*Le Livre de l'Émigrant.*)
Manchester Lectures.	(*Six Discours prononcés à Manchester, sur différents sujets politiques.*)
Usury Laws, etc.	(*Des lois usuraires et du payement de divers impôts.*)
Legacy to Labourers.	(*Legs fait aux ouvriers.*)
Legacy to Parsons.	(*Legs fait au clergé.*)
History of the Protestant Reformation in England and Ireland.	(*Histoire de la Réformation protestante en Angleterre et en Irlande*)
Roman History.	(*Histoire romaine.*)
History of the life of Andrew Jackson, president of the United States of America.	(*Vie d'André Jackson, président des États-Unis d'Amérique.*)
History of the Regency and reign of George IV.	(*Histoire de la Régence et du règne de Georges IV.*)
Lafayette's Life.	(*Vie de Lafayette.*)
The Poor-Man's Bible.	(*La Bible du pauvre.*)
Selections from Cobbett's political works.	(*Beautés des ouvrages politiques de Cobbett, tirées des 100 volumes du Porc-épic et du Registre (de 1794 à 1835) par John et James Cobbett.*)

TABLE DES MATIÈRES

Strasbourg, typ. de G. Fischbach. — 3967.

